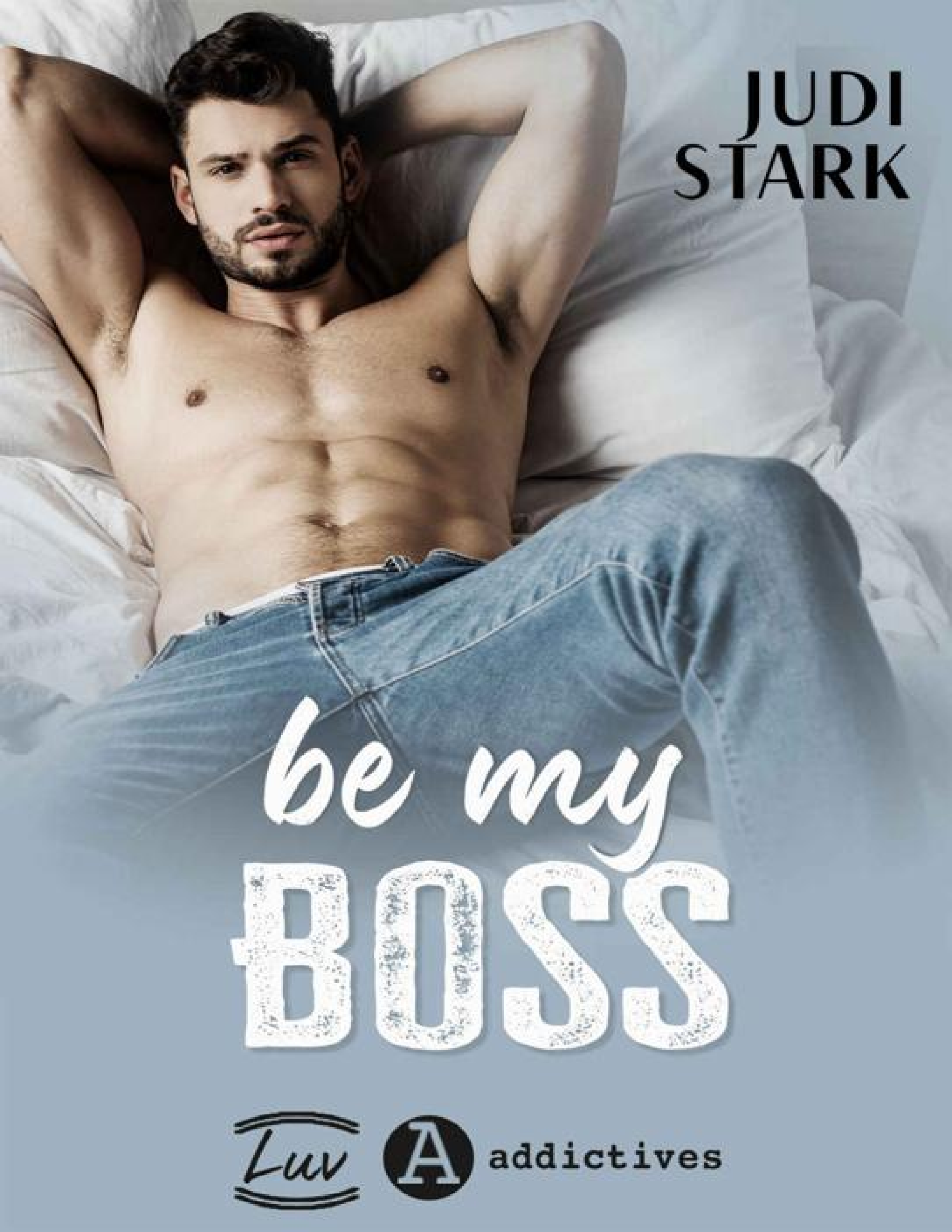


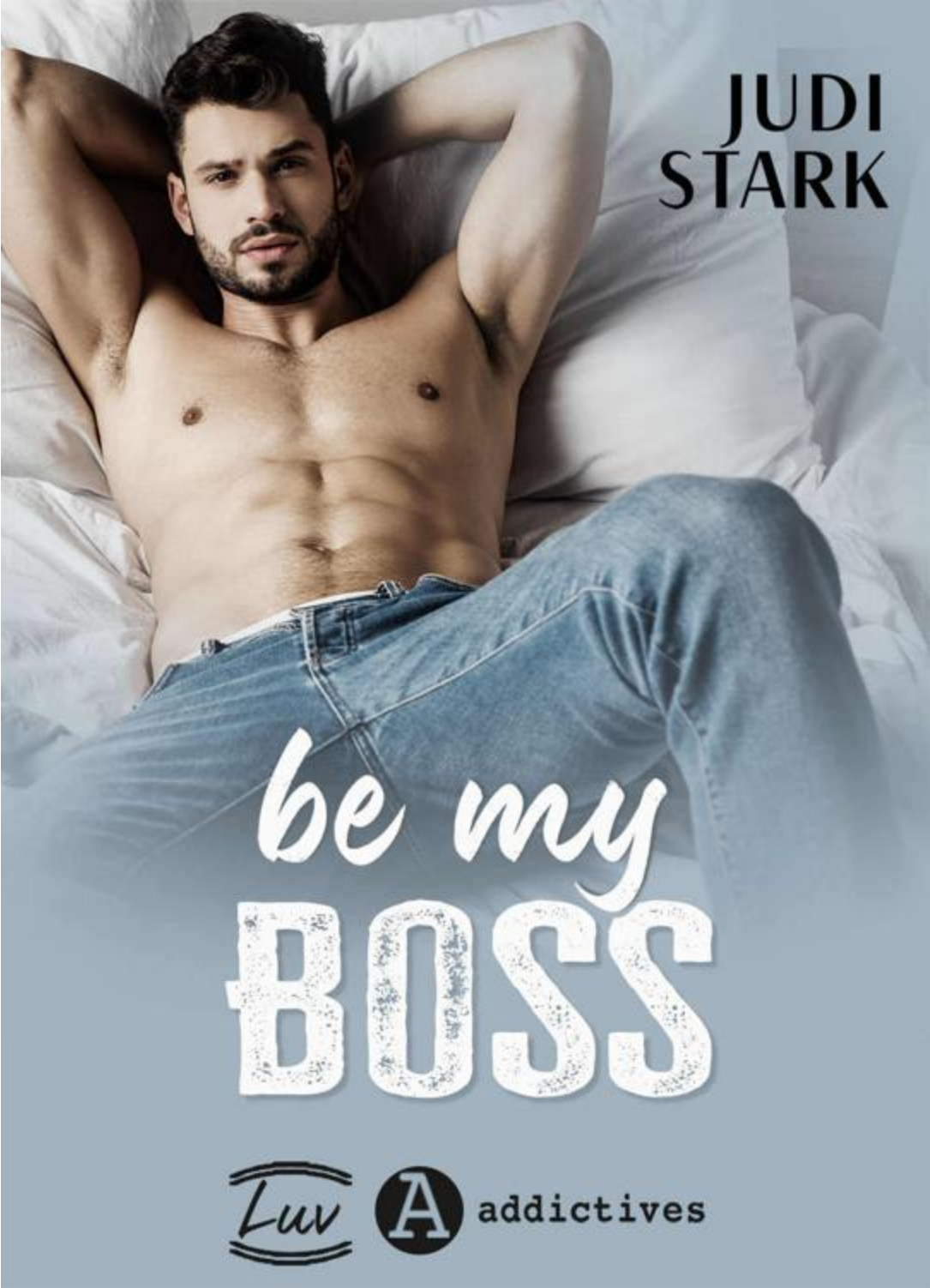


JUDI
STARK

be my
BOSS



addictives



JUDI
STARK

be my
BOSS



addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Instagram : [@ed_addictives](#)

TikTok : [@ed_addictives](#)

Facebook : [facebook.com/editionsaddictives](#)

Et sur notre site [editions-addictives.com](#)

[*OceanofPDF.com*](#)

Disponible :

Fake Honeymoon

Victoire est à bout. À 25 ans, elle s'adonne corps et âme à son travail dans une agence de voyages pour obtenir le poste de responsable. Mais c'est compter sans cette raclure de Chevalier !

Aussi beau qu'agaçant, Romain Chevalier lui pique sa promotion et devient son chef. Machiavélique, il l'entraîne pour une mission « Lune de miel » à Zanzibar afin de tester de nouveaux prestataires. Complexée par son physique, Victoire va devoir s'exposer au regard de tous, mais surtout à celui de Romain...

Tandis que les deux collègues sont habitués à se détester, la chaleur, la mer et les hormones les entraînent petit à petit sur une pente dangereusement torride. Entre attirance et refus de l'évidence, ils vont devoir apprendre à passer outre leurs différences...

[Tapotez pour télécharger.](#)

LILI MALONE

FAKE honeymoon



addictives

OceanofPDF.com

Disponible :

My Enemy's Daughter

l'âge de 10 ans, Axel a tout perdu. Désormais un homme froid et méthodique, l'adulte qu'il est devenu élabore un plan pour se venger de celui qui a provoqué ses malheurs. Son objectif est simple : il veut utiliser la fille de son ennemi juré. Mais il ne s'attendait pas à ce qu'elle soit aussi innocente... aussi attirante.

Sarah, elle, voit en lui une manière de s'émanciper, désirant plus que tout sa liberté. Mais serait-elle prête à aller au bout de ce jeu brûlant si elle connaissait les terribles intentions d'Axel ?

[Tapotez pour télécharger.](#)

CHRYSGALIA

MY
ENEMY'S
DAUGHTER



addictives

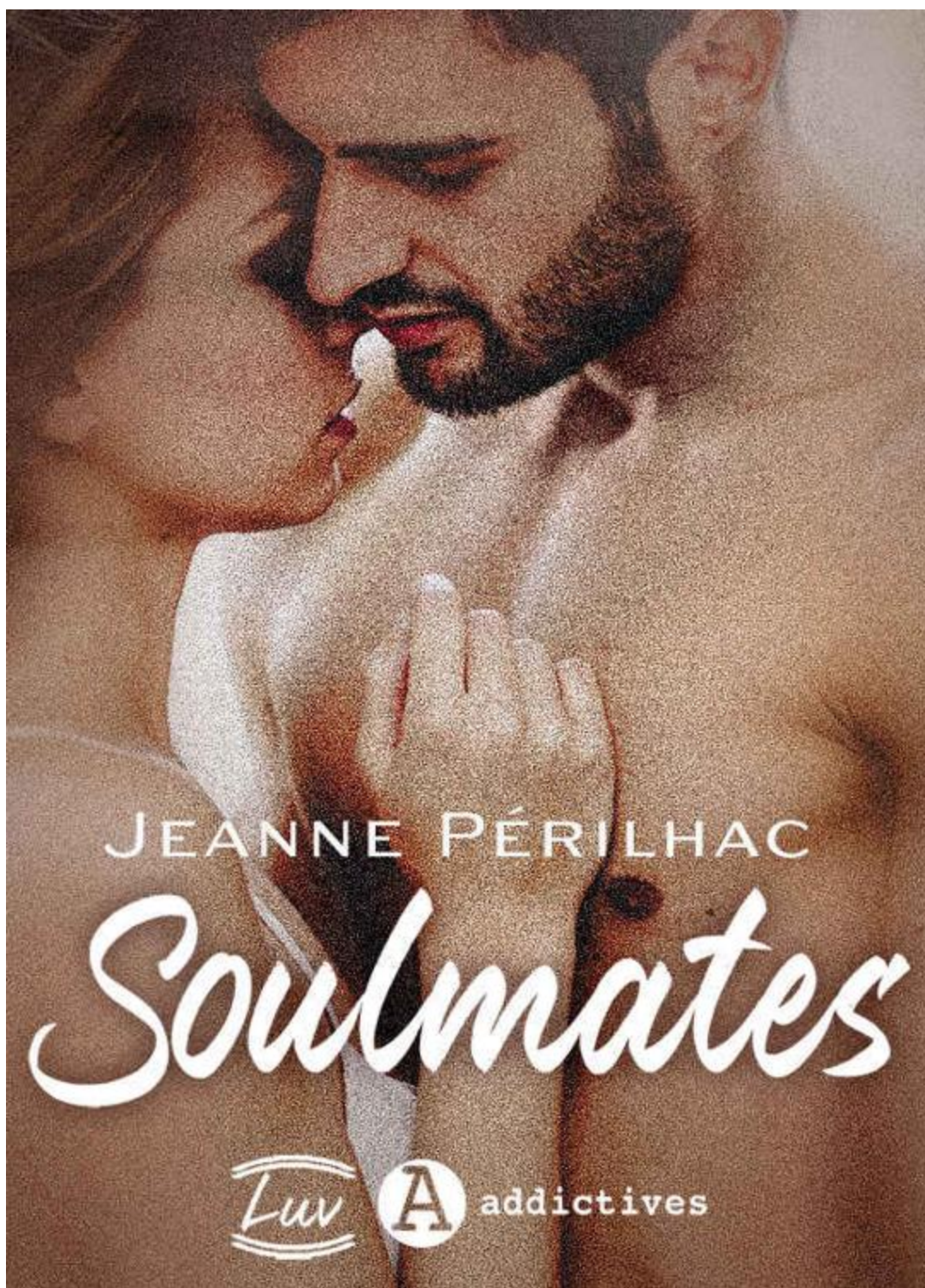
OceanofPDF.com

Disponible :

Soulmates

Lily et Andreas tombent éperdument amoureux : leur amour est fort, intense, sans limites. Sans limites ? Pas complètement, car la vie en a décidé autrement... Ils sont contraints de s'éloigner l'un de l'autre, la mort dans l'âme, mais jurent de se retrouver dès que possible.

Se joue alors une bataille dont ils ignorent tout entre ceux qui estiment que leur amour est destructeur, et qui veulent à tout prix les séparer, et l'incroyable force du destin qui les pousse l'un vers l'autre. Même si leur amour doit causer leur perte, Andreas et Lily ne laisseront personne décider à leur place. Jamais.



Disponible :

Spring Break Week

Ella connaît Hunter depuis longtemps : c'est le cousin de sa meilleure amie et tous deux se sont retrouvés ensemble à de nombreuses fêtes familiales. Enfin, ensemble, c'est vite dit : lors de ces rassemblements, Hunter l'ignorait complètement, elle, cette gamine insignifiante, jusqu'au jour où il l'a carrément humiliée.

Les années ont passé. À présent, Ella, qui a terminé le lycée, est en première année de fac et s'apprête à s'envoler pour Cancún pour son premier Spring Break.

Hunter sera présent et elle compte bien lui montrer qu'elle n'est plus une petite fille... Mais Hunter, pourtant moins indifférent à elle que le pense Ella, a d'autres projets en tête, et la jeune femme n'en fait pas partie...

[Tapotez pour télécharger.](#)

ANN
FOX

SPRING BREAK WEEK



addictives

OceanofPDF.com

Disponible :

My Escape Game Roommate

Quand Willow se retrouve embarquée pour l'enterrement de vie de jeune fille surprise de sa meilleure amie, elle déchant vite.

Au programme ? Un escape game de dix jours dans un somptueux château.

Le but du jeu ? Réussir à s'échapper. Le problème ? Avant d'y arriver,

Willow va devoir cohabiter avec Kingston, le sexy-mais-détestable frère du futur marié !

Et lorsqu'elle apprend qu'il a l'intention de saboter le mariage de son amie, cette coloc éphémère se transforme en champ de bataille. Car Willow n'a qu'une idée en tête : tout faire pour l'empêcher de parvenir à ses fins ! Mais plus elle s'efforce de surveiller le séduisant connard de la chambre voisine, plus le désir se mêle à la colère et plus le jeu prend une autre dimension...

[Tapotez pour télécharger.](#)

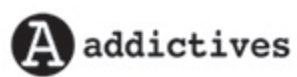


OceanofPDF.com

Judi Stark

OceanofPDF.com

BE MY BOSS



OceanofPDF.com

1

Avery Jones

– Bonjour, miss Jones, lance gaiement Donald Gibson, le standardiste de l’agence Meetcom, la bouche pleine de muffin.

Pressée, je lui jette ma réponse sans m’attarder ni ralentir le pas vers l’ascenseur au fond du hall.

– Ils sont déjà tous là, me crie-t-il, des miettes tombant sur sa chemise blanche qui peine à contenir son embonpoint.

Super.

– Depuis une bonne demi-heure, croit-il bon de préciser.

Vraiment super.

– Merci, Donald, pour ces informations, répliqué-je, sarcastique.

– De rien, miss Jones, assure-t-il en criant presque pour que je l’entende avant d’enfourner le reste de sa pâtisserie. Si je peux être utile, c’est un plaisir.

Ce n’est pas mon genre d’être la retardataire que tout le monde attend. Pas du tout. Bien au contraire, je suis la ponctualité incarnée. Nerveusement, je presse plusieurs fois le bouton d’appel de l’ascenseur, comme si cela avait une quelconque chance de le faire venir plus vite. Pourquoi faut-il qu’il soit si long ? Je souffle, piaffe d’impatience. Un instant, j’hésite à grimper les marches quatre à quatre, mais me ravise très

vite. Je ne voudrais pas débarquer, en suant à grosses gouttes et rouge comme une tomate trop mûre ; je préfère conserver un semblant de dignité.

En retard, certes, mais avec classe.

Je m'engouffre dans la cabine, mes dossiers entre les bras, et le temps de l'ascension, vérifie rapidement mon reflet dans le miroir. L'ensemble fera l'affaire. Un maquillage discret au niveau des yeux et du teint, mais des lèvres ourlées d'un rouge prononcé, des cheveux blonds joliment coiffés. Il faut cependant que je chasse cet air de petite fille prise en faute avant de me pointer à la réunion, sinon ils ne feront qu'une bouchée de moi. Hors de question que tous se rendent compte de mon niveau de stress et d'agacement ! Ce dernier n'a fait que monter en flèche depuis que l'arrivée du SMS de Cliff il y a une heure m'a tirée du lit.

[On t'attend, Avery.

Tu as bien eu mon mémo hier
pour te dire que la réunion avec l'agence belge
était avancée à sept heures ?]

Quoi ? Un mémo, quel mémo ? Peut-être va-t-il essayer de me faire croire que l'information s'est perdue entre son bureau et le mien ? Non, bien sûr que non. C'est juste une preuve supplémentaire que Cliff est un sacré connard. Cliff, de son vrai nom Clifford Roots, est un de ces petits arrivistes dont les dents longues raient le plancher. Ce rat ne reculera devant rien pour me mettre des bâtons dans les roues, et m'écraser au passage. Officiellement, aucune compétition ne règne entre les différents chargés de projets. L'esprit de cohésion, d'entraide et de solidarité domine au sein de la boîte, favorisé par le séminaire d'intégration annuel et les différentes festivités organisées. Nous sommes cinq dans l'équipe, et nous nous entendons tous très bien. *Afterwork* une fois par mois au pub du coin, billard ou dîner chez l'un ou l'autre à l'occasion.

Mais la vérité est tout autre.

C'est la guerre ouverte, derrière les sourires et les tapes amicales dans le dos.

À qui ramènera le plus de clients.

À qui s'occupera du plus gros contrat.

À qui piquera le projet du collègue.

À qui se fera bien voir du big boss, Dan Sutherland.

Mon stress a disparu, remplacé par une colère à peine voilée, alors que j'avance dans le couloir et passe devant les baies vitrées de la salle de réunion, sans y jeter un coup d'œil. Je sais que tous les regards ont dû converger dans ma direction. Je frappe légèrement contre la porte en verre, et pénètre à l'intérieur avant d'y avoir été invitée.

– Bonjour, monsieur Sutherland, lancé-je calmement.

– Miss Jones !

Il joue la surprise, à la perfection. Comme s'il s'étonnait vraiment de me voir. En mon for intérieur, je bous littéralement de rage contre Cliff. Extérieurement, je souris, comme si je maîtrisais parfaitement la situation. Derrière mon patron, l'écran est éteint, preuve que la conversation avec les Russes est terminée.

– Je me demandais s'il fallait que j'envoie les secours.

Sans ciller, je soutiens le regard du P.-D.G. et, sous ma boîte crânienne, c'est la tempête. Je pourrais lui avouer que tout est la faute de Cliff, qu'il a fait de la rétention d'information et que c'est un sacré connard arriviste et prétentieux. Mais franchement, cela fait gamine qui va se plaindre au maître. Non, impossible. Vite, une idée. Mon cerveau fatigué ne m'est pas d'une grande utilité, il se contente de ruminer et de maugréer.

– Un contrat urgent à terminer, lâché-je, faute d’inspiration.

Sa langue claque sèchement contre son palais. Il m’étudie, juge de mon degré de sincérité, mais ne demande pas de précision.

– Je vous en prie, miss Jones. Allez vous asseoir.

Bien sûr, le fait que je suis toujours à l’heure ne joue même pas en ma faveur. Un tout petit retard et me voilà devenue le vilain petit canard. Je salue le reste de l’équipe d’un « bonjour » aussi jovial que possible et vais m’installer à une place vide, pose mes dossiers sur la table et rencontre le regard résolument moqueur de Cliff, doublé de son sourire victorieux qui me donne envie de lui faire avaler ses dents. Il ne perd rien pour attendre.

Dan, finalement, on va peut-être avoir besoin d’appeler les secours quand j’en aurai fini avec lui.

Alors que le patron reprend là où il en était resté avant mon interruption, je sors une feuille et jette un coup d’œil discret sur la prise de notes de mon voisin. Elle est si illisible qu’il me faudrait un décodeur pour parvenir à décrypter ses pattes de mouche. Du coup, je reporte mon attention sur Dan, et me concentre sur le projet dont il est question. Certes moins important que l’association avec les Belges, mais intéressant pour la promotion culturelle de la ville de Brighton. Il énumère les demandes de la mairie, les aspects qu’elle souhaite mettre en valeur et des idées me viennent aussitôt. D’un geste rapide, j’effectue quelques dessins et note ce qui me traverse l’esprit. Tous ces éléments me serviront de base de travail, si bien que lorsque Dan demande qui souhaite s’en charger, ma main se tend aussitôt. Tout comme celle des mecs autour de la table. Le contraire m’aurait étonnée. D’un geste du menton, le patron nous encourage à détailler nos premières pistes. C’est Brett « papy » Tucker, le dandy de l’équipe, qui commence, exposant avec calme son inspiration. Chic, élégante, épurée. À son image. Cliff enchaîne et, pour la première fois de la journée, je souris vraiment lorsque Dan balaie ces propositions d’un « déjà vu » assassin et percutant qui me met du baume au cœur. Il y a une justice. Augustus Bailey poursuit, sans se soucier du désappointement de son voisin. Il parle haut, il

parle fort, et il sait être très convaincant. Avant de me laisser exposer mes idées, c'est Sean O'Brian, un pur produit de Dublin, accent irlandais à tirer au couteau et regard de tombeur, qui prend la parole en proposant de mettre en avant la gastronomie anglaise et d'organiser des dégustations gratuites dans la ville. Mon tour arrive, j'expose mes idées avec conviction.

– Je propose, déclaré-je en plantant mon regard dans celui de Dan, une envolée de livres dans la ville. On pourrait également accrocher des nuages aux couleurs vives avec des citations afin de capter l'attention des badauds.

Dan hoche lentement la tête, réfléchissant à ma proposition, comme à celles de mes collègues. Finalement, notre patron hésite et finit par accorder la préférence à l'Irlandais. Encore raté. Ce n'est pas une bonne journée. En même temps, c'est mérité, ses idées sont à la fois originales et percutantes ; et Sean est un gars sympa.

– Dernier point à l'ordre du jour, aborde Dan. Il y a un autre projet que je voulais vous...

Ma main jaillit avant même qu'il n'ait fini sa phrase, anticipant sa question. Il va demander un volontaire, et cela ne peut être que moi. Surpris, tous se tournent vers moi.

Eh oui, les mecs, pas assez rapides. Coiffés au poteau par une nana.

Peu importe le projet que va soumettre Dan, je sais que je vais assurer. Il me sonde du regard avant de hocher lentement la tête, d'un air satisfait, comme s'il ne s'attendait pas à une autre réaction de ma part.

– J'apprécie votre enthousiasme, miss Jones, admet mon patron. Cependant, si vous m'aviez laissé achever, vous auriez su qu'il vous était d'emblée destiné.

Un rictus contrit s'affiche sur mes lèvres.

– C'est vous qui allez vous occuper du jeune Carter...

Qui ? Je refuse de l'admettre à haute voix, mais je n'ai aucune idée de qui il s'agit. Une pseudo star de la télé-réalité ? Un chanteur made in YouTube ?

– Je sens que tu es la meilleure pour gérer un petit jeune qui, je suis prêt à le parier, sera à peine pubère et plein de boutons, me souffle Cliff en se penchant à mon oreille. Un influenceur peut-être ?

Son ironie m'agace ; il est vexé, cela se sent, que Dan ait pensé à moi plutôt qu'à lui. Pas plus que moi cependant, Cliff ne sait de qui il s'agit, et quand je vois l'expression perplexe des autres collaborateurs, je devine qu'il en va de même pour eux.

– Tu as raison d'être jaloux, répliqué-je sèchement, ce n'est pas donné à tout le monde de pouvoir assurer auprès de n'importe quel client.

Circonspect, Cliff lève les sourcils avant de reporter son attention sur Dan. Si en apparence, je fais ma maligne, intérieurement, je me demande si j'ai bien fait de me précipiter. Car, en réalité, je ne sais rien de ce qui m'attend.

– Miss Jones, venez dans mon bureau à la fin de la réunion, je vous apporterai des précisions, déclare Dan, avant d'enchaîner sur un autre sujet.

En tout cas, je serai vite fixée quant au client qui m'est attribué. Impossible pour le moment de googliser ce fameux Carter. Néanmoins, je compte bien rassembler le maximum d'informations sur ce jeune homme afin de fournir un travail à la hauteur de mes capacités.

2

Carter Blanchais

Le reflet renvoyé par le miroir de l'ascenseur me satisfait pleinement, bien qu'il manque une étincelle particulière dans mon regard. La veste de costume bleu marine que je porte sur une chemise blanche impeccablement repassée et un jean qui épouse la forme de mes fesses renvoient l'image que je souhaite donner. Celle d'un homme attrayant, élégant et sûr de lui. Je replace une mèche égarée sur mon front, m'adresse un regard confiant et redresse les épaules. Tout est maîtrisé, chaque geste est savamment étudié avant d'être reproduit, je ne laisse absolument rien au hasard. Je me dois de rester infaillible et maître de chaque situation pour ne surtout pas faillir à ma réputation.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur l'accueil où un bureau en verre me fait face. Je savoure quelques secondes la vision des jambes dénudées de l'hôtesse avant de m'avancer dans sa direction en tirant ma valise. L'effet que je procure aux femmes est gratifiant et parfois même incroyablement jouissif.

– Bon... bonjour, bredouille-t-elle, les yeux écarquillés.

Souvent mon charisme intimide, il arrive même qu'il soit la cause de quelques malaises, comme ce fut le cas pour le défilé Levis il y a quelques années de cela. Pourtant, cette étiquette de tombeur qui me colle à la peau ne représente en rien la personne que je suis. Seule une poignée de personnes peut se vanter de me connaître vraiment.

– Bonjour, mademoiselle, lui réponds-je d'une voix caressante.

Aussitôt, ses joues s'empourprent et ses yeux papillotent.

– Je peux vous aider ? me susurre-t-elle avec gourmandise.

Bien loin de moi l'idée d'être dégusté, je préfère être le goûteur. Et cette petite gâterie blonde devant moi ferait une friandise tout à fait acceptable.

– Avec plaisir, lancé-je en m'accoudant sur le comptoir.

Je plante mon regard vif dans ses prunelles brillantes avec l'impression d'être la lumière qui hypnotise une biche.

– Mais pour le moment j'ai rendez-vous avec Dan, terminé-je en me redressant.

Le trouble se lit sur son visage et elle ne sait plus sur quel pied danser. Ma spécialité avec les femmes consiste à souffler le chaud puis le froid et enfin, revenir à la chaleur.

– Monsieur Sutherland ? Oh, ou... oui. Dernière porte au bout du couloir, m'indique-t-elle en m'adressant un sourire.

Et ce sourire m'annonce qu'il me suffit de tendre la main pour la cueillir. Tel un fruit trop mûr, elle me tombera dans la paume et je me délecterai de son corps. Ragaillardi par cette pensée sulfureuse, je m'élance dans le couloir aux murs transparents. Tout ici semble proscrire l'intimité. À mon passage, plusieurs têtes convergent dans ma direction. Je n'en ai cure et, comme si je me trouvais sur le podium des plus grands défilés, je m'élance d'une démarche assurée et féline. Bombant le torse, je braque mon regard vers l'arrivée et contracte les mâchoires.

Évidemment, cette démarche est la résultante de ces dernières années à arpenter le monde et les podiums de mode. Une légère déviation dans mon parcours professionnel me vaut cette déconvenue et ce rendez-vous avec Dan Sutherland, le plus influent des chargés de relation presse d'Europe et ami de longue date.

Il m'est arrivé de boire à outrance, de fumer quelques pétards et de sniffer des lignes de cocaïne, mais les drogues font partie du train de vie des mannequins, comme celui des chanteurs ou des acteurs. Néanmoins, me retrouver en une de la presse people en compagnie de trois nanas nues buvant au goulot d'une bouteille avec de la poudre blanche sous les narines a fortement déplu à mon agent, aux partenaires et à mes sponsors. Ma cote de popularité a dégringolé, des contrats furent rompus et les marques ne m'appellent plus. Fort heureusement, le nombre d'abonnés sur mes réseaux sociaux ne cesse d'augmenter et me confère une belle notoriété. Pourtant, cela n'est pas suffisant à m'ouvrir de nouveau les portes des plus grandes maisons de couture.

Je toque trois coups rapides contre la porte en bois blanc et n'ai pas le temps d'entrer que celle-ci s'ouvre déjà. Dan me tape affectueusement l'épaule et affiche un sourire paternel. À notre première rencontre, je devais avoir 18 ans, quelques poils en guise de barbe, la mèche de Justin Bieber et la carrure d'un coton-tige.

– Carter ! s'extasie-t-il. J'aurais aimé te revoir dans d'autres circonstances.

Ses traits se durcissent imperceptiblement et je devine les reproches dans son regard braqué sur moi. Le malaise s'installe mais je ne le laisse pas prendre ses aises et intervins aussitôt pour alléger la conversation.

– Eh bien, moi, je suis ravi de cette occasion ! lui lancé-je, taquin. Malgré les années, tu n'as pas changé.

Dans le business comme dans les relations amicales, ne jamais mentionner l'âge d'un aîné. Ne pas l'offusquer, le laisser imaginer qu'il est encore frais et dynamique alors que ses tempes se dégarnissent et que sa bedaine devient proéminente.

– Entre, m'invite-t-il en ouvrant le bras.

Je pose ma valise dans un coin et découvre son bureau gigantesque, décoré avec simplicité et goût. Le chic du minimalisme combiné aux

matières nobles du bois. Une longue baie vitrée domine la ville et m'attire inexorablement. Le vide m'appelle depuis que je suis gamin et j'ai toujours voulu avoir le pouvoir de voler. Depuis, j'ai grandi, je ne fais plus de vœux, je réalise mes envies dès que l'occasion me le permet. Sauter en parachute, voler en ULM, piloter un avion, plonger d'une falaise. J'ai presque tout fait, sauf du base-jump, et l'idée de me lancer dans le vide avec une simple combinaison me titille depuis ce bureau qui pue le luxe.

– Nous allons faire du bon boulot ensemble, me certifie Dan en s'installant sur son canapé en cuir blanc.

– Je n'ai pas pour habitude du contraire, répliqué-je avec aplomb.

Il m'observe quelques instants, ne s'attarde pas sur mon physique mais cherche au-delà. Mettre le doigt sur le point sensible, dénicher le détail qui redorera mon image, dévoiler une forme de sensibilité qui émouvra les critiques journalistiques. Je connais ses manières, j'ai eu affaire à plus coriace que Dan dans mon existence et je ne redoute absolument pas cette collaboration.

– Nous avons tous deux à gagner dans cette collaboration, commence-t-il en joignant les mains.

Ce rendez-vous ressemble à un échange de bons procédés. Le donnant-donnant est sous-jacent mais je préfère qu'il soit dévoilé au grand jour.

– De la publicité gratuite pour ton entreprise, argué-je sans le quitter des yeux.

– Et la signature de contrats juteux pour toi, rétorque Dan posément avant d'ajouter : Mais ce n'est pas l'essentiel, tu le sais aussi bien que moi.

La famille. Ce mot qu'il ne prononce pas et pourtant qui éclate dans mon esprit avec une virulence désarmante. Voilà ce qui compte vraiment. Dan connaît mon histoire et la véritable cause de mon départ. Dans ce nouvel univers que j'ai façonné de mes mains autour de moi, il est le seul à comprendre la blessure profonde qui m'étreint.

– Alors nous avons intérêt que tout se déroule parfaitement, lui réponds-je, la gorge légèrement nouée par l'émotion.

Bien vite je me ressaisis, passe une main dans mes cheveux et bombe le torse. De toute manière, je ne compte pas m'éterniser dans la ville de Brighton ; cette station balnéaire à plus d'une heure de Londres ne me correspond pas. J'apprécie les bars par milliers, les bruits de la rue, les hauts buildings, l'effervescence d'une capitale, la jeunesse dorée, les soirées privées. La mer, ses galets, les restaurants familiaux, les parcs verdoyants et la quiétude d'un endroit, très peu pour moi.

Il me tarde déjà de retourner à mon quotidien, d'arpenter les fiestas mondaines, de draguer et de ramener des nanas dans ma suite, de retourner à la folie qu'entoure ma gloire.

– À la suite de quelques incartades, tu n'as plus les faveurs de nombreuses marques, remarque Dan en pianotant sur son ventre rebondi. J'ai quelques idées de mise en scène pour toi, des associations à visiter et des interviews à donner. Mais il faudra bien plus que cela pour redorer ton blason.

– Que proposes-tu, à part la liste basique d'actions que tu m'as citées ?

Volontairement mon ton devient tranchant, mon visage se ferme et ma tête se redresse. J'exècre converser de mes fautes avec quiconque et Sutherland me les jette en pleine figure.

– J'ai une collaboratrice idéale pour toi. Son taux de réussite est exemplaire, ses avis novateurs et elle voue sa vie à ce boulot. C'est ce qu'il te faut, Carter, une main de fer dans un gant de velours, m'assure-t-il, confiant.

À ce moment précis, un coup est frappé contre la porte et celle-ci s'ouvre sur une femme que je dévisage sans une once de gêne...

3

Avery Jones

Avec confiance, je pénètre dans le bureau de Dan Sutherland et mon cœur trébuche lorsque mon regard percute celui sombre et profond d'un mec qui n'a rien du jeune homme boutonneux et à peine pubère que je me suis imaginé lorsque le patron a mentionné la jeunesse du futur client. Il ne s'agit rien de moins que du mannequin Carter Blanchais. Je ne connais pas grand-chose sur lui, étant une adepte ni de la presse people ni des défilés.

De sa haute silhouette athlétique, il me toise avec un mélange d'indifférence et de mépris avant qu'une lueur que je préfère ne pas analyser ne s'allume dans sa prunelle. Ce mec est immense et son aura magnétique emplit l'espace. Le bureau du P.-D.G. me paraît d'un seul coup bien plus étroit et étouffant. En temps ordinaire, Dan impressionne par son charisme, qui n'est rien en comparaison de celui de cet inconnu. Il semble dominer les lieux, les choses et les êtres qui s'y trouvent, comme s'il était le roi du monde, ou plutôt comme si le monde lui appartenait. En un regard, je suis capable de le cerner. Un fils à papa, arrogant et sûr de lui. Une belle tête à claques.

Je détache mes yeux de lui et reporte mon attention sur Dan, croisant les bras sur ma poitrine. Ce dernier se lève du canapé blanc où il s'était installé afin de m'observer.

Ça pue le traquenard à plein nez.

Tu aurais pu attendre qu'il t'ait exposé le projet avant de te proposer, rétorque ma conscience.

- Miss Jones, lance Dan d’une voix grave, laissez-moi vous présenter...
- Si tu permets...

Le type pose une main sur l’épaule du patron ; ce geste des plus familiers n’augure rien de bon. Je réalise que les deux hommes se connaissent, tout comme l’atteste le ton qu’emploie l’inconnu la seconde d’après. Il va falloir que je fasse attention à ce que je fais ou dis en sa présence, car il risque de tout balancer au patron.

D’une démarche féline, il se déplace jusqu’à moi et me tend la main. Je n’ai d’autre choix que de la saisir. Un simple contact charnel, et je ne peux m’empêcher de déglutir péniblement. Sa poignée est ferme et virile. Déterminée. Cependant, au lieu de relâcher ma main selon les convenances, il la garde dans la sienne, exerce dessus une légère pression, tout en m’affrontant de son regard sombre dans le mien.

– Vous me connaissez sans doute déjà, intervient-il, mais je suis Carter Blanchais.

Quelle suffisance ! Sa voix est grave, envoûtante, du genre à faire fondre la personne à laquelle il s’adresse. Quelle qu’elle soit. Dangereux, bien trop dangereux.

Je rétablis une distance physique entre nos deux corps, et reprends le contrôle de la situation.

- Je suis Avery Jones, affirmé-je d’une voix posée.

Et c’est sûr que vous ne me connaissez pas encore.

Ostensiblement, je me tourne vers Dan Sutherland, un sourcil levé. J’attends les explications promises.

- Pouvez-vous m’en dire un peu plus sur votre « petit jeune » ?

Mes mots font naître un sourire amusé sur les lèvres de Dan. Il sait parfaitement ce qu’il fait et ce qu’il dit. Rien de spontané chez cet homme.

On ne développe pas une des plus grandes agences de communication de Grande-Bretagne sans maîtriser soi-même l'art du mensonge.

– Petit ? Rien ne l'est chez moi ! s'étonne Carter, avec une expression railleuse en appuyant sur chacun des mots.

Je lève les yeux au ciel, mais Dan fait mine de ne pas avoir entendu sa remarque impertinente.

– Je te vois toujours comme le Carter que j'ai rencontré il y a de ça quelques années, le jeune Français de dix-huit printemps qui...

Il laisse la fin de sa phrase en suspens, mais échange un regard entendu avec ce dernier. Carter vient de l'autre côté de la Manche, je comprends mieux l'origine de son nom et son léger accent.

– J'en suis venu à oublier que tu avais vieilli lorsque je t'ai présenté à mes collaborateurs, reprend Dan. Te voilà presque un adulte du haut de tes 24 ans.

– Presque ? s'offusque Carter en croisant les bras.

– Tu te comportes parfois trop en adolescent immature ; pourtant, je sais que tu vaux mieux que ça.

Je suis étonnée de découvrir dans la voix de mon patron une forme de tendresse lorsqu'il parle de Carter.

– Asseyez-vous, je vous en prie... nous invite Dan d'un geste ample de la main.

Dan se dirige vers son fauteuil alors que Carter et moi prenons place face à son bureau majestueux derrière lequel je ne peux m'empêcher de rêver de m'asseoir un jour. Ma propre boîte, mes propres règles, mes propres clients.

Et virer Clifford Roots. Pour commencer.

– Il se pourrait que Carter ait besoin de vous, déclare Dan avec sérieux sans aucun préambule.

Il marque une pause, étudie l'effet de son annonce sur moi. Aucun des mots prononcés par mon patron n'est laissé à l'improviste ; il les choisit toujours avec soin. En l'occurrence, il sait à quel point j'aime relever les défis que d'autres jugeraient impossibles. Les mots qu'il prononce titillent mon envie d'en apprendre davantage et font mouche.

– Comme vous le savez, Carter est un célèbre mannequin, commence Dan, en appuyant ses deux mains sur la surface plane.

Instinctivement, je me mords la lèvre inférieure pour ne pas montrer mon scepticisme concernant cette gloire.

– Ce que vous ignorez peut-être, en revanche, poursuit Dan, c'est qu'il a rencontré récemment quelques difficultés...

Est-ce une façon polie de dire qu'il a fait de grosses conneries ? Mon imagination s'emballe et je dois la réfréner pour me concentrer sur les informations dévoilées par Dan. Je jette néanmoins un coup d'œil à Carter, ce dernier se contente de me toiser sans que son visage trahisse la moindre émotion.

– Et je compte sur vous pour relancer sa carrière, expose Dan.

Réfléchis, Avery, m'exhorté-je intérieurement afin de m'adapter à ces nouvelles données.

Carter, célébrité, publicité. Mon cerveau n'a besoin que de très peu d'informations pour se lancer dans de grandes réflexions et ce n'est pas la présence dudit Carter Blanchais sur le siège voisin qui pourra m'en empêcher. Je jette d'ailleurs à ce dernier un nouveau regard en biais ; sans grande surprise, il a adopté une posture décontractée, de celui à l'aise en toutes circonstances. Son bras calé sur un accoudoir, son pied négligemment reposé sur son genou. La conversation semble l'ennuyer ; alors même que Dan parle de lui. Je sens soudain le poids du regard du mannequin me sonder.

– Penses-tu, Dan, qu'elle soit suffisamment douée dans son domaine ?
intervient subitement Carter. Est-elle ta meilleure recrue ?

Je manque de m'étouffer. Si j'avais eu une gorgée d'eau dans la bouche, nul doute que je l'aurais crachée. Mes mains se crispent sur mes genoux. Vexée, j'inspire profondément tandis que les deux hommes parlent de moi, comme si j'étais devenue une espèce de plante verte. Mes mâchoires se contractent. Intérieurement, je m'encourage au calme et à la retenue.

Reste professionnelle, Avery.

– Je doute qu'elle fasse l'affaire, annonce Carter en me détaillant des pieds à la tête.

C'est plus fort que moi. La goutte d'eau qui fait déborder le vase.

– Pardon ? l'interpellé-je. Je suis sortie major de ma promotion, ai décroché plus de contrats que n'importe lequel de mes collaborateurs en deux ans.

Je fulmine et les mots jaillissent hors de ma bouche. Il ose parler de moi comme si je n'étais pas là, hors de question que je m'écrase. Je ne compte pas me taire.

– Donc s'il faut faire d'un petit Parisien la nouvelle coqueluche des fans, je sais que je suis capable de le faire, affirmé-je dans un souffle.

Les deux hommes me dévisagent. L'un avec étonnement et une pointe de raillerie, l'autre avec un élan de sympathie. Il me semble bien lire dans le hochement de tête de Dan la satisfaction que lui procure ma réaction. Je suis prête à parier qu'il n'est pas intervenu pour que je me défende moi-même.

– La France ne se résume pas à Paris, je ne suis pas né dans la capitale, annonce Carter.

J'entends à peine sa remarque, concentrée sur la décision que je dois prendre. Je pourrais refuser ce projet, ce serait sans doute mieux compte tenu du personnage imbuvable qui vient de m'être présenté, mais c'est une tout autre réponse que formule ma bouche. Je refuse de briser la confiance que mon patron place en moi. Un défi vient de m'être lancé, hors de question que je me débine.

– Donnez-moi trois mois et je...

– Quatre semaines, miss Jones, m'interrompt Dan, en caressant son menton, comme s'il était en proie à une grande réflexion. Nous n'avons pas une minute à perdre.

Un mois ? Je me tourne vers Carter et détaille mon objet de travail avec attention. Belle gueule, fringues bien taillées, allure générale satisfaisante. D'autres qualificatifs complètent néanmoins le tableau. Arrogant, sûr de lui, déstabilisant. Un mois, c'est court cependant. Même pour moi. Je dois garder la tête froide. Des idées fusent dans mon esprit. Dès que j'en saurai plus sur ce qui motive Dan et Carter, je pourrai lancer l'offensive. Et mener à bien le projet « Carter Blanchais, le petit mannequin français, pas du tout boutonneux ». Il y va de mon orgueil.

Avery Jones, attaque, marque et finalement triomphe.

– Je pense campagne d'affichage, mais aussi rencontres avec les personnes les plus influentes de la ville, listé-je.

Un rire sonore éclate à mon oreille.

– Dan, sois sérieux, miss Jones ne fera pas l'affaire. Visiblement, elle ne connaît rien à l'univers du mannequinat et encore moins aux contrats dans ce milieu. Une campagne d'affichage à Brighton en tenue de pêcheur, peut-être ? ironise Carter.

Je n'ai pas le temps d'intervenir que mon patron s'en charge.

– Avery est une pro, et j'ai toute confiance en elle, affirme-t-il avec assurance. Si tu fréquentais davantage de gens comme elle, ta carrière n'en

serait pas au point mort.

Inconsciemment, je me redresse, grisée par ce compliment inattendu. S'il me remplit de fierté, il a aussi le mérite de couper le sifflet de Carter Blanchais. Ce dernier encaisse le coup, sans prononcer un mot, mais ses mâchoires se contractent.

– D'ailleurs, je viens d'avoir une excellente idée, ajoute Dan en tapant dans ses mains. Dès ce soir, tu vas t'installer chez Avery. Comme ça, elle te gardera à l'œil et t'empêchera de retomber dans tes travers.

Quoi ? Je crois avoir mal entendu. Tout comme moi, cette proposition de Dan est loin d'enchanter le mannequin. Je le sens se tendre à mes côtés, ses mains se crispent sur les accoudoirs.

– Tu me colles un chaperon dans les pattes, sérieusement ? s'offusque le Français.

– Je croyais que tu n'avais pas une seconde à perdre ? rétorque Dan, malicieux. Et que tu étais prêt à tout pour revenir sur le devant de la scène le plus vite possible ? Si tu as une meilleure idée, je t'écoute.

Bien qu'il emploie un ton badin, je sais à quel point Dan est sérieux quand il parle « boulot ». Carter fait claquer sèchement sa langue, mais ne répond pas immédiatement, ce qui laisse le champ libre à Dan pour dérouler le fil de sa réflexion.

– En attendant, c'est le meilleur moyen pour qu'Avery apprenne à te connaître rapidement et qu'elle trouve les solutions les plus adaptées pour relancer ta carrière, avant que tu ne sois définitivement oublié.

– Trouve un autre plan, Dan, celui-ci, je ne le sens pas, riposte le pseudo mannequin en fronçant les sourcils.

– Maintenant tu vas arrêter tes conneries, mon petit, tu vas flinguer ta carrière bêtement pour des petits caprices que tu regretteras toute ta vie. Avery est une pro, je te l'ai déjà dit, elle sait ce qu'il faut faire pour redorer ton image. Fais-moi confiance, écoute-la et obéis-lui ! À partir de maintenant, c'est elle, la boss. Compris ? ordonne le patron.

Ce n'est plus Dan la connaissance de longue date qui s'adresse à Carter, mais bien le P.-D.G. de Meetcom, une des meilleures agences de communication d'Angleterre. Celui qui donne les ordres et à qui on obéit. La question est pour la forme et n'admet nulle contestation. Il prend cependant le temps de nous sonder tous les deux, de déterminer si nous avons tout compris. Dans mon esprit, c'est une cavalcade de pensées incohérentes. Grisée par le compliment de mon boss et anéantie par sa suggestion. Hors de question qu'un homme, quel qu'il soit, vienne s'installer chez moi, et qui plus est quelqu'un tel que ce Carter Blanchais, habitué au luxe tapageur et au service cinq étoiles des palaces. Je n'ai pas retrouvé l'usage de ma langue quand un coup léger porté contre la porte nous interrompt et me fait redescendre violemment sur terre.

– Monsieur Sutherland, votre rendez-vous de midi vient d'arriver, annonce Gwen, la secrétaire de l'accueil, d'une voix chantante.

Mon amie ici à Meetcom avec qui je partage, en général, mon déjeuner et des confidences. Aujourd'hui, elle semble cependant à peine me remarquer, trop occupée à adresser des œillades langoureuses à Carter avant de s'effacer. Un sourire satisfait collé à ses lèvres, Dan se lève, et nous suivons son mouvement. Complètement abasourdie par la tournure de la conversation, je me retrouve muette comme une carpe.

Qui ne dit mot consent, me rappelle ma raison.

C'est le moment ou jamais de dire à Dan que je suis très honorée et touchée, mais que l'installation de Carter Blanchais chez moi est inenvisageable. Mais lorsque le regard profond de mon patron plonge dans le mien, d'autres mots se forment et franchissent le seuil de mes lèvres asséchées.

– Très bien, vous pouvez compter sur moi, déclaré-je avec conviction.

Viens-je vraiment d'accepter qu'un homme que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam s'installe chez moi ? Un homme suffisant, un brin misogyne, et qui ne serait pas là s'il n'avait commis quelques conneries ? Mes pensées s'entrechoquent avec violence et se mêlent aux sentiments contradictoires

que j'éprouve. Agacée, contrariée, et en même temps touchée par les compliments de Dan, motivée par ce défi de taille.

– Carter, je te laisse entre de très bonnes mains, déclare le patron avant de nous laisser en tête à tête.

OceanofPDF.com

Carter Blanchais

Valise à la main, je suis cette femme dans le dédale des couloirs, passant de nouveau devant les murs transparents et recevant plusieurs regards appuyés de la gent féminine et de quelques hommes aussi. L'effet que je procure est incroyablement jouissif et me confère un pouvoir certain. Celui d'attirer l'attention, de capter l'intérêt, de susciter le désir. Tout est une question de paraître et j'ai créé de toutes pièces mon apparence pour ne surtout pas me dévoiler.

Les talons hauts de mon nouveau chaperon claquent sur le sol en marbre, sa démarche assurée ne trahit aucun trouble à mon contact et je m'en étonne. D'habitude, les trentenaires s'intéressent à ma personne sans passer par quatre chemins. Elles savent aller droit au but, ne pas s'embarrasser de flatteries ou de babillage incessant. Mais cette nana, Avery Jones, n'est ni bavarde ni entreprenante. Cela ne peut vouloir dire qu'une chose : Jones est attirée par les femmes.

Sa froideur lorsque nous pénétrons dans son bureau et sa manière de pianoter sur son ordinateur sans m'accorder un regard me conforte dans ma certitude. Sans discrétion aucune, je la reluque de pied en cap.

Des cheveux blonds lissés à la perfection, des yeux d'un bleu polaire capables de flinguer quelqu'un, un maquillage discret mais efficace. Elle porte une tenue classique mais de qualité qui met en valeur la longueur de ses jambes. Ses vêtements élégants envoient le message d'une femme confiante, ambitieuse et stricte.

- Ce que vous voyez vous convient ? me demande-t-elle sèchement.
- Pas vraiment, répliqué-je tout de go en m’asseyant dans le fauteuil.

Jamais je ne perds mon sang-froid ni n’éprouve la moindre gêne face à l’une de mes actions ou de mes mots. Je suis ainsi fait, parfois je dérape, souvent je m’égare mais je n’ai pas honte de qui je suis. Elle me jauge d’un haussement de sourcils légèrement dédaigneux.

– Il se pourrait que je ne sois pas totalement au courant de ce qui est à l’origine de votre présence parmi nous, commence-t-elle sans préambule. Il serait judicieux de m’en dévoiler la raison.

Une légère pique dans mon ego, une pichenette à ma fierté. Voilà ce que j’éprouve en découvrant que cette femme ne sait pas qui je suis. C’est fâcheux puisque, par son métier, elle est censée se tenir un minimum informée des people influents de ce monde. Dont je fais évidemment partie.

Il serait fortement préjudiciable que Sutherland confie mon dossier à une incompétente. Mon agent risque de faire une crise cardiaque si je ne signe plus autant de contrats juteux. Mon train de vie en prendrait assurément un coup et le sien également. Je me dois de remettre les choses à leur place, en commençant par Jones. Je suis le maître de ma propre destinée, hors de question de laisser mon avenir entre ses mains.

Ta famille compte sur toi, pensé-je alors.

Cette phrase me fait l’effet d’un électrochoc et me permet de prendre les choses en main. Plus vite elle sera fixée, plus vite elle travaillera pour que je reprenne le cours de mon existence.

– Je ne reçois des ordres de personne, Avery, prononcé-je, impassible. Tout ce que vous avez besoin de savoir, c’est qu’il me faut du contenu positif à partager sur tous les réseaux possibles. Une couverture médiatique large capable de sublimer mon image. Pas physique, je n’ai rien à envier de ce côté-là.

Durant mon discours, le sang-froid ne m'a pas quitté, pas plus que l'honnêteté dont je fais preuve le plus souvent possible. J'ai conscience d'être un beau spécimen avec de la suite dans les idées, ce n'est pas de l'orgueil et encore moins de la vanité. Il s'agit simplement d'énoncer la réalité des choses. Je suis un homme lucide, d'une clairvoyance objective.

Jones n'a pas l'air de cet avis. L'insolence sur ses traits délicats, l'ironie dans son regard et la froideur qui l'entoure ne me dérangent pas. J'en ai connu des gens coriaces, des réfractaires, des sans limites.

– Que l'on soit bien clairs sur une chose, monsieur Blanchais, réplique-t-elle en employant le même ton froid, je n'ai aucunement besoin de vous dans mon travail, par contre, vous, vous avez grandement besoin de moi.

Aucune acerbité dans son intonation détachée. Je distingue son talent pour la manipulation, je le possède également, sûrement à un stade plus élevé qu'elle. Sa volonté est de me démontrer que je suis ici pour qu'elle me vienne en aide. Sauf que l'inverse est vrai, ma présence servira à apporter une renommée à l'entreprise pour laquelle elle bosse.

– Dans votre boulot, vous n'avez peut-être pas besoin de gros clients comme moi, je pense que vous vous contentez parfaitement du bas du panier, répliqué-je en la dévisageant. Mais dans votre lit, je peux vous certifier que je vous ferais le plus grand bien.

Ses pommettes blanches se colorent d'une petite teinte rosée fort agréable à contempler. Sa langue claque dans sa bouche en signe de mécontentement, et la colère dynamise ses iris bleutés.

Voilà ce que je voulais, j'ai réussi à la déstabiliser, pensé-je, victorieux.

– Je ne vous permets pas ! s'emporte-t-elle en tapant la main sur son bureau en verre.

Dieu que j'apprécie l'emportement des femmes. Leur hargne est aussi jouissive qu'un putain de film pornographique. Sa poitrine se soulève au

rythme rapide de sa respiration. La combativité dans sa posture m'interpelle. Ce côté sauvageonne fait frémir mon troisième membre.

Bien loin de faire redescendre la pression, je décide de remettre une couche sur la flamme ardente qui brûle entre nous.

– Pas besoin de votre permission, répliqué-je sereinement.

Nous nous défions du regard. Bleu contre noir. Ciel de jour contre noirceur de la nuit. Glace contre charbon. Ni l'un ni l'autre ne détourne les yeux. Dans les miens, elle peut y lire l'amusement ; dans les siens, je devine l'énervement.

Trois petits coups portés contre la porte transparente. Cette prévention de frapper avant d'entrer ne sert strictement à rien puisque tout se voit à travers les vitres. Pourtant, Dan pénètre dans le bureau comme si l'atmosphère n'était pas glaciale et son employé à deux doigts de sortir de ses gonds.

– Tout se passe bien par ici ? questionne-t-il, enjoué.

– Remarquablement. Justement, Avery me parlait de ses besoins, lancé-je non sans une petite pointe d'ironie.

Je ne daigne pas tourner mon visage dans sa direction ; néanmoins, je peux sentir le regard assassin qu'elle me lance. Et je m'en gargarise !

– Très bien. Allons manger, Carter, me propose-t-il.

Très bonne initiative de sa part, partir au restaurant permettra à Brighton de me découvrir un minimum avant la mise en place d'actions.

– Parfait, Dan. Cela laissera le temps à Avery de chercher toutes les informations nécessaires à mon sujet sur la Toile, rétorqué-je en me relevant.

Elle fulmine dans ses fringues de créateur et doit sûrement me maudire. Mon père me disait toujours qu'il vaut mieux susciter n'importe quelle

réaction chez les autres qu'aucune. L'indifférence te tue à petit feu alors que la critique t'élève.

Qu'on parle de moi en bien ou en mal, peu importe. L'essentiel, c'est qu'on parle de moi. Les phrases de Léon Zitrone résument à la perfection mon état d'esprit quant au jugement des autres sur ma personne. Je me garde moi-même d'être le plus haut critique en ce qui me concerne. Il y a de quoi faire...

Avant de quitter la pièce, je retourne vers Jones et lui adresse un clin d'œil provocateur en laissant la porte ouverte.

– Avery peut paraître glaciale au premier abord, m'avertit Dan en attendant l'ascenseur. Même au second, elle l'est. Mais elle fait du bon boulot. C'est une acharnée, aux idées novatrices. Je ne t'aurais pas confié à un collaborateur de seconde zone. Pas toi.

Les mots de Sutherland entrent par une oreille pour ressortir aussi vite par l'autre. Je suis bien trop occupé à mater l'hôtesse en lui mimant une feuille de papier, un stylo et un téléphone. Le temps que la pièce tombe dans son petit cerveau, les portes métalliques s'ouvrent et je m'engouffre dans l'ascenseur. Son numéro devra attendre mon retour ; pour le moment, j'ai une faim de loup et une furieuse envie de remonter sur les podiums...

5

Avery Jones

Lorsque je me retrouve seule, je n'ai qu'une envie, celle de lâcher un hurlement agacé et de balancer la valise de cet homme arrogant par la fenêtre pour évacuer les tensions accumulées. Cependant les baies vitrées en verre calment mes ardeurs et je me retiens ; hors de question que l'on m'aperçoive en train de péter un plomb. À cause d'un mec tel que lui. À cause d'un mec tout court. Un homme avec qui je vais devoir travailler, main dans la main, durant plusieurs semaines, dont je dois redorer le blason parce qu'il a sûrement tout fait foirer.

Un pauvre type, quoi.

J'avoue que cela ne me surprend même pas. Le peu de temps que nous sommes restés seuls, lui et moi, j'ai eu tout le loisir de cerner le personnage. Un de ceux qui croient tout savoir, qui se jugent supérieurs aux autres, en toutes circonstances. Son arrogance, sa suffisance, son côté rentre-dedans, tout m'énerve chez lui. J'ignore ce qu'il a fait pour mériter d'être exilé de l'autre côté de la Manche, à Brighton. Si c'était une telle star internationale, il aurait atterri à Londres. Mais peut-être n'est-ce que dans son imagination qu'il est aussi célèbre que cela et qu'il fantasme sa gloire ?

Au moins, il y a un point sur lequel Carter ne se trompe pas à mon sujet. Dès que lui et Dan sont hors de vue, je me précipite sur Google et tape son nom dans la barre de recherche. S'il est aussi connu qu'il le prétend, je ne devrais pas avoir trop de mal à trouver davantage d'informations le concernant.

Ah, oui, quand même...

La première photo qui apparaît à l'écran me laisse sans voix et mes yeux s'écarquillent de stupeur. Carter Blanchais fait bien la une des magazines, il n'a pas menti. Le titre est volontairement racoleur, comme toujours dans ces torchons people qui font leurs choux gras de la misère et de la détresse des stars.

« La fin de l'ère Blanchais. Il a franchi la ligne blanche. »

Le jeu de mots ridicule laisse présager de la teneur de l'article. Carter Blanchais s'étale en charmante compagnie, trois femmes nues, refaites de partout, se collent à lui dans des positions alanguies. Leur maquillage a coulé et macule leur visage de traînées colorées. Elles ont l'air ivres mortes, et l'une d'elles tient encore la bouteille au bord des lèvres. Forcément du champagne hors de prix. Au milieu, Carter Blanchais, torse nu, laisse entrevoir sa musculature avantageuse grâce aux pans de sa chemise ouverte. Il porte encore son pantalon, même si la suite des événements semble évidente. Je remonte sur son visage, ne m'attarde pas sur la poudre qui macule l'espace entre sa lèvre supérieure et son nez, la fameuse « ligne blanche ». Je plonge dans son regard, ses yeux injectés de sang ne laissent aucun doute, il est complètement défoncé, shooté à la coke et pourtant, ce n'est pas cela qui m'interpelle. Tout au fond de ses billes charbonneuses, je devine une profonde solitude, qui résonne également en moi, et une grande tristesse. Soudain j'ai moins envie de le juger que de le plaindre. On ne tombe pas aussi bas sans raison. C'est ridicule, je sais. Cette sensation, cependant, s'insinue en moi et me souffle qu'il n'est pas celui qu'il prétend être. Un peu comme moi, d'ailleurs.

Et toi, tu en connais un rayon sur le masque qu'on porte en société, me nargue ma conscience.

Je sais que je parais glaciale, sur la réserve et observatrice. Mon armure est bien solide. Hors de question qu'au travail comme ailleurs les gens perçoivent mes failles, mes douleurs, mes blessures si profondes qu'elles peinent à cicatriser. Enfant, les problèmes des adultes ont détruit ma bulle

d'insouciance et m'ont obligée à prendre de la hauteur pour ne pas être dévastée. Parfois je me dis que moi aussi j'aurais pu franchir la ligne, et plonger dans toutes les échappatoires à ma portée.

Et pourtant je ne l'ai pas fait... Contrairement à lui.

Et je veux savoir pourquoi.

Parce que son regard me questionne, parce qu'il m'agace aussi mais que je perçois autre chose derrière son déguisement, parce que Carter aurait pu choisir une autre voie, quelles que soient ses raisons, plutôt que de sombrer dans la drogue.

Carter n'est pas ton père, me sermonne ma petite voix intérieure.

Le souffle un peu plus court lorsque je pense à mon paternel, je décide de me concentrer sur mes recherches, plutôt que de plonger dans mes souvenirs. Je prends une profonde inspiration, et laisse le calme revenir dans mes pensées. Mes traits se détendent, et un masque impénétrable se fige de nouveau sur mon visage avant que je ne me tourne vers mon écran d'ordinateur.

– À nous deux, Carter Blanchais ! m'encouragé-je.

Je parcours rapidement l'article à charge contre le mannequin français, évoquant la perte de ses sponsors. Le journaliste insiste sur la fin de son contrat avec Levi's, dont il a terni l'image en portant ses jeans lors de soirées de débauche et de luxure aux quatre coins du globe, et conclut par son bannissement des podiums. Boudé par les marques, mis en marge de la jet-set, je comprends mieux qu'il ait traversé la mer pour trouver refuge chez nous. Que Dan compte sur moi pour relancer, voire sauver, sa carrière est somme tout plutôt flatteur car on part de loin ! De très loin même ! Carter Blanchais a touché le fond.

Je poursuis mon enquête, en faisant défiler les pages rapidement. Campagnes de publicité, unes des magazines, Fashion Week. Je me rappelle avoir vu certains de ces clichés. Un claquement de doigts pourtant, et tout

s'effondre. Un univers aussi futile que versatile : adulé un jour, hué le lendemain. Je suis en train de me faire ce genre de réflexion, le regard fixé sur son immense silhouette lors du défilé Alonso Rodrigues. Carter arbore un costume anthracite, une chemise blanche, une cravate zébrée et un manteau de fourrure avec une paire de lunettes de soleil aviateur. Tout autre que lui aurait l'air déguisé, mais pas lui. Élégant, magnétique, impénétrable. Perdue dans mes analyses, je n'entends pas la porte s'ouvrir.

– Ce mec est une bombe atomique, hein ? lance Gwen gaiement.

Je sursaute, comme si j'étais prise en flagrant délit de reluquage, alors même que je suis en train de faire mon boulot. Comme toujours, avec conscience et professionnalisme.

– On ne t'a pas appris à frapper à la porte ? plaisanté-je.

– Seulement à celle du patron, réplique-t-elle joyeusement sans se vexer. Et aux dernières nouvelles, miss Avery Jones ne l'est pas encore.

Je lève les yeux au ciel.

– Tu peux me croire que si je l'étais, les choses tourneraient bien mieux ici, assuré-je avec conviction.

La jeune hôtesse de Meetcom prend le siège face à mon bureau, et vient l'installer près du mien. Comme d'habitude. Du sac en kraft qu'elle a apporté, elle sort deux salades composées et m'en tend une.

– J'ai deviné que tu voudrais faire des recherches sur ton prochain « client » et que tu ne prendrais pas le temps d'aller t'acheter ton déjeuner.

– Merci, Gwen, tu es un ange. Quand je serai la big boss, tu pourras garder ton poste, lancé-je avec un clin d'œil complice.

– Je compte bien avoir une promotion, réplique-t-elle, avec tous les repas que je te porte, ce serait la moindre des choses.

– Promis, tu seras mon assistante personnelle.

Il est vrai que je peux compter sur elle pour me nourrir, activité que j'ai tendance à oublier quand je suis absorbée par mon travail. Le reste de

l'équipe prend sa pause déjeuner dehors, au pub du coin ou au food truck, installé plus bas dans la rue, mais je suis plutôt du genre à rester au bureau, mes fesses vissées sur mon siège et mes doigts courant sur le clavier de mon ordinateur. Le regard de Gwen est aimanté sur mon écran, et c'est bien plus Carter Blanchais qu'elle a envie de dévorer tout cru que sa salade sous plastique.

– Il est comment ? me demande-t-elle. Je veux dire pas physiquement puisque nous sommes d'accord qu'il est aussi beau qu'un dieu grec, mais intérieurement ?

Les mots qui me viennent à l'esprit ne sont certainement pas ceux qu'elle a envie d'entendre. « Imbuvable » est le premier qui me vient aux lèvres. Suivi de près par « prétentieux » et « affligeant ».

– Cette salade est délicieuse, assuré-je en faisant mine de me pâmer sur un bout de laitue.

Elle hausse les épaules, et fait danser sa chevelure blonde sur ses épaules lorsqu'elle éclate de rire.

– Eh bien, moi, je vais te dire comment il est, assure-t-elle.

Elle a un sourire jusqu'aux oreilles, et je sens qu'elle meurt d'envie de me déballer ce qu'elle a appris. Aucune chance que nous soyons du même avis, elle et moi. Le Carter de l'ordinateur semble me dévisager, et me suivre du regard. L'effet Mona Lisa est plutôt déstabilisant, et je préfère le faire disparaître en appuyant sur le bouton « échap ». Maintenant que l'objet de sa distraction est parti, Gwen reporte son attention sur moi.

– Tes oreilles ont encore traîné dans le bureau de Dan ? lui demandé-je.

– Évidemment. J'avoue que ce que j'ai appris, je le savais déjà via le *Magic Mirror* et *Daily Investigation*.

Je soupire.

– Je t’ai déjà dit qu’il fallait que tu arrêtes avec la lecture de ces tabloïds, ça te détruit les neurones plus vite que tu ne le penses, assuré-je, en plantant ma fourchette dans un morceau de poulet que j’ai trouvé caché sous une feuille.

– Moi, je pense que c’est un photomontage, jamais Carter ne serait tombé dans la drogue. Ah, ça, non.

– Et les filles ? répliqué-je, railleuse.

– Là aussi, on voit que c’est du fake, assure-t-elle avec conviction. Tu le saurais si tu avais étudié attentivement le cliché.

Je me garde de lui expliquer que c’est ce que j’ai fait, mais qu’à part les seins et les fesses des nanas, tout m’a semblé bien réel à moi, et que si ce n’était pas le cas, Carter Blanchais ne se trouverait pas dans les bureaux de Meetcom, prêt à se lancer dans une campagne de réhabilitation. Des idées de pub jaillissent. Un tour au centre communautaire pour aider les sans-abri, les premiers touchés par le fléau des addictions. J’attrape un stylo, et prends quelques notes sur un calepin.

– Youhou ! m’interpelle Gwen, en me menaçant de sa fourchette en bambou.

– J’avoue que j’ai décroché quand tu as parlé d’un éventuel complot d’État, la nargué-je, malicieuse.

Elle me tire la langue, avant d’enchaîner comme si de rien n’était, plus amusée que contrariée par ma repartie. J’admire chez elle son bon tempérament. Sans ciller, elle accepte le genre de remarques que j’ai bien du mal à entendre sans réagir.

– Bref. En tout cas, ce que tu ne sais pas, c’est que le plus canon des mannequins m’a demandé mon numéro de téléphone avant de partir avec Dan et je compte le lui donner à son retour.

Ma fourchette reste en suspens. Il va falloir que je veille à protéger mon amie beaucoup trop naïve contre ce genre d’énergumène qui se sert des nanas comme du papier toilette. Les frasques de Carter Blanchais ne sont pas finies, j’en ai bien peur.

OceanofPDF.com

6

Carter Blanchais

Le restaurant où Dan m’emmène ne paie pas de mine, la décoration est vieillot, la vaisselle usée tout comme la serveuse d’un certain âge. Mais le fish and chips que l’on m’apporte est absolument délicieux. De prime abord, la présentation du plat est naze, mais le goût fait pétiller mes papilles. Autour de nous, quelques clients chuchotent en me dévisageant et je perçois le flash des smartphones. Au lieu de me déstabiliser, tout ceci me galvanise et j’affiche un air à la fois hautain et mystérieux. Je suis fait pour être adulé, sous le feu des projecteurs, mis sur le devant de la scène. Qu’importe où. Qu’importe que ce soit à Brighton. Du moment que j’existe médiatiquement dans les yeux des gens.

– Carter, il ne faut pas que tu oublies une chose, m’annonce Dan en buvant une gorgée de vin rouge.

– Laquelle ?

À sa manière de prendre son temps, de mastiquer à outrance son poisson et de me jeter un regard en biais, je devine qu’une petite mise au point se prépare. Je suis prêt à parer à toute éventualité, ma mère me surnommait *réponse à tout* et, bien entendu, elle n’avait pas tort.

– Carter, tu n’es pas un client, les services que nous te proposons ne te seront pas facturés. Officiellement, tu es en break à Brighton.

J’arque un sourcil et me racle la gorge pour marquer ma désapprobation. Si j’avais réellement besoin d’une pause dans mon existence, jamais je

n'aurais choisi cette ville. Ibiza oui, Manhattan peut-être et pourquoi pas Bali, mais ici, non.

– Avery prend en charge ton dossier. Et toi, tu te tiens à carreau, m'énonce-t-il impassiblement. Ne me refais plus un plan comme ça.

Son ton paternaliste ne m'échappe pas et picote ma cage thoracique lorsque je pense à mon propre père, resté en France.

– Ça quoi ? répliqué-je avec une pointe de sarcasme.

Même si je comprends où il veut en venir, j'ai besoin d'entendre clairement ce qu'il a à me dire. Les choses doivent être claires, nettes et précises, surtout entre nous deux. J'exècre qu'il tourne autour du pot, qu'il use de subterfuges pour parvenir à ses fins. Parce que je n'ai absolument pas de temps à perdre avec des tergiversations. La banalité des conversations m'emmerde, les détours au lieu d'une ligne droite aussi. Sutherland use de suspense pour dévoiler le fond de sa pensée.

– Tu te souviens de notre première rencontre, me dit-il en reposant ses couverts.

Ce n'est pas une question, pourtant j'acquiesce avec une boule au ventre.

– Tu traînais dans les rues de ta petite ville de Neufchâtel-en-Bray, un peu drogué, carrément paumé dans ton existence. À 18 ans, après l'accident, tu n'avais plus aucun avenir. C'est moi qui t'ai tendu la main ce jour-là. Je t'ai extrait de cette merde où tu t'enfermais. Ce n'est pas pour que tu y replonges quelques années plus tard.

J'avale une longue gorgée de vin pour oublier les émotions qui ressurgissent à l'évocation de ce passé obscur.

– Cette photo de toi, c'est un coup de couteau que tu me plantes dans le dos, Carter, murmure-t-il alors.

Sans hausser le ton ni me hurler des reproches à la gueule, Dan parvient à me cogner encore plus fort qu'avec des coups de poing. Je soupire, conscient d'avoir déçu l'homme qui a cru en moi, et ce dès le début. Je me refuse à baisser la tête devant lui ; pourtant, au fond de moi, j'ai l'impression d'être un merdeux.

– Je sais que tu as toujours cette fêlure en toi, qu'elle te ronge encore, continue Dan non sans une pointe d'émotion. Mais tu ne dois pas te réfugier dans la drogue et l'alcool. Tu vaux mieux que ça. C'est maintenant qu'il faut réagir. Commence par écouter miss Jones, tu peux te fier à elle.

Le morceau de poisson que j'avale manque de me rester en travers de la gorge. Je tousse, bois une longue gorgée d'eau et laisse échapper un petit rire amer.

– Très bonne blague, répliqué-je. Ma confiance, je l'accorde très rarement.

– Avery Jones est une boss dans son domaine, que tu le veuilles ou non. Tu n'as pas le choix que de l'écouter.

Dan croise les bras sur son torse et ne plaisante pas. Le voilà qui recommence avec son discours moralisateur, et sa manière d'insister sur les capacités et le professionnalisme d'Avery m'incite à ne pas dépasser les bornes.

– Je suis très sérieux, précise-t-il gravement.

Quatre mots qui ont le pouvoir de faire cesser mon hilarité et de me plonger dans la rébellion. À 24 ans, j'agis toujours comme un électron libre, un être sans chaîne ni compte à rendre.

C'est justement ce qui t'a mené ici, me nargue ma conscience.

– Et moi, pas du genre à obéir, répliqué-je, décidé à ne pas abdiquer si facilement.

Soudain, une étincelle de défi brille dans le regard de Dan. Il connaît ma manière de procéder, me brusquer ne fera pas avancer positivement les choses, bien au contraire. Je possède une fierté mal placée et une fâcheuse tendance à la confrontation. Pour m'interpeller, il faut savoir me provoquer sans agressivité.

– Ne le prends pas dans ce sens, Carter, mais plutôt comme une occasion. Sois plus malin que ça !

– Développe, concédé-je.

Il s'accoude sur la table, les yeux pétillants d'ingéniosité et la voix emplie d'une certaine euphorie.

– Avery est plus âgée que toi, elle saura ce qu'il faut faire pour te permettre d'agrandir ta notoriété.

Je m'adosse contre la chaise, étends mes jambes et, d'un signe de main, lui enjoins de continuer son explication.

– Tu pourras devenir la coqueluche des ménagères, l'idole des adolescentes, le petit-fils idéal pour les personnes d'un certain âge. Couvrir davantage de marques, te lancer dans l'événementiel, les collaborations juteuses, la représentation payante. Des soirées mondaines avec comme présentateur Carter Blanchais, des produits à tester, des marques plus accessibles à la classe moyenne.

Il s'enflamme, possédé par des idées complètement saugrenues mais qui ont le pouvoir de m'interpeller. Ce mec est doué dans son domaine, mais est-ce vraiment l'image que je veux renvoyer ?

– Je suis là pour faire rêver pas pour ressembler à Monsieur Tout-le-monde, bougonné-je.

– C'est là où tu te trompes, mon petit ! Carter Blanchais peut tout réaliser ! Tu n'as aucune limite, tu mérites d'être connu partout.

Alors là, je suis totalement d'accord avec lui. Flatter mon ego peut rapporter gros à Sutherland et il en a pleinement conscience. Cet accro de

boulot connaît tous les bons filons pour réussir.

– De toute façon, à part bosser avec Jones, as-tu une autre solution pour récupérer ta vie d’avant ? me questionne-t-il innocemment.

Sa question agit comme le coup de grâce, le couperet de la guillotine qui tombe pour me briser la nuque d’un geste sec et maîtrisé.

– Je sais d’où je viens et je suis capable de tout recommencer, argué-je pour ma défense.

Issu d’un milieu modeste, j’ai grandi dans une bicoque campagnarde. Très jeune, j’ai dû me débrouiller pour m’en sortir, ne pas me contenter d’une vie banale. Oui, tout perdre serait compliqué, mais pas définitif. Selon la presse, j’ai une gueule à faire jouir les femmes en un regard de braise, un corps à se damner et une intelligence hors norme. Je ne vais pas prétendre le contraire.

– Et moi, je te propose de tout t’apporter sur un plateau d’argent. Il te faudra user d’un peu de patience, me propose Dan, exalté par la tournure de notre conversation.

Il me faut quelques secondes pour peser le pour et le contre. Accepter sa proposition reviendrait à lâcher prise et à autoriser une femme à prendre le contrôle sur mon image. Mais refuser me mettrait mon agent à dos et me contraindrait à accepter des contrats merdiques, à baisser mon niveau de vie et à ne plus venir en aide financièrement à ma famille.

Hors de question !

Mon choix est fait mais quelques idées trottent dans ma tête. J’ai envie de pimenter cette collaboration qui ne va pas tout à fait dans mon sens.

– J’ai quelques conditions à te soumettre.

Ma requête le déstabilise légèrement, néanmoins, bien vite, il réajuste son costume de directeur.

– Ton agent ne m’a jamais parlé de cela.

À mon tour de lui dévoiler mon plan.

– Il s’agit d’un accord entre toi et moi, Dan. Je peux faire de ta boîte *the place to be* en matière de marketing.

– Je t’écoute.

Je me délecte du goût d’un crumble que la serveuse m’apporte sans m’accorder un regard intéressé, m’essuie la commissure des lèvres avec la serviette râpeuse et lâche ma bombe.

– Je veux que tu me réserves une chambre d’hôtel que j’utiliserai avec parcimonie et discrétion, un droit de veto sur tout ce que Jones me proposera et ton aval pour culbuter quelques-unes de tes salariées.

Dan tombe des nues face à mon audace, mais son visage se pare d’une expression amusée.

– Tu es couillu, Blanchais ! me balance-t-il en interpellant d’un doigt levé la serveuse. C’est une qualité que j’apprécie.

Il commande une bouteille de champagne et nous trinquons à notre accord avant de retourner dans les locaux de l’entreprise. La conversation s’oriente vers des sujets frivoles et, lorsque je rejoins la réception de Meetcom, les yeux brillants de l’hôtesse d’accueil plongent sur mon entrejambe. Elle est capable de faire péter ma braguette juste avec ses seins, dont j’aperçois les tétons à travers son chemisier blanc. Je m’approche de son comptoir tel un loup prêt à sauter la bergère. Au diable, les moutons.

– J’ai un message pour vous, me susurre-t-elle.

Elle fait glisser le papier mentionnant son numéro de téléphone, que je ne prends pas la peine de ramasser. Je m’accoude, penche mon visage vers elle, glisse mon index dans sa bouche et lui assène le coup final.

– Pas besoin de ton numéro, pour te baiser. Je viendrai te chercher.

Je la sens déglutir, vois ses cuisses se presser l'une contre l'autre et sa bouche suce mon doigt avidement.

Un grognement de Dan interrompt notre petite conversation salace ; je me redresse et lance une œillade aguicheuse à l'hôtesse, qui rougit instantanément. Je l'imagine nue contre moi, ses fesses contre ma queue dure et ses mains contre l'une des parois vitrées qui tapissent les bureaux.

C'est légèrement contre ma volonté que je quitte cette nana chaude comme la braise pour retrouver le bureau glacial de la non moins frigide Avery Jones. Je l'aperçois par la vitre pianoter sur le clavier de son ordinateur, la bouche pincée, la mine fermée. En bonne reine des glaces, même sa posture droite ne déroge pas à son comportement.

– Vous allez faire du bon boulot ensemble, me certifie Dan.

Il me gratifie d'une tape amicale sur l'épaule et continue sa route pour se rendre dans son bureau. Peu confiant quant à cet élan de positivité, je pénètre dans la pièce sans frapper au préalable, ce qui me vaut une remarque acerbe de ma *boss*.

– En France, on ne vous apprend pas à vous annoncer avant d'entrer ? me lâche-t-elle, acerbe.

Je me retiens de lui rétorquer que lorsque je pénètre une femme, je n'annonce jamais ma venue au préalable, et me contente d'une réponse plus convenable. Du moins pour moi. Je choisis d'obéir comme me l'a stipulé Dan et ressors de la pièce avant d'y revenir.

– Carter Blanchais arrive ! hurlé-je théâtralement comme un crieur de rue.

Ce qui ne la fait pas du tout rire...

7

Avery Jones

Son entrée me contraint à retenir un petit sourire. Au boulot, il n'y a pas de place pour la plaisanterie et l'amusement. La journée risque d'être longue, très longue. Et il est à peine quatorze heures.

– Est-ce vous ou tous les Français sont victimes du syndrome Roi-Soleil, du genre à parler d'eux-mêmes à la troisième personne du singulier ? lui demandé-je, sarcastique.

Loin de le vexer, ma répartie a l'air de flatter son ego. Être comparé à un tel monarque lui fait vraisemblablement plaisir. Il se prépare à répliquer quand je lève la main pour l'interrompre. Aucune envie de poursuivre la joute verbale. Je ne connais pas Carter Blanchais depuis longtemps mais une chose est certaine, il va falloir que je le mette au pas. Très vite. Cet homme pense être le centre du monde, à moi de lui signifier que c'est loin d'être le cas.

– Merci de fermer la porte derrière vous et de venir vous asseoir pour que nous puissions nous mettre au travail, reprends-je d'un ton professionnel.

Il fait claquer la porte, et je relève la tête. Carter fond dans ma direction, comme un prédateur s'apprêtant à se jeter sur sa proie. Alors que ma bouche s'assèche face au sentiment d'insécurité qu'il fait naître en moi, il vient se planter à côté de moi. Non mais, à quoi joue-t-il ? Il me surplombe de toute sa hauteur, et je regrette d'être assise, presque à sa merci. Nos regards se percutent, ébène contre azur. J'y lis tout un panel de sentiments.

Colère, raillerie, charme. Je tente de l'ignorer. Il est doué, le bougre ; je parie que son numéro de séducteur fonctionne avec toutes les nanas. Avec les mecs aussi. Dan, Gwen et j'en passe. Je ne lui donne pas un mois avant de mettre cette agence à feu et à sang.

– Vous permettez ? me demande-t-il d'un ton beaucoup trop affable pour être honnête.

Il me faut quelques secondes pour comprendre qu'il me demande l'autorisation non pas de se jeter sur mes lèvres mais de récupérer le siège que Gwen a laissé près du mien. Bien sûr, n'importe qui pourrait se satisfaire de la seconde chaise visiteur, mais pas Carter Blanchais. Ce serait évidemment moins déstabilisant.

– Évidemment, assuré-je.

Ma voix tremble un peu et cela me fait fulminer intérieurement, que cet homme puisse me déstabiliser lorsqu'il me frôle longuement. Je toussote, agacée par son attitude puérile. Il déplace le siège et vient le positionner face au bureau, avant de s'y installer confortablement. Je prends une profonde inspiration.

Distance, professionnalisme, efficacité.

Ce n'est pas gagné, songé-je après avoir récité mentalement mon nouveau mantra.

– Bien, nous allons nous concentrer sur votre image, qui a été égratignée...

– Je constate que vous avez fait vos devoirs pendant la pause déjeuner, me coupe-t-il. Google est votre allié, miss Jones.

Inutile de nier. Le regard que je pose sur lui a déjà changé.

– Plus que le vôtre, visiblement, répliqué-je. Cependant...

– Le feu sous la glace, murmure Carter, en acquiesçant, les mains croisées devant lui.

Il émet un petit bruit avec sa bouche insolente, et son regard capture le mien. S'il cherche à me provoquer, c'est inutile, je suis armée contre ce genre d'homme et déterminée à résister coûte que coûte, alors sa remarque déplacée glisse sur moi.

– Dan a peut-être raison, lâche-t-il.

J'ignore si je dois m'en réjouir ou m'offusquer. En tout cas, je me demande bien ce que les deux hommes ont pu dire à mon sujet durant leur déjeuner. Ce qui me gêne davantage, c'est cette manie horripilante de ne pas me laisser finir une phrase, comme s'il fallait absolument qu'il ait le dernier mot, et ce quelle que soit la circonstance.

– Si vous avez l'intention de me couper systématiquement la parole, nous ne risquons pas de poser les bases de notre future collaboration. Enfin, pas dans les temps impartis.

Distance, professionnalisme, efficacité. Première règle posée. C'est mon bureau, et je suis la boss. En fait, je suis plutôt la prestataire et lui le client, et si Dan et lui veulent me voir comme boss, c'est parfait, mais il va falloir m'obéir !

– Dan m'a donné un mois pour faire oublier vos frasques, en toute discrétion, et que vous retrouviez le chemin des podiums, reprends-je calmement en plantant mon regard dans le sien. C'est peu et si vous...

Je n'ai pas le temps de finir mon laïus qu'on frappe à la porte et que cette dernière s'ouvre au même moment sur mon collègue Clifford. Toutes dents dehors.

– Hello, Avery, je venais voir...

Sur quoi je travaillais pour me piquer des idées ou le projet ? compléte-je pour lui en mon for intérieur.

D'instinct, je ferme mon ordinateur portable, sans le lâcher des yeux alors qu'il s'avance dans mon espace de travail. Clifford fait partie de cette

catégorie d'individus misogynes qui pensent qu'une femme sera moins apte qu'un homme à effectuer la tâche qui lui a été attribuée. Cela explique sans doute pourquoi il est toujours célibataire, même s'il se vante de conquérir une fille différente chaque week-end, pour soigner son image de don Juan. Même si j'avoue que je ne l'ai jamais vu, ne serait-ce qu'une fois, accompagné d'une nana.

– Clifford, je peux t'aider, peut-être ? lui demandé-je, aussi aimablement que possible.

À déguerpir d'ici et à arrêter de me tourner autour comme un vautour autour de sa proie.

Mais Clifford n'est absolument pas en train de me regarder, il détaille consciencieusement et avec intérêt Carter Blanchais des pieds à la tête.

– Le petit Carter ! s'exclame Cliff, amusé.

– Vous êtes mal renseigné, rétorque Carter, en acceptant néanmoins la main que lui tend Clifford, je suis plutôt grand dans ma catégorie.

– Dan aurait dû nous informer que c'était le célèbre Carter Blanchais qui se trouvait dans nos locaux.

Le plus naturellement du monde, les deux hommes échangent une poignée virile, une plaisanterie et c'est comme s'ils se connaissaient déjà depuis des années. Pourquoi cela m'étonne-t-il ? Dans deux jours, ils boiront des cocktails, en échangeant à propos des filles avec lesquelles ils ont couché. Peut-être même que mon collègue lui racontera comment il s'évertue à me pourrir la vie depuis que je suis entrée à Meetcom.

– Je suis Clifford. Avery vous a sans doute parlé de moi...

Et pourquoi diable aurais-je fait un truc pareil ? Encore un exemple type du mec qui se croit le centre de l'univers.

– Bien, bien, maintenant que les présentations sont faites, nous allons devoir nous y remettre, les interromps-je abruptement. Comme tu peux t'en

douter, nous avons beaucoup de travail, Carter et moi, et normalement, mon cher Clifford, toi aussi.

Je lance l'offensive avant que mon collègue ne cherche à me piquer « mon projet ». Parce qu'il est clair que maintenant qu'il sait qu'il ne s'agit pas d'un petit youtubeur quelconque mais d'une célébrité digne d'intérêt, Clifford risque de déployer toutes les stratégies possibles et imaginables pour y mettre son grain de sel. Et, si possible, que Carter demande à bosser avec lui. Je le connais. Peu importe ce que je ressens en présence du mannequin, il est hors de question qu'un de mes collègues, a fortiori Cliff, me pique mon client.

– As-tu achevé tes préparatifs pour la campagne des distilleries Atterton ? le questionné-je, pleine d'une sollicitude feinte.

L'un comme l'autre, nous maîtrisons l'art et la manière de donner le change, de faire croire que nous nous entendons très bien.

– Il me semblait qu'aux dernières nouvelles, insisté-je, il te manquait toujours un slogan percutant, ainsi qu'un photographe de renom pour ce projet.

Sans se départir de son sourire de premier de la classe, Clifford abdique, les deux mains devant lui. Le regard railleur qu'il me jette ne laisse cependant rien présager de bon quant à ses intentions.

– Je vous laisse donc...

Et il ne part pas.

Je retiens un de ces soupirs venus du fond de l'âme et surtout une envie de lui jeter le premier truc qui me tombe sous la main à la figure. Genre une agrafeuse. Oui, une agrafeuse, c'est bien.

– J'espère que tu t'en sortiras avec le projet O'Malley, lance Clifford, c'est beaucoup d'enjeux, avec un nouveau client à gérer en plus.

– Ne t'inquiète pas pour moi, répliqué-je sèchement.

Ostensiblement, il se tourne vers « mon » client.

– Un plaisir, Carter, vraiment. Je suis sûr que nous ne manquerons pas de nous recroiser. Et puis, si vous avez besoin, vous pouvez compter sur moi, se permet-il d'ajouter.

– On sait où te trouver, ton bureau n'est pas très loin du mien, intervient-je.

– Contrairement à Avery, je connais les meilleurs pubs de la ville, alors si vous...

Je ne le laisse pas achever sa proposition.

– Merci, Cliff, le coupé-je.

Comme à regret, il finit par sortir et nous laisser seuls, Carter, moi et mon mal de tête qui ne fait que s'amplifier. Quelques secondes, je me masse les tempes avec le vain espoir de le faire ainsi passer.

– Une aspirine et un café... murmuré-je à voix haute.

– Serré et sans sucre, merci, réplique Carter.

Je redresse la tête, le dévisage, mes index pressés sur le côté de mon front et une idée lumineuse me traverse soudain l'esprit.

– Très bien, confirmé-je, prenez-en un aussi pour vous. Au bout du couloir, il y a la petite salle de pause du personnel. Vous trouverez des mugs et du café chaud, si Gwen a pensé à en faire. Sinon tout le nécessaire est à portée de main.

Il lève un sourcil interrogateur.

– Je crois que vous m'avez mal compris, miss Jones, affirme-t-il.

– Carter, vous ne voudriez pas que l'une des meilleures en matière de marketing perde une seconde de son temps précieux à faire du café alors que je pourrais me concentrer sur la façon de remettre votre vie artistique sur les rails.

– Si vous étiez un homme, vous auriez dit « le meilleur », remarque Carter.

– Heureusement pour vous que je suis une femme, donc vous avez une véritable chance de changer votre image et de relancer votre carrière artistique. Les hommes pensent toujours qu'ils sont seuls, uniques et incroyables. Les femmes sont plus humbles, reconnaissent du talent aux autres et acceptent l'aide quand elles en ont besoin.

Le regard braqué dans ma direction, il pèse le poids de mes mots et je le vois se lever, lentement. Silencieusement, il me défie. Pourtant, je sais que je suis à la hauteur de cette mission, qu'importe ce que tout le monde en pense.

– Avec ou sans sucre... *boss* ?

Son petit air narquois m'agace au plus haut point. Il joue sur ce mot pour m'ébranler, et évidemment cela m'incite à lui répondre.

– Je ne suis pas votre *boss*, Carter.

– Pourtant vous vous comportez comme tel, avec votre petit ton supérieur.

– Écoutez, je veux simplement que vous preniez au sérieux notre collaboration. Ce n'est pas un jeu, ni pour moi ni pour vous. Votre carrière en dépend, comme vous le savez.

– Entendu, *boss*.

Il appuie volontairement sur ce dernier mot, comme pour me narguer encore une fois.

Je lève les yeux au ciel intérieurement. Décidément, ça s'annonce compliqué !

Carter Blanchais

Si la reine des glaces pense asseoir son autorité sur moi, elle se fourre le doigt dans l'œil et jusqu'au coude. Tout réside dans la capacité d'endosser un rôle pour en masquer un autre. Je tolère d'avoir une femme au-dessus de moi, et pas uniquement pour me chevaucher ; je n'en reste pas moins le maître de la situation. Grand bien lui fasse d'imaginer qu'elle tient les rênes. Ça n'en sera que plus jouissif lorsqu'elle chutera de son piédestal.

En attendant, je rapporte nos deux cafés. Pour m'amuser, j'ai pris le soin de lécher tout le tour de sa tasse. Une sorte de *private joke* entre moi et moi. Grisé par mon acte, je la rejoins dans son bureau, dont la porte est restée ouverte, et m'immobilise sur le seuil. Je me racle la gorge pour lui signifier ma présence sans pour autant parler. Son regard mécontent et son expression agacée ne m'affectent pas, au contraire, j'en tire un malin plaisir.

– Vous comptez passer votre après-midi dans le couloir ? s'énerve-t-elle.
– J'attendais votre permission pour entrer, *boss*, répliqué-je, un sourire ironique aux lèvres.

Avery lève les yeux au ciel. Ses doigts qui pianotent nerveusement sur son bureau et l'indifférence qu'elle m'offre en guise de réponse sont autant de petites victoires pour le grand Carter Blanchais.

Je pose son café, bois le mien, fais pivoter mon siège dans tous les sens et m'ennuie ferme.

– On fait quoi ? lui lancé-je.

- On travaille.
- À part surfer sur le Net et lire des tabloïds, je ne vous vois pas faire grand-chose, riposté-je posément.

Volontairement, je pousse les gens dans leurs retranchements pour connaître la limite à ne pas dépasser. La ligne du point de non-retour, le moment où ils vont craquer, péter un plomb, pleurer, hurler ou juste partir. Les humains sont fascinants, la palette de leurs émotions est si large qu'il m'arrive parfois d'en être estomaqué. Prenons l'exemple de Marina, une assistante sur un shooting photos qui a duré plusieurs jours. Mon attention s'était portée sur son mutisme, son acharnement, sa façon de ne pas se mêler aux autres. Et puis sur son physique de joueuse de tennis, aux épaules carrées, aux jambes longues et musclées. Qu'avait-il pu lui arriver pour qu'elle se retrouve à orienter les projecteurs, à brancher le ventilateur et à tenir le matériel ? Je sentais en elle une intelligence débordante, lui découvrais une grande vivacité d'esprit.

De longs cheveux bruns voletaient autour d'elle, une frange se mélangeant à ses sourcils, sa manière de se planquer derrière ses mèches. Et puis des détails m'avaient attiré, une fine cicatrice à la naissance de son décolleté, une alliance portée à la main droite, une volonté exacerbée de bien faire.

Alors j'avais commencé mon investigation, profitant de la moindre occasion pour l'alpaguer.

- *Marina, viens prendre une petite pause avec moi.*
- *Que fais-tu ce soir ?*
- *Tu caches beaucoup de choses derrière ce visage angélique.*
- *Es-tu mère célibataire ?*
- *À quel défunt appartient la bague que tu portes ?*

Si toutes mes autres remarques ne l'avaient pas troublée le moins du monde, ma dernière réplique fut l'élément déclencheur. La flamme qui jaillit dans ses prunelles, la rougeur sur son cou, l'émotion peinte sur ses traits. Elle était ici sa limite et concernait un deuil qu'elle ne parvenait pas à encaisser.

Marina n'a pas prononcé une parole à mon encontre et a continué de bosser comme une folle. Je l'ai admirée de loin. Avec sa force de caractère, son courage et sa volonté de ne jamais se plaindre. De supporter les réflexions acerbes de l'équipe, les ordres du photographe et les desiderata des mannequins. Cette femme n'a flanché qu'à l'évocation du bijou d'un être disparu. Je n'ai pas cherché à en savoir plus. Désireux de comprendre la raison étrange de son comportement et l'ayant découvert, j'ai respecté sa volonté de ne pas en dire plus.

Et c'est ce que je compte réaliser avec Jones. Trouver la faille, m'y engouffrer, décortiquer sa personnalité et m'en détacher une fois chose faite. Cette femme recèle quelques mystères et planque pas mal de cadavres dans son placard, j'en mettrais ma queue à couper.

Elle m'ignore ostensiblement, et ne m'adresse ni œillade ni signe d'intérêt. Son indifférence à mon égard me semble étrange. Son orientation sexuelle n'est pas la cause de tout cela, il doit s'agir de beaucoup plus, et j'ai hâte de commencer mon investigation pour percer à jour la carapace bien trop épaisse d'Avery Jones.

Avant cela, je dois me plier au questionnaire qu'elle me tend sur une feuille de papier imprimée et m'installer à sa table de réunion au bout de son bureau. Alors que je rêve d'un bain bouillonnant, avec un bon verre de whisky et une nana nue entre mes jambes, me voilà contraint de répondre par écrit à des questions vastes et sans grand intérêt.

Décrivez-vous.

Homme. 24 ans. Mannequin international. Étalon. Adeptes des relations sans lendemain. Charismatique. Gueule énigmatique, corps sculpté.

Votre parcours professionnel.

16 ans, arrêt des études. 18 ans, découvert dans la rue par un professionnel des relations publiques. Égérie de marques prestigieuses. Voyages sur tous les continents. Défilés haute couture, Fashion Weeks, shootings, soirées mondaines.

Ce que vous souhaitez mettre en avant.

Mon gigantesque et vigoureux phallus (humour, Jones, détendez-vous !).

L'intelligence derrière mon physique. Ma détermination pour conquérir le monde de la mode et me faire une place digne de mon nom.

Votre fierté.

D'être arrivé où je suis en partant du bas de l'échelle sociale.

Vos qualités.

Séducteur. Esprit vif. Stratège. Cultivé, intelligent et surtout malin. Lucide, généreux et loyal. Galant, ingénieux, direct, honnête, travailleur. Effronté, dominateur, maniaque, exigeant et malicieux. Ambitieux, investi, déterminé et habile.

Vos défauts.

Avoir trop de qualités.

Pourquoi avoir besoin de mes services ?

Se référer à la première réponse de l'onglet « ce que vous souhaitez mettre en avant » (encore de l'humour, Jones, calmez vos ardeurs !)

Montrer patte blanche (sans jeu de mots aucun avec la couleur de la cocaïne), offrir une nouvelle vision de ma personne pour signer des contrats pharaoniques et me hisser au sommet de la gloire tout en respectant une charte éthique et une maîtrise parfaite de la gestion de mon image.

Satisfait de mon boulot, je remets ma copie à la maîtresse d'école, qui m'adresse une moue sceptique. Elle semble remettre en doute mes capacités d'honorer un travail. Au fil de sa lecture, elle passe par plusieurs expressions décelables. Comme si, avant de parvenir jusqu'à son visage, ses émotions étaient atténuées. D'abord il y a la surprise de découvrir que mon écriture est soignée, ensuite la gêne qui colore ses pommettes face à quelques phrases salaces et puis un minuscule sourire en réponse à mon humour. Lorsqu'elle plante son regard dans le mien, je peux y lire un mélange de contrariété, de contentement et un très léger amusement.

– Par contre, il vous faudra laisser votre pénis au chaud. Saurez-vous tenir le coup ? me demande-t-elle avec un sérieux désarmant.

L'entendre parler de mon sexe à haute voix réveille la bête qui frétille dans mon boxer. Je ne suis qu'un faible homme face aux pouvoirs de la gent féminine.

– J’essaierai, mais il est aventureux et fougueux. J’ai parfois du mal à le canaliser, lui avoué-je de ma voix rauque.

De toute évidence, Jones n’est pas mal à l’aise. Lentement, elle se relève, fait le tour de son bureau. Je contemple à ma guise sa silhouette harmonieuse, le galbe de ses seins sous son chemisier, la rondeur de ses fesses dans son pantalon et sa démarche féline. Elle s’arrête à quelques centimètres. Je la domine d’au moins une tête. Son parfum floral titille mon odorat. Je découvre de petites taches dorées dans le bleu de ses iris. Le pourtour de sa bouche rosé. La perfection de son visage.

– Ici, je n’ai qu’un objectif, susurre-t-elle avec malice. Celui de gravir les échelons. Si vous êtes un obstacle pour moi, je ruine votre image.

Son côté sauvage est franchement bandant. Sa menace est sympathique mais terriblement inoffensive. Au moment où je m’apprête à répondre, Dan passe la tête dans l’encadrement de la porte, ce qui semble être une manie chez lui, et lance une bombe avant de déguerpir.

– Carter, fais profil bas, écoute miss Jones et contente-toi de lui obéir, déblatère-t-il à la vitesse de l’éclair. Toutes les chambres des hôtels luxueux aux alentours sont complètes à cause du festival organisé par la ville. Il faudra donc renoncer à ta deuxième exigence et te contenter de travailler. Bonne installation et épatez-moi !

Pour la première fois depuis notre rencontre, Avery et moi ressentons la même chose. La contrariété nous unit et nous lâchons en chœur un petit soupir. Cette cohabitation forcée risque fort d’être d’un ennui mortel. À moins que derrière la glace se cache un feu ardent... Suis-je prêt à me brûler ?

Avery Jones

Pourquoi Dan n'invite-t-il pas son petit protégé chez lui, dans sa si spacieuse villa avec vue sur mer à Worthing ? Un début de réponse tient sans doute dans tous les « défauts » que Carter a oublié de s'attribuer mais qui sautent aux oreilles dès qu'il ouvre la bouche. Prétentieux, méprisant, envahissant. Il devrait me demander conseil, je l'aiderais sans peine à compléter le questionnaire que je lui ai demandé de remplir. Mon patron privilégie sûrement sa propre tranquillité, au détriment de la mienne.

Peut-être craint-il aussi que sa femme ne succombe aux charmes du bellâtre français à la langue bien pendue ?

Intérieurement, je bous. Je suis certaine qu'il n'y a rien dans le contrat d'embauche que j'ai signé qui m'oblige à accepter la présence d'un « client » sous mon toit. Un mois, ce qui me semblait trop court pour remettre la carrière de Carter sur les rails, tout en gérant mes autres dossiers, me paraît soudain une éternité. Ce n'est pas que cet après-midi qui va être long, ce sont des jours et des semaines en perspective. Je vais faire provision d'aspirine et de café. Et de vin rouge. Je jette un regard en biais à Carter alors que je referme la porte de mon bureau, les bras chargés de dossiers et de mon ordinateur portable dans un sac en bandoulière.

Pourquoi n'as-tu pas dit non ? me provoque de nouveau ma conscience.

Parce que tu aimes ton boulot au point de tout accepter, réplique ma raison à juste titre.

Je reporte mon attention sur le mannequin. Cette perspective de devoir cohabiter ne paraît pas plus enchainer Carter que moi, lui qui a du mal à cacher sa mauvaise humeur. Ses traits sont crispés, et sa mine renfrognée.

Désolé, Coco, pas de jacuzzi ni de room service dans le palace Jones, songé-je, railleuse. Il va devoir revoir ses exigences et ses habitudes à la baisse.

Le canapé déglingué de ma chambre d'amis et des pancakes surgelés, voilà ce que j'ai à lui offrir. Et M. Blanchais devra s'en contenter.

Arrivée devant l'ascenseur, je salue Gwen, fidèle à son poste, mais cette dernière n'a d'yeux que pour Carter. Ses cils papillonnent, son menton repose sur sa main. Négligemment, il s'appuie sur le comptoir face à elle et lui octroie un sourire toutes dents dehors. Je lève les yeux au ciel face à cette comédie ridicule à laquelle j'assiste bien malgré moi.

– Quelque chose pour moi ? questionne-t-il.

– Euh... bafouille Gwen, rougissant jusqu'à la racine de ses cheveux. Quoi ? C'est que je croyais que...

Nerveusement, elle réfléchit avant d'attraper un post-it où elle entreprend de gribouiller quelques mots. Une déclaration d'amour ? Son code de carte bleue ? C'est indéniable, Carter a un effet sur la gent féminine, qu'il rend fébrile et mièvre. Deux attitudes que je refuse d'adopter et pas seulement face à lui. Heureusement que je suis vaccinée contre ce genre de spécimen. Sa provocation, ses allusions sexuelles, ses blagues salaces glissent sur moi, sans m'atteindre. Aucun risque de me retrouver épinglée à son tableau de chasse, contrairement à cette pauvre Gwen que j'ai eu beau mettre en garde durant notre déjeuner.

« Non, mais, Avery, c'est Carter Blanchais ! Avec lui, c'est où il veut, quand il veut et comme il veut. Le bon Dieu ne m'a pas octroyé ces deux-là pour ne pas m'amuser », m'avait-elle répondu en soupesant entre ses mains ses seins généreux.

Alors qu'il poursuit son inutile numéro de séduction, je fais tourner mon bracelet autour de mon poignet et en remue les breloques, par habitude. Je ne peux m'empêcher de songer avec tendresse à celui qui me l'a offert, il y a des années. Un homme si différent de Carter Blanchais.

– Je te l'ai dit, et je ne reviens jamais sur ce que j'ai dit, assure Carter avec conviction. Ton tour viendra...

Une fille, un soir, et on passe à la suivante. À voir le sourire qui s'épanouit sur les lèvres maquillées de Gwen, je vois que cette proposition, loin de la déranger, la satisfait totalement. Je prends les paris que mon amie ira dès le lendemain se vanter sur les réseaux de s'être envoyée en l'air avec une célébrité.

– Trouver une chambre d'hôtel digne de ce nom avec un lit *king size* pour un client entre-t-il dans vos attributions ? reprend Carter, en laissant sa voix traîner, comme s'il s'agissait d'une proposition indécente.

Tout ça pour ça ?

Excédée, je lâche un soupir alors que Gwen semble sur le point de se pâmer et qu'elle secoue négativement la tête. Ses traits se crispent.

– Je crains de devoir vous décevoir, monsieur Carter. Il n'y en a plus aucune dans la ville en raison du festival de théâtre de rue. M. Sutherland m'avait déjà demandé de faire des recherches... En tout cas, si vous avez besoin de quoi que ce soit, je reste à votre disposition.

– Très bien, conclut Carter, qui n'en pense pas un traître mot.

– M. Sutherland m'a cependant laissé cette note à votre intention.

Carter s'empare du morceau de papier, il le lit sans attendre puis le chiffonne prestement entre ses doigts avant de le jeter par terre. La contrariété marque son front et ne manque pas de me surprendre.

– Si votre parade amoureuse est achevée, on peut peut-être y aller, intervient-je, sarcastique.

Ni l'un ni l'autre n'a l'air de m'entendre, et je ne sais pas ce qui me retient de me jeter dans l'ascenseur et de le planter là. En plus, je lui rendrais sans doute service puisqu'il n'aurait même pas besoin de chercher un lit, Gwen lui offrirait le sien avec plaisir.

– Carter, si vous préférez, lui proposé-je d'un ton mielleux, vous pouvez aisément poser vos valises chez...

Son regard se braque dans ma direction et, à la lueur qui le traverse, je sais que Carter a compris la suggestion que je m'apprêtais à lui faire avant qu'il ne m'interrompe brutalement.

– Jones, dépêchez-vous ! me coupe-t-il, comme si c'était moi qui le faisais attendre.

Il s'éloigne du bureau de Gwen pour rejoindre l'ascenseur, dont il presse énergiquement le bouton. Pendant qu'il a le dos tourné, je ramasse précipitamment le bout de papier, mue par une très naturelle curiosité et le fourre dans ma poche, en attendant de pouvoir le lire en toute discrétion. En m'engouffrant à sa suite, je ne suis pas peu fière de l'avoir déstabilisé. Les portes se referment lentement et nous nous retrouvons seuls dans cet espace étroit. L'air entre nous se charge d'une énergie explosive, pleine d'hostilité. Le regard sombre de Carter s'ancre dans le mien. Ni l'un ni l'autre ne veut baisser la tête et nous continuons de nous affronter, silencieusement, jusqu'à ce que nous arrivions au rez-de-chaussée dans un tintement sonore. Nous jaillissons hors de l'ascenseur sans que la tension se soit dissipée.

– Monsieur Blanchais, monsieur Blanchais ! s'exclame joyeusement Donald dès qu'il nous aperçoit avec un signe de la main.

Sans se soucier du téléphone qui sonne, le réceptionniste de l'immeuble d'affaires s'extirpe de derrière son comptoir et, tout sourire, trotte à notre rencontre. Je remarque que la valise tirée par Carter paraît peser une tonne. Loin de voyager léger, le mannequin semble trimballer toute sa vie dans ses bagages. Je ne lui pose cependant pas la moindre question. De toute façon, il est beaucoup trop accaparé par Donald, bien décidé à devenir son

meilleur pote. Mais qu'est-ce qu'il a, cet homme, pour que tout le monde lui mange dans la main ?

- Donald, le téléphone sonne, ça paraît urgent, l'interpellé-je.
- Plus tard, réplique-t-il sans lâcher Carter des yeux, comme s'il venait de rencontrer le messie et qu'il n'était pas pressé de le laisser s'en aller.

La surprise me sidère. Face à mon impatience légitime, les deux hommes consentent à se mettre en mouvement.

Sans cesser d'interroger Carter sur sa carrière et ses conquêtes féminines, Donald nous accompagne jusqu'à ma voiture et propose au mannequin de s'occuper de sa valise. Aucun des deux ne s'est bien sûr proposé pour m'aider à porter mes dossiers ou mon ordinateur.

Non, évidemment que non.

Toujours aussi à l'aise, Carter répond, plaisante et lui tapote même sur l'épaule. Il vient de mettre Donald dans sa poche en un tournemain. Impressionnant.

- Merci, Don. À demain.

Conquis par le charisme du jeune Français, le standardiste est ravi. Carter a marqué un point auprès de lui, en l'appelant par son prénom. J'observe le mannequin avec attention alors qu'il grimpe côté passager et que je me place derrière le volant. Sa grande silhouette est un peu à l'étroit dans ma petite voiture et cela dessine un sourire sur mes lèvres, de voir qu'il est obligé de se ratatiner, les genoux recroquevillés.

- Vous voulez dire quelque chose, miss Jones, peut-être ?
- Vous êtes à l'aise ? Tout va bien ? ironisé-je.

À ses lèvres qui se pincent, je devine qu'il retient la repartie cinglante qu'il s'apprêtait à formuler.

Note pour moi-même : faire attention de ne pas lui tendre la perche.

– Tout est parfait, *boss*, réplique-t-il.

D'ordinaire, regagner ma voiture, mettre la musique à fond, du vieux rock anglais des années 1980 avec des basses et des batteries bien marquées, et rouler les fenêtres ouvertes pour y laisser pénétrer les embruns marins me permettent de décompresser après une journée planquée derrière mon ordinateur ou suspendue au téléphone.

Souvent, je chante à tue-tête, secoue ma chevelure, fais tomber le masque implacable et rigide que j'adopte à Meetcom. Je range le costume de miss Jones au placard pour redevenir Avery, juste Avery.

Sauf que, ce soir, il m'est impossible de lâcher prise, pas devant le regard inquisiteur et dérangeant de Carter. Mes mains se crispent sur le volant alors qu'il change de station radio sans me demander mon avis. Je prends sur moi et décide de ne pas relâcher mon attention. En présence de cet étranger, je compte bien rester miss Jones, professionnelle jusqu'au bout des ongles. Et en toutes circonstances. Pas de fenêtre ouverte, pas de paroles fredonnées en même temps que le chanteur original. Je garde le silence, refusant de le meubler. S'il veut connaître l'histoire de la ville, il n'aura qu'à s'acheter un guide. Je n'ai pas l'intention de partager avec lui mes meilleures adresses ou mon amour de la mer. Celle que je ne me lasse pas de regarder, et ce quelle que soit la saison, malgré ce qui s'est passé...

– La Manche n'est-elle pas la mer la plus polluée d'Europe ? me demande-t-il soudain.

Son ton railleur et provocateur ne m'échappe pas, et pourtant je ne peux m'empêcher de faire claquer ma langue contre mon palais. Il a certainement surpris un de mes regards sur la mer. Je vais devoir me montrer plus attentive s'il est aussi sensible aux détails que je le crains.

– Non, c'est la Méditerranée, répliqué-je. Marseille est l'un des plus grands ports du monde.

– Miss Jones aime avoir raison.

– J'ai raison, assuré-je. Tâchez de vous en souvenir.

En bas de mon immeuble, je me gare le long du trottoir. Je m'estime chanceuse, à 30 ans, d'avoir dégoté un appartement en location dans un des immeubles Art déco qui longe la plage. Évidemment, le loyer est hors de prix et c'est une gageure à chauffer en hiver, mais la vue à elle seule vaut tous les sacrifices. Un jour peut-être j'aurai mis assez d'argent de côté pour devenir propriétaire de mon propre logement.

Je n'attends pas qu'il ajoute quoi que ce soit avant de sortir de la voiture et de me tourner vers la mer. Quelques secondes de pause, les yeux fermés, le nez au vent, pour supporter l'invasion d'un tel homme dans mon espace vital. Lorsque je me retourne vers Carter, il a sorti sa valise sur le trottoir et l'y abandonne, avançant en direction de la porte de l'immeuble.

– Vous n'oubliez pas quelque chose, par hasard ? le questionné-je, les sourcils froncés, en pointant le lourd bagage.

Il s'imagine sans doute que je vais la lui porter.

– Merci, Jones, d'en prendre soin, répond-il, j'y tiens. Sinon je le ferai retenir sur votre salaire.

Estomaquée par son impertinence, j'arrondis la bouche de surprise.

– Voyons, vous n'avez pas d'humour, Jones. Évidemment que je vais la porter !

La soirée va être longue et les quatre semaines à venir encore plus...

Carter Blanchais

Dans quelle merde je me suis encore fourré ? m'invectivé-je en pénétrant dans le minuscule hall de l'immeuble ancien. Me voilà forcé de cohabiter avec la femme la plus psychorigide que la terre ait connue.

Pourtant je dois bien avouer une chose à son sujet. J'exulte de la faire sortir de ses gonds, de l'offusquer, de la pousser dans ses retranchements. Jones possède la faculté de se maîtriser, mais la voir s'emporter est spectaculaire. Ses yeux azurés lancent des poignards, ses fins sourcils se froncent, sa bouche se pince et son expression vengeresse promet de merveilleux rebondissements.

Évidemment, chargée de tout son barda de nana, des dossiers, une sacoche, un sac à main et un foulard, il lui manque indéniablement quelque chose que je m'enjoins de lui dévoiler.

– Une *boss* doit prendre soin de ses clients.

Une légère teinte rosée colore ses joues pâles. S'il était possible que de la fumée sorte de ses oreilles, nul doute qu'un nuage se formerait déjà au-dessus de nous.

– Ma tâche n'est pas de vous bichonner, rétorque-t-elle, piquée au vif. Si vous avez besoin d'une bonne, payez-vous-en une. Vous, dont la détermination n'a d'égale que votre haute modestie, vous n'aurez pas de mal à dénicher une femme prête à combler le moindre de vos désirs.

Elle me provoque sans se départir d'une certaine assurance qui se dégage de sa silhouette élégante. Son côté combatif me titille. Sa participation active à nos discussions m'alerte sur un point. Avery Jones possède la même volonté d'attaquer, de piquer les autres, sans baisser la garde. Jamais.

Le chasseur que je suis décide alors de faire d'elle une proie idéale. L'étudier, découvrir ses limites puis la désarmer. Le jeu promet d'être pimenté.

Je réduis la distance entre nous. Ses affaires représentent l'unique rempart entre nos deux corps. Avery ne se dévêtit pas de son aplomb et d'une certaine aversion à mon égard.

– Je pense que nous nous sommes mal compris, ce n'est pas ce genre de soin que j'envisage, Avery, murmuré-je d'une voix basse et légèrement sensuelle. Vous pourriez tirer avantage de ma présence ici et vous libérer. Je vous sens nerveuse, je peux vous aider à vous détendre.

Ses joues s'empourprent, elle déglutit lentement sans me quitter du regard. Sa parfaite maîtrise m'impressionne. Cette nana semble différente des autres. Son audace, la force derrière ses traits délicats, sa manie de m'envoyer paître et de me rembarrer. Ce mélange de réactions pourrait m'exciter.

– Votre petit jeu de séducteur ne fonctionne pas sur moi, lâche-t-elle froidement en me contournant.

Indubitablement, Jones ne rejoindra pas mon lit à pas feutrés dans la nuit pour se glisser contre moi et me malaxer de ses doigts fins. Tant pis, mon plaisir, je me l'octroierai en la poussant à bout, jusqu'à ce qu'elle me dévoile tout de son être.

Cette manie de creuser dans l'âme des autres me vient sûrement de mon enfance, à moins qu'il ne s'agisse d'un trait de caractère attribué aux gens d'une intelligence hors norme. Je me demande si Einstein et Léonard de Vinci possédaient cette faculté à décortiquer l'esprit des autres.

– Vous venez ? m’apostrophe-t-elle de l’escalier qu’elle a déjà commencé à grimper.

J’attrape ma valise et mon sac avant de gravir les marches au pas de course. Pour décharger mon trop-plein d’énergie – ce que je ne pourrai pas faire avec une femme –, je compte réaliser une séance de sport ce soir. En espérant qu’elle possède du matériel. Mais, vu ses bras chétifs, elle ne doit pas avoir de banc de musculation.

Sur le palier, une porte bleue et un pot de terre avec une plante grasse. Le paillason sur lequel est écrit « bienvenue » semble me narguer. Pourtant, je suis loin d’être le bienvenu en sa demeure.

– Attention, m’informe-t-elle, le plafond n’est peut-être pas assez haut pour accueillir votre gigantesque melon.

D’une main, elle prend appui sur la console noire qui meuble son entrée et, de l’autre, elle ôte ses escarpins. J’ai toujours eu une fascination pour cet instant où une femme se déleste de ses chaussures à talons. Cet acte est terriblement sensuel et je ne peux m’empêcher de la provoquer de nouveau.

– Si vous êtes adepte des légumes, je l’aurais plutôt comparée à une imposante et longue aubergine, riposté-je en lui adressant un clin d’œil.

Avery lève les yeux au ciel, soupire et disparaît dans une pièce.

– Je parle de votre tête ! déclare-t-elle sans que je puisse la voir.

Suivant le son de sa voix, je pénètre dans la pièce à vivre.

– Pas moi, avoué-je avec neutralité.

Je parcours l’endroit du regard, la sobriété est de mise. Les meubles hétéroclites forment un ensemble assez harmonieux. Le vintage se mélange au moderne, le bois cohabite avec le laqué. Par les deux fenêtres, je contemple la vue sur la mer. Ce salon banal ne m’apprend rien sur sa propriétaire.

– Vous êtes toujours comme ça ? me lance-t-elle en revenant avec un verre de vin blanc.

Bien loin de l'idée de m'en apporter un. J'attends qu'elle le pose sur la table de la salle à manger et reparte dans l'entrée pour siffler son vin d'une traite. Lorsqu'elle revient avec son ordinateur portable, l'étonnement se lit sur son visage, bientôt suivi par de l'agacement.

- Éclairez ma lanterne, lui proposé-je non sans une pointe de curiosité.
- Arrogant et exaspérant, lâche-t-elle brusquement.
- Et vous, êtes-vous toujours aigrie et rigide ?

Nos phrases rebondissent les unes contre les autres, notre animosité n'en est plus à ses balbutiements et je commence à connaître les reflets de ses iris.

- Mon vin blanc était à votre convenance ? riposte-t-elle en désignant son verre vide.
- Sec et sans saveur, comme sa détentrice.

Sans s'offusquer, Avery s'installe sur une chaise et pianote sur son clavier.

- Parfait, vous n'en boirez donc pas.
- Si je n'ai que ça à me mettre sous la dent, je m'en contenterai, dis-je.

Volontairement, j'appuie sur le double sens de la phrase en braquant mon regard sur sa poitrine. Laquelle se devine sous l'étoffe fluide de son chemisier tout comme les battements un peu plus frénétiques de son palpitant.

Elle persiste à conserver son attention sur son écran, jusqu'à ce qu'un soupir fende sa bouche charnue.

- Vous n'êtes pas du tout mon genre et beaucoup trop jeune pour moi, annonce-t-elle sans me regarder.

Son intonation est résolument neutre, ses mots pourraient sembler sincères si je n'avais pas percé à jour son secret. Elle se relève pour partir dans la cuisine, je l'en empêche en me positionnant dans l'encadrement de la porte.

- Nous avons un point commun, Avery, déclaré-je alors.
- Ah, oui, et lequel ?

L'ironie qui transparaît dans sa phrase ne m'échappe pas.

- Nous apprécions les femmes.

Un rire cristallin s'envole brusquement dans la pièce. Jones rit à gorge déployée et il lui faut quelques secondes pour reprendre ses esprits.

- Carter, vous avez une si haute estime de vous qu'une femme qui ne s'intéresse pas à votre personne est forcément lesbienne ?

Sa réflexion percute mon ego. Je suis destabilisé mais pas au sol. Ma faculté de rebondir est phénoménale et m'a valu de me sortir plusieurs fois du pétrin. Ce n'est pas une nana qui me fera perdre pied.

- Votre excuse n'est pas recevable, Jones, réponds-je sans lâcher le morceau. Nous avons quoi, trois ans d'écart ?
- Presque six, assure-t-elle.
- La différence d'âge n'a rien à voir là-dedans. Vous le savez aussi bien que moi... Si je ne suis pas votre genre, vous ne ressentirez donc rien si je m'approche de vous.

Je réduis la distance, frôle son corps et plonge mon regard charbonneux dans le sien. Nos souffles se mélangent et l'atmosphère se pare d'une putain d'électricité. Du bout de l'index, je caresse sa lèvre inférieure. Elle frémit sous mon doigt, entrouvre la bouche et recule soudainement.

- Nous travaillons ensemble ! Il n'y aura donc aucun rapprochement entre vous et moi ! déclare-t-elle avec virulence en s'éclipsant.

J'admire ses fesses moulées dans son pantalon, lèche mon index et déclare la chasse à la *boss* ouverte !

OceanofPDF.com

11

Avery Jones

Aucun rapprochement, aucun rapprochement ! me répété-je comme un mantra, en faisant tomber un à un mes vêtements sur le sol de la salle de bains.

Je suis une professionnelle, lui un client. Il ne se passera jamais rien entre nous.

Pour calmer mes nerfs mis à rude épreuve par cet envahisseur, je me glisse sous la douche et attends que l'eau brûlante se déverse sur mon corps pour lâcher un cri, les deux mains appuyées sur le carrelage. Un mélange d'agacement, de colère et de frustration. En moins de quelques heures, il est parvenu à me faire passer par toute une palette d'émotions contradictoires. Des sensations étranges picotent ma peau, se réveillent au creux de mon ventre, et une image se glisse sous mes paupières closes. Sa voracité lorsqu'il s'est approché de moi, son regard carnassier... Carter est un sacré prédateur, et je refuse de devenir l'une de ses proies.

Et pourtant je sens encore son doigt caresser mes lèvres, ses yeux qui s'attardent sur ma bouche, et son souffle se mêler au mien. Le désir prend naissance en moi, avant que je ne le chasse. De nouveau, je pousse un grognement, et me mets à frotter ma peau vigoureusement, comme si je voulais me l'arracher, pour faire taire cette envie de sentir sa bouche s'y aventurer.

Il a six ans de moins que moi, me sermonné-je, un ego surdimensionné et des manières de voyou. Pas mon genre. Pas du tout mon genre.

Mon traître de corps s'embrase pour un séducteur, mais je dois garder la tête froide et le contrôler. Une satisfaction rapide et illusoire n'est pas ce que je recherche. Je veux plus, je mérite plus. Surtout après lui.

Pour réussir à chasser ce qu'une douche n'est pas parvenue à évacuer, il me suffit de penser à Declan, à lui, mon tout, mon essentiel. Mon rythme cardiaque se calme, mes muscles se dénouent aussitôt et même si ma poitrine se serre à son souvenir, c'est cet homme que je laisse emplir mon esprit jusqu'à ce que l'eau devienne froide et me contraigne à abandonner mon refuge.

Declan, le seul homme à qui je me suis ouverte, le seul homme qui a véritablement compté. Lorsque les dés sont pipés dès le début, on ne se fie ni au destin ni à la chance. On croit en soi-même, au travail acharné ; on pense à serrer les dents, à faire semblant de sourire, à cacher ce qu'on est ou ce qu'on fait. À ce petit jeu-là, j'étais même devenue une experte. Inaccessible, exigeante, maîtrisant à la perfection l'art de l'illusion. Du « tout va bien à la maison », de « mon père est parti en voyage et ne pourra pas venir à la réunion », de « évidemment que j'ai mangé ». Alors que votre ventre est vide, votre père en train de cuver dans un coin et qu'en guise de maison vous n'avez qu'un appartement miteux dans un quartier sordide. Et puis il y a eu Declan, qui a brisé une à une les murailles que j'avais érigées autour de moi...

Declan était mon évidence. Ma vérité. De corps et d'âme. Aussi, forcément, Carter Blanchais ne fait pas le poids. Certes, je ne nie pas que son physique soit un avantage, un atout non négligeable que je ne vais pas hésiter à mettre en avant dans sa campagne de réhabilitation, mais son effet sur moi est proche du néant. Il ne me fait pas peur, et les barrières autour de moi vont résister. Elles sont solides, construites pour supporter les assauts de n'importe quel spécimen masculin gonflé à la testostérone. Forte de cette conviction, je salue mon reflet dans le miroir et me glisse hors de la salle de bains, une simple serviette nouée autour de moi et une autre autour de mes cheveux humides. Sans me soucier de l'envahisseur, je traverse rapidement le salon et pénètre dans ma chambre. Je porte la main à ma poitrine, en

lâchant un cri d'effroi en même temps que la serviette que je retenais contre moi.

– Qu'est-ce que tu fiches sur mon lit ? hurlé-je.

Si mes yeux, en cet instant, pouvaient envoyer des éclairs, Carter-sans-gêne-Blanchais serait littéralement pulvérisé sur place. Et il faudrait chercher à la loupe les morceaux de son corps répandu aux quatre coins de ma chambre. Ce dernier, vautré sur ma couette, se redresse sur les avant-bras, tranquillement. Comme si ma présence l'incommodait. Pour qui se prend-il ?

– Je me rince l'œil, réplique-t-il, en m'étudiant des pieds à la tête, sans l'ombre d'un remords.

Une lueur salace allume sa prunelle sombre et j'hésite à m'emparer d'un des cadres photos pour lui envoyer en pleine tête. Furieuse, je me baisse, ramasse ma serviette en même temps que ma dignité et l'enroule rapidement autour de mon corps. Si le tutoiement de colère m'a échappé, je me ressaisis, le temps de lui faire face et de l'affronter de mon regard assassin. Il semble encore ignorer mes avertissements muets mais je lui conseille de se lever bien vite et de quitter cette pièce.

– Et le spectacle vous convient ? le raillé-je.

Sa bouche forme une espèce de moue dubitative.

– À défaut, je saurai m'en contenter, réplique-t-il dans un soupir affecté.

Plus étroitement, je serre le linge autour de mon corps, regrettant d'en dévoiler autant malgré moi. S'il ne peut plus lorgner mon intimité, il peut néanmoins découvrir mes jambes nues et plonger dans le creux de mes seins. Pourtant je refuse de tourner les talons et de courir m'enfermer dans la salle de bains, ce serait comme s'il avait gagné. Comme si j'avais peur de lui ou, pire, que je craignais mes propres réactions. Il veut jouer, je sais le faire aussi. À force d'évoluer dans un monde d'hommes, j'ai appris

l'importance d'entrer dans la danse pour mieux les remettre dans le droit chemin.

– Vous voulez peut-être encore profiter du spectacle ? suggéré-je, en faisant glisser ma main sur la bordure de la serviette.

Son intérêt semble se réveiller, et ma proposition indécente trouver écho dans son esprit de débauché. Il se lève, son regard planté dans le mien. Et je me demande si je vais devoir changer les draps sur lesquels il s'est étendu. Provocante, je continue de l'aguicher avec le tissu que je fais rouler entre mes doigts, comme si à tout moment j'allais le lâcher et me dévoiler dans mon implacable nudité.

– Carter... lancé-je de ma voix la plus suave, en étirant chaque syllabe.

Pour une fois que j'ai réussi à capter son attention, je ne compte pas la perdre de sitôt. Ses yeux sont braqués sur mes seins, qui se soulèvent beaucoup trop rapidement. Je tousse légèrement pour l'obliger à relever le nez.

– Carter, répété-je. Vous allez sortir de ma chambre. Maintenant. Me suis-je bien fait comprendre ?

– Quoi ? feint-il de s'étonner. Pas de partie de jambes en l'air avec ma boss ? Pourtant le lit est plutôt confortable.

Agacée, je grogne. Il va très clairement falloir que je lui mette les points sur les *i* et les barres sur les *t* pour une cohabitation si ce n'est réussie, du moins tolérable. Il n'est pas dans mon appartement depuis une heure que j'ai déjà envie de le balancer par la fenêtre.

– Dehors, déclaré-je, avec calme et conviction, en pointant ostensiblement la porte. Et si vous avez besoin de calmer vos ardeurs, prenez une douche...

– Quelle bonne idée, j'adore qu'on me frotte le dos... Et puis le sexe sous la douche, ça a un côté grisant...

– Il y a des serviettes propres sous le lavabo, répliqué-je, en faisant mine de ne pas avoir entendu ce qu'il vient de balancer.

Je n'ai pas besoin de me demander s'il y a des filles qui tombent dans le panneau, parce que je parie qu'elles sont nombreuses à vouloir le savonner.

– Très bien, consent Carter. De toute façon, les blondes frigides, ce n'est pas trop mon truc.

Je parviens enfin à claquer la porte de ma chambre, et m'empresse de la fermer à clé, juste au cas où il lui prendrait l'envie de changer d'avis. Le fait qu'il se soit allongé dans ma chambre me dérange un peu, comme s'il avait violé mon intimité. Peut-être a-t-il ouvert mon tiroir de sous-vêtements, en mon absence. Un frisson me parcourt l'échine. Bien que je ne puisse m'empêcher de le considérer comme un séducteur imbu de lui-même, je me refuse pour l'instant à lui attribuer le qualificatif de « pervers » et à l'imaginer en train de renifler mes petites culottes et mes strings en dentelle. J'embrasse la pièce du regard et m'assure qu'il n'a rien touché ni déplacé. Les cadres photos sont toujours à leur place, tout comme les livres et les boules de neige sur les étagères. Mes plantes vertes ont toujours autant besoin d'eau, et les lunettes que je mets pour lire sont toujours posées sur mon exemplaire des poèmes de Keats. Je constate cependant que le livre n'est plus dans la même position, et que le marquage a été déplacé. Machinalement, je l'ouvre et lis quelques lignes de « Seul dans la splendeur » : « Dites, mon amour, s'il n'est pas très cruel à vous de m'avoir ainsi pris dans vos filets, d'avoir détruit ma liberté. » Au moins n'est-ce pas un risque que je cours avec Carter. Ma liberté est bien à l'abri. Le bruit de l'eau résonne ; Carter a consenti à m'obéir. Je m'habille rapidement d'un jean et d'un pull en laine grise, attache mes cheveux. S'il n'avait pas été là, j'aurais opté pour une tenue plus confortable, un bas de jogging et un top sans doute, mais hors de question d'apparaître négligée devant lui. Pendant qu'il occupe la salle de bains, je me précipite vers ma veste et en sors le papier froissé par Carter. Rapidement, je le déplie et découvre l'écriture anguleuse de Dan. Les quelques mots qu'il a griffonnés me font sourire.

« Si je dis qu'il n'y a pas de chambre, c'est qu'il n'y a pas de chambre. Bosse avec Jones au lieu de vouloir te distraire. Pas la peine de me remercier. »

Nul besoin d'être un génie pour deviner l'usage qu'il comptait faire de sa garçonnière.

Au moins, il n'utilisera pas ton lit, me souffle ma raison.

Une petite vengeance me vient à l'esprit quand je me remémore qu'il s'est permis de pénétrer dans ma chambre, et je me rends dans la cuisine.

Tiens, si je faisais la vaisselle ? songé-je avec malice.

Un rictus diabolique apparaît sur mes lèvres quand je tourne à fond le robinet et tends l'oreille à l'affût du cri que Carter ne manquera pas de lâcher... Mon appartement, mes règles du jeu. De brûlante, l'eau de sa douche va devenir glaciale dans trois... deux... un.

OceanofPDF.com

12

Carter Blanchais

– Ah ! hurlé-je sous la douche.

L'eau devient glacée et tétanise mes muscles. Aussitôt, je me ressaisis et sors pour me sécher. La serviette moelleuse apaise ma mauvaise humeur l'espace d'un instant et me plonge quelques années en arrière...

– Sèche-toi, Carter, et une fois habillé, appelle-moi, me lance ma mère depuis la cuisine.

Me laver est une tâche vite expédiée, m'essuyer encore plus, si bien que lorsque j'enfile mon survêtement, le tissu colle et je me contorsionne pour l'enfiler. Mes trois petites sœurs pénètrent alors dans la salle de bains en poussant des cris. Elles ne cessent de se chamailler, de jouer ensemble, de rire, de se disputer.

- C'est mon tour, gémit Lindsay.
- Non, le mien, assure Meredith.
- Pas possible, renchérit la première.
- Maman ! riposte la seconde.

Seule Dana reste silencieuse. Différente de ses aînées, timide mais à l'intelligence vive, c'est celle que je préfère parmi le trio infernal.

– Sais-tu pourquoi elles se battent ? la questionné-je en rangeant ma serviette.

Dana réfléchit puis de son petit index me fait signe d'approcher au plus près d'elle. Je me penche, ses mains se mettent en coupole autour de mon oreille et sa petite voix murmure :

– Pour savoir laquelle se lavera avant.

Typique des filles de vouloir se faire coquette alors que je ne souhaite qu'une chose, éviter la case du lavage !

– Si j'avais su, je leur aurais laissé ma place.

Les sourcils de Dana se froncent de mécontentement.

– Surtout pas ! clame-t-elle sous le brouhaha des deux autres.

– Et pourquoi ?

– Elles doivent apprendre à patienter.

Du haut de ses 5 ans, Dana est la plus mature de nous quatre. J'ai beau avoir 14 ans, ma petite sœur me surpasse haut la main avec son sens de la responsabilité et du partage. Les sauvages Lindsay et Meredith, respectivement âgées de 9 et 8 ans, me tapent sur les nerfs. Lorsque mes parents s'absentent, je dois me charger de les garder. Et ce n'est pas une mince affaire. Afin d'éviter les crises, de désamorcer les disputes et de tempérer leur caractère impulsif, je choisis bien souvent de les coller devant la télévision. Mon rôle d'aîné de la fratrie me convient. Étant le seul garçon, j'ai droit à une certaine liberté non négligeable et une chambre minuscule mais dans laquelle je suis seul. Une fois ma mère rentrée, je peux m'éclipser dehors, rejoindre les copains au terrain de basket entre les immeubles, traîner dans le quartier et faire quelques bêtises avec Paco, mon meilleur pote. Il n'a pas froid aux yeux et a appris pas mal de choses de ses grands frères. Comment voler des bonbons sans se faire choper par l'épicier, sécher les cours, et même fumer. Clairement, entre mon rôle à la maison et celui que je joue à l'extérieur, il y a un gouffre gigantesque.

Parce que dehors je suis l'ado libre, sans contrainte, celui qui ne doit pas se retreindre sur la nourriture, chercher un endroit calme, faire semblant de réviser. Je ne suis pas malheureux à la maison, bien au contraire, j'ai des parents présents, qui ne picolent pas, ne nous frappent pas et c'est déjà amplement suffisant. Quand j'assiste à des scènes de violence chez les copains, quand je remarque les bleus sur leurs bras, je me dis que j'ai sacrément de la chance.

Sauf que...

– On mange, déclare Avery de l'autre côté de la porte.

Je refais surface dans le présent, ouvre les tiroirs de son meuble à la recherche d'une brosse et d'un sèche-cheveux. Je m'active pour ne pas ressentir les émotions du passé qui m'assaillent. Rapidement, je mets la

main sur ce que je cherche et coiffe ma mèche avec doigté. Toujours prendre soin de l'image que l'on donne, ne jamais laisser un détail clocher.

L'unique fois où tu as relâché ton exigence envers toi-même, tu as été piétiné. Ne recommence jamais, m'encouragé-je dans le reflet du miroir.

Bien décidé à reprendre le dessus sur la situation, c'est la serviette autour des hanches, pieds nus et bombant le torse que je me rends dans la pièce principale. En m'entendant arriver, Avery ne peut s'empêcher d'ouvrir la bouche et de contempler mon corps d'adonis. Il faut dire que mes séances quotidiennes de musculation portent leurs fruits. Ma carrure carrée, mes bras musclés, mes abdominaux dessinés, j'incarne l'incandescence de la beauté masculine. J'en ai pleinement conscience et aime en jouer. Je m'installe à moitié à poil sur la chaise à ses côtés et me sers directement dans le plat sans accorder la moindre attention à mon hôte.

– Vous comptez manger dans cette tenue ? m'alpague Avery en reprenant ses esprits.

De toute évidence, sa mauvaise humeur fait partie intégrante de son personnage.

– Vous avez raison, déclaré-je en me relevant, ma serviette est humide, je vais l'enlever. Je ne voudrais pas mouiller votre fauteuil.

Avec malice, je commence à ôter le nœud qui retient le tissu-éponge et me délecte de son expression ahurie.

– Surtout pas ! riposte-t-elle d'une voix inquiète.

– J'y tiens, persisté-je. Après tout, j'ai aperçu votre corps nu, je me dois de vous rendre la pareille.

Magistralement, d'un mouvement digne des meilleurs strip-teaseurs, j'enlève la serviette et pose les mains sur mes hanches. Avec défi, j'observe sa réaction. Sa bouche qui s'ouvre, ses yeux qui ne peuvent dévier de mon corps, la rougeur qui colore ses joues pâles. Avery Jones semble être mal à l'aise, elle perd de son aplomb, déglutit péniblement. Une partie de sa

froidure disparaît au profit d'une lueur de désir dans le regard qu'elle pose sur moi.

C'est maintenant que j'observe ses limites et, contre toute attente, elles ne sont pas encore dépassées puisque Avery ne s'offusque pas. Cette nana me surprend, encore une fois, et le goût du challenge, qui me caractérise, prend le dessus. Je pose mes paumes sur la table, à quelques centimètres d'elle et la dévisage. J'ai conscience que ce rapprochement déterminera notre relation professionnelle à venir, je prends le risque de perdre. Mais avant de m'avouer vaincu, je dois jouer mon meilleur jeu. La pousser dans ses retranchements, décortiquer chacune de ses pensées, me délecter de ses émotions, la mettre à nu pour la démasquer.

– Avery, murmuré-je avec sensualité. J'ai terriblement faim.

J'attrape une tomate cerise dans son assiette, la porte à ma bouche et la coince entre mes dents. Ma langue vient caresser la chair du légume comme s'il s'agissait d'un téton. L'intensité grimpe d'un cran dans la pièce et Avery ne me quitte pas des yeux.

– Alors, mangez, me répond-elle, audacieuse.

Aucun sarcasme dans sa voix, pas d'agressivité et encore moins d'indifférence. C'est comme si elle déverrouillait sa porte pour que je la franchisse. Il n'en faut pas plus pour faire rugir la bête en moi. Lentement, je m'agenouille. Lorsque ma main se dépose sur sa jambe, Avery ne retient pas le frisson qui la parcourt. D'un geste, je fais pivoter sa chaise dans ma direction pour que son entrejambe se trouve face à moi. Ses cuisses légèrement écartées sont un second appel. Expert, je fais sauter le bouton et descends la fermeture Éclair de son jean.

– Arrête-moi, Jones, prononcé-je en signe de défi.

Me surplombant, je devine la bataille qui se livre en elle, et le regard flamboyant qu'elle m'adresse m'enjoint à continuer dans cette direction.

– Si tu ne le fais pas, je vais te faire jouir.

Tout ce qui compte, c'est cette putain d'envie qui me tenaille les tripes. Aucune femme ne me résiste. Son côté frigide et impassible m'excite davantage qu'un corps offert. Je dois la chercher, l'amener à moi, l'effeuiller.

Elle reste muette. Ses yeux bleutés parlent pour elle et m'enjoignent de ne plus parler mais d'agir. Mes doigts se glissent alors dans les passants de son pantalon et je tire dessus. Ses hanches se soulèvent suffisamment pour me permettre de baisser son jean. Et la culotte qui s'expose fait frémir mon sexe. Il palpite dans mon boxer. La dentelle immaculée, les reflets du satin. Je me retiens pour ne pas la lui arracher.

Mes paumes remontent le long de ses jambes, dont la douceur m'enivre. La chair de poule recouvre son épiderme, signe que mes caresses ne la laissent pas insensible. Incapable de me retenir davantage, je plonge entre ses cuisses, pose ma bouche contre sa culotte, au travers de laquelle je perçois la chaleur de son sexe. Mes doigts s'enfoncent dans la chair de ses jambes douces, je grogne et inspire son odeur. La tension qui m'habite croît à mesure que les secondes défilent. N'y tenant plus, j'attrape le bout de tissu d'une main pour l'arracher sans ménagement mais la sonnerie de la porte d'entrée m'interrompt soudainement.

– Merde, pesté-je.

Avery reprend ses esprits, se rhabille à la hâte et, avant d'ouvrir, se tourne dans ma direction. Ses prunelles lancent des éclairs et ses paroles glacent mes pensées salaces. Bien plus que la douche froide de tout à l'heure.

– Je ne vous ai pas arrêté ; pourtant, je n'ai pas joui. Votre chance est passée, Blanchais.

Cette femme m'agace !

Avery Jones

En me dirigeant vers la porte, je reprends mes esprits et vérifie que ma tenue est respectable. Plus en tout cas que les pensées qui m'étourdissent et font frissonner mon corps. Il est trop tard cependant pour asperger d'eau froide mon visage et chasser le feu qui brûle mes joues. Contrairement à ce que je viens de lui déclarer, je suis loin d'être insensible à ses caresses, même si mon sang-froid légendaire m'a permis de ne pas gémir. Plutôt mourir que de le reconnaître ouvertement. Qu'il se croie expérimenté et doué avec ses doigts ne laisserait rien présager de bon sur notre colocation forcée et notre future collaboration ! Intérieurement, je me fustige, me reprochant cet instant de faiblesse auquel je me suis pourtant promis d'échapper.

– Habille-toi ! lancé-je par-dessus mon épaule, sans me retourner.

Je souffle. Un sourire se fige sur mes lèvres lorsque ma main abaisse la poignée et que je vois débouler Sasha, ma meilleure amie, poussant devant elle sa fille et tenant contre son flanc mon filleul. À peine le temps d'un « bonsoir » mais pas celui d'un « qu'est-ce que tu fais là ? » qu'elle s'engouffre à l'intérieur de mon appartement. Sans cesser de vociférer contre l'univers et le karma qui se sont ligués contre elle pour la faire sortir de ses gonds, elle me colle dans les bras un énorme sac à langer. Elle me donne l'impression de venir s'installer à la maison pour les dix prochaines années.

– Tu ne répondais pas au téléphone, commence-t-elle.

Et donc tu t'es dit que tu pouvais débarquer sans prévenir ?

En retirant le manteau de Loyd, qui se tortille dans ses bras, elle fait tomber sa tétine. Prestement, avant qu'il ne se mette à pleurer, elle la ramasse, la fourre dans sa propre bouche avant de la coller dans celle du petit. Il n'y a que les parents pour oser faire des trucs aussi dégoûtants.

– Il faut absolument que je te parle de la dernière de Vilaineda.

En vrai, elle s'appelle Willanda, mais nous n'avons eu d'autre choix que de lui attribuer un nouveau nom depuis que nous avons découvert qu'elle tournait autour de Paolo, le mari de Sasha. Comme tous les hommes, il ne se rend pas compte de ses tentatives de séduction. Pour l'instant. Il faut toujours se méfier des Vilaineda, avec leurs yeux de biche et leur chevelure peroxydée, même si je reste intimement persuadée que Paolo est toujours fou amoureux de la mère de ses enfants. Je la rassure autant que je le peux. Son mari se moque de ses kilos en trop, de ses vergetures et de ses cernes.

– Qu'est-ce qu'elle a... commencé-je.

– Maman ! crie Tamara depuis le salon.

Mes yeux s'agrandissent de stupeur. Évidemment que Carter ne s'est pas habillé, et qu'il doit exposer son service trois pièces à tout va. Et là, devant une gamine qui n'a pas encore 6 ans et qui va avoir besoin d'années de psychothérapie pour chasser la vision d'un homme nu en train de dîner. Je me précipite dans la pièce et découvre Tamara, tranquillement assise à la table, devant mon assiette et portant une fourchette d'omelette à sa bouche. Seule. Carter a dû avoir le temps de se cacher dans la salle de bains.

– Tu es avec quelqu'un ! s'étonne Sasha en désignant la seconde assiette sur la table.

– Oui, avec un mec tout nu, ricane Tam. J'ai vu son zizi...

La petite fille pouffe entre ses mains avant de se cacher les yeux.

– Zizi, répète, amusé, le petit Loyd. Zizi.

À deux ans et demi, le mot « zizi » est évidemment des plus drôles, et le répéter inlassablement comme s'il s'agissait d'une chanson l'est encore davantage. Sa mère le dépose sur le sol et se tourne ostensiblement vers moi, les deux mains flanquées sur les hanches, en mode grande inquisitrice. Gênée, je ne sais plus où me mettre, comme si j'avais commis un crime épouvantable.

– Ah, bah, bravo, ironise Sasha, en secouant la tête. Tu m'expliques ?

Nulle once de reproche dans sa voix mais une curiosité grandissante et débordante. Ses yeux noisette pétillent de malice et sondent les miens avec intensité, voulant percer tous mes secrets. Surtout les plus dépravés, si possible.

– Qui est cet homme à poil ? insiste-t-elle. Je le connais ? C'est un de tes collègues, je parie. C'est...

Elle n'a pas le temps d'achever sa suggestion ni moi de lui couper le sifflet que le type en question paraît.

– Carter Blanchais, se présente ce dernier, en sortant de la salle de bains.

Ma bouche s'assèche instantanément. Il a pris le temps d'enfiler un jogging sombre qui lui tombe sur les hanches ; cependant, il nous laisse le loisir d'admirer ses abdominaux d'acier, parfaitement dessinés, et un léger V qui se laisse deviner, avant de les dissimuler nonchalamment sous un tee-shirt clair. Son corps est, naturellement, fascinant.

– Le top model Carter Blanchais ! s'exclame mon amie, stupéfaite.

Sa voix s'envole dans les aigus. Sasha n'est plus elle-même. Fascinée, choquée, paralysée, terrassée, victime elle aussi de l'effet « beau gosse » qui frappe toute la gent féminine. Avec la serviette autour de son cou, il essuie ses cheveux et nous suivons toutes deux le chemin des gouttes d'eau qui se perdent le long de son cou.

– Lui-même, assure-t-il avec un sourire de fierté.

– Intéressant, lâche mon amie, en dévorant des yeux Carter. Je suis Sasha Douglas, la meilleure amie d’Avery.

Après avoir essuyé sa main sur son jean, elle la lui tend et il s’en empare. Il semble ravi de faire sa connaissance.

– Maman ! Maman !

Loyd se suspend à la jambe de sa mère pour attirer son attention, mais celle-ci donne l’impression d’avoir oublié jusqu’à son existence. Un sourire niais s’étale sur son visage et je suis à deux doigts de la gifler pour la faire redescendre.

– Je ne sais pas qui est cet enfant, réplique-t-elle sans cesser de dévorer Carter des yeux.

– Maman, envie de pipi, chouine Loyd, en se dandinant d’un pied sur l’autre.

– Va voir marraine, lui répond sa mère, en le décrochant sans difficulté pour me le fourrer dans les pattes.

Je n’ai d’autre choix que d’obtempérer avant que ce charmant petit garçon ne baptise mon parquet, et je m’empresse de l’entraîner vers les toilettes.

– Et vous sortez avec...

Je n’entends ni la suite de la question posée par mon amie ni la réponse de Carter, occupée à déshabiller un enfant de deux ans et demi. Cela me semble une très mauvaise idée de les laisser seuls. Dieu seul sait ce que mon amie sera capable de balancer à mon sujet. Peut-être lui sortira-t-elle les dossiers confidentiels sans même qu’il ait demandé quoi que ce soit ? Sasha n’a jamais su tenir sa langue.

– Tu as fini ? le questionné-je.

– Non, il faut que tu chantes.

– Quoi ?

– Pour m’aider à faire pipi, il faut que tu chantes, assure-t-il, perché sur les toilettes.

Je souffle mais obéis.

– Cinq petits singes sautant sur le lit. Un se cogna la tête sur le petit Touni. Maman appela le docteur qui lui dit : « Plus de singes sautant sur le lit ! » C’est bon ?

– Non, tu dois compter jusqu’à zéro, c’est la règle ! déclare-t-il sentencieusement.

– Loyd, tu exagères ! pesté-je.

Je tends l’oreille, perçois ce qui me semble être un éclat de rire en provenance du salon et ne peux m’empêcher de m’inquiéter. Qu’est-ce qu’ils peuvent bien se raconter ? Ma vie privée doit le rester afin que nous puissions garder des relations professionnelles.

Ce n’est pas un peu trop tard ? raille ma conscience, à qui je n’ai pourtant rien demandé.

– Chante, tata Avery ! me susurre-t-il.

En vitesse accélérée, je termine le compte à rebours au terme duquel maman singe, exaspérée, expédie sa progéniture au lit, et espère que Loyd aura rempli sa part du contrat. Avec un large sourire, il saute à bas du siège et me regarde droit dans les yeux.

– En fait, j’ai pas envie, affirme-t-il.

Parfois, je me demande ce qu’il se passe dans la tête de ces charmants bambins pour s’amuser à jouer avec nos nerfs. Sans marquer mon impatience, je prends soin de le rhabiller avant de retourner dans le salon.

– Chante encore, tata, chante ! m’encourage Loyd, accroché à mon bras.

– Non, c’est bon, je ne veux pas qu’il pleuve, rétorqué-je, en ébouriffant les cheveux de mon filleul.

En mon absence, pourtant de courte durée, Carter et Sasha se sont installés confortablement sur le canapé, un verre de vin à la main, un troisième m’attendant sur la table basse.

Faites comme chez vous, surtout, rôlé-je intérieurement.

Carter tourne la tête dans ma direction.

– Vous poussez la chansonnette, Avery ? Un de vos nombreux talents ?

J’ignore ce que Sasha a raconté à mon sujet mais le regard que Carter glisse sur mes lèvres ne me rassure en rien.

– J’espère vivement avoir l’occasion durant mon séjour de vous entendre, déclare-t-il.

– Avery a une très belle voix, elle est vraiment douée, enchérit Sasha, avec la sincérité qui la caractérise.

– Je n’en doute pas, assure Carter. Il me tarde donc de découvrir votre prestation.

Je déglutis difficilement. Nous savons très bien tous les deux à quoi il fait allusion et dans quel genre de circonstance il espère m’entendre vocaliser.

Ce qui de toute évidence n’arrivera jamais.

OceanofPDF.com

Carter Blanchais

Cette situation est jouissive, d'autant plus lorsque je dévisage Avery, qui tente de contenir son énervement. Tenir un marmot dans ses bras lui confère un aspect moins austère. L'arrivée de la gamine, de son frère et de sa mère a mis fin à ma première approche et je dois avouer que ce coup de maître involontaire joue en ma faveur. Avery n'a pas été comblée. Et toute femme frustrée deviendra vite impatiente et piquante. Mes ébats, je les préfère épicés et volcaniques.

Ladite amie ne s'aperçoit pas du trouble d'Avery, qui me lance des regards furibonds. J'en profite pour faire plus ample connaissance avec Sasha et, sans avoir à percer sa carapace, je devine tout de suite le fond du problème. Deux enfants en bas âge, un manque cruel de confiance en elle, l'ajout de kilos, de la fatigue intense et d'une potentielle trahison de son mari et vous aurez le combo gagnant d'une nana toujours désirable mais complètement déprimée et débordée.

Ses seins ronds sous son pull informe seraient nettement plus à leur avantage dans un top échancré, son visage avenant mériterait un petit peu d'attention et son corps pulpeux une bonne dose de séance de sexe pour le dérider. La trentaine, les cheveux en pagaille, Sasha possède l'indéniable mérite de savoir qui je suis, ce qui la rend d'autant plus attrayante à mes yeux.

– Raconte-moi ce qui vous amène en début de soirée ici ? l'interrogé-je en buvant une longue gorgée de vin.

J'aurais naturellement opté pour un alcool plus fort mais ça me surprendrait que la reine des glaces possède un bar bien rempli. J'attrape une poignée de cacahuètes que j'enfourne. Le tutoiement n'échappe pas à Avery, qui hausse les sourcils d'indignation.

Tu n'aimes pas que je pénètre dans ta vie privée. Mais sache que Carter Blanchais entre où il veut. Et qu'à chacun de ses passages, il apporte un peu de bien, prononcé-je mentalement en m'adressant à Jones.

– Rien d'intéressant à dire, rétorque Sasha d'un geste de la main. Mais toi, tu dois avoir plein de ragots et de sujets croustillants !

De toute évidence, Sasha cherche à vivre par procuration. Ce qui n'est pas le cas d'Avery, qui s'installe sur une chaise, récupère son verre et pianote sur son téléphone sans m'accorder la moindre attention.

– Oh, tu sais, j'ai défilé pour les plus grandes marques internationales, j'ai collaboré avec tant de monde qu'il m'est parfois difficile d'avoir une vie simple, déclaré-je modestement.

– Toi, tu aimes te faire prier ! minaude-t-elle.

– Je plaide coupable, déclaré-je en levant les mains.

– Karl était-il aussi impressionnant en vrai ?

Le célèbre créateur attise toujours autant la curiosité et je suis enchanté d'assouvir son besoin.

– Encore plus ! Il possédait une prestance digne des dieux ! Mais avait la particularité de se ronger les ongles des pieds.

– Non ? s'étonne-t-elle en portant la paume contre sa bouche.

À vrai dire, je ne sais rien de ce grand homme ; lors des défilés, il n'adressait la parole à personne pour économiser sa voix. Il se contentait de déambuler dans les loges avec ses lunettes de soleil, derrière les carreaux foncés desquelles on ne percevait rien.

– Et Kate se faisait-elle vomir ?

De toute évidence, Sasha connaît les grands noms de la mode. Pourtant, elle n'a rien d'une des cibles des maisons de haute couture. Ce qui la rend d'autant plus touchante puisqu'elle n'aura jamais l'occasion de porter des marques de luxe.

– Mais pas du tout, son corps de brindille est dû à son métabolisme ! Elle mange plus que moi, lui certifié-je.

– C'est tout de même injuste. J'enchaîne les régimes et voilà le résultat, annonce-t-elle en montrant son corps.

– Si ça peut te rassurer, la tendance n'est plus à la minceur mais aux formes harmonieuses. Tout comme Georgina Rodriguez.

De mon côté, j'aime tous les corps féminins, du moment qu'ils m'apportent de la chaleur et un bon divertissement.

– Oh, non, tu as rencontré l'épouse de Ronaldo ? Je suis une grande fan de cette femme ! Je suis assise à côté d'une star ! s'extasie-t-elle en me frôlant la jambe.

Évidemment, je tais la réalité, qui est nettement moins reluisante, et me contente d'acquiescer fièrement en prenant un air humble.

– N'en fais pas trop, maugrée Avery. Surtout quand ladite star ne signe plus aucun contrat depuis son incartade désolante et sa réputation dans la presse people.

Un point pour la boss. Sauf que, fort heureusement pour mon compte en banque, la ruse fait partie intégrante de mon caractère, si bien que j'ai placé pas mal d'argent et que celui-ci continue de fructifier. Et ce malgré la pénurie de travail.

Tu ne le dois qu'à toi-même, me fustige ma conscience.

– Ils racontent souvent des bêtises dans leurs torchons ! Technique de marketing pour accroître leurs ventes, assure Sasha en tapotant ma cuisse.

– Tu as tout compris ! m'exclamé-je en adressant un sourire ravi à Jones, qui fulmine.

Je constate que mon image n'a pas entièrement pâti de mes soirées de déchéance. Il faudra que l'on axe également mon retour sur cet acharnement journalistique.

– Je suis fatiguée, intervient la petite fille en se frottant les yeux.

Son frère, à quelques pas derrière, dort pratiquement debout, avec son doudou usé. Leur vision fait renaître une partie de moi que je pensais éteinte. Une envie de protection soudaine, un besoin de préserver les enfants de la réalité trop cruelle de la vie.

D'un bond, je me relève, l'attrape instinctivement dans mes bras et frotte son dos. Il se blottit contre mon torse, et sa chaleur me ramène des années en arrière. Avec Dana...

Un frisson parcourt mon échine, et la nostalgie teinte mon regard d'un voile de tristesse. La vie est une chienne, elle vous apporte un être merveilleux, que vous aimez sans peur, et vous le reprend sans prévenir. Je me dis souvent que la perte se fait bien plus sentir que la présence. Parce que si vous ne connaissez pas la personne, vous ne la pleurez pas le jour de son départ.

– On va se coucher, murmuré-je à l'oreille du petit garçon, déjà endormi contre moi.

Sans demander la permission, je traverse le couloir et me rends dans la chambre d'Avery. Tout y est parfaitement à sa place, rien ne dépasse et même la décoration neutre est flippante. J'ai l'impression d'être dans un appartement témoin, un de ceux qui sont montrés aux potentiels acheteurs pour leur donner une idée du bien à construire.

Doucement je le dépose sur le lit, il est minuscule entre les nombreux oreillers. Je rabats la couverture sur lui et me penche dans sa direction en suspendant rapidement mon geste.

Ne fais pas de transfert, Carter, il ne s'agit pas d'une de tes sœurs, me sermonne ma conscience.

Alors, je me contente de regarder ce bonhomme haut comme trois pommes. Il ne sait pas encore qu'il pourra conquérir le monde si cela lui chante, qu'il lui faudra une dose de courage journalière pour affronter la mesquinerie des autres et les épreuves infligées par l'existence. J'en viendrais presque à envier son insouciance, et, avant de sombrer définitivement dans la mélancolie, je retourne dans le salon. Deux paires d'yeux étonnés me dévisagent. Sasha me remercie silencieusement d'un signe de tête avec une expression ébahie peinte sur son visage fatigué. Tandis que les traits d'Avery marquent l'interrogation et que son regard polaire me sonde avec suspicion.

– Tu ne voudrais pas coucher Tamara, aussi ? me demande sa mère, presque suppliante. Tu as la fibre paternelle.

Je me raidis à cette évocation et bloque ma respiration comme si une lame me pourfendait la poitrine. La douleur n'est plus aussi vive ; pourtant, latente, elle persiste à vivoter.

– Tu ne rentres pas ?

La question d'Avery fend l'air de la pièce et jette un froid glacial sur l'atmosphère somme toute conviviale. Sasha tord ses doigts et évite le regard d'Avery ; des larmes menacent de se répandre sur ses joues. Tamara assiste à la conversation et commence à sangloter.

– Je veux voir papa, susurre la petite.

Et avant qu'elle ne se mette à pleurer, je la porte à bout de bras.

– Regarde, tu touches presque le plafond, riposté-je en souriant. Je vais t'amener dans ton lit en faisant l'avion !

Combien de fois ai-je porté ma dernière petite sœur ainsi ? Sûrement des centaines, et sa joie éclate encore dans mes oreilles. Ces instants bénis restent gravés dans ma mémoire. Mes muscles eux aussi se souviennent, car ils reproduisent ces gestes comme si c'était hier. Je n'ai rien oublié. Cette idée me réconforte, car elle me rapproche de Dana.

– Je vole ! claironne la petite, aux anges.

Avant de quitter la pièce, mon oreille capte la suite de leur discussion.

– C’est compliqué, bredouille Sasha.

– Reste ici et dormez tous les trois dans mon lit.

Se pourrait-il que la nana autoritaire et inflexible se laisse attendrir par l’histoire de son amie ? Je suis d’ailleurs étonné qu’Avery côtoie une femme comme Sasha. Avec des problèmes de couple, des gamins, des casseroles à trimballer. L’existence d’Avery semble pourtant morose, solitaire et carrément aseptisée.

– Et toi ?

Bien vu ! Si la famille prend l’unique chambre de l’appartement, où va-t-elle dormir ?

– Je prendrai le canapé, déclare-t-elle.

– Avec lui ?

Je suis tout aussi surpris que Sasha et, à l’évocation de la possibilité de dormir avec Avery, des idées salaces me viennent immédiatement en tête. Décidément, ce début de collaboration commence sur les chapeaux de roue !

Avery Jones

La remarque de Sasha me prend au dépourvu.

Avec lui ?

Mon rythme cardiaque s'accélère. Comment ai-je pu proposer à Sasha de prendre mon lit avec ses enfants ? Et moi de dormir avec Carter ? Cette pensée est aussi dangereuse qu'elle y paraît, du moins pour ma tranquillité d'esprit.

Cependant Sasha a besoin de moi, et je refuse que ses grands yeux se remplissent de nouveau de larmes. Elle est, dans ma vie actuelle, ce qui s'apparente le plus à une famille, bien que Declan nous ait quittés. Et je remercie chaque jour la chance que j'ai d'avoir Sasha encore à mes côtés. Alors si elle a besoin de souffler avant de rejoindre son mari, je l'accueille à bras ouverts. La présence de Carter n'y change rien.

- Ça ira, lui assuré-je. Nous sommes des adultes.
- Consentants, ajoute-t-elle avec malice.

Je lui jette un regard noir, trouvant ses insinuations plus que déplacées.

- On travaille ensemble, déclaré-je fermement. Il ne se passera jamais rien entre nous.

Je me garde bien d'évoquer devant elle ce qui a failli se passer au moment où elle a débarqué. Sceptique, Sasha hoche la tête et sa bouche se pince en une moue dubitative.

– Tu sais, il n’y aurait aucun mal à...

Si sa phrase reste en suspens, je comprends très bien ce qu’elle insinue. Agacée, je roule des yeux. Sa main s’empare de la mienne, et le ton change aussitôt.

– Declan serait ravi que...

Mon ventre se tord rien qu’à l’évocation de son nom, et je refuse de poursuivre cette conversation avec elle. Sur cette pente vertigineuse.

– Il est tard, la coupé-je, en vidant d’une traite mon verre de vin. Demain, les petits ont école et moi du boulot. Surtout tu fais comme chez toi, tu prends ce dont tu as besoin pour la nuit et tu essaies de dormir. Tu y verras beaucoup plus clair demain.

En me levant, je croise le regard sombre de Carter. J’ignore depuis combien de temps il est sorti de ma chambre après avoir couché Tamara, ce qu’il a pu entendre, mais je ne détourne pas la tête et le défie instinctivement de poser la moindre question. Ce qu’il se garde bien de faire.

– Je ne donne pas deux secondes à ta fille pour tomber dans les bras de Morphée, annonce-t-il avec douceur à Sasha, et le petit père ronfle déjà, étendu comme un pacha en travers du lit.

– Merci beaucoup, le remercie mon amie.

Sasha se lève à son tour, et comme si elle le connaissait depuis toujours, le serre contre elle pour lui souhaiter une bonne nuit. Même si mon amie a toujours été tactile, je l’accuse secrètement de faire durer le plaisir plus que nécessaire, et de profiter un peu plus longuement de son étreinte.

– Quand je dirai demain, aux commères devant l’école, que j’ai pris un verre avec Carter Blanchais, elles ne vont pas en croire leurs oreilles.

– Justement, Sash, lui demandé-je, ce serait sans doute mieux que tu évites d’en parler. Pour l’instant du moins.

En ce qui concerne la communication autour de Carter, je voudrais veiller au maximum à la maîtriser. Même si, grâce aux employées de Meetcom, l'arrivée de celui-ci doit déjà avoir fait le tour des réseaux sociaux, il est inutile que tout le monde sache où il dort le temps de son séjour anglais. Pas envie de voir débouler sur mon perron des hordes de groupies et de paparazzis.

– C'est toi qui commandes, assure-t-elle en haussant les épaules. De toute façon, personne ne me croirait. Bonne nuit...

Je m'attends presque qu'elle ajoute un truc du genre « soyez sages, les enfants », mais elle se retient, ce dont je lui sais gré. Aucune envie d'entendre la répartie scabreuse que Carter ne manquerait pas alors de prononcer.

Lorsqu'elle disparaît dans la chambre, nous nous retrouvons seuls dans mon salon. Celui-ci semble, d'un seul coup, bien plus étroit qu'il ne l'est en réalité. S'il est facile d'avoir l'air pleine d'assurance en présence de mon amie, il est nettement moins aisé de le paraître face à un homme tel que lui. Un homme qui me déstabilise, encore plus depuis que je l'ai vu se comporter de façon si spontanée et sincère avec des enfants. Sasha a raison, Carter a l'instinct paternel. Avec eux, il a eu l'air bien plus naturel, comme s'il s'était autorisé à rire et à être lui-même, loin de l'image qu'il renvoie.

Les enfants sont-ils l'arme pour percer la carapace du mec imbu de lui-même ?

Étrangement, je me surprends à vouloir creuser le sujet, découvrir qui est le vrai Carter. Ce mec est un véritable mystère. Je l'observe en silence alors qu'il entreprend de défaire sa valise ; sans surprise, celle-ci est en bazar. Pour un type habitué à voyager, je suis assez étonnée. Des jeans, des boxers, des tee-shirts roulés en boule. Et évidemment une boîte de préservatifs qui tombe à ses pieds et attire irrésistiblement mon regard. En particulier la mention qui barre l'emballage. XXL. Le contraire m'aurait étonnée.

– Je vais me changer dans la salle de bains, annoncé-je pour empêcher mes pensées de descendre en dessous de la ceinture.

Par chance, il ne lève pas la tête et ne remarque pas mon trouble. Discrètement, je me faufile dans ma chambre plongée dans l'obscurité. À tâtons, je trouve la commode et ouvre le second tiroir.

– Avery ? me questionne Sasha.

Qui veut-elle que ce soit ?

– Oui, chuchoté-je pour ne pas réveiller Loyd et Tamara. Je prends juste un pyjama et je me sauve.

– Une nuisette en dentelle serait plus adaptée pour une nuit avec Carter Blanchais, suggère-t-elle à voix basse.

J'ai beau ne pas voir le visage de mon amie, je sais très bien que ses lèvres se sont ourlées d'un sourire. Même après avoir quitté le domicile conjugal, elle arrive à garder son sens de l'humour intact.

– Tu as vraiment besoin de sommeil, répliqué-je, en refermant doucement la porte derrière moi.

Carter a toujours la tête plongée dans sa valise, et la moitié du contenu est répandue autour de lui. Sa présence, loin d'être discrète, bouscule mes habitudes. Bien trop à l'aise, bien trop de mots, bien trop de sensualité. Bien trop dangereux pour ma tranquillité d'esprit.

Je m'enferme dans la salle de bains pour me changer, après m'être aspergé le visage d'eau glacée et m'être brossé les dents. De nouveau face à mon reflet, je m'exhorte au calme et à la maîtrise de mes émotions.

Avery, tu t'allonges, tu dors, et tout se passera bien.

Forte de mes propres convictions, je me résigne à sortir et à gagner le salon. Entre-temps, Carter a déplié le clic-clac et s'est installé. En m'approchant, j'aperçois le tee-shirt qu'il portait à l'instant, ainsi que son bas de jogging.

Nom de Dieu ! Ce mec est à poil ! J'espère au moins qu'il gardé son boxer. Mais pas sûr que ça rende les choses plus simples...

J'inspire profondément. Je ne peux m'empêcher de lui jeter un coup d'œil discrètement en me faufilant dans le lit. Je m'installe le plus loin possible de son corps troublant. Et dénudé. Il me suit du regard alors que je prends soin de remonter le tissu jusqu'à mon cou. Mal à l'aise, je me tiens si près du bord que je risque de basculer du canapé à tout moment.

– Que ce soit clair, décrété-je soudain. Il n'y aura aucun rapprochement physique entre nous...

Je marque un temps.

– Pourriez-vous répondre que vous avez compris ? demandé-je, agacée par son silence.

Je secoue son bras et oblige ainsi Carter à réagir. Je n'avais pas remarqué qu'il avait des écouteurs vissés dans les oreilles jusqu'à ce qu'il les retire.

– Vous m'avez parlé ? me questionne-t-il.

– Non, rien, grogné-je. Bonne nuit.

Ostensiblement, je lui tourne le dos.

– Bonne nuit, boss, répond-il.

Chacun dans sa zone, et les moutons seront bien gardés. Ou les cochons. Ou les brebis. Ou les...

Mes yeux s'ouvrent difficilement, une douce chaleur se diffuse dans chaque parcelle de mon corps. Détendue, reposée. Mes mains caressent tendrement un torse viril, agréablement musclé, et descendent lentement vers...

Quoi ? Mes mains caressent un torse ?

Je suis blottie contre Carter, l'étreignant étroitement ; ma tête est nichée dans son cou. Pour la distance, on repassera. Son souffle régulier m'informe qu'il dort encore profondément. Avec un peu de chance, il ne s'est pas rendu compte que je m'étais pressée contre lui durant la nuit. Le plus discrètement possible, je récupère les différentes parties de mon corps en contact avec le sien et me décolle de lui. Il frémit, mais ne semble pas se réveiller. En me retournant, mes yeux tombent dans ceux de Loyd et de Tamara. Les deux gamins m'observent, l'un avec le pouce dans la bouche et l'autre avec curiosité. Aussitôt, je plaque mon index sur mes lèvres pour les intimer au silence, le temps du moins que je me faufile hors du canapé-lit.

À peine suis-je levée que je leur donne le signal du départ, l'autorisation implicite de faire ce qui leur passe par la tête, et ce sont deux petits monstres qui se jettent sur Carter. Il lâche un cri de surprise, et sursaute. Ma main se presse sur ma bouche pour étouffer un rire. Nos regards se percutent. J'ignore ce que renferment, en cet instant, ses prunelles sombres, s'il sait que je suis responsable de cet assaut matinal ou, pire, s'il a conscience que nous avons dormi tendrement enlacés. Il détourne le premier la tête et reporte son attention sur les garnements qui se sont précipités sur lui. Passée la vague de stupeur, il se met à chatouiller énergiquement Loyd et Tamara, qui n'attendaient que ça, et à leur jeter des coussins. Leurs rires éclaboussent les murs de mon salon. Je serais presque jalouse de cette complicité spontanée, je crois bien n'avoir jamais fait rire les enfants aussi fort. Un sourire attendri se glisse sur mes lèvres.

Alléchée par l'odeur de café en provenance de la cuisine, je m'arrache à cette vision joyeuse. Devant les fourneaux, je retrouve Sasha, le visage froissé et des cernes immenses sous les yeux. Instinctivement, je l'enlace et lui octroie un câlin réconfortant. L'amour, c'est toujours tellement compliqué, même quand une relation semble aussi évidente qu'entre Paolo et Sasha. Là où les mots me font défaut, un geste affectueux peut les remplacer.

– Ça va aller, mon Avery, ne t'inquiète pas.

C'est elle qui souffre, et c'est elle qui me rassure. Le monde à l'envers. Comme toujours.

– Évidemment, confirmé-je, vous êtes faits...

Je n'ai pas le temps d'achever ma phrase que la sonnette de la porte d'entrée retentit, m'obligeant à aller ouvrir.

Qui ça peut encore bien être ? Les paparazzis, déjà ? songé-je avec ironie en jetant instinctivement un coup d'œil en direction du canapé.

Clic-clac replié, enfants en train de regarder un dessin animé. Et un Carter qui a caché ses attributs sous son tee-shirt et son jogging.

– Un café ne serait pas de refus, me lance-t-il, taquin.

Soudain une idée s'imisce sournoisement dans mon esprit et fait perdre à mon visage ses couleurs. Mon ventre se serre à l'idée que ça puisse être mon père derrière la porte. Ce serait bien son genre de débarquer aux aurores, ivre mort, empestant la sueur et le tabac froid. Un mélange d'anxiété et de colère me saisit alors que la sonnette retentit de nouveau.

– Jones, ça va ? me questionne Carter avec sollicitude.

Il semble avoir remarqué l'inquiétude qui a envahi mes prunelles et la pâleur de ma peau.

– S'il n'y a pas de café, me rassure-t-il, ce n'est pas grave, je prendrai une eau colorée que les Anglais appellent « thé ».

Je hoche la tête et ouvre la porte. Je respire de nouveau quand je découvre Paolo, sa mine de chien battu, et un immense paquet de viennoiseries entre les mains. L'amour débarque dans mon appartement, sans y être invité.

Carter Blanchais

Moi qui pensais m'ennuyer à mourir en squattant chez Avery Jones, je suis au regret de m'avouer que j'ai eu tort sur toute la ligne. Si son appartement est à son image, l'atmosphère, elle, est gorgée de délices en tout genre. Quelques bouteilles de grands crus français planquées dans un placard, des sous-vêtements divinement sexy, un corps qui transpire de sensualité et des amis hauts en couleur.

Assis sur le canapé, les jambes étendues, une main derrière la nuque et l'autre tenant une tasse de café noir, j'assiste à la scène sans en perdre une miette. Sous mes yeux, Paolo fait les cent pas pendant que Sasha lui assène toutes les rancœurs qui pourrissent son âme. Avery occupe les gamins dans sa chambre tandis que je pioche dans le sachet de petits pains apportés par le mari éconduit.

– Paolo, tu n'as aucune reconnaissance. J'ai mis ma carrière entre parenthèses pour notre famille, je récuré la maison, éduque nos enfants, nourris, soigne et organise strictement tout et m'occupe de tout le monde. Mais qui s'occupe de moi ? Parce que, toi, tu as ta Vilaineda pour t'aider, lâche Sasha avec virulence.

En réalité, derrière ses paroles dures se cache une fragilité grandissante. De celle que ressentent les êtres en souffrance. Il est plus facile de s'emporter que d'exposer nos douleurs. Je ne le sais que trop bien puisque je maîtrise cet art de la dissimulation à la perfection...

– Willanda ? Mais c'est juste une collègue.

Justification pourrie qui ne manquera pas d'agacer Sasha.

Bingo !

Ses sourcils se froncent, ses yeux lancent des éclairs et ses joues s'empourprent.

– T'envoyer des messages le soir, t'inviter à déjeuner au restaurant, minauder comme une chienne en chaleur. Ça se fait, entre collègues ?

Paolo m'adresse un regard de détresse auquel je réponds par un haussement d'épaules et un air désolé. Le gars semble de bonne foi, il n'émane aucun vice de son allure. La solidarité masculine me pousse néanmoins à intervenir.

– Si je peux me permettre... commencé-je en me redressant.

– Non, Carter, crois-moi, tu ne peux pas ! m'assène Sasha.

– OK, déclaré-je en me repositionnant entre les coussins.

Ne jamais insister face à une femme en colère. Surtout lorsqu'il ne s'agit pas de la vôtre. Touchée dans son amour-propre, dans cette dignité qui l'enveloppe, Sasha réclame uniquement la vérité. Ce que son mari peine à lui donner.

Je n'ai jamais compris le manque d'honnêteté au sein d'un couple. Tu n'as plus confiance, tu ne prends plus ton pied, tu ressens plus de tristesse que de joie ; eh bien, tu te barres. Un point, c'est tout. S'acharner à sauver ce qui n'existe déjà plus n'en vaut vraiment pas la peine. Et même si je l'ai appris à mes dépens, plus jamais je ne commettrai la même erreur... Parce que espérer que tout redevienne comme avant consiste à croire que le temps recule au lieu d'avancer. L'amour immuable n'est qu'un tissu de mensonges. Tout change, tout évolue, tout se transforme. Alors pourquoi ne pas accepter qu'un jour l'affection s'en aille ?

– D'accord, Sasha, j'ai quelque chose à t'avouer, lâche soudainement Paolo, dont les épaules s'affaissent.

Merde, gars, ne jamais avouer ses torts ! Tu vas te faire massacrer !

– Je le savais, s'étrangle Sasha en partant, la paume contre sa poitrine. Tu m'as trompée avec cette pouffiasse siliconée !

Dans la chambre, la volume de la musique a augmenté pour couvrir les bruits de dispute. Par la fenêtre, les lueurs matinales colorent le ciel de teintes orangées pendant que l'ambiance du salon devient tendue, que les pleurs de Sasha résonnent et que la culpabilité de Paolo se dessine sur son visage.

– Non ! s'indigne-t-il. Pour qui me prends-tu ?

– Pour un menteur ! hurle-t-elle au bord de la crise de nerfs.

En la voyant meurtrie, il réagit soudain alors que je mords dans mon deuxième petit pain au sucre. Mon café a tiédi, mais les péripéties auxquelles j'assiste sont dignes de la télé-réalité.

– Jamais je ne te ferai souffrir. Tu te souviens de ma promesse lors de notre mariage ?

Il s'approche de sa femme, pose les mains sur ses épaules, cherche son regard et le trouve.

– À jamais, je te chérirai, parce que tu représentes tout ce que j'ai toujours désiré, récite-t-il de mémoire.

L'intensité dans ses paroles me collerait presque la chair de poule ! Il est doué, ce petit Paolo. Il baise la collègue et conserve la femme au foyer.

– Et Vilaineda ?

– Crois-tu vraiment que je foutrais en l'air tout ce que nous avons bâti ensemble ? riposte-t-il avec authenticité.

Je revois ma copie et raie la mention coureur de jupons. Ce mec est fidèle, ça se voit comme un clitoris entre des lèvres épilées.

– Je ne te cache pas que c’était agréable d’être admiré, que l’on s’intéresse à moi. Mais, vois-tu, Sasha, mon unique bonheur, c’est toi et nos enfants.

Une trace de concentration barre son front, elle bataille fermement pour savoir comment réagir et, lorsqu’elle détient la solution, une lumière éclaire ses iris encore baignés de larmes.

- Si tu veux que je revienne à la maison, tu devras la licencier.
- On ne peut virer quelqu’un sans raison, tente-t-il d’intervenir.
- C’est elle ou moi, décrète Sasha en croisant les bras.
- C’est toi, évidemment !

Sans crier gare, ils s’embrassent avec une tendresse qui m’ébranle. Moi qui n’ai connu que la timidité de mes parents, voilà que je découvre celle du véritable amour doux et sincère. J’admire la volonté de cette nana. Loin d’être aveuglée par de belles paroles, elle est parfaitement maîtresse de la situation. L’art de la négociation ne semble avoir aucun secret pour elle. Une putain de superbe idée germe alors dans ma tête.

- Sasha, tu me prêterais tes enfants pour un shooting improvisé ?

Ils mettent fin à leur baiser pour me dévisager.

- Pour quoi faire ? me questionne-t-elle avec intérêt.
- Mettre en place une fausse paparazzade. Tes deux petits, moi qui leur tiens la main dans un parc. Je vois déjà les gros titres. Carter Blanchais, un mannequin au cœur tendre, présenté-je en ouvrant les mains.

Paolo me fixe avec attention et s’exclame, ravi :

- Je savais que je vous avais vu quelque part !

Je bombe le torse, prêt à recevoir des éloges. Il est vrai que mon palmarès impressionne. J’ai côtoyé le gratin de la haute société, des stars internationales, moi, le petit mec d’une ville française paumée avec un prénom américain. Coincé dès sa majorité, pris au piège dans la douleur des

épreuves, marchant au gré de ses pas pressés. Sans but, errer, le regard vissé au loin, surplombant la ligne d'horizon. C'est à l'instant où je pensais n'avoir aucun avenir que le destin a mis sur mon chemin Dan Sutherland.

– À la une des tabloïds, en fâcheuse posture, d'ailleurs, ajoute Paolo.

C'est la déception. Moi qui avais secrètement espéré que cet homme serait un de mes inconditionnels fans, le voilà qui joue d'ironie pour me déstabiliser.

– Tout va bien ?

Avery glisse la tête dans l'encadrement de la porte et son intervention sauve ce nigaud d'une réplique très salée. Un dixième de seconde plus tard, je retrouve mes esprits et ne prête plus aucune attention au couple. J'ai assez perdu de temps comme cela.

– Je prends la salle de bains, annoncé-je en attrapant quelques fringues qui traînent dans ma valise.

Habitué au service d'étage, à la blanchisserie active jour et nuit, je râle en constatant l'état de ma chemise. J'avise Avery, en tenue décontractée, les cheveux lâchés, le visage dénué de tout maquillage et me surprends à la trouver jolie. D'une beauté naturelle, presque sauvage. Ses longs cheveux soyeux tombent sur ses épaules, les taches de rousseur picotent ses joues et ses tétons pointent sous son fin tee-shirt.

Cette vision provoque instantanément une réaction organique chez moi et mon phallus se trémousse dans mon pantalon. Avant d'écouter ma libido qui me souffle de me jeter sur sa bouche insolente, je choisis de la taquiner encore.

– J'espère que vous repassez aussi bien que vous jouissez, *boss*, susurré-je, taquin, en lui posant mon vêtement entre les mains.

Fier comme un paon, je traverse le petit couloir avant d'entendre sa réponse, qui fait naître un petit sourire au coin de mes lèvres.

– Deux choses que vous ne saurez jamais !

Notre deuxième journée de collaboration peut commencer et je parie qu'elle sera riche en érections... ou en rebondissements, tout dépend de quel côté on se place...

OceanofPDF.com

Avery Jones

Vendredi soir est enfin arrivé et avec lui la perspective de deux jours complets loin du bureau.

Mais pas loin de Carter.

La semaine a été à l'image de notre rencontre, un mélange improbable de sérieux et de tension sexuelle. Cependant j'ai survécu, et mon intégrité physique aussi. Toute situation hautement compromettante a été évitée. De justesse, parfois, mais évitée quand même. Pourvu que ça dure... Plus que trois semaines à tenir et Carter repartira dans sa vie. Podiums, gala, publicité. Argent facile et surtout filles faciles.

Encore trois.

En toute honnêteté, je ne suis pas mécontente que cette première semaine se termine sans meurtre. Non pas que l'envie m'ait manqué, mais je suis parvenue à calmer mes pulsions, en me plongeant à corps perdu dans le travail et les dossiers à traiter. Contrairement à ce que Carter prétend et ce que le big boss lui fait croire, il n'est pas le centre de l'univers et mon monde ne s'est pas arrêté de tourner parce que M. Blanchais a débarqué à Meetcom. J'ai bossé comme une acharnée sur le projet O'Malley : redonner de l'élan à cette entreprise familiale de bateaux me réjouit fortement. À plusieurs reprises, j'ai rencontré le grand-père et son héritier. Un vieux loup de mer et un jeune marin pêcheur, aussi charmants l'un que l'autre, prêts à tout pour faire prospérer leur petite affaire qui a connu des hauts et des bas depuis le Brexit. Pourquoi devrais-je les négliger, eux, sous prétexte que

Carter a besoin qu'on redore rapidement son image ? Notre cohabitation forcée a au moins un mérite. Comme j'évite au maximum de me retrouver dans la même pièce que lui, j'avance très bien sur mes tâches. Une fois le dîner expédié, je m'enferme dans ma chambre et, du coup, je bosse.

Plusieurs fois, Carter est sorti de l'appartement en tenue de sport. J'ai donc pu en déduire, sans m'avancer de trop, qu'il était parti courir et travailler sa musculature. On n'a pas des abdos d'acier et des muscles saillants en passant ses soirées vautré sur le canapé à manger des chips et à boire de la bière.

Mercredi soir, cependant, il n'a pas dîné avec moi, et a quitté l'appartement fort élégant pour ne reparaître qu'au petit matin. Je ne lui ai posé aucune question, bien sûr. Il fait ce qu'il veut, ce n'est pas comme si cela m'intéressait de savoir avec qui il passe ses nuits. Même si la moindre des politesses quand on est un être civilisé et qu'on est hébergé par sa *boss* est de la prévenir qu'on découche. Politesse et respect ne sont décidément pas des mots qui appartiennent au vocabulaire du mannequin. Ses affaires traînent un peu partout : ses vêtements propres ou sales, des tasses de café à moitié vides, même des trognons de pomme ; il se pense sans doute à l'hôtel et croit toujours que son linge va être ramassé, lavé, repassé et plié par le miracle du Saint-Esprit. Sa présence envahissante me rappelle très bien pourquoi je n'ai jamais voulu vivre en colocation.

La journée de travail s'achève. Je lève les yeux de mon ordinateur, étire les bras au-dessus de ma tête. Carter fait les cent pas, son portable à l'oreille, les sourcils froncés. Ses traits se crispent et, de temps en temps, il jette des coups d'œil dans ma direction. En grande conversation avec son agent, il se contente de répondre par monosyllabes. Je suppose qu'elle ne prend pas la direction espérée puisqu'il finit par raccrocher brutalement et pousser un grognement.

– Quel connard ! lance-t-il.

J'hésite à lui poser des questions mais, face à son air farouche, je choisis de m'abstenir. Il passe une main sur son visage avant de se tourner ostensiblement vers moi. Peut-être va-t-il m'expliquer cet échange houleux dont je n'ai perçu que quelques bribes ?

– La journée est finie, *boss* ?

Ces mots claquent sèchement, comme si j'étais responsable de ce qui le met en rogne. Ce que je trouve profondément injuste. Je me décarcasse littéralement pour lui durant mes heures de bureau. Dès lundi, Carter va se rendre au service pédiatrique du Royal Sussex County Hospital, passer du temps auprès des enfants malades, et aider la troupe des clowns bénévoles qui leur redonnent le sourire. Il va d'ailleurs devenir le parrain emblématique de l'association Un sourire pour chaque enfant.

– Oui, réponds-je, en éteignant mon ordinateur et en rassemblant mes papiers.

Week-end ou pas, hors de question de ne pas emporter de quoi travailler.

– Vous avez quartier libre, précisé-je pour détendre l'atmosphère.

Je le rejoins, et c'est ensemble que nous nous dirigeons vers l'ascenseur. La plupart des bureaux devant lesquels nous passons sont déjà déserts ; rares sont ceux qui font des heures sup en fin de semaine ; même Gwen a déserté son poste à l'accueil de Meetcom. Preuve une fois de plus que je n'ai pas vu le temps passer.

– Mon « quartier libre » a déjà plié bagage, constate Carter.

Nul doute que la jeune réceptionniste se serait pourtant empressée de lui changer les idées.

– Et que fait Avery Jones pendant le week-end ? me questionne-t-il, en levant un sourcil interrogateur.

Je me mords la lèvre pour ne pas répondre directement : « La même chose que la semaine. » Je bosse. Beaucoup. Beaucoup trop. Je sors un peu, rejoins Sasha et leurs amis à un bar, ou me laisse convaincre par Gwen d'aller en boîte. Le dimanche matin, je hante les vide-greniers et les disquaires d'occasion, à la recherche de vinyles. Ma collection est soigneusement classée par ordre alphabétique et rangée dans le dressing de ma chambre. En temps ordinaire, je ne passe pas un jour sans allumer ma platine et écouter de la musique. Cependant, depuis que Carter a pénétré chez moi, j'ai dissimulé encore un peu plus celle que je suis. Aucune envie de lui ouvrir davantage la porte de mon jardin secret.

– Cela ne vous regarde pas, rétorqué-je.

Loin de se contenter de ma réponse, Carter insiste de façon agaçante. Sa curiosité est tout à fait inepte et déplacée.

– La reine des glaces deviendrait-elle la reine du dance floor ? Ou se transformerait-elle en drag-queen ?

Je roule des yeux.

– Je sais, déclare-t-il, vous écumez les tripots clandestins et pariez tout le fric que vous gagnez en parties de poker et de roulette russe.

– Non, c'est plutôt votre genre, rétorqué-je, ironique.

– En effet, mais seulement quand je suis bien accompagné, ajoute-t-il avec une pointe d'humour.

Ses prunelles s'allument d'une lueur amusée quand je lui réponds du tac au tac :

– Accompagné par la police en cellule de dégrisement.

– La reine des glaces a du mordant, s'enthousiasme-t-il.

– Et le roi du sarcasme ne pourrait-il devenir celui du silence ?

Question contre question, nous nous engouffrons dans l'ascenseur. Un sourire railleur s'affiche sur ses lèvres.

– Je n’ai jamais été très doué à ce petit jeu-là, avoue-t-il. J’ai besoin de m’exprimer, et j’aime entendre les femmes en faire autant...

La joute verbale emprunte un détour dangereux lorsque les portes se referment. Brusquement, l’air entre nous se charge d’électricité ; dans cet espace étroit, je n’ai aucun moyen d’échapper à son regard incendiaire et me sens bien trop vulnérable. Comme s’il pouvait lire en moi l’effet qu’il produit. Il est inutile de nier que je fuis toute intimité. En temps ordinaire, cet ascenseur est bondé et nos corps séparés par ceux de mes collègues ou de leurs clients. Cependant, ce soir, il n’y a que nous. Que nous et ce désir qui s’installe, creuse son sillon dans mon être, embrase ma chair. Mon instinct allume simultanément tous les signaux d’alarme que mon bon sens s’empresse de ne pas écouter. Comme s’il fallait que je succombe, comme si mon corps demandait à être rassasié par cet homme à l’opposé de mes attentes. Un homme auquel je ne risquerais pas de m’attacher. Quel mal y aurait-il à goûter à ses lèvres charnues, à le laisser caresser chaque parcelle de mon corps ? Sans me quitter des yeux, Carter franchit la distance entre nous. Je retiens mon souffle, frissonne délicieusement, alors que je me retrouve acculée contre le miroir. Sa main replace doucement une mèche derrière mon oreille, et son souffle chaud glisse sur ma bouche.

– Depuis le premier jour...

Dans un fracas qui me semble assourdissant, les portes se rouvrent sur mon collègue Clifford, qui se plante entre nous deux.

– C’est sympa à vous de m’avoir attendu, lâche-t-il, en appuyant sur le bouton du rez-de-chaussée.

– De rien, ironisé-je.

Volontairement, je braque mon regard sur les portes de l’ascenseur pour éviter de croiser celui bien trop intrigant de Carter. J’ignore si je dois remercier ou maudire l’arrivée de mon collègue. J’expulse l’air qui emplissait mes poumons et tente de calmer les battements anarchiques de mon cœur.

– On compte sur vous ! lance Cliff. Ne nous faites pas faux bond.

Sa main se pose sur mon épaule, et ce geste me dérange, voire me rebute.

– Pardon ?

– Avery, où est ta tête ? raille Clifford.

Il lève les yeux au ciel comme si j'étais la dernière des demeurées. Je me dérobe à son contact, refuse qu'il me touche. Tout en lui me déplaît : son ton fielleux, ses coups bas, ses gestes déplacés.

– On est le premier vendredi du mois, annonce-t-il.

Cela ne signifie que deux choses : toute l'équipe a rendez-vous au Cambridge, le pub du coin, ce que j'avais bien évidemment oublié, et je n'ai absolument aucune envie d'y aller, pourtant je n'ai pas vraiment le choix...

OceanofPDF.com

Carter Blanchais

Si le lundi soir a commencé sur les chapeaux de roues entre les cuisses d'Avery, il s'est terminé en apothéose sur le canapé-lit que nous avons partagé. Étrangement, sur un matelas aussi fin qu'une feuille de papier toilette premier prix, dans un salon minuscule, accompagné d'une nana que je souhaite culbuter, j'ai dormi comme un bébé. Sans cauchemar, sans insomnie, bercé par la respiration apaisante d'Avery et par l'odeur de coton de ses draps frais. Je compte sur les doigts des deux mains les nuits où la vision d'un ballon de baudruche rouge dans le ciel ne m'a pas réveillé en sursaut. Comme dans un cocon, ce sommeil fut réparateur et même serein.

Pourtant, j'aurais bien utilisé de coups de reins libérateurs pour décoincer ma *boss* ultra-frigide. Je n'ai pas dit mon dernier mot et conserve cet acte pour plus tard. Mercredi soir, la petite réceptionniste à la poitrine délicieuse a su m'enivrer quelques heures. Son appétit sexuel ne semblait jamais arriver à satiété malgré mon endurance. J'ai même pris légèrement peur lorsqu'elle m'a chevauché avec sauvagerie sans m'octroyer quelques minutes de sursis !

Jeudi, épuisé, j'ai fait acte de présence à l'agence, validant les propositions émises par Avery sans même les analyser au préalable. Elle aurait pu me programmer une séance de twirling bâton habillé en tutu que je n'aurais rien vu ! Fort heureusement, son professionnalisme à toute épreuve m'exempt de ce type d'événement. Du moins, je l'espère...

Dan m'a expressément demandé de ne pas m'afficher publiquement dans un état de sobriété contestable. Il y va de ma réputation et, surtout, de mon

avenir. Pourtant, en cette fin de semaine, c'est avec un plaisir non dissimulé que j'accueille la proposition de Clifford. Si je passe une soirée de plus avachi sur le canapé, à zapper d'une chaîne à l'autre en me grattant les testicules pendant qu'Avery préserve sa vertu enfermée dans sa chambre, je vais dérailler complètement. Et c'est vraiment très moche de me voir péter un plomb. Le mur d'un de mes appartements s'en souvient encore. Je l'ai troué à coups de poing puis m'en suis servi de toile de peinture. Mon talent de dessinateur atteint le niveau zéro !

– Parfait, un peu de distraction ne me fera pas de mal, déclaré-je au blondinet et à ma *boss*.

Je sens le regard sceptique d'Avery et perçois son agacement. Pourtant, il y a quelques secondes, seules les flammes de l'envie coloraient ses iris bleutés. Tantôt enflammée, tantôt glaciale, cette femme me surprend, il me tarde de découvrir son côté animal. Va-t-elle me dominer ou se laisser apprivoiser ? Je l'imagine déguisée en chatte noire, le corps moulé dans une combinaison en cuir en miaulant et en ronronnant.

Je glousse à cette idée et observe Avery, qui est à des années-lumière de la tigresse qui sommeille en elle.

– Juste un verre, réplique Miss Briseuse-de-testicules. Je parle évidemment pour vous, Carter.

Je consulte la montre à mon poignet, gratte ma barbe en signe de réflexion et innocemment l'envoie promener.

– Nous ne sommes plus sur les horaires de travail. Votre chaperonnage prend donc fin maintenant. Libérez-vous, Avery, lâchez vos cheveux, ouvrez le premier bouton de votre chemisier et détendez-vous.

Ma proposition se solde par un haussement dédaigneux de sourcils et un claquement de talons déterminés sur le sol du hall d'entrée. Clifford se marre de ma réponse et de la fuite de sa collègue.

– Jones est dénué d'humour, déclame-t-il en haussant les épaules.

Je n'aime pas son ton hautain et la mesquinerie derrière son visage avenant. Ce mec pue la perversion et la manipulation. Ma mère disait souvent que je parvenais à détecter la vraie personnalité des autres.

– Peut-être parce que vous ne comprenez pas le sien, répliqué-je sèchement.

Aussi surpris que Clifford, je me demande pourquoi je prends la défense d'Avery. Lorsque je sors de l'immeuble, le vent glacial me saisit. Le printemps ne tardera pas à poindre mais, pour le moment, ce sont mes tétons à moi qui se dressent contre le tissu de ma chemise. J'enfourne mes mains dans les poches de mon pantalon à pinces, presse le pas et traverse la route en faisant fi du passage piétons.

– Vos parents ne vous ont pas appris à regarder à droite et à gauche avant de vous engager ? râle Avery en me rejoignant.

Un uppercut en pleine face n'aurait pas fait plus mal. Loin de se douter de mon passé, sa phrase vient me percuter avec une violence inouïe. Je déglutis, me ressaisis et choisis la dérision pour anéantir la tristesse qui refait surface.

– L'engagement, très peu pour moi. Je suis un fonceur, Avery, lorsque j'ai une cible en tête, je me focalise uniquement dessus...

J'ouvre la porte du Cambridge et la lui tiens, par galanterie. Sans détourner son visage du mien, elle se tient droite ; son port de tête altier ne fléchit pas ; ses prunelles me sondent, trifouillent dans mon esprit et titillent mon entrejambe. Bon sang, cette dame possède une influence sexuelle troublante sur mon être.

– Courez vers la rédemption, Blanchais. C'est votre unique but à atteindre, me lance-t-elle avec aplomb avant de s'engouffrer dans le pub.

Me laissant légèrement con sur le bord du trottoir mais avec un petit sourire espiègle accroché à la bouche, je prends conscience que mon attrait pour elle s'accroît à mesure que les jours défilent. Si son objectif principal

consiste à travailler comme une acharnée, il y a des pans de sa personnalité qui ressurgissent néanmoins. Son amitié avec Sasha, les indices cachés dans son appartement, son esprit qui s'envole au loin.

Je ne parviens pas à la cerner et c'est justement ce qui m'attire chez elle. L'envie de sonder son âme et d'offrir la jouissance charnelle à son corps attirant. Malgré sa réserve notable, ses portes closes à double tour pour m'empêcher d'entrer dans son univers, il y a une fragilité déconcertante qui émane d'Avery. Comme si elle avait besoin de se fermer aux autres pour continuer d'exister. Alors que je la contemple de dos rejoindre le reste de l'équipe, je parviens à mettre le doigt sur un détail qui m'avait échappé. À défaut de les enfoncer dans sa chair intime pour libérer son orgasme, je me focalise sur la façade qu'elle expose et devine une fine brèche. Mon instinct me trompe rarement, et il me souffle qu'Avery Jones a affronté une épreuve qui l'a métamorphosée. Ma queue à couper que Sasha a connu Jones avant qu'elle ne devienne un iceberg.

Les mains dans les poches, une attitude décontractée et développant une approche de chasseur, je la rejoins.

– Avez-vous vu *Titanic* ? murmuré-je dans l'oreille d'Avery.

Elle frissonne et s'écarte rapidement de moi.

– Allez vous asseoir à côté de Gwen, je crois qu'elle en meurt d'envie, riposte-t-elle sans répondre à ma question.

La petite réceptionniste sexy et chaude comme une baraque à frites du nord de la France pourrait faire frétiller ma saucisse si je n'avais pas déjà dévoré Gwen dans tous les sens du terme. Son physique fait écho à son intellect, tout est déballé à l'avance, pas besoin de chercher pour trouver. Et ce que je préfère dans les relations éphémères, c'est la traque. Ce sentiment de pourchasser sa proie en employant des stratagèmes différents en fonction des signaux envoyés.

Par exemple, Dan, installé au centre de la table, sourire poli, moustache frétilante et vêtements haut de gamme reflète la soumission. Dans sa vie, il

se doit de mener sa barque d'une main de maître, de donner des ordres et de récolter des victoires. Tout ceci l'épuise, les cernes sous ses yeux l'attestent et les petits cercles de pelade dans ses cheveux également. Alors, la nuit, il aime la domination féminine et l'autorité naturelle qu'elle dégage. Pour le draguer, il faut une assurance démesurée, des talons aiguilles et une tendance sadomasochiste. Cet homme tient une place particulière dans ma vie, c'est tout naturellement que je me suis penché sur ses petits secrets.

Je bois quelques gorgées d'une bière écœurante sans écouter les discussions environnantes, me focalisant sur les membres installés à mes côtés. Si Berny, gestionnaire des réseaux informatiques se veut sérieux et cul serré, il n'en est rien. La montre connectée à son poignet clignote régulièrement, indiquant l'arrivée de nombreux messages. La manche de sa chemise blanche ne parvient pas à masquer totalement les tatouages qui recouvrent ses avant-bras, et le tampon légèrement visible sur sa main indique qu'il a participé à une soirée privée hier soir.

– Carter ! Mais c'est Carter Blanchais ! s'exclame une voix braillarde en s'arrêtant devant moi.

Une Anglaise pure souche d'une vingtaine d'années sautille sur place, et des cœurs jaillissent de ses yeux. En minijupe, *crop top* dévoilant un nombril percé et cheveux multicolores, elle ameuté tout le pub de ses cris hystériques.

– Tu veux faire un selfie ? lui proposé-je.

Afin de couper court à cette agitation qui me plaît, je me lève et, sous les yeux ébahis de ma groupie, je me rapproche d'elle. C'est tremblante qu'elle nous prend en photo pour la balancer instantanément sur les réseaux sociaux. Pour la discrétion, on repassera !

Aussitôt, sa bande de copines au complet m'encercle, et me prend dans un nuage de parfum, d'euphorie et de hurlements de joie. Je sens même une main effleurer mon ventre. Ce geste sonne le glas de cette effervescence et, tel un animateur, je lance une information susceptible de les intéresser.

– J’aurai bientôt besoin de figurantes pour une animation. Appelez mon assistante, qui se fera un plaisir de vous indiquer l’endroit, déclaré-je, à la fois professionnel et convivial.

Vague d’applaudissements et de sautilllements ! J’en profite pour extraire quelques cartes de visite de ma poche et leur tendre. Lorsque les groupies repartent, non sans m’adresser des œillades appréciables, je m’assieds de nouveau, sous le regard étonné d’Avery.

– Vous avez une assistante ? me demande-t-elle, suspicieuse.

Pour tout avouer, non. Mais je suis assez malin pour me servir dans des tiroirs qui ne m’appartiennent pas, en l’occurrence l’un des siens. De toute évidence, Jones n’appréciera pas mon audace, autant abréger le suspense.

– Ne m’en voulez pas, j’ai donné vos cartes de visite...

OceanofPDF.com

19

Avery Jones

Mon sang ne fait qu'un tour.

– Vous avez fouillé dans mon bureau ? grincé-je entre mes dents.

Mes mains se crispent sur ma vodka-pomme.

– Et je suis déçu, avoue-t-il.

Non seulement il ne nie pas mais il en rajoute une couche. Je descends mon verre d'une traite, savourant le goût âcre de l'alcool mêlé à celui sucré du fruit. La brûlure le long de ma gorge m'apaise et je lève la main pour interpellé une serveuse. Un seul cocktail ne me suffira clairement pas pour supporter mes collègues et Carter-insupportable-Blanchais.

Tu devrais t'arrêter, me souffle ma raison.

– Rien de bien intéressant dans vos tiroirs, précise-t-il, une moue dépitée affichée sur les lèvres, pas même une petite culotte affriolante ou une boîte de capotes...

Au souvenir de celles tombées de sa valise et de leur taille extra-large, mes joues se colorent d'un rouge vif, mais le feu qui m'anime est bien celui de la colère. Je serre les dents pour ne pas l'envoyer promener directement. Il me faut vite un autre verre, mais la serveuse ne semble visiblement pas pressée de venir prendre ma commande. Nul doute que si cela avait été la main de Carter en train de se tendre, elle aurait déjà rappliqué, avec l'espoir de voir autre chose se dresser.

- À croire que vous avez voué votre vie au célibat, ajoute-t-il.
- Parce que je n'ai pas de préservatifs dans le tiroir de mon bureau ? rétorqué-je.
- Vous avez raison, miss Jones.

Cela fait plaisir qu'il le reconnaisse, même si cela m'étonne grandement.

- Mon jugement était peut-être un peu trop hâtif, je l'avoue ; je vais d'abord étudier une seconde fois le contenu de vos placards avant de poser un verdict définitif à votre sujet, déclare le mannequin horripilant.

Je sentais qu'il avait déjà fouillé dans mes affaires le premier soir, mais en avoir confirmation me met véritablement en colère. Il m'observe avec attention, les yeux plissés. Carter semble si calme et prononce ses phrases sur un ton badin alors que les mots se bousculent dans ma bouche. Comme si c'était parfaitement normal d'envisager de fourrer son nez dans mon armoire, et pire de me juger sur son contenu. En quelques minutes, ce type imbuvable a le chic pour me faire perdre le contrôle. À deux doigts de succomber dans l'ascenseur, me voilà prête à lui aboyer dessus et à lui faire avaler ses dents.

Et j'ai le sentiment qu'il n'attend que ça.

Pour une raison qui m'échappe totalement, il tire un malin plaisir à jouer, à souffler le chaud et le froid, à me pousser dans mes retranchements. Les murs que j'ai érigés autour de moi sont solides pourtant. Je refuse de céder à ses provocations ou à m'énerver en public. Avisant la boisson posée devant lui, je l'attrape et l'avale avant qu'il n'ait le temps de m'en empêcher. S'il se donne le droit de toucher à mes affaires, il ne verra aucun inconvénient à ce que j'en fasse autant. C'est certes puéril, mais moins que de lui taper dessus.

Je regrette mon impulsivité à la seconde où le scotch me coule dans la gorge. J'ai horreur de cet alcool, au goût de terre, qui me rappelle l'haleine pestilentielle de mon père. La brûlure n'apaise en rien la tempête qui gronde en moi et je grimace, les yeux fermés.

Grossière erreur, me sermonné-je, en reposant vivement le shooter sur la table.

Je fais n'importe quoi, je le sens. Après ce que l'alcoolisme de mon père m'a fait endurer, je ne devrais pas agir ainsi, même si c'est pour clouer le bec à Carter. Ma tête tourne. Ventre vide, fatigue, chaleur et le second verre, qui est déjà de trop. Je parviens néanmoins à me remettre d'aplomb pour affronter Carter et son sarcasme. Et relativiser la portée de ses propos. Je rouvre les yeux et me tourne dans sa direction. De sorte à n'être entendue que de lui, je m'approche de son visage. Mes prunelles braquées dans les siennes, je les sonde. Il ne me fait pas peur. Ma langue se délie irrésistiblement.

– Il est temps de grandir, Carter, et de cesser de vous comporter comme un gosse mal élevé, lui balancé-je, sans ciller.

Un rictus se glisse évidemment sur sa bouche et son ironie point. Tellement prévisible.

– Quelle drôle d'...

– Vous ne m'avez pas comprise, l'interromps-je fermement. Vous n'êtes qu'un gamin, et si vous voulez qu'on vous prenne au sérieux, il va falloir vous comporter comme un adulte. Vous avez la prétention de jouer dans la cour des grands, mais vous êtes d'un niveau bac à sable. Reprenez-vous en main. Si vous espérez savoir quelque chose sur moi, vous n'avez qu'à poser une question. Ça se fait entre individus civilisés.

De railleuse, la lueur dans ses prunelles a pris un tour plus sombre, plus profond. Pour la première fois, j'ai l'impression que mes mots le bousculent. Aurais-je touché la corde sensible ? J'en doute, mais l'espoir fait vivre. Je suis bien placée pour savoir que les gens ne changent jamais, jamais vraiment. On croit qu'ils ont appris de leurs erreurs, ils jurent, promettent, mentent, et les démons finissent toujours par les rattraper. Carter est un don Juan, habitué à ce qu'on lui serve tout sur un plateau. Du tout cuit dans le bec. Des contrats, de l'argent, des filles. Cette baisse de popularité, loin de le faire réagir, semble juste une distraction pour lui,

puisque, dès la première occasion, il se comporte comme un gosse immature, incapable de se montrer sérieux, même lorsque nous bossons pour son avenir. La tension entre nous se fait palpable ; les bruits dans le bar disparaissent, comme s'il n'y avait plus que lui et moi. Légèrement euphorique, je me sens inspirée, et bien plus déterminée à lui dire ce que moi je pense de lui. Je ne le lâche pas des yeux.

C'est à cet instant que la serveuse arrive, au moment même où j'allais entamer la seconde partie de la leçon.

– Qu'est-ce que je vous sers, Carter ? minaude la jolie fille.

Agacée, je roule des yeux. Encore une qui veut se faire bien voir et qui ne va pas hésiter à lui agiter son décolleté sous le nez pour se faire remarquer. Un peu de dignité, bon sang ! Il n'y a pas que l'attirance physique dans la vie. Où sont le charme, la séduction et la délicieuse attente ? Face à une star, certaines filles sensées deviennent de vraies groupies décérébrées.

Je lève la main pour attirer l'attention de la serveuse.

– C'est moi qui ai besoin d'un remontant, pas lui, déclaré-je.

Elle se tourne vers moi, comme si je débarquais de la planète Mars, et me jauge d'un regard. Je ne lui en veux pas, j'ai fait la même chose, quelques secondes auparavant. Qu'importe son avis, j'ai besoin d'un autre verre.

C'est n'importe quoi, me raille ma conscience, tu as besoin de rentrer chez toi et de t'éloigner de lui.

Autour de nous, la soirée bat son plein et je me demande si c'est une heure décente pour la quitter, sans passer une fois de plus, et en particulier aux yeux de Dan, pour une rabat-joie. Je sais pertinemment que s'il privilégie ce genre de fête, ce n'est pas seulement pour favoriser les relations au sein de l'entreprise et créer une ambiance propice au travail, mais bien pour dynamiser l'esprit de compétition. Certains contrats ont été

signés sur un coin de table, et certains projets ont été réattribués à la suite d'un pari ridicule lors d'un tournoi de fléchettes ou sur les résultats d'un match de foot Manchester United contre Liverpool.

- Vodka-pomme, commandé-je. Une double.
- Très bien. Et pour vous ?

Ton et sourire professionnels pour moi mais œillade enamourée à Carter Blanchais. Comme si je ne le voyais pas. Il la détaille des pieds à la tête. Je viens de lui faire la morale, mais ça rentre par une oreille et ça ressort par l'autre. Carter n'est pas près de changer. Forcément qu'elle est à son goût, la petite serveuse du Cambridge. Accessible, déjà conquise. Ce mec n'a aucune ambition. Des filles faciles qui sont prêtes à le satisfaire pour une photo ou un autographe. Est-ce vraiment ce à quoi il aspire ?

- Pour Carter, l'informé-je, ce sera de l'eau pétillante.

Quoi que ce dernier en pense, il n'intervient pas, mais je sens son regard revenir se poser sur moi. J'attends cependant que la serveuse soit partie s'acquitter de sa mission pour me retourner vers lui et finir notre conversation.

- Maintenant que c'est clair, je vais vous souhaiter une agréable soirée. Et probablement une nuit épicée.

Il ne parle toujours pas.

- Vous n'avez que l'embarras du choix...

D'un geste ample du bras, je désigne les nanas qui ont envahi la piste de danse avec quelques membres de l'équipe ainsi que la serveuse qui revient déjà vers notre table. J'émet un ricanement en remarquant la petite ombrelle dans le verre d'eau de Carter et la tranche de citron. Traitement de faveur. Alors qu'elle dépose délicatement sur une serviette en papier la commande pour le mannequin, je n'ai pas droit à la même qualité de service.

Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse, raille ma conscience.

Le verre dans la main, je reçois un signal d'avertissement de mon cerveau. Je repose ma boisson sans y toucher, alors même que je viens de la commander.

– Vous trouverez bien quelqu'un pour vous raccompagner ou vous offrir l'asile pour la nuit, lui assuré-je avant de me lever.

La piste de danse ou le retour à la maison ? Au ralenti, mon esprit peine à prendre une décision et je n'ai pas encore fait mon choix que la main de Carter m'empoigne le coude.

– Vous n'allez pas conduire dans cet état ? me questionne-t-il brusquement.

Ma langue claque sèchement contre mon palais et je me dégage de son étreinte.

– Je n'ai jamais dit que j'allais rentrer tout de suite, répliqué-je, avant de déboutonner le haut de mon chemisier et de lâcher mes cheveux, sous son regard stupéfait. Le choix est fait, ce sera la piste de danse.

Carter Blanchais

J'assiste à une métamorphose aussi soudaine qu'inattendue. Autoritaire et bandante, Avery se comporte en lionne et je ne demande qu'à rugir. Tel un fauve dominant son territoire, je m'élance après elle. Sa démarche féline rend son fessier envoûtant, elle tangué légèrement, se rattrape à une table et finit par rejoindre la piste de danse. L'endroit ressemble à une boîte de nuit de vieux beaufs se croyant encore dans la fleur de l'âge. La musique des années 1990 résonne dans des enceintes qui grésillent et les pauvres jeux de lumières aveuglent plus qu'autre chose.

Peu amateur du dance floor, je m'arrête sur le côté, bras croisés et j'observe Jones se faufiler entre les dizaines de personnes agglutinées. Je ne quitte pas des yeux son corps devenu libre. Comme si les chaînes qui obstruaient ses mouvements se rompaient, elle ondule en rythme. Fermant les yeux pour s'isoler des autres, la musique la pénètre et ses mouvements se font plus amples. Ses bras se lèvent doucement, ses hanches ondulent sensuellement, sa bouche s'entrouvre.

Spectateur d'une danse hypnotisante, je contemple cette toute nouvelle femme qui se dessine face à moi. Ses longs cheveux blonds lâchés encadrent son visage serein et caressent sa poitrine. La naissance de son décolleté résonne en moi comme un appel à la luxure et je ne compte pas le manquer. Mais pour le moment, je me contente de la contempler, attiré comme un putain de papillon par la lumière brûlante. Solaire mais solitaire, elle m'envoûte autant qu'elle m'interpelle.

Soudain, ses paupières s'ouvrent et ses yeux me fixent avec une intensité déroutante. Tout en continuant de danser, elle accentue ses mouvements, ses mains se posent sur ses hanches et remontent le long de son ventre pour caresser ses cheveux.

Bordel de queue !

Je sens la chaleur monter, et mon sexe tambourine contre mon boxer.

Faisant fi de tous les autres danseurs autour de moi, je rejoins Avery en un claquement de doigts et la plaque avec possessivité contre mon torse.

– Enfin, murmure-t-elle en mordant sa lèvre inférieure.

Sa voix rendue rauque par un désir soudain fait écho à la lueur d'excitation qui prend possession de ses iris azur. Mes mains appuient sur son dos pour l'approcher au plus près de moi, qu'elle sente ma douloureuse érection. Au moment où ma bouche s'apprête à fondre sur la sienne, une main solide presse mon épaule.

– À ta place, je calmerais ma libido, Carter. Tu n'as pas besoin d'une nouvelle publicité négative, me prévient Dan.

Son ton paternel et son demi-sourire me font clairement chier tant je sais qu'il a raison.

– Et puis, embrasser une personne avec qui tu travailles, et alcoolisée de surcroît, ne représente pas un gage de sérieux.

Qui a parlé de se bécoter ? Moi, je veux la prendre sauvagement, mordre ses tétons, dévorer son intimité, l'entendre gémir encore et encore jusqu'à ce qu'il ne reste plus que nos deux corps repus de désir. Et puis passer à la suivante le jour d'après. Voilà mon fonctionnement, mais impossible de le partager avec ce bon Dan Sutherland. Alors je me contente de ravalier mon désir fulgurant en promettant à ma troisième jambe de trouver une chaussure pour la nuit. Cette idée ne me ravit pas outre mesure, connaissant la réaction animale qui s'est emparée de mon être face à Avery.

– Ramène-la, Carter. Au lieu de prendre ton plaisir, réalise une bonne action, me propose ce vieux filou.

Il tapote mon épaule avec confiance. Et ce geste me ramène à celui de mon père. À sa manière de presser ma nuque en signe de tendresse. Pour me dire qu’il était fier de moi, que je devais prendre confiance et continuer à bien agir. *Sauf que...*

Je chasse ce sentiment nostalgique qui m’envahit et lance une réplique humoristique qui masque le souvenir.

– Procurer des orgasmes entre dans la colonne des actes héroïques, riposté-je.

– Tu vaux mieux que ça, petit, me souffle-t-il.

Dan croit en moi et ce constat m’ébranle. Dans son costume hors de prix, avec des boutons de manchette en or et une chemise de grand créateur, il n’en reste pas moins un homme simple. Certes moralisateur et gonflant, il représente un certain modèle de réussite pour moi. Sur des ruines, il a construit un empire. Ma testostérone ne fait pas le poids face à cette réalité qui m’impacte. Parce que je suis ce mec qui a connu les pavés de l’abîme, qui a perdu la meilleure partie de son être et qui, pour autant, persiste à se maintenir debout.

Alors oui, parfois je suis bancal, je me vautre lamentablement, mais il arrive toujours un moment où je retrouve mon équilibre. Pour un temps, je l’avoue.

– Allez, ramène-la, répète-t-il avant de s’éloigner.

Avery se balance sans suivre la cadence de la nouvelle musique et parvient difficilement à se maintenir debout. Cette femme intraitable, dure en affaires et froide, me paraît tout à coup d’une vulnérabilité touchante. Mon instinct de protection refait surface après des années d’absence et je passe un bras sous le sien pour l’aider. Nous quittons la petite scène tels deux êtres qui s’aident à marcher. Elle, ne tenant plus sur ses jambes, moi, évoluant sur un fil tendu entre deux mondes. Celui qui m’a vu grandir, sans

notoriété, avec comme unique bagage l'amour d'une famille. Et celui qui a permis à mon cœur de continuer à battre, de façon automatique, saccadée, sans une goutte d'attachement.

J'installe Avery sur une chaise vide, pars récupérer nos affaires sans prendre la peine de saluer les collègues. Je mime un téléphone avec mes doigts à l'encontre de Gwen, qui me lance un regard outré. Je capte également les expressions étonnées des collègues masculins, qui ne perdent pas une miette de la situation. Volontairement, je les ignore tous et me contrefous de leur avis et des jacasseries que notre départ risque d'occasionner.

– Allez, petite dévergondée, on rentre à la maison, annoncé-je à Avery en lui enfilant son manteau.

– La maison ? glousse-t-elle avec une tristesse qui m'étonne. Je ne me suis jamais sentie chez moi quelque part. Jamais.

Alors que je la soutiens en foulant le trottoir, une bourrasque de vent froid s'imisce sous ma chemise et fait frissonner ma peau. Je presse un peu plus Avery contre mon flanc et prends de plein fouet la couleur rouge du feu tricolore face à moi.

Je plonge dans mon passé. La chute est vertigineuse, l'atterrissage incroyablement douloureux...

Enlever les mauvaises herbes, je déteste ça. Mon père me colle toujours cette mission l'été alors que je n'ai qu'une envie, traîner avec mes potes. Bientôt, je serai majeur et je prendrai n'importe quel boulot pour gagner un peu d'argent pour voyager. L'Amérique du Sud, l'Australie, l'Asie. Découvrir des cultures différentes, des paysages à couper le souffle et, surtout, marcher. Découvrir le monde à pied. Voilà mon rêve. Les kilomètres ne me font pas peur et je suis plutôt solitaire. Mis à part mes parents et mes trois sœurs, rien ne me retient ici. Depuis que Claire m'a largué pour une raison obscure, il est hors de question que je reste dans cette ville merdique. Il me reste un an à supporter les cours soporifiques du lycée et les chamailleries de Lindsay et Meredith, mes deux frangines en pleine crise d'adolescence.

Je me redresse, fais craquer mes genoux, et, les mains pleines de mauvaises herbes, je pousse du pied le portillon pour les jeter dans les sacs de déchets verts sur le trottoir.

Notre petite maison ne paie pas de mine, en bordure de nationale ; elle m'offre tout de même un nid assez douillet. Le jardin de quelques centaines de mètres carrés accueille nos soirées familiales l'été et nos parties de jeux. Mais si ma mère pouvait arrêter de planter des fleurs partout, je lui en serais reconnaissant. Je fais le tour du pavillon pour atteindre le bosquet du bout de la parcelle. Entre les tiges des rosiers, je tente d'arracher les chardons, et un frisson me glace soudainement. Dans le ciel, un ballon de baudruche rouge s'envole. La ficelle pend. Et, au même instant, un crissement de pneus effrayant retentit...

Un coup de coude dans les côtes m'extrait du plus atroce de mes souvenirs. La profonde culpabilité que je ressens depuis quelques années ne me quitte pas.

– C'est moi qui bois et c'est toi qui as une mine de déterré ! s'exclame Avery en me pointant du doigt.

J'aurais dû me bourrer la gueule aussi, pensé-je avec amertume.

Dans les effluves de l'alcool, la douleur se perd. Alors que dans la sobriété, elle reste juste devant moi.

Sans prendre la peine de revenir à la voiture d'Avery garée à quelques rues d'ici, je hèle un taxi, qui s'arrête à nos côtés. Nous nous glissons sur les sièges passagers ; je donne l'adresse au conducteur et pose mon front contre la vitre.

Ce soir, le Carter sarcastique a disparu. Ne restent que les plaies, les cicatrices et cette saloperie d'existence qui n'a aucun sens. Et puis, sur mon épaule, la tête d'Avery se pose. Je me tourne pour la regarder. Ses cheveux chatouillent mon visage, sa respiration profonde m'annonce qu'elle dort et ses petits ronflements me font sourire.

Demain matin, je remettrai mon costume de mec séducteur, hautain et arrogant. Mais pour le moment, je n'en ai pas la force. Alors, le temps du

trajet, je mets ma tête contre la sienne et me laisse bercer par sa présence...

OceanofPDF.com

21

Avery Jones

Un rayon de soleil me nargue alors qu'un marteau piqueur sévit rageusement dans ma boîte crânienne. J'écrase mon oreiller sur ma tête avec le vain espoir de faire disparaître cette sensation effroyable. Je n'aurais pas dû boire autant, c'est une certitude. La combinaison de l'alcool, de la chaleur, de la fatigue et d'un estomac vide ne fait pas bon ménage.

Sans oublier la présence de Carter.

Des bribes de la soirée me reviennent en mémoire. L'ascenseur, Clifford posant sa main sur mon épaule, et le regard chargé de désir de Carter. Un frisson me parcourt et je resserre la couette autour de moi. Sans me soucier de mon apparence de panda à l'agonie, je me frotte le visage pour essayer de chasser la barre au milieu de mon front et de rassembler mes idées. Des odeurs se faufilent dans mes narines et me soulèvent le cœur. Le goût de la pomme, mêlé à celui de la vodka, me revient en bouche, en même temps que celui du whisky. D'autres odeurs se rappellent à moi, le parfum viril de Carter, à la fois boisé et délicieusement épicé. Et je me revois m'élancer sur la piste de danse improvisée, je sens les corps se presser autour de moi, l'odeur de sueur rance. Grisée, seule, possédée. À ce souvenir, j'ai envie de disparaître, imaginant déjà mes collègues en train de se moquer de ma démonstration façon Shakira *low cost*.

Qu'est-ce qui t'a pris ? me fustigé-je.

S'il y a bien quelque chose que j'ai appris depuis de longues années, c'est à me contrôler en toutes circonstances. Un mec débarque, un beau

gosse gonflé à la testostérone et mon cerveau se met sur off. Carter bouscule mes habitudes, mon quotidien et mes principes, et me voilà ivre, dès la fin de notre première semaine de cohabitation.

Moi, Avery Jones, j'ai bu deux, trois verres tout au plus, et j'ai perdu le contrôle de la situation. Qu'est-ce qui m'a pris ?

Ma gorge se serre douloureusement. Le verre de trop, le verre de plus, celui qui fait qu'on oublie tous ceux qui ont précédé et tous ceux qui suivront. Mon père s'invite dans mon esprit et son image se superpose à celles de mes collègues. Sans prévenir, mes pensées me plongent des années en arrière. Je ne me souviens presque plus de ce à quoi il ressemblait quand il était à jeun, comme si j'avais remis définitivement cette vision du père idéal. Celui qui paie des cours de danse, qui participe aux kermesses, qui n'oublie pas sa fille à l'école un soir sur deux. Celui dont les yeux brillent de fierté et de tendresse pour sa progéniture. Pas rougis par les relents d'alcool bas de gamme. Il est hors de question que je devienne comme lui. Mes ongles s'enfoncent dans la chair de mes cuisses nues. Hier soir, il aurait pu se trouver dans le pub, attablé avec ses copains de beuverie, devant la cinquième tournée de bière ou de scotch, l'humour gras, les remarques déplacées à la gent féminine, les gestes gauches. Pathétique. Oui, il avait une raison de tomber dans l'alcool, j'aurais dû lui suffire. Il aurait pu se relever, se battre pour sa famille quand il a perdu son boulot. J'aurais tellement voulu qu'il le fasse, mais il en a été incapable et notre vie a volé en éclats. Les souvenirs reviennent violemment me percuter.

La porte s'ouvre sur deux policiers. La mine grave, le regard consterné. Ma mère frotte ses mains sur son tablier, fronce les sourcils, ne les invite pas à entrer. D'instinct, je sens que quelque chose de grave se passe et je retiens mon souffle. Maman me garde derrière elle, refuse que je sois mêlée aux affaires de grands, comme elle dit.

- Madame Jones ? questionne le plus jeune.
- Elle-même.

Ses mains se flanquent sur ses hanches, elle est prête à encaisser, à entendre que son mari a, une nouvelle fois, été interpellé. Ce n'est pas la première fois que les *bobbies* se présentent à nous ; mon père a le sang chaud et le poing facile. Pour un oui ou pour un non, pour un penalty raté, pour un échange un peu vif. Il dit que les marins pêcheurs ont besoin de se réchauffer après de longues heures passées sur le pont du navire à tirer les filets ou dans la cale à trier les poissons. Il sort le même argument, même maintenant qu'il travaille sur un des immenses bateaux qui relient la France à l'Angleterre. La bagarre, ça réveille un homme, lui rappelle à quel point c'est bon d'être vivant. Il aime bien se battre, user de ses poings, mesurer sa virilité.

– C'est votre mari...

– Je m'en doutais, le coupe-t-elle. Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

Géné, le policier regarde son collègue, lui passe le relais. C'est encore plus grave que ce qu'on pouvait penser. Je voudrais serrer la main de maman dans la mienne, mais je n'ose pas bouger. Le vieux policier à la moustache coule sur moi un regard où se mêlent la tristesse et la pitié. Je me demande s'il devine ce que sera l'avenir de cette petite fille blonde aux grands yeux bleus. Il reporte son attention sur ma mère et adopte un ton grave, celui qu'on garde quand les nouvelles sont très mauvaises, mais qu'on ne veut pas que les gens pleurent.

– Votre mari a eu un accident sur le ferry, reprend-il. Il a été transporté dans un état critique à l'hôpital ; laissez-nous vous y conduire... Y a-t-il quelqu'un qui puisse garder votre fille ?

Ma mère manque de tomber, son visage pâlit dans l'instant.

– La voisine, lâche-t-elle d'une voix blanche.

Aucun son ne sort de ma bouche, alors qu'on m'entraîne hors de l'appartement, où mon cahier de devoirs est encore posé sur la table de la cuisine et où le café de ma mère attend d'être bu...

Un café, il me faut un café. Et une aspirine. Je reviens péniblement au moment présent. Mon père n'est pas mort ce jour-là, il est revenu. Mais jamais vraiment. Un bras hors d'usage, et l'alcool comme seul refuge.

Je ne lui ressemblerai jamais, me répété-je comme un mantra pour me calmer.

Mes mains se contractent et se tordent, mes ongles s'enfoncent nerveusement dans la chair tendre de mes cuisses. Ce n'est qu'au bout de plusieurs secondes que je me rends compte que je ne porte rien. Je ne me rappelle ni comment ni avec qui je suis rentrée chez moi et encore moins de m'être déshabillée avant de me coucher. Des flashes crépitent dans mon cerveau, allument d'inquiétants signaux d'avertissement. Carter et moi dans l'ascenseur, Carter et moi dans le pub bondé, Carter et moi sur la piste de danse.

Carter et moi...

Nos corps qui se cherchent et se trouvent, ma tête sur son épaule, son souffle brûlant ma peau. Un frisson me parcourt l'échine lorsque je réalise que ce n'est pas seule que je me suis couchée, mais que nous avons, lui et moi... Je revois son visage penché au-dessus du mien, son regard si profond que je n'avais qu'une envie, voir s'y allumer l'étincelle du désir.

Souviens-toi, Jones, souviens-toi, grogné-je.

Mes doigts pressent mes tempes alors que je remonte le cours de ma soirée. Mais c'est le trou noir... Après la piste de danse, il ne me reste rien que cette sensation de ma tête contre la sienne. Un long gémissement m'échappe et je me retiens de martyriser le matelas de mes poings tandis qu'une première pensée émerge.

J'ai couché avec Carter !

Et la deuxième certitude qui s'invite sournement dans mon esprit quelques secondes après.

Oh, mon Dieu ! J'ai couché avec Carter Blanchais et je n'en ai aucun souvenir.

J'ignore d'ailleurs ce qui est le pire des deux, de ne pas avoir su contrôler mes pulsions charnelles ou d'avoir été beaucoup trop saoulé pour me rappeler quoi que ce soit. En bien ou en mal, de surcroît. Dégrisée, je me lève et ausculte mon corps à la recherche de signes évidents. Mais rien

de notable, pas de suçon dans le cou ni de trace douteuse. Rien, si ce n'est cette sensation d'avoir fait une belle erreur. Mon reflet dans le miroir de ma chambre me fait peur. Je n'aurais pas une mine plus épouvantable si j'avais combattu un lion à mains nues. Je souffle plusieurs fois, aveuglée par la lumière matinale.

Ce qui est fait est fait, me souffle ma conscience.

Ma grand-mère disait toujours qu'il ne fallait rien regretter, que les remords pourrissaient la vie aussi sûrement qu'un ver gangrène un fruit.

Là, Jones, tu as fait fort quand même. Carter Blanchais... Tu ne pouvais pas coucher avec un autre mec...

Je me donne deux légères gifles sur les joues pour me réveiller définitivement et me punir de ma bêtise. Au moins, nous allons pouvoir tourner la page, puisque toute tension sexuelle aura disparu entre nous. Je lui suis reconnaissante de ne pas être resté dormir avec moi, de nous épargner le côté malaisant du lendemain matin. S'il est regrettable que je ne m'en souviene plus, cela ne viendra plus parasiter nos relations professionnelles. La tension sexuelle entre deux individus ne mène jamais à rien de bon.

Est-ce que je m'en veux ? Évidemment. Une telle chose n'aurait jamais dû se produire, mais il est trop tard pour se lamenter longuement. Nous avons couché ensemble, on est tranquilles de ce côté-là. Cela devait arriver à un moment ou à un autre ; aussi imbuvable que soit Carter Blanchais, il est indéniable que cet homme m'attire comme un aimant. Envoûtant, charismatique, irrésistible. Il fascine aussi sûrement qu'une lampe les papillons de nuit, sait allumer et réveiller le désir en un claquement de doigts. Maintenant que nous avons couché ensemble, nous allons pouvoir nous concentrer sur le travail, et tant mieux si je n'en ai aucun souvenir, je suis persuadée que ça n'en valait pas la peine.

Déterminée, j'enfile un pyjama confortable et sors de ma chambre sans me soucier de mon apparence. Je suis persuadée qu'il sera soulagé que je ne lui fasse pas le coup de la fille enamourée qui cherche à remettre le couvert,

ou qui s'accroche à lui pour obtenir un second rencard. Même pas besoin d'en parler.

Ce qui est fait est fait.

Il me faut un café pour me réveiller et vaincre ce terrible mal de tête qui m'assaille. Rien de tout cela ne serait arrivé si j'avais mangé un morceau avant de boire hier. Finalement, la douche attendra, je pense d'abord à mon estomac. Je me sens encore vacillante, et peine à me diriger jusqu'à la table. Carter a dressé un vrai brunch. Œufs au bacon, toasts grillés, haricots rouges, salade de fruits. Que se passe-t-il ? Qui a pu préparer un tel festin ? Cela ne peut quand même pas être le mannequin, habitué à ce qu'on lui serve du tout cuit dans la bouche ? L'étonnement marque les traits de mon visage.

– Jones, enfin debout, j'allais venir vous réveiller, lance Carter, qui semble parfaitement en forme.

Il m'observe de la tête aux pieds, mais il se garde de tout commentaire.

– Qui a préparé tout ça ? demandé-je, en désignant le brunch présenté sur la table.

– Je pensais juste que vous en auriez besoin, déclare-t-il.

Son ton ne me permet pas d'interpréter ses propos, de savoir s'il est de nouveau dans la provocation ou non. Je déglutis péniblement, feignant de ne pas comprendre à quoi il fait allusion ; s'il souhaite que nous évoquions ses exploits au lit, il risque d'être déçu puisque je n'en ai absolument aucun souvenir.

– Merci, lancé-je, en m'asseyant, déterminée à ne pas revenir sur ce qui s'est passé la nuit dernière.

Pas si je peux l'éviter en tout cas...

Carter Blanchais

Dans son pyjama molletonné, les cheveux en vrac, le maquillage dégoulinant sur la peau pâle de ses pommettes, Avery ressemble à un oisillon tombé de son nid. Mais ce petit animal n'a rien d'inoffensif, croyez-moi !

Le samedi matin, la tradition familiale des Blanchais consistait à bruncher tous ensemble, réunis autour de la table à parler de la semaine écoulée et de celle à venir. Ces instants simples restent les plus heureux de mon enfance. Ils me rassurent et m'enveloppent d'un peu d'affection lorsque la solitude débarque.

En déplacement professionnel, bien souvent encore éméché de la veille, je me contentais d'un café serré et d'une aspirine. Mais ici, une certaine routine s'installe et me donnerait presque envie de déposer mes bagages le temps de me ressaisir.

Alors qu'elle s'installe autour de la table en se servant copieusement, je repense à notre retour du pub. Après avoir été déposés par le taxi devant son immeuble, nous avons dû gravir l'escalier et elle n'est pas du genre coopératif. Bien loin d'obéir et de se tenir tranquille le temps de l'ascension, elle a failli se rompre le cou à plusieurs reprises en sautillant comme un lapin. J'ai dû la porter sur mon épaule pour monter jusque chez elle et, une fois dans sa chambre, j'ai été touché par sa fragilité. Alors qu'elle était recroquevillée sur son lit, vulnérable et à fleur de peau, je suis resté à ses côtés.

– Où avez-vous appris à cuisiner le petit déjeuner anglais par excellence ? me questionne-t-elle en dégustant les haricots rouges. Les Français mangent plutôt sucré le matin : croissants, confiture...

Son information sur ma nationalité se trouve exacte ; néanmoins, elle n'a pas poussé son investigation plus loin.

- Vous n'avez pas assez creusé dans mon passé, boss, lâché-je, badin.
- Je m'occupe de votre avenir, pas de votre histoire de vie.

De toute évidence, les effluves de l'alcool n'ont pas altéré son sens de la repartie. Ce samedi matin risque de se dérouler sous les auspices de la taquinerie. J'enfourne un morceau d'œuf, me félicite de sa cuisson impeccable et chasse le souvenir de Dana dégustant son omelette au jambon parsemée de gruyère râpé.

– Alors ? me relance-t-elle en se resservant. Votre talent culinaire est surprenant.

Elle n'ajoute pas « venant d'un type dans votre genre », mais j'entends tout de même sa réflexion dans le sourire narquois qui maquille ses lèvres insolentes.

– Vous n'avez pas encore vu tous mes talents, lui certifié-je avec un petit sourire en coin.

Visiblement, elle a compris que ma remarque n'était pas innocente, car elle hausse les yeux au ciel et m'adresse une expression dénuée d'intérêt. Pourtant, hier soir, elle ne semblait pas si insensible à mon attribut digne des dieux grecs.

– Si je ne m'en souviens pas, c'est qu'ils ne doivent pas être si impressionnants, riposte la reine des glaces en haussant les épaules.

Qu'est-ce qu'elle raconte ? C'est normal qu'elle ne soit pas encore convaincue. Je n'ai pas eu le temps de la combler puisque son amie a débarqué ! Si seulement elle était arrivée une demi-heure plus tard...

Effectivement, lors de ma première soirée chez elle, ma serviette de bain a glissé, dévoilant mon corps nu. Si ma poutre ne l'a pas marquée, c'est uniquement parce qu'elle n'a pas osé la lorgner.

– Je peux y remédier tout de suite, déclaré-je en me levant.

D'un geste, je dénoue ma ceinture et ouvre le bouton de mon jean.

– Ne vous donnez pas en spectacle, Carter. Écoutez, nous avons couché ensemble une fois et cela ne se reproduira pas. Maintenant, nous pouvons commencer une relation professionnelle en toute tranquillité sans qu'interviennent nos attirances réciproques.

Son ton détaché, sa manière de revenir au travail et cette révélation me surprennent. Mais pas autant que ses derniers mots. Cette petite coquine d'Avery est donc attirée par moi. Évidemment, mon ego se gonfle face à cet état de fait mais retombe comme un soufflet.

Si j'ai culbuté ma boss, pourquoi ne m'en souviens-je pas ?

Surtout que j'ai bu uniquement un verre et suis clean avec la cocaïne depuis quelques semaines.

– Nous deux, c'était comment ?

Ma question la prend au dépourvu, elle se racle la gorge, déglutit et se dandine sur sa chaise. Volontairement, elle évite mon regard et se concentre sur la tasse de thé qu'elle se sert.

– Aucune idée.

Elle n'a aucun avis sur ma performance. Pourtant, je suis endurant, persévérant et ultra-doué. Je suis un putain de créateur d'orgasmes !

– Vous plaisantez ? m'offusqué-je alors.

– Je ne me rappelle plus rien, déclare Avery, laconique.

Je manque de m'étouffer avec mon café et m'indigne.

– Vous êtes en train de me dire que vous ne vous souvenez de rien non plus ?

Je gratte la barbe sur mon menton, tente de réfléchir au mieux en repassant le film de cette semaine écoulée. Mais à aucun moment, je ne me vois pénétrer l'intimité d'Avery. Aucun gémissement féminin, aucune sensation de libération spermatozoïdale. Le néant. Ma sentence est irrévocable, Avery Jones n'a pas allumé ma torche et encore moins enflammé mon totem. À l'instar de *Koh Lanta*, son île reste vierge du mémorable Carter Blanchais.

– Nous n'avons pas couché ensemble, je suis catégorique, déclaré-je fermement.

Je me rassieds, pioche dans le plat un morceau de bacon et le mastique, triomphant.

– Parce que je ne me souviens pas de nos ébats, vous proclamez qu'ils n'ont pas eu lieu ? insiste-t-elle en croisant les bras sous sa poitrine.

Évidemment, mes yeux remarquent son absence de soutien-gorge et ses tétons qui pointent sous l'étoffe. Cette vision se loge dans mon corps, le fait tressaillir et assèche ma gorge. Mon envie de lui arracher ce haut, de plonger entre ses seins et de les mordre est le gage de notre non-relation sexuelle. L'intonation désappointée de sa voix encore ensommeillée résonne à mes tympans et m'alerte quelque peu.

– Êtes-vous déçue de ne pas avoir couché avec moi, miss Jones ?

Ses joues se colorent d'un rose, ses yeux s'écarquillent et son mutisme atteste de la véracité de mon propos. De toute évidence, malgré mon arrogance et mon assurance sans faille, Avery Jones ne peut s'empêcher de me désirer. Malgré son âge quelque peu avancé, je dois avouer que son corps ferme, son caractère bien trempé et son charme glacial attisent mon intérêt. Qui plus est lorsqu'on me repousse... Le challenge me galvanise.

– Moi ! Mais... Pas du tout ! Vous divaguez. C'est l'abus de masturbation qui vous monte à la tête.

En plein dans le mille, je suis la flèche qui atteint le cœur de la cible et remporte la partie.

– Osez nier que je vous attire, susurré-je en m'approchant d'elle.

Un frisson la fait tressaillir, une flamme prend vie dans ses iris polaires, la glace se craquelle et nos lèvres se rapprochent. Alors que je suis à un doigt de l'embrasser, la foutue sonnerie de l'entrée résonne. Encore !

– Ne réponds pas, murmuré-je pratiquement contre ses lèvres.

Je sens son souffle, perçois son trouble, lui laisse la possibilité de succomber au plaisir ou d'y renoncer. Choisira-t-elle de remettre son armure ou d'ôter son carcan ?

Mes doigts viennent frôler son cou ; sa peau douce frissonne sous la mienne ; cet indéniable attrait que nous exerçons l'un sur l'autre semble prendre le pas sur tout le reste. Sur la bienséance et l'image que l'on reflète. Celle que nous avons bâtie avec soin et qui ne doit pas se ternir. Quoi qu'on puisse en dire, et ce malgré les jugements, nous ne sommes pas ce que nous montrons à la société.

Oui, je suis mannequin, dragueur invétéré, accro aux contrats luxueux et farouche défenseur de la sexualité débridée, mais je suis aussi un homme trimballant un lourd fardeau. Une putain de culpabilité qui me ronge de l'intérieur. Et Jones porte le même genre de poids sur ses épaules. Je le sens sans parvenir à l'expliquer.

Plusieurs coups sont frappés contre le montant en bois. De toute évidence, la personne derrière la porte ne partira pas de sitôt. Avery détourne son regard du mien et rompt notre lien. Je me recule, m'adosse au dossier de la chaise et avoue ma défaite cuisante. L'inconnu gagne. Du moins, pour cette fois, puisque la partie est bien loin d'être terminée.

En remettant de l'ordre dans ses longs cheveux blonds désordonnés, Avery prend le temps de passer une serviette humide sur son visage et de frotter les traces du maquillage d'hier soir. Enfilant un trench beige qu'elle noue sur son pyjama, elle arbore une allure élégante qui ne m'échappe pas. Déterminée, elle déverrouille la serrure et ouvre la porte.

– Jones ! Votre téléphone est éteint ! tonne Dan en pénétrant dans l'appartement.

Si sa présence m'étonne, je n'en laisse rien paraître et le salue d'un signe de tête en terminant de boire mon café.

– Je n'ai plus de batterie, se justifie Avery. Que se passe-t-il ?

– Une grosse tuile et pas des moindres, tempête son chef qui est au bord de l'apoplexie.

– Assieds-toi, lui proposé-je. Vu ton âge et ton surpoids, tu risques de nous déclencher un AVC.

Je reçois un regard assassin d'Avery et un pâle sourire poli de Dan.

– Le bateau de pêche des O'Malley a disparu en mer. Et le corps sans vie du grand-père a été repêché ce matin par les garde-côtes.

Ce dossier traité par Avery est complexe et lui vaut quelques soucis depuis mon arrivée. Pourtant, face à son visage baigné de tristesse, je comprends que ce n'est pas le côté professionnel de la situation qui l'impacte mais le départ de ce monsieur.

– Et les créanciers se lèchent les babines, termine-t-elle d'une voix blanche en fronçant les sourcils.

Après cette annonce détonante et passée la surprise de ma boss, je les écoute vaguement pendant les minutes qui défilent. Me sentant inutile, je décide d'enfiler ma tenue de sport pour ne pas me rendormir. Pour décharger ma frustration, j'évacue ma testostérone en rejoignant le parc à vive allure.

Je laisse les deux rabat-joie organiser un plan d'attaque et foule le trottoir à vive allure. Vissant mes écouteurs dans les oreilles, je pousse le volume au maximum et vide mon esprit de tout ce qui l'encombre.

Il me faut conserver la tête froide pour parvenir à mon but et retourner à ma vie dorée. Celle qui me tient éloigné de ma famille et de ce deuil que je n'ai toujours pas commencé. Tout paraît tellement plus simple lorsque l'on occulte la vérité...

OceanofPDF.com

Avery Jones

Prise d'une soudaine tristesse, je raccroche le téléphone. Dès le départ de Dan, j'ai attrapé le combiné pour présenter mes condoléances. Les mots de Ryan O'Malley m'ont profondément ébranlée, tout comme son désespoir qui débordait dans les trémolos de sa voix. Les vagues semblent l'avoir emporté, en même temps que son grand-père. Et moi, pendant qu'il pleurait l'homme qu'il aimait tendrement, avec qui il avait passé tout son temps depuis son plus jeune âge, je lui expliquais le discours qu'il devrait tenir face aux médias. Lui, l'homme de la mer, si fort, si robuste, paraissait perdu, avec un chagrin plus grand que lui. Je lui distribuais des conseils et des recommandations, le préparant à affronter ces requins qui ne manqueraient pas de rappliquer pour tenter de couler la boîte, ou mieux racheter les morceaux de l'entreprise à bas prix au regard de la situation. La raison s'opposant au cœur. Je n'ai pas pu rester professionnelle et lui ai avoué à quel point sa peine me touchait.

– Venez, Jones, on va dîner quelque part, me lance Carter.

Je lève la tête dans sa direction et croise ses yeux. Pour une fois, aucune lueur sarcastique n'y brille. Si sa phrase ressemble davantage à un ordre qu'à une question, sa voix elle est chargée d'empathie et de sollicitude. Silencieuse, je hoche la tête, en esquissant un faible sourire. Cela ne pourra pas me faire du mal de me changer les idées.

– Et c'est moi qui régale, assure Carter face à mon mutisme.

– Si c'est vous qui payez, ça change tout, m'efforcé-je de plaisanter.

En même temps que je rassemble mes esprits, j'éteins mon ordinateur portable avant d'aller chercher mon sac et mon manteau. Nous ne prenons pas la voiture qui est restée devant l'agence, à la suite de mon petit lâcher-prise d'hier soir et nous engageons sur les quais, le long de la mer déchaînée. Je prends une profonde bouffée d'air, retrouve mon souffle. Nous marchons côte à côte, dans le vent du soir qui se lève. Carter respecte le temps qu'il me faut pour sortir d'un chagrin qui n'est pas le mien, sans chercher à encombrer l'espace de ses bavardages et de ses piques. Je le laisse m'entraîner dans le restaurant de son choix ; je m'attendais à un trois-étoiles et suis surprise de le voir pousser la porte d'un fish and chips sans prétention.

- Après vous, m'invite-t-il cérémonieusement.
- Moi qui m'attendais à un gastronomique et à pouvoir commander les mets les plus chers de la carte, plaisanté-je.
- Une femme vénale, évidemment, ironise Carter.
- Gourmande et gourmet, cela suffira, rétorqué-je.
- L'un n'empêche pas l'autre.

Le serveur nous invite à le suivre, et nous installe contre la baie vitrée, ce qui nous permet de profiter de la vue sur la mer. Les vagues se déchaînent, et les rouleaux blancs percutent les galets. Autour de nous, il n'y a que deux tables d'occupées par des gens d'un certain âge, et je comprends mieux le choix de Carter. Du calme et de la tranquillité. Alors qu'il étudie le menu, c'est lui que j'observe. Tout semble confus dans ma tête, et les effets de cette nuit désastreuse se sont dispersés avec l'arrivée tonitruante de Dan et l'annonce du décès de Brody O'Malley.

Les frites sont grasses, le poisson croustillant et la bière fraîche. Mon appétit s'est réveillé à la seconde où une assiette copieusement garnie est apparue devant moi ; je n'avais rien pu avaler depuis le brunch de ce matin. Je découpe un morceau de cabillaud pané et le porte délicatement à ma bouche.

- Je peux savoir ce que vous faites ? m'interroge Carter, un sourcil levé.
- Pardon ?

Je ne comprends pas le sens de sa question et le dévisage, circonspecte, me demandant ce que son esprit tortueux va encore pouvoir inventer.

- Des frites, ça ne se mange pas comme si c’était du caviar, soupire-t-il.
- Je n’ai jamais mangé de caviar, avoué-je.

Il plonge une poignée de frites dans le ketchup et les enfourne avec ses doigts. Son attitude puérile me donne envie de rire.

– Heureusement qu’il n’y a pas de paparazzi dans le coin, sinon il se ferait un plaisir de vous photographier la bouche grande ouverte, et du ketchup dégoulinant le long du menton.

En même temps que je parle, mon index essuie la trace rouge au coin de ses lèvres. Surprise par mon propre geste, je m’empresse de retirer mes doigts. Une lueur d’étonnement s’allume dans ses prunelles sombres. Je déglutis, me fustigeant de mon audace spontanée. Et totalement inappropriée.

– Ça ne vous ferait pas de mal de vous salir un peu les mains. Je vous promets que ça fait du bien de lâcher prise, parfois.

Circonspecte, je hausse les épaules.

– Je crois que j’ai eu mon quota cette nuit.

Avec mes ridicules déhanchés sur la piste de danse au Cambridge...

Mon image a été largement égratignée par mes écarts. La gêne colore mes joues, et je pousse un soupir. Je suis surprise que Carter n’en profite pas pour me rappeler ces souvenirs humiliants.

Ostensiblement, je plante ma fourchette dans une pomme de terre et la grignote du bout des lèvres.

– Non, non, ça ne va pas du tout, assure-t-il, en secouant la tête.

Sans prévenir, il s’empare d’une frite dans mon assiette et la plonge dans la sauce tomate avant de la tendre dans ma direction. Comme si j’allais accepter qu’il me donne la becquée. Je pince fermement les lèvres.

– Allez, *boss*, insiste-t-il, joueur.

Face à sa bonne humeur, je décide pourtant de lâcher prise et accepte de déguster la pomme de terre qu’il me tend. La sensualité ne m’échappe pas, et je reconnais que je suis tentée un instant de lécher son doigt. Pensée complètement ridicule et déplacée.

– Votre père est un marin ? me demande-t-il soudain.

J’ai un mouvement de recul face à sa question qui me prend au dépourvu. Il a tapé dans le mille, et je doute que ce soit purement par hasard. Carter Blanchais est sans doute plus observateur que je veux bien le reconnaître. Il sent les choses avant qu’elles ne soient formulées.

– Qu’est-ce qui vous fait croire cela ? rétorqué-je, en essuyant les coins de ma bouche avec la serviette en papier.

– Vous ne niez pas ?

Cette joute verbale peut durer longtemps, je le sais. Et pourtant ce soir, je n’ai pas envie de jouer. Pas aujourd’hui, pas après avoir appris qu’un homme que je respectais avait perdu la vie en mer, pas après avoir entendu le désespoir d’un homme de mon âge, aux trémolos dans la voix et de ne pas avoir su comment l’aider.

– Mon père était marin. Un point pour la perspicacité de Carter Blanchais.

– Cela me donne le droit de finir votre assiette ? m’interroge-t-il, amusé.

– Absolument pas ! Hors de question.

J’attrape une poignée de frites, que je m’empresse de fourrer dans ma bouche avant qu’il ne lui prenne l’idée de me la voler. Carter ne semble jamais rassasié, et ce quel que soit le domaine dont il s’agisse.

- À quoi pensez-vous ? me demande-t-il.
- Vous n’arrêtez jamais avec les questions ?
- Non, jamais, reconnaît-il.

Sans aborder de sujets d’ordre trop privé, nous passons la soirée à discuter de tout et de rien, et de façon fort agréable, je dois l’avouer. J’apprends à le connaître et, quand il ne joue pas les beaux gosses pervers et immatures, seulement obnubilé par sa carrière et son nombril, Carter a de la conversation, et des anecdotes incroyables sur les lieux traversés. Ce soir, devant une bière et un plat rustique, je découvre une autre facette de sa personnalité. Il m’avoue que sa mère anglaise a toujours rêvé de voyager mais qu’elle n’a jamais eu l’occasion de partir plus loin que de l’autre côté de la Manche. Durant ses virées autour du monde, Carter buvait, sortait, flirtait avec beaucoup trop de femmes, mais toujours il s’accordait un instant hors de cet univers factice. Il s’octroyait quelques minutes pour s’asseoir sur un banc et regarder les passants, pour boire un café en terrasse, et se promener sans but dans les rues. Là où les autres mannequins ne sautent de l’avion que pour l’hôtel puis pour les podiums ou les séances photos, lui, l’espace d’un moment, savourait sa chance. Contre toute attente, l’image d’un Carter uniquement superficiel se déchire, et je me surprends à vouloir en voir davantage.

– Merci pour cette soirée, lancé-je avec un sourire. Sincèrement, Carter, cela m’a fait du bien. Beaucoup de bien.

Il ne semble pas très à l’aise avec mes remerciements et hausse les épaules, comme si cela n’était rien. Mes pensées, grâce à lui, ont pris un tour beaucoup plus plaisant et, sans oublier les O’Malley, je me surprends à sourire. Carter Blanchais gagne à être connu, mais jamais je ne lui avouerais, sa tête ne passerait plus les portes. Après avoir partagé un dessert, nous prenons le chemin du retour, le cœur un peu plus léger, grisés par l’air frais.

- En Angleterre, il fait bien plus froid qu’en France, me provoque-t-il.

Avant d'avoir eu le temps de protester, un homme assis sur le banc bondit et m'agrippe le bras, m'arrachant un cri de surprise mêlée à la stupeur. Si je n'avais pas été lancée dans une conversation à bâtons rompus sur l'éternelle compétition entre la France et l'Angleterre, j'aurais vu ce type avant qu'il ne me saute dessus. D'habitude, je prévois, j'analyse, je ne sors même jamais sans regarder autour de moi. Il empeste le whisky, le vin premier prix qu'on trouve dans les bouteilles en plastique, la sueur et le tabac froid. Mon cœur se soulève quand il me souffle au nez son haleine pestilentielle. Il titube, tient à peine sur ses jambes, et s'appuie de tout son poids sur mes épaules. Des paroles confuses jaillissent de sa bouche. Ses yeux rouges, hagards rencontrent les miens une fraction de seconde avant que Carter ne l'éloigne.

– Lâche-la, mec ! ordonne-t-il.

Loin d'obéir, il resserre sa poigne et, parmi les mots incompréhensibles qu'un alcoolique est capable de lâcher, il me semble reconnaître mon prénom. Sans hésiter, Carter s'interpose et repousse vivement l'homme, qui s'écroule sur le sol. Il ne se redresse pas, grogne quelques insultes en tendant son poing serré, mais ne trouve pas la force de se relever. Il reste au sol, vautré dans une position grotesque.

– Venez. On y va, l'imploré-je, en m'accrochant à lui, comme à une ridicule bouée de sauvetage.

Nous n'avons pas fait quelques pas qu'il me pose la question que je redoutais. Lui aussi a entendu le pochetron m'appeler par mon prénom, avec une étrange familiarité.

– C'était qui, cet homme ? Il est complètement... Vous le connaissez ?

– Mon père, c'était mon père, avoué-je d'une voix blanche.

Carter Blanchais

Son père ? Le fameux marin dont elle parle à l'imparfait ? Bêtement, j'ai cru qu'il était mort et que l'annonce du décès du vieux O'Malley avait fait ressurgir la douleur de sa perte. C'est d'ailleurs dans cette optique que j'ai proposé ce repas au restaurant, parce que je connais la peine lorsqu'elle réapparaît sans crier gare.

Eh bien, je me suis lamentablement fourvoyé ! Parce que son père est bien vivant, certes dans un sale état de délabrement, mais ses organes semblent fonctionner. Bref, j'ai l'impression d'avoir été berné comme un bleu alors que d'habitude, c'est ma spécialité de tromper les gens.

– Merci, bredouille Avery encore tremblante.

Ses bras l'encerclent, ses épaules s'affaissent et elle jette des regards derrière elle tout en accélérant le pas. Avery a perdu de sa maîtrise, elle n'est plus cet iceberg imposant qui trône fièrement dans un océan sous un ciel bleu immaculé. Des morceaux de glace se détachent et chutent dans l'eau, dévoilant des failles, des aspérités.

– C'était normal de vous venir en aide, déclaré-je en haussant les épaules.

La moindre des choses, même. J'exècre la violence gratuite, les gestes menaçants et encore plus envers les femmes. Sûrement parce que j'ai des sœurs et qu'il m'est inconcevable qu'on leur fasse du mal.

– Ce n'est pourtant pas votre genre.

Son ton est celui que l'on emploie pour constater un fait sans y mettre la moindre émotion. Comme s'il était acté que je suis un pauvre type imbu et égoïste.

- D'aider ?
- D'agir en preux chevalier, dit-elle en esquissant un demi-sourire.
- Sûrement parce que vous ne connaissez pas tout de moi, déclaré-je.

Personne ne sait ce qui m'anime, ce qui m'effraie, ce que je planque au fond de mon âme. On peut me critiquer, me juger, me détester mais dénigrer un geste naturel, non. Justement, Jones a assisté à un trait réel de mon caractère. Carter le protecteur, celui qui préserve ceux qui comptent pour lui.

- En vivant avec une personne, on apprend énormément sur elle, annonce Avery en relevant son visage vers le mien.

Volontairement, je ne la regarde pas pour ne pas avoir à plonger dans le bleu déstabilisant de ses yeux. Instinctivement, je lui ai porté secours sans arrière-pensée. Elle aurait pu se débrouiller seule puisque ça n'a pas l'air d'être la première fois qu'elle croise son père dans cet état.

Reste à ta place, Blanchais, m'invectivé-je. Ne te dévoile pas et reste sur tes gardes.

- Surprenez-moi, Avery, lui proposé-je avec défi.

Je repars sur un terrain que je maîtrise, celui du jeu. Et le gain n'est autre qu'une bonne partie de jambes en l'air dans les règles de l'art. Sauvagerie, bestialité et jouissance à répétition. Du moins aimé-je à envisager cette récompense...

Quand le silence s'installe entre nous, je ne peux cependant pas empêcher mes pensées de traverser la Manche et de rejoindre une petite maison au bord d'une nationale empruntée par des camions. Depuis que je suis parti, à mes 18 ans, j'y suis rarement retourné, ne réussissant pas à passer au-dessus du drame qui nous a percutés. Mon but en signant des

contrats juteux reste le même, celui de payer une maison en bord de mer à mes parents. Qu'ils puissent quitter ce lieu chargé d'horreur, travailler moins et souffler, enfin. Mettre de côté les soucis financiers et s'octroyer une accalmie. Au quotidien, je leur apporte une aide à distance pour leur permettre d'aller à l'hôpital l'esprit un peu plus léger. J'emploie une femme de ménage pour soulager mes parents, mais j'ai bien conscience que cela ne suffira jamais à me racheter...

– Tu prends ton café noir dans un grand mug en le buvant à petites gorgées plongé dans tes pensées, commence Avery, les yeux fixant devant elle. La nuit, tu parles dans ton sommeil, qui est souvent agité, tu dors du côté droit en remontant la couverture sous ton menton mais en laissant une jambe au-dessus, liste-t-elle sans reprendre son souffle. Le sport te sert d'exutoire, tu cours pour vider ton esprit. Ton corps n'est qu'un outil de travail pour lequel tu te sacrifies. Les femmes, l'alcool, les soirées ne sont que prétextes à t'évader. Incroyablement à l'aise avec les enfants, tu t'en occupes naturellement. Ce qui révèle que tu sais prendre soin des autres avant tout. À l'extérieur, tu es un séducteur, hautain, fin stratège, malicieux, malin, effronté et dominateur. Mais à la maison, tu sembles différent, renfermé, cultivé, généreux, galant et déterminé.

Cette nana me coupe le sifflet tant ses mots dressent mon portrait avec justesse. Elle ne parle pas du nombre de mes abdominaux ni des centimètres de mon phallus et encore moins de ma gueule virile. Pas une parole sur mon corps alléchant et mon charisme naturel. Bizarrement, je ne m'en formalise pas, parce qu'elle voit au-delà de mon apparence, elle creuse pour découvrir ce qui se trouve en dessous de la couche de superficialité dont nous sommes tous affublés pour nous protéger. Et ce qu'elle met au jour me trouble légèrement. Personne n'a su voir tout cela derrière mon physique avantageux. Jusqu'à elle.

– Alors maintenant on se tutoie ?

La seule phrase que je peux prononcer avec une pointe de taquinerie pour masquer mon étonnement.

– Je t’ai surpris, remarque-t-elle en me donnant un coup d’épaule.

Jamais je ne le lui avouerai même s’il s’agit de la pure vérité.

– En fait, tu ne peux t’empêcher de m’admirer même la nuit, voilà ce que je constate, riposté-je en lui adressant un clin d’œil.

– Pas du tout !

Elle s’offusque mais semble avant tout gênée.

– Comment sais-tu pour l’histoire de la couette ?

Ne plus la vouvoyer paraît tellement plus simple et abolit la distance entre nous.

– Nous avons dormi dans le même lit, je te signale.

Une illumination me saisit, une envie s’empare de moi. Incontrôlable et troublante. Comme ce que j’éprouve pour elle.

– Une nuit, déclaré-je, soudainement plus sérieux.

– Oui, la première quand Sasha est venue avec ses enfants.

– Non, je veux dire, une nuit, insisté-je.

Elle s’arrête et me dévisage sans comprendre. Sa bouche s’ouvre pour reprendre une respiration, ses cils battent délicatement, ses cheveux forment un halo de lumière autour d’elle. Ses sourcils se froncent d’incompréhension.

– Tu ne peux nier cette attirance entre nous, dis-je dans un souffle rauque.

– Je... Quoi ? Mais... bredouille-t-elle.

Même mal à l’aise, Avery dégage un putain de charme fou. Son expression mutine sous son sérieux, le feu sous la glace, le désir qui se cache derrière la peur. Bien que j’éprouve encore du mal à la déchiffrer, je

devine des parcelles de son être qui me donnent envie d'en apprendre davantage. Je veux la voir se dévoiler, se mettre à nu.

– Avery, nous allons coucher ensemble. Je vais dévorer ton corps, t'amener à la jouissance, t'offrir un plaisir incommensurable.

Je la vois déglutir, ses yeux se posent sur ma bouche alors qu'elle mordille la sienne avec une sensualité qui éveille mon membre.

– Tu en as autant envie que moi, déclaré-je en réduisant la distance entre nous.

Mon corps frôle le sien, je perçois sa respiration qui s'accélère, et l'intensité qui brille dans ses prunelles représente, pour moi, une réponse positive. Mû par une pulsion fulgurante, je plonge sur ses lèvres sans ménagement et l'embrasse en oubliant toute forme de délicatesse. Comme si le temps nous était compté, je la plaque contre une façade, caresse sa langue, glisse mes mains sous son manteau. Elle s'agrippe à ma nuque, se presse contre mon bassin et répond à la hardiesse de mon baiser. Notre étreinte recèle toute la passion qui sommeille en nous depuis notre rencontre. Un mélange de domination et d'abandon.

Mes paumes se posent sur son ventre, dont la peau douce me grise, et glissent vers ses fesses, que j'empoigne. Comme le magma, je suis littéralement en feu et bouillonne.

– Carter, pas ici, gémit-elle contre ma bouche.

Putain, peu importe l'endroit tant que l'ivresse est là. Et Dieu sait qu'elle est au rendez-vous ! Néanmoins, je perçois la tension dans ses membres et décide de ne pas perdre une seconde. Je prends sa main dans la mienne pour franchir les quelques mètres jusqu'à son immeuble. La raison m'a déserté et seul l'instinct prend le dessus. Une fois la porte refermée, je ne deviens plus maître de la situation...

Avery Jones

À peine la porte de mon appartement refermée, Carter se jette sur moi, tel un prédateur fondant sur sa proie. Sauf que sa proie, ici, n'a rien d'une blanche colombe, fragile et innocente. Avec une ardeur insoupçonnée, ses lèvres s'abattent sur les miennes et je n'ai d'autre envie que de répondre à son baiser passionné alors que je m'étais promis de ne pas succomber. Et pourtant, ce soir, je me laisse aller pour oublier tout ce qu'il y a de sombre et de glacé dans ma vie. Sa langue rencontre la mienne et entame une danse aussi furieuse que sensuelle. Terriblement excitante. Il m'embrasse pour me posséder, pour m'avoir à sa merci. Sa proposition est un ordre. Il n'y a rien de doux ni de tendre entre nous. Je me retrouve aussitôt plaquée contre le mur, écrasée par le poids de son corps. Ses prunelles ancrées dans les miennes reflètent un désir primaire, presque animal. Cette nuit, Carter va me dévorer, je le sens, et des frissons d'excitation, bien plus que d'effroi, me parcourent tout le corps à cette simple pensée.

Une nuit, rien qu'une nuit.

Carter ne se retient pas, ses mains sont partout sur mon corps, se faufilent sous mes vêtements, me torturent de caresses. Je ne sais plus où donner de la tête, tant les sensations qui m'envahissent me font perdre pied. Il me tient si fort contre lui que je peux à peine esquisser un geste dans sa direction, alors même que je voudrais moi aussi ôter les épaisseurs qui m'empêchent de découvrir sa peau, de la goûter. Mon souffle est court, les battements de mon cœur irréguliers. Il finit par se détacher de mes lèvres un instant.

– Avery, murmure-t-il de sa voix grave et sensuelle, je vais te faire crier... Comme on ne t’a jamais fait crier...

Je déglutis ; ces mots sonnent comme une promesse et j’en oublie toute l’arrogance que ses propos contiennent. Carter est sûr de lui et, pour une fois, il me tarde de découvrir s’il a raison ou non. L’attente mêlée à l’excitation parcourt ma peau de picotements voluptueux.

– Et quand j’aurai fini, précise-t-il, je vais recommencer.

Ma bouche s’entrouvre ; son index se colle dessus, comme pour m’empêcher de protester.

– Inutile de me dire merci.

Sa goujaterie m’estomaque mais il ne me laisse pas le temps de la lui faire remarquer. Sa bouche retrouve le chemin de mes lèvres. Il me soulève comme si je ne pesais rien et fait remonter ma jupe, délicatement, le long de mes jambes pour que je puisse les enrouler autour de sa taille. Ses doigts tracent un sillon brûlant sur mes cuisses, et un hoquet de surprise m’échappe. Dans cette position, il m’est impossible de glisser mes doigts sous son tee-shirt et de découvrir ses abdominaux d’acier. Comme il n’y aura qu’une nuit entre nous, je veux tout, tout de lui, tout de son corps. Tout de suite. Mon impatience rejoint la sienne ; je le sens quand il m’emporte dans ma chambre à coucher.

Brutalement, il me renverse sur le lit, j’émets un petit cri. Dans des gestes empressés, il m’arrache plus qu’il ne m’enlève mes vêtements jusqu’au dernier et les envoie valser dans la pièce. Il observe mon corps nu dans la pâle lueur de la lune et, loin de me cacher, je me redresse avec effronterie pour lui demander s’il est à son goût. Ma fine poitrine, ma taille étroite, ma blancheur. Sa langue claque contre son palais. Visiblement, le spectacle de ma nudité dévoilée ne le laisse pas indifférent.

– C’est le point de non-retour, Jones, déclare-t-il. Si tu veux tout arrêter, c’est maintenant.

Je le sais. Une nuit, rien qu'une nuit. Et aucune envie d'y mettre un terme si c'était son but en me lâchant cette phrase... Depuis notre rencontre, le désir s'est immiscé dans nos relations. Latent, violent, dévorant. Impossible de résister plus longtemps à ce feu qui nous embrase, même si j'ai cherché à l'éteindre et à le fuir. Une nuit, comme une parenthèse. Sans conséquence. Et le temps reprendra son cours ordinaire, débarrassé de cette incontrôlable tension charnelle. Gravement, je hoche la tête, incapable encore de prononcer un mot alors que ses mains font passer par-dessus sa tête son tee-shirt. Son torse d'athlète apparaît devant mes yeux ébahis, des muscles saillants parfaitement dessinés, un teint légèrement hâlé par le soleil, mais mon regard est irrémédiablement aimanté par ses longs doigts. Dans une lenteur affectée, ils baissent son pantalon et son boxer dans le même mouvement. Ma bouche s'arrondit de stupeur et mes yeux s'agrandissent quand je tombe sur son sexe tendu dans ma direction. Je comprends mieux le choix des préservatifs extra-larges trouvés dans sa valise.

– Est-il à ton goût, miss Jones ? me provoque-t-il.

Sa question frappe comme un défi à mes oreilles, défi que je suis prête à relever. Hors de question de me défilier, je reste la boss, en toutes circonstances. Mes prunelles retrouvent les siennes, le désir les assombrit davantage. Je me mords la lèvre inférieure, effrayée par ce que je ressens, prise d'un désir si puissant qu'il envoie balader tous mes principes et mes préjugés.

– Pour l'instant, je réserve mon jugement, répliqué-je, car je n'y ai pas encore goûté...

Je joue avec le feu, au risque de me brûler les plumes, mais au lieu de l'éteindre, je l'avive. Le corps de Carter s'abat sur le mien ; il attrape mes cheveux au creux de sa main et tire ma tête en arrière, comme pour me rappeler que c'est lui, le maître. Le combat commence, dans lequel aucun de nous deux ne veut s'avouer vaincu. M'écrasant de tout son poids, il me maintient immobile sous lui alors que sa langue franchit la barrière de mes lèvres et pénètre ma bouche avec ferveur. Encore et encore. Il mord mes

lèvres. Quand il abandonne ma bouche, ce n'est pas pour me laisser reprendre mon souffle, c'est pour s'attaquer à mon cou. Il alterne les baisers et les morsures, la force et la délicatesse. Il prend possession de mon corps, qu'il marque de ses dents. Son souffle chaud dépose sur ma chair des milliers de picotements et je ne peux retenir un gémissement lorsqu'il m'incite, d'une poigne puissante, à me cambrer davantage pour lui offrir plus généreusement ma poitrine. Affamé, il dévore mes seins, les cajole de sa langue, et mordille mes tétons pointés sous sa langue, me provoquant des élancements dans le bas-ventre. Il me suce la peau, la marque visiblement, mais je ne trouve pas la force de m'y opposer.

Sans prévenir, il quitte mon corps et se retrouve à genoux au pied du lit. Aussitôt, il plonge entre mes cuisses et s'attaque à mon antre avec ardeur. Toutes mes sensations sont décuplées. Mes ongles s'enfoncent dans ses épaules alors que mes yeux se ferment et que ma tête bascule en arrière. Une vague de plaisir, sans précédent, me submerge, emporte définitivement toute pensée. Entre mes dents serrées, je murmure son prénom, la gorge nouée par l'excitation. Mon corps est parcouru de frissons incontrôlables, saisi par l'intensité de cette invasion lorsque sa langue pénètre mon intimité, aspire et mordille mon clitoris. Je décolle sous ses assauts répétés. Littéralement. Je flotte, me semble-t-il, quelque part au-dessus de mon corps, dans une sorte d'état extatique. Jamais, je n'ai ressenti cela. Pas même avec Declan, que j'aimais pourtant profondément.

– Je veux vous entendre crier, boss, lâche-t-il en relevant la tête un instant avant de presser sa langue contre mon bouton intime.

La décharge érotique que me procurent ses propos libère en moi un cri primitif de jouissance avant que je ne sombre quelques instants, secouée de violents tremblements. Essoufflée, je tente de rouvrir les yeux pour revenir les perdre dans ceux de Carter. Il ne me laisse pas le temps de reprendre véritablement mes esprits. Il n'en a pas fini avec moi.

– Je n'ai rien entendu, affirme-t-il en remontant lentement vers mon visage.

Avec une lenteur affectée, il enfle un préservatif. Je ne quitte pas des yeux son geste précis, et profondément érotique.

– Quoi ? protesté-je, que... Quoi ? Je ne...

Son corps retrouve le mien ; Carter Blanchais me domine et je cherche à me dérober pour reprendre les choses en main ; cependant, il est bien puissant et je m'agite en vain. Il peine à lâcher les rênes. En un coup de reins, il me pénètre et le plaisir est si inouï qu'il m'arrache un gémissement de jouissance. Il jure entre ses dents et il me semble percevoir les mots « serrée » et « étroite ». Nous retenons tous les deux notre souffle sous cette sensation incroyable. Je ne sais pas si c'est moi qui lui fais perdre le contrôle, mais ses va-et-vient se font aussitôt brutaux. Son râle rauque résonne tout près de mon oreille, mes ongles s'enfoncent dans ses épaules avant que mes mains ne s'arriment à sa nuque et que je n'ondule autant que je peux pour l'amener encore plus profondément en moi, si cela est possible. Les barrières cèdent, les murs s'écroulent, le point de non-retour est depuis longtemps franchi. Ma chair se resserre et se contracte autour de lui, comme si je voulais le garder pour toujours en moi, prisonnier de cette étreinte. Ma jouissance n'est pas loin, la sienne non plus. Il ne me quitte pas des yeux, attendant l'instant où je vais basculer, emportée par un orgasme terrible. Carter accentue ses mouvements, me prend encore plus fort. Tout mon corps se tend, se déhanche, s'agite, et je me perds dans ce plaisir. Je sais qu'il ressent la même chose que moi, en cet instant, ses iris s'embrasent d'une ardeur féroce et, au moment où il souffle mon nom de sa voix grave et sensuelle, je bascule définitivement, submergée.

– Avery !

Secouée de soubresauts, je crie à mon tour lorsqu'il me rejoint dans un dernier coup de reins. Il chavire dans l'extase en même temps que moi.

– Avery, gémit-il encore.

Dans sa bouche, mon prénom prend des accents érotiques insoupçonnés. Son râle de plaisir résonne longuement dans la nuit, en même temps que mes gémissements, entre mes draps qui garderont l'odeur de nos corps. Il se

glisse sur le côté, et je m'allonge sur le dos, en fixant le plafond, avec des étoiles plein les yeux. Totalement abandonnée, j'arbore un sourire de ravissement.

– Et ce n'était qu'un amuse-bouche, lâche Carter alors que je peine à reprendre mon souffle et mes esprits.

OceanofPDF.com

Carter Blanchais

La lutte fut compliquée, parfois sur le point de se terminer avant même d'avoir commencé. Pourtant, je n'abandonne jamais un challenge et encore moins lorsque la nana en vaut le coup. Parce que oui, Avery Jones, malgré sa froideur et sa réserve, dégage une sensualité renversante.

Sa peau laiteuse, le goût de son intimité, son corps délicieux et notre accord parfait m'arrachent un sourire de contentement et un petit goût de reviens-y.

– Alors, heureuse ? lancé-je en positionnant mes mains derrière ma nuque.

Nu dans son lit aux draps satinés, repu de jouissance, je joue les conquistadors pour endosser le rôle de l'homme fier.

– Pas tout à fait, rétorque l'intéressée en resserrant la couverture sur elle.

D'un mouvement rapide, je tourne la tête dans sa direction pour accueillir sa doléance. Tout en fronçant les sourcils d'étonnement, je désigne de l'index mon sexe, endormi mollement sur mon aine.

– Pourtant, lui ne déçoit jamais personne, grommellé-je.

– Je rêve ou tu parles de ton phallus à la troisième personne !

Son petit rire moqueur ne me plaît guère et annonce un retournement de situation.

– Libre à chacun d’accorder l’importance qu’il mérite à son sexe. Le mien est un don de Dieu et une arme de bonheur, déclaré-je modestement.

Ses yeux se lèvent au ciel, une moue moqueuse se dessine sur ses lèvres rougies par nos baisers et une mèche de ses cheveux reste collée sur son front encore en sueur. Je ne dois pas être le seul à trouver cette femme belle lorsqu’elle se sépare de son carcan d’impermeabilité.

– Certes, concède-t-elle. Mais ce que j’attends de toi, c’est de moins parler pour agir plus.

Quoi ?

Ne vient-elle pas de m’annoncer une nuit torride sans une once de repos ?

De toute évidence, aux regards baignés de désir qu’Avery me lance, à sa lèvre qu’elle mordille et au drap qui glisse sur son épaule, la réponse est positive.

– Tu es surprenante, murmuré-je en souriant.

Sans prévenir, Avery s’installe à califourchon sur moi. La chaleur de l’intérieur de ses cuisses réveille instantanément la bête qui se dresse. Perdu dans l’espace-temps, je me délecte de la vision de cette amazone, de sa bouche qui se dépose sur chaque parcelle de ma peau, de sa langue qui lèche des zones précises. Elle fait monter le désir sans l’assouvir et je grogne de frustration à plusieurs reprises.

– Abandonne ton contrôle, Carter. C’est moi qui dirige, m’annonce-t-elle d’une voix éraillée.

Et le mien se décuple de façon vertigineuse jusqu’à me retourner le cerveau. Mes mains empoignent ses fesses fermes, je me redresse, embrasse son cou, ondule sous elle. Rapidement, elle me repousse et me force à me rallonger. La force dans ses mouvements, son regard qui s’obscurcit et son expression sévère attisent davantage ma libido qui bouillonne.

– Je décide quand et comment, ordonne-t-elle.

Pour la première fois de mon existence, j'éprouve un putain de plaisir sans mener la danse. Les mains d'Avery me caressent, sa bouche descend le long de mon corps et sa langue me frôle. Je la contemple, avide et fiévreux. Dans l'attente de ses prochains gestes, je déglutis péniblement, assoiffé et excité. Lorsque ses lèvres se referment sur ma queue gonflée, un gémissement profond s'évade de ma gorge. Elle me prend, me suce, m'aspire. Sa langue s'enroule et lèche. Mes poings se contractent sur la jouissance qui menace de se répandre et j'étouffe un juron. Jones est foutrement douée pour les fellations. Elle ralentit la cadence, cajole mes bourses et un de ses doigts s'approche trop dangereusement de mon anus. Elle ne va quand même pas... Mes sens en alerte, je reçois des sensations jamais éprouvées jusqu'à présent et je jouis longuement.

– Putain, Avery, grogné-je, à bout de souffle.

– Pour un petit jeune, tu es docile, me félicite-t-elle en se relevant.

Les reflets de la lune passant par la fenêtre inondent son visage et éclairent son corps, la faisant ressembler à une déesse de la luxure. Ses cheveux blonds se dorent d'une lumière douce, sa peau claire se parsème d'étincelles et son regard azuréen pétille.

– Ne prends pas ton air supérieur avec moi, Avery Jones. Même dans ton lit, j'aurai le dernier mot, riposté-je. Mais pour le moment, je reprends des forces.

Épuisé et vidé de toute ma substance, je m'endors en un claquement de doigts. Le sommeil m'emporte et la sérénité m'enveloppe jusqu'à me faire oublier tout le reste. La pression du milieu du mannequinat, ma fuite de la maison familiale, mon refus de m'accrocher aux autres, le départ violent de Dana, la tristesse dévastatrice de mon être brisé. Je ne pense plus à rien, je flotte sans me noyer, porté par les remous. Et puis le son d'une respiration profonde me parvient, tout comme l'effleurement de quelques cheveux sur mon visage et la douceur d'une peau contre la mienne.

Lorsque j'ouvre les yeux, au creux de mon épaule, Avery dort paisiblement. Ce n'était pas prévu au programme ; pourtant, je me surprends à savourer ce moment de tendresse. Je suspends mon geste au moment où ma main s'apprête à caresser son dos avec une affection qui m'avait déserté. Depuis... *Dana*. Un flash violent de mon passé ressurgit dans mes rétines et me plonge des années en arrière...

Le bruit d'un choc terrible me parvient depuis le jardin. Le ballon de baudruche rouge s'envole bien plus haut dans le ciel, poussé par le vent alors que je m'élance vers le portail ouvert. Un camion est immobilisé sur la route, des traces de freins à l'arrière, des cris horrifiés tout autour. Et puis, sur le ventre, un corps au sol, baignant dans une flaque de sang d'un rouge profond de plus en plus étendue. La douleur déconnecte mon cerveau, bloque tout raisonnement cohérent. Je m'élance vers Dana, m'agenouille et frotte son dos pour la réveiller...

Incapable de supporter cette vision, je me dégage de l'étreinte d'Avery et m'assieds au bord du lit en tenant mon visage entre mes larges paumes.

Quand vais-je enfin me pardonner d'avoir laissé ce putain de portail ouvert ?

Jamais ! me hurle ma conscience.

Peut-on guérir un jour d'une douleur si fulgurante qu'elle paralyse la moindre de vos émotions ?

Jamais ! répète-t-elle.

Des larmes brûlantes envahissent mes yeux et la lame de la culpabilité lacère mon cœur sans relâche. Elle me saute à la gorge sans prévenir, m'agressant de son tranchant, faisant couler ma souffrance. Mes plaies sont constamment à vif, ouvertes en permanence.

Je sursaute lorsque les mains d'Avery pressent mes épaules, sa bouche embrasse ma nuque à plusieurs reprises et son souffle me fait frémir. Pourtant, je me refuse catégoriquement de ressentir des émotions susceptibles de m'impacter. Éprouver, c'est prendre le risque bien trop grand de s'ouvrir au malheur. Des relations, je n'en connais que l'éphémère et ça me convient ! Alors pourquoi avec Jones je désire ardemment plus qu'une nuit de baise torride ? Cette révélation me saute au visage et termine de meurtrir mon cœur déjà en lambeaux. Je ne tiendrai pas face à une autre épreuve et, surtout, je ne m'attache à personne.

Pour faire taire les voix dans mon esprit et cette fichue émotion qui ressurgit, je me retourne vivement et me jette sur Avery. Je la domine de ma taille, tiens ses poignets avec mes mains, l'empêche de réaliser le moindre mouvement. Au lieu de paniquer face à mon brusque assaut, elle semble attendre impatiemment la suite.

Bordel, cette nana est incroyable, pensé-je au moment où ma bouche percute la sienne en un baiser sauvage.

Brûlant de désir, je n'attends pas une minute de plus, attrape un préservatif sur la table de chevet, et l'enfile. Je la pénètre en une poussée profonde. Aussitôt, son bassin se cale sur mes mouvements rapides, elle relève les jambes pour les accrocher à mes hanches, me permettant d'aller et venir plus loin en elle.

À chaque coup de reins, les images s'éloignent. Ne reste alors plus que le plaisir intense de la luxure qui inonde mon corps et endort la souffrance. Entre ses cuisses, j'ai l'impression de contrôler l'univers tout entier, d'oublier tout pour me focaliser simplement sur nos deux corps qui s'épousent à la perfection. Les muscles bandés, je reçois autant que je donne. Avec Avery, il n'y a plus de compétition, uniquement une complicité

qui nous unit. Nos regards ne se lâchent pas, je contemple son visage marqué par le désir profond, ses prunelles enflammées, son sourire éblouissant. Je me délecte de ses petits cris de jouissance, du bruit de nos corps transpirants.

Lorsque son sexe se contracte autour du mien, un puissant orgasme me dévaste à mon tour et je halète pour retrouver mon souffle. Je reste encore quelques instants en elle, savourant le plaisir de ne faire qu'un jusqu'au bout et, lorsque je ressors, je m'écroule sur le matelas, en sueur et libéré d'un poids certain.

Ne trouvant aucune repartie marrante et ne souhaitant aucunement en utiliser une cinglante, je me contente de ramener la couverture sur nous, les yeux lourds de sommeil. Les premières lueurs de l'aube colorent le ciel et annoncent la fin de cette parenthèse. C'est à travers la brume de ma conscience pas tout à fait endormie que j'entends les paroles d'Avery.

– Il nous aurait fallu plus d'une nuit...

OceanofPDF.com

Avery Jones

Le soleil est déjà haut dans le ciel quand mes yeux s'ouvrent et que je réalise que ce que je viens de vivre n'est pas le fruit de mon imagination fertile et de mes hormones surchauffées par un rêve des plus sensuels. Il y a bien un homme nu dans mon lit, dont la respiration lourde et profonde résonne à mes oreilles. Un soupir m'échappe entre la satisfaction de mon corps rassasié et le « mais, c'est quoi, ce bordel ? ». Il est trop tard, ou trop tôt, pour les regrets.

Mon corps savoure encore les jouissances qui l'ont consommé et refuse d'écouter la voix de la raison qui l'encourage à se glisser hors de ce lit pour s'éloigner de la tentation. Je me tourne sur le côté, et ne peux m'empêcher d'observer Carter alors qu'il dort si paisiblement. Loin des cauchemars qui le tourmentent, loin de ses piques désobligeantes et de son sarcasme assumé, loin de la fougue qui l'emporte dans l'intimité. Loin de celui qui contrôle son apparence en toutes circonstances, il semble serein. Ses traits sont détendus ; j'ai même l'impression de voir sur ses lèvres flotter un sourire. J'ignore ce qui traverse son esprit, en cet instant, mais ce sont des pensées pour le moins agréables.

Une mèche folle barre son front. Ses lèvres charnues, légèrement entrouvertes, appellent les miennes. Instinctivement, ma main se tend dans la direction de son visage avec l'envie de le caresser.

Une nuit, rien qu'une nuit, me rappelle ma raison, en retenant mon geste.

Ce ne serait en effet que folie que de laisser libre cours à nos envies. Encore. Un jour en entraînant un autre, il y aura invariablement le moment où j'en voudrai plus. Plus de tendresse, plus de complicité, plus d'avenir. Et pour ça, clairement, Carter n'est définitivement pas l'homme qu'il me faut. Hors de question que je prenne le risque de m'attacher à un coureur de jupons, bien plus jeune que moi de surcroît et qui n'a clairement pas les mêmes attentes. Il a proposé ce qu'il pouvait offrir, la satisfaction pure d'un désir charnel et rien de plus. Mes aspirations, si elles sont confuses, n'impliquent nullement le bad boy français, débauché et qui aurait l'âge d'être mon petit frère. Il ne pense qu'à s'amuser quand j'aspire à la stabilité. Je mérite mieux.

Une nuit, ce n'était que pour une nuit, et c'est mieux ainsi.

Le mot « mieux » est celui qui convient. L'homme qui fera battre le cœur endormi d'Avery Jones sera fort différent.

Il ressemblera à Declan, oui...

Il est temps de refermer la parenthèse sur cette débauche sensuelle, durant laquelle j'ai mis mon cerveau sur pause, oubliant tout entre les bras de Carter. Mon père, le boulot, les O'Malley. Même Declan. La présence de Carter dans mon lit me replonge soudain dans mon passé. Un autre lit, un autre temps, quelques années en arrière.

Le soleil se faufile à travers la fenêtre de l'hôpital et se répand sur le visage de Declan, assoupi, malgré le bruit infatigable des machines. Il paraît aussi blanc que les draps sur lesquels il repose. J'ai arrêté de compter les jours... Ils se ressemblent tous dans un tel lieu, la semaine comme le week-end. Ma main serre doucement la sienne, si froide que je tente en vain de la réchauffer, et je la trouve encore plus fragile que la veille. Sa peau quasi transparente laisse apparaître ses veines bleutées. Je voudrais lui insuffler de cette force qui lui manque tant, même si je sais au fond de moi que cela ne changera rien. La maladie a déjà gagné. Le cancer n'a pas été pris à temps, les traitements ont échoué, la chirurgie rendue inutile.

Ne pleure pas, Avery, garde le sourire tant que son cœur bat.

Je serre les dents et les poings pour ravalier les sanglots qui obstruent ma gorge. Le drap se soulève à peine. Son souffle est régulier, émaillé d'un léger grincement, comme si l'air peinait à remplir ses poumons. Je sais l'effort que cela lui demande pour réussir à ouvrir les yeux, à avaler un peu d'eau ou simplement à respirer. Un coup porté à la porte me fait tourner la tête, et essuyer promptement les larmes qui se sont glissées sournoisement sous mes paupières.

– Coucou là-dedans, lance Sasha d'une voix joviale.

Elle exagère sa joie, s'efforce de sourire pour rendre les choses plus faciles. Enceinte jusqu'au cou, elle se penche et dépose un baiser rapide sur la joue de Declan, qui ne frémit même pas, comme s'il ne l'avait pas senti.

Elle s'assied près de moi, m'embrasse à mon tour.

– Comment va mon frère ? me questionne-t-elle d'un ton plus bas.

J'ai un petit haussement d'épaules impuissant ; je n'ouvre pas la bouche, de peur de laisser éclater mon chagrin.

– Tout ira bien, me rassure Sasha avec conviction en posant sa main sur la mienne. Il ne peut en être autrement. Mon frère sera là pour la naissance de mon bébé, et un jour pour devenir père.

Je hoche péniblement la tête, ne réussis pas à me projeter dans un avenir dans lequel Declan serait présent à mes côtés. Les images d'un avenir radieux ont déserté mon esprit depuis que l'ambulance est venue le chercher pour le ramener ici. « Pour la dernière fois », a précisé le cancérologue en remplissant ses papiers d'admission, en faisant voler un peu plus mon âme en éclats. Des rêves d'enfants pleins de joie, de maison dans le Sussex, de week-end de l'autre côté de la Manche, de flâneries dans les rues de Brighton à la recherche de vinyles anciens. Rien, il n'y aura rien. Rien du tout. Encore moins ce bébé si ardemment désiré.

Ne pleure pas, Avery, m'exhorté-je intérieurement alors que les paupières de Declan papillonnent doucement.

Ses grands yeux verts s'ouvrent enfin et cherchent aussitôt les miens. Contre toute attente, ils débordent de vie, mais j'y lis surtout une tendresse et un amour infini qui me brisent un peu plus. Comment vais-je pouvoir continuer sans lui ? Comment puis-je seulement l'imaginer ?

– J'ai dormi longtemps ? m'interroge-t-il de sa voix faible.

Sa respiration est encore plus laborieuse, rendue difficile par ces quelques mots et il cherche déjà son souffle. Il refuse d'être branché à un respirateur qui le maintiendrait artificiellement et l'empêcherait de communiquer avec nous.

– Pas du tout, mon amour, quelques minutes à peine...

Ma réponse a l'air de le rassurer. Lui aussi veut profiter de chaque seconde du peu de temps qu'il nous reste.

– Embrasse-moi, m'ordonne-t-il doucement.

Dans son sommeil, Carter bouge et je reviens douloureusement au présent. Dans un grognement, il roule et se retrouve sur le ventre, étalé dans la largeur. Le drap glisse et dévoile son dos jusqu'à la bordure de ses fesses rebondies. Penser à Declan étendu sur son lit d'hôpital a fait redescendre ma libido, et m'aide à refermer bien plus aisément cette parenthèse. La nuit est finie, les désirs assouvis. Il est largement temps de revenir à une relation plus professionnelle.

Forte de cette résolution, d'un bond, je suis debout, complètement nue, le corps marqué en plusieurs endroits de suçons. J'attrape un peignoir et serre étroitement la ceinture autour de ma taille avant de sortir de ma chambre sur la pointe des pieds.

Lorsque Carter émerge, j'ai eu le temps de prendre une douche brûlante, de manger des œufs brouillés et des toasts avec un café noir et de m'installer devant mon ordinateur. Il bâille en s'étirant, je relève à peine la tête mais je constate qu'il est toujours en tenue d'Adam.

– Habille-toi, l'encourage-je avec fermeté.

Avant qu'une plaisanterie salace ne franchisse le seuil de ses lèvres, je préfère ajouter que l'heure n'est plus à la bagatelle. Nous devons étudier son programme de la semaine, et je dois m'assurer qu'il a bien assimilé ce que j'attends de lui.

– Nous avons du pain sur la planche, affirmé-je. Il y a du café et des œufs dans la cuisine, peut-être un peu froids, mais je ne pensais pas que tu dormirais aussi longtemps.

Mes doigts pianotent sur l'ordinateur, et ajoutent des mémos.

– Jones...

Je relève la tête et mon regard percute le sien, emplis de tout ce qui s'est passé entre nous cette nuit. Je déglutis péniblement lorsque mes prunelles descendent sur ses lèvres que j'ai tant aimé embrasser ; et je me demande s'il va falloir que nous ayons une discussion à ce sujet, discussion qui gâcherait tout. Je m'efforce cependant de ne pas baisser davantage les yeux, le sachant nu. La parenthèse nocturne est achevée, et qu'importe si son pénis est royalement dressé ou non.

– Des œufs, ce ne sera pas suffisant pour me rassasier, déclare-t-il, je sors déjeuner...

Il marque un temps avant d'ajouter :

– Tu m'accompagnes ?

Sa proposition me surprend ; ce n'était clairement pas dans le deal. Je secoue négativement la tête.

– Nous avons du travail, répété-je.

– D'abord le ventre, ensuite le boulot, boss.

Alors que Carter se dirige vers la salle de bains, je retourne à mon ordinateur, chassant de mon esprit une certaine partie fort appétissante de son anatomie masculine. Malgré toutes mes résolutions, je me surprends à me demander si je ne devrais pas le rejoindre sous la douche.

La nuit est-elle réellement finie ?

Carter Blanchais

Cette nuit intense m'a vidé de ma substance laiteuse, mais également de ma propension à ressasser le passé. En ce dimanche de fin de matinée ensoleillée, j'ai envie de profiter en toute simplicité de cette journée qui s'offre à moi. Vraisemblablement, Avery n'est pas d'humeur au badinage et encore moins à remettre le couvert. Bien que nous ayons convenu d'une unique nuit de débauche sexuelle, à mon initiative d'ailleurs, mon appétit pour son corps est loin d'être rassasié. Volontairement, je ne ferme pas la porte de la salle de bains et prends une douche le rideau ouvert. S'il lui vient l'idée de jeter un œil discrètement dans ma direction, il se pourrait qu'elle me rejoigne sous le jet d'eau, ce qui serait une délicieuse perspective.

Sauf que rien ne se passe comme prévu, pas une fois elle ne sort du salon. Elle ne glisse même pas un regard curieux par l'entrebâillement de la porte. Grand bien lui fasse, je ne lui courrai pas après pour réclamer son attention, ce sont les nanas qui cavalent derrière moi. Une serviette autour des hanches et les pieds nus, je me dirige fièrement dans la cuisine en passant évidemment devant Jones. Le nez plongé derrière son écran d'ordinateur, une jambe repliée sous ses fesses et une main agrippée sur sa tasse de café, elle n'a d'yeux que pour son boulot. Quelques heures auparavant, c'était mon corps qu'elle analysait ardemment avant de plonger dans la luxure sans aucune pudeur.

Je m'empare d'une dosette, que je glisse dans la machine pour me faire couler un café noir bien mérité. J'ai offert à Avery un aller simple pour la jouissance suprême ; le minimum en retour aurait été qu'elle m'invite dans

un restaurant gastronomique pour déguster des plats luxueux et savoureux. Au lieu de se refermer comme une huître et de ne m'accorder aucun intérêt. Elle était beaucoup plus loquace cette nuit.

Serait-ce donc cela la clé pour pénétrer l'âme d'Avery, ma *boss* ? La faire grimper aux rideaux pour qu'elle décroche du boulot et de sa froideur. S'il le faut, je peux me dévouer pour la tringler tous les jours. Dans toutes les pièces de l'appartement, sur son balcon minuscule, au bureau contre chaque vitre. Je plaquerais son corps pour l'assouvir encore et encore.

– Tu bandes dans ma cuisine, remarque Avery.

Impassible, aucune émotion ne se peint sur son visage fermé, pas la moindre lueur d'envie dans ses yeux bleus polaires. Voici le grand retour de la reine des glaces ! Mais chaque iceberg peut fondre, il suffit de le chauffer au bon endroit.

– Avery, as-tu peur des anacondas ? demandé-je avec défi.

Je me redresse, bombe le torse, lui lance un regard charmeur et positionne mon meilleur atout en avant. Tel un serpent imposant, il se dresse entre nous.

– Tu parles de ton spaghetti trop cuit ?

Elle est tenace en affaires, cette femme ! Plus coriace et castratrice, impossible.

– Pourtant, tu as apprécié le savourer... lui rappelé-je en m'approchant d'elle.

Un frémissement parcourt son corps, une légère rougeur apparaît dans son cou et Avery se ressaisit immédiatement en resserrant la ceinture de son peignoir.

– Pour une nuit, c'était amplement suffisant, m'achève-t-elle, hautaine, avant de sortir de la pièce.

Pour la première fois, mon sexe pointe tristement vers le bas, blessé par les remarques d'une nana qui pourtant m'excite au plus haut point.

Ressaisis-toi, Carter, tu vaux nettement mieux qu'une vieille aigrie. Tu as généreusement visité son vagin, trouves-en un autre bien plus aimable et tout aussi accueillant.

La confiance ressurgit et c'est plein d'aplomb que je décide de sortir. Sans lui accorder la moindre attention, je choisis avec soin mes vêtements dans le tas posé sur un fauteuil, et les enfille. Mon pantalon en toile gris s'accorde à merveille avec le pull blanc échancré, le tout sublimé par mon manteau long et des chaussures de créateur. Sans un mot, je m'éclipse de son appartement à l'atmosphère tendue et retrouve l'air anglais qui me gèle les cacahuètes.

Contrairement aux villes où j'ai l'habitude de séjourner, Brighton ne regorge pas de jeunesse dorée. Des couples et personnes âgées se hâtent dans les rues grises alors qu'un petit crachin tombe du ciel. Je remonte mon col, insère les mains dans mes poches et rejoins la rue principale. Les rideaux de fer sont baissés sur chaque devanture de restaurant, les magasins sont fermés et aucune animation ne pointe le bout de son nez.

– Fichue ville ! pesté-je à voix haute.

Cette journée commençait pourtant sous les meilleurs auspices, et me voilà à arpenter une ruelle déserte sans perspective de réjouissance. Mes vieux démons jaillissent soudainement et l'envie de boire me dévore. Je n'ai plus qu'une idée, m'enivrer pour chasser l'ennui et la nostalgie qui s'invitent. Mû par une nouvelle volonté, j'accélère le pas, tourne plusieurs fois, longe des façades et découvre enfin une supérette ouverte. Je franchis le seuil sans un bonjour et me dirige directement vers le rayon qui m'intéresse. Je m'empare d'une bouteille de whisky, paie mon achat et ressors prestement.

J'avise le front de mer à quelques mètres et décide de m'y rendre. Faire face à une étendue d'eau parvient souvent à canaliser mes pulsions. Quelques secondes plus tard, assis en tailleur sur le sable humide face aux

vagues qui roulent, je dévisse le bouchon et bois une longue rasade. L'alcool réchauffe mon intérieur, le vent chargé d'iode me cingle le visage et le bruit de la houle m'emporte loin de cette foutue journée de merde.

Emmitouflé dans mon manteau, je sonde l'horizon tout en buvant rapidement. Rien ne me retient ici si ce n'est la perspective de retrouver un semblant d'existence. J'ai fait plus d'une connerie dans ma chienne de vie, j'ai merdé à maintes reprises et franchi des limites. Mais jamais je ne me suis senti si seul et démuné depuis Dana.

Inévitablement, lorsque la solitude me submerge, les souvenirs me percutent avec une réalité douloureuse...

Des hurlements, des cris.

Ce sont les miens.

Du rouge partout.

Sur mes mains, sur le sol.

La terre qui tourne, qui gronde.

Je tombe dans un gouffre sans fond.

Tiens ma petite sœur contre mon torse.

La déchirure de mon âme qui crève en même temps que son sang se déverse.

Je meurs à l'instant où je contemple son visage.

Ses yeux sont vides.

Son cœur ne bat plus...

Et puis des mains qui me secouent, qui veulent m'arracher au corps de Dana. Des voix qui tentent de percer les limbes.

Le froid qui m'envahit et cette impression de ne plus être vivant.

- Carter !
- Carter ! répète une voix.

Une gifle s'abat sur ma joue, bientôt suivie d'une deuxième. L'air qui revient dans mes poumons, la pluie qui ruisselle sur mon visage. Avery se tient au-dessus de moi et l'inquiétude déforme ses traits. Je suis ailleurs, plongé dans les tréfonds de mon être, perdu dans la noirceur de ma souffrance. Distinguant à peine sa présence, je cherche à repartir dans ce no man's land.

Soudain, elle plaque sa bouche contre la mienne, mordille ma lèvre, m'attrape avec fougue. Et son baiser me ramène. Il m'extraie des méandres de mon esprit dévasté, m'insuffle de la vie et chasse les ombres mortuaires. Je me relève, pose mes mains derrière sa nuque pour l'amener davantage vers moi. Nos langues se caressent, nos souffles s'accélèrent et elle s'assied à califourchon sur mon bassin. Le désir pulse dans mes veines, l'envie de la prendre me saisit. La pluie redouble d'intensité et un éclair zèbre le ciel noir. Elle sursaute, se détache de mon étreinte pour contempler les nuages avec horreur.

– Je... Il faut rentrer, Carter. Lève-toi ! m'ordonne-t-elle en se mettant debout.

À mes pieds, la bouteille vide ; dans ma tête, l'incompréhension. Combien de temps s'est écoulé ? Impossible de le quantifier. Je reste abasourdi sur le sable froid, grelottant dans mon stupide manteau de branleur. Avery me tend la main, je regarde sa paume ouverte dans ma direction, peu habitué à recevoir de l'aide. Je remonte sur son visage blême et m'arrime à son regard paniqué. Dans un élan, je m'empare de ses doigts, les noue aux miens et me relève d'un bond. Ma tête tourne, le vent violent me fouette, le tonnerre gronde plus fort.

J'ai du mal à avancer, je tanguis, perds l'équilibre, et ses bras me rattrapent pour me stabiliser. Sous la tempête, nos deux corps collés, nous avançons ensemble en luttant contre les éléments qui se déchaînent.

Lorsque nous parvenons enfin dans le hall de son immeuble, la colère d'Avery s'abat sur moi.

– Tu es fou ! Tu ne dois jamais te mettre en danger ! Si je n'étais pas venue... bredouille-t-elle, saisie par l'émotion. La marée remontait, Carter !

Dans sa fureur, je découvre une facette de sa personnalité qui m'émeut au point de m'empêcher de parler. Avery s'est fait du souci pour moi...

OceanofPDF.com

Avery Jones

Face à moi, Carter ne lâche pas mon regard, mais ne me répond absolument rien. J'ai encore le goût de son whisky dans la bouche. Un sourire inapproprié se faufile tranquillement sur ses lèvres, ce qui me donne encore plus envie de lui coller une bonne gifle et pas seulement pour lui remettre les idées en place. Pourquoi sourit-il ? À croire que ma réaction lui plaît, au lieu de l'énervé. Il n'est qu'à quelques pas de moi, il me souffle son haleine alcoolisée dans le nez.

– Tu n'es qu'un abruti, Carter Blanchais ! Tu le sais, j'espère ! Qu'est-ce qui t'a pris, nom de Dieu ? le questionné-je de nouveau en pointant mon doigt sur son torse.

Ma colère est à la hauteur de mon inquiétude. D'ailleurs, je ne l'ai embrassé que pour le ramener dans le présent. Sur le coup, cela m'a semblé la seule chose à faire. Carter avait l'air si perdu, le regard ailleurs, les traits crispés par l'horreur. Si fragile. Mes pensées tumultueuses percutent ma boîte crânienne ; je peine à reprendre mon souffle, de contrariété, alors que nous devons encore grimper jusqu'à mon appartement.

Tu devrais le planter là ! me reproche ma conscience.

Je devrais, en effet. Le laisser se dépêtrer avec sa bêtise minable et, en même temps, je n'ai pas pu. Quand j'ai vu qu'il ne revenait pas, tandis que le ciel s'assombrissait dangereusement, je suis partie à sa recherche, en sachant pertinemment que tout est fermé le dimanche, bravant les éléments déchaînés, l'angoisse logée au creux du ventre. Et cet imbécile heureux était

tranquillement en train de picoler sur la plage ! Mes poings se serrent. Un frisson glacé me parcourt l'échine, je suis trempée jusqu'aux os et tout ça par sa faute !

– Tu en as d'autres, des idées comme celles-ci ? grogné-je.

Ma voix se casse. Son silence me fait sortir de mes gonds, bien plus que s'il osait me répondre et je le fusille littéralement du regard, les traits crispés. Il ferait mieux de parler.

– Qu'est-ce que tu cherches au juste, à part foutre en l'air un peu plus ta carrière ?

J'érupte, submergée par ma colère. Pourquoi faut-il donc qu'il soit si lâche ? Qu'il cherche du réconfort dans une putain bouteille de whisky ? Comme mon père. Tous les hommes sont-ils donc les mêmes, incapables de se prendre en main, cherchant toujours une fuite quelconque ? La mer percutait les galets, la pluie s'abattait et lui ne bougeait pas, à croire qu'il voulait qu'une vague l'emporte au loin. Le terrasse, le submerge. Cette pensée est si violente que je marque un mouvement de recul, choquée.

– Tu cherchais quoi, au juste ? murmuré-je dans un souffle.

Les mots qui jaillissent de ma bouche me laissent stupéfaite. L'air se raréfie entre nous et je sens Carter percuté par le poids de mes paroles à la lueur sombre qui anime sa prunelle. Il franchit la distance qui nous sépare et je retiens mon souffle alors qu'une porte s'ouvre vivement. Nous tournons tous deux la tête en direction du premier étage. Le vieux grognon apparaît en haut de l'escalier, flanque les mains sur ses hanches et nous toise, méprisant.

– C'est pas bientôt fini, ce bordel ?! lâche-t-il, aussi aimable qu'à l'accoutumée.

– Ça ne fait que commencer, rétorque Carter d'une voix pâteuse, en prenant appui sur les boîtes aux lettres.

Pourquoi faut-il qu'il ne retrouve sa langue que pour provoquer le voisin le plus odieux ? Je soupire et me place devant lui, en espérant qu'il ne me vomisse pas dessus.

– Désolée, monsieur Lartimer, je m'en occupe, réponds-je en m'efforçant de sourire. Ne vous inquiétez pas...

Sceptique, celui-ci me dévisage avant de reporter son attention sur Carter et de le détailler des pieds à la tête. Je doute que mon voisin soit accro à la presse people ou aux défilés de mode mais le physique particulier et la haute stature de Carter, autant que son ébriété, ne manquent pas d'éveiller sa curiosité.

– Ne m'obligez pas, miss Jones, à prévenir la police...

Il marque un temps de pause, avant de reporter son attention sur moi.

– Encore, ajoute-t-il, perfide.

Évidemment, M. Lartimer ne manque pas une occasion de me rappeler que chaque venue de mon père en ces lieux est mémorable, et a parfois nécessité une intervention un peu musclée des forces de l'ordre.

– Pas la peine, pas la peine, assuré-je.

– Très bien, je compte sur vous, miss Jones, lâche-t-il en faisant claquer la porte sur ses talons.

C'est avec soulagement que je le vois disparaître chez lui, même si je parie qu'il va garder l'œil collé au judas le temps de notre montée. La pluie n'a pas baissé d'intensité ; dehors, le tonnerre gronde et je frissonne de nouveau.

– Viens, Carter, on rentre, murmuré-je.

Il ne me repousse pas quand je passe un bras sous ses épaules, et colle ma hanche à la sienne pour le soutenir du mieux que je le peux.

– Jones... commence-t-il.

J'attends la fin de sa phrase, mais elle ne vient pas ; il se referme aussitôt. Carter n'hésite pas à s'appuyer sur moi et à peser de tout son poids, me faisant tanguer dangereusement. Tant bien que mal, nous arrivons à mon étage, lui gardant obstinément le silence, et moi grommelant des jurons à voix basse. La porte ouverte, Carter avance, en titubant, jusqu'au canapé où il se laisse choir, sans même prendre la peine d'ôter son manteau trempé. La tête entre les mains, il a l'air encore si fragile et si bouleversé que les relents de ma colère s'atténuent. Je récupère deux serviettes dans la salle de bains, et lui en lance une.

– Je vais préparer du café, déclaré-je. Tu en as besoin, et moi aussi.

Lorsque je reviens avec deux tasses fumantes, je constate qu'il n'a pas bougé et qu'il semble de nouveau à des kilomètres de moi. Je m'y connais assez en tourments intérieurs pour savoir que le mal qui le ronge est bien plus grand que d'avoir sa photo affichée à la une des tabloïds, en galante compagnie et de la poudre au nez. Sa fragilité me touche pour une raison qui m'échappe. Sans doute parce qu'en cet instant, il me rappelle mon père dévoré par ses démons. Il ne s'est pas servi de la serviette que je lui ai apportée et une petite flaque s'est étendue à ses pieds. Alors que je m'étais promis de ne rien en faire, je dépose les tasses sur la table basse. Je m'approche de lui, et commence par lui retirer son manteau, mue par cette envie instinctive de l'aider. Il a besoin qu'on lui tende la main même si, par fierté et par orgueil, il la refusera. Je sais ce que c'est. Cependant ce soir, Carter n'oppose aucune résistance, comme s'il ne me voyait pas. Le vent fait claquer les volets contre les vitres, et je prends sur moi pour ne pas courir me réfugier sous ma couette, comme une petite fille effrayée. La tempête me ramène invariablement au jour terrible où mon père a perdu son bras et où notre vie a irrémédiablement basculé. Dans le néant. Après ce tragique accident, rien n'a plus jamais été pareil et la descente en enfer a été fulgurante.

Près de Carter, je m'assieds et, à l'aide de la serviette, je lui essuie les cheveux, avec douceur. Soudain sa main s'empare de la mienne, et je frémis

à ce contact. Lentement, il tourne la tête dans ma direction. Son regard s'arrime au mien et ce qu'il me donne à voir, en cet instant, c'est une âme torturée, soumise à une grande et profonde souffrance. J'ignore si je suis prête à affronter la sienne, alors que je peine à contrôler mes propres émotions. À ne pas laisser la mort de Declan m'entraîner dans un gouffre duquel je ne ressortirai jamais. Nous ne sommes pas amis, pas non plus amants. Nous ne sommes rien l'un pour l'autre et notre rencontre n'est que le fruit du hasard. Et pourtant...

– Merci... Avery, déglutit-il péniblement.

– Ne refais jamais ça, Carter, lui demandé-je doucement alors que j'ai toute son attention. La mer est plus dangereuse que tu ne le penses.

– Qu'est-il arrivé à ton père ? me questionne-t-il d'un seul coup.

Sa perspicacité me coupe le souffle. Même complètement ivre, il parvient à me déstabiliser. Ses yeux vitreux, ses joues rougies, son expression hagarde. J'attrape une des tasses de café sur la table basse, la porte à mes lèvres, tentant de faire abstraction du bruit de la pluie qui frappe aux carreaux et du vent qui s'engouffre dans les interstices. Parce que Carter repartira comme il est venu, parce que la tempête gronde dehors, parce que je veux le mettre en garde contre le salut illusoire offert par l'alcool, parce que je n'ai pas pu aider mon père, je décide de lui avouer un pan douloureux de mon histoire. Je voudrais pouvoir dire que c'est du passé, mais mon père est toujours là, à zoner du côté du port, à traîner dans les bars, à mendier parfois quand il a déjà bu tout l'argent des allocations et qu'il ne parvient pas à me croiser pour m'en soutirer un peu.

– Il travaillait à Newhaven sur un de ces ferries qui font le lien entre la France et l'Angleterre, raconté-je. Pendant que le navire faisait demi-tour, il a passé son bras à travers une meurtrière pour récupérer la touline.

Avant qu'il ne me pose la question, je lui apporte l'explication. Mes doigts se contractent autour de la tasse.

– C'est un cordage pour faire passer une amarre du navire au quai. La mer était agitée, les rafales de vent importantes.

Alors que je me confie, j'ai l'impression de revoir la scène comme si je l'avais réellement vécue. Mes phrases perdent de leur cohérence à mesure qu'il me devient plus difficile de les prononcer.

– Son bras s'est retrouvé écrasé entre le quai et la coque du bateau.

Je peine à poursuivre, les mots me manquent, mes battements s'accélèrent.

– Heureusement, son collègue a eu le réflexe de lui faire un garrot ; il lui a sauvé la vie. Du moins physiquement, précisé-je.

Avec gravité, Carter hoche la tête, pénétré par mes propos.

– Après, plus rien n'a été pareil. Il ne s'est jamais remis de la perte de son bras, a commencé à boire, ne s'est pas relevé. Il a essayé au début du moins, il promettait à ma mère de se battre, que c'était la dernière fois, qu'il trouverait du boulot et que tout allait s'arranger.

Des images me reviennent, et j'avoue que je préférerais les avoir complètement évacuées de ma mémoire.

– Évidemment, rien ne s'est arrangé, reprends-je. Au contraire, ça a empiré et ma mère a fini par partir, je devais avoir une dizaine d'années. Elle a rencontré un chic type, a refait sa vie, a eu de nouveaux enfants. Je ne peux pas lui en vouloir.

– Tu n'es pas partie avec elle ?

– Non. Il y avait mon père, je n'allais pas le laisser seul.

Je hausse les épaules et bois une longue gorgée de café. Le liquide brûlant qui me coule dans la gorge me fait du bien. De façon surprenante, me confier à Carter a été étrangement facile ; peut-être parce qu'il m'a écoutée simplement, sans émettre le moindre jugement, sans me dire ce que mon père ou moi aurions dû faire.

– Merci, Avery.

J'ignore s'il me remercie de lui avoir apporté un café ou de lui avoir livré mes confidences, mais je préfère ne pas creuser le sujet. Je n'ai pas sombré en même temps que mon père. Je ne me laisserai pas entraîner vers le fond par un homme. Dehors la pluie faiblit, et je me lève pour m'assurer que la tempête est bien derrière nous. Au loin, les vagues ne frappent plus les galets avec la même violence. Le calme revient dans la nature comme dans mon esprit. Mon père a sombré corps et âme, emporté par la houle. J'ai longtemps cru qu'il reviendrait comme avant, cru à ses promesses lâchées au milieu de pleurs à fendre l'âme. Et pourtant, il y avait toujours une rechute, une nouvelle vague qui venait le cueillir avant de le jeter de nouveau sur la plage. D'un mouvement vif, je me tourne vers Carter. Et l'image de mon père se superpose à celle de l'homme affalé sur le canapé. Des sentiments contradictoires m'assaillent, l'envie de le prendre dans mes bras, de l'aider, le désir de lui sauter dessus pour lui faire tout oublier, et la colère. Parce que je sens qu'il m'embarque sur un chemin dangereux. Une nuit, rien qu'une nuit. Cela n'impliquait qu'une débauche sexuelle, et pas davantage. En tout cas, pas que je le sauve de ses démons en me jetant sur sa bouche.

Ressaisis-toi.

Je dois me protéger, je refuse de me laisser entraîner sur un chemin vertigineux. Je respire profondément, affermis la décision la meilleure qui soit avant d'ouvrir la bouche.

– Maintenant, il faut que tu partes...

Interloqué, Carter me regarde sans comprendre, mais je suis déterminée à le faire sortir de ma vie, le plus rapidement possible et à rétablir une distance aussi bien professionnelle qu'émotionnelle entre nous. Pour mon salut.

– J'ai besoin de me retrouver seule chez moi, déclaré-je gravement.

Ma voix tremble un peu, alors que mon regard est toujours plongé dans le sien. Nous nous verrons demain, au bureau.

OceanofPDF.com

Carter Blanchais

L'esprit embrumé par les relents d'alcool, c'est vaseux que je change de vêtements. Les miens, encore humides à cause de l'averse, trouvent leur place par terre. L'ordre d'Avery n'admettra aucuns pourparlers. Dans ses yeux bleu glacial la détermination brille, sur son visage, son masque d'intraitable et dans sa posture une manière de s'autoprotéger. Alors qu'elle s'est enfermée dans sa chambre, je rassemble du mieux que je peux mes affaires.

Soudain, mon torse se gonfle à plusieurs reprises sous l'effet d'une vague de panique qui me percute. Et puis, face à cette situation digne d'un mélodrame, j'éclate d'un rire proche de l'hystérie. Moi, le connard qui ai oublié de refermer le portail de la maison familiale, cet idiot qui a fui après le terrible accident, cette couille molle qui se cache derrière sa gueule sexy. Ce Carter Blanchais hautain et arrogant ne récolte que ce qu'il mérite. À force de se foutre de tout, on finit seul. Et c'est exactement ce qui m'arrive. Boycotté par le gratin mondain, mis de côté par les marques, je n'existe plus que dans les souvenirs des shootings passés, des podiums et d'anciens catalogues. Alors que je vaudrais mieux que ça, j'en suis persuadé.

Avery Jones a besoin de moi, elle ne le sait pas encore, c'est tout. Mais il se pourrait que je sois celui qui la décoince et lui permette de bosser pour de plus gros clients ! Ainsi, elle et moi pourrions-nous nous associer pour créer une image de moi-même à la hauteur de mes aspirations professionnelles. Certes, j'ai abusé du whisky ce midi, laissant l'alcool dominer mes pensées et les entraîner bien trop loin dans mon passé. Pour autant, cet état de fait ne

vaut pas une exclusion, qui plus est un dimanche après-midi et sous la pluie battante anglaise.

M'armant de tout mon charisme et de mon indéniable bagout, je pénètre dans sa chambre sans vergogne. Allongée sous la couverture, un livre à la main, Avery me toise par-dessus la monture de ses lunettes, au bord de l'agacement.

– Le monde est dominé par l'apparence, commencé-je. Lorsque tu représentes un idéal masculin pour plusieurs milliers de personnes, il te faut garder la tête froide.

Les rouages de mon cerveau tournent à pleine vitesse, mon audace m'a souvent ouvert des portes, je refuse de me laisser faire. Personne n'est inflexible face à Carter Blanchais, encore moins lorsqu'il dégaine tous ses atouts.

Immobile, la tête droite, le torse bombé et le regard pénétrant, j'attends que ma proie vienne jusqu'à moi.

– Où veux-tu en venir, Carter ?

Bingo !

– Ça dépend où tu veux aller et ce que tu es prête à faire pour y parvenir...

La psychologie inversée, répondre à une question en orientant la conversation sur l'interlocuteur. Nous possédons en nous une propension à l'égoïsme tout à fait logique. Parler de soi, s'intéresser, pousser dans les retranchements... les humains sont fascinants tant ils se ressemblent dans les grandes lignes.

– Pour le moment, je souhaite terminer ce roman, oublier cette nuit et me concentrer sur mon travail. Est-ce trop te demander de quitter mon appartement ? Te sens-tu en position de refuser ma requête ?

Voilà la Avery Jones qui me fascine et m'excite. Celle qui sort de sa réserve, dévoile sa hardiesse et me rentre dedans.

– Pourquoi annihiler ce qui nous rend vivants, qui libère de la dopamine à profusion dans notre être au point d'en chasser tout l'effroi ?

Plus je m'approche de son lit, plus son regard se pare d'une brillance étincelante, elle déglutit et entrouvre la bouche lorsque je monte sur le lit. Tel un félin, j'avance dans sa direction sans la lâcher des yeux. Il règne une atmosphère palpable, chargée de tension. Et malgré mon mal de crâne, impossible de retenir cette soudaine pulsion qui m'envahit. Celle de me jeter sur son corps, de lui faire l'amour comme si on devait mourir demain. Dans l'urgence, dans la ferveur, sans retenir le moindre de mes gestes. Arrêter le temps pour m'abrutir de désir. La pénétrer sans relâche jusqu'à ce qu'elle m'implore une trêve, et s'endormir d'épuisement. Voilà ce à quoi j'aspire alors que je suis face à son visage qui cache l'inaccessibilité de son âme. Est-ce cela que je recherche ? Atteindre son esprit, le marquer à tout jamais et seulement après, partir...

– Dis-moi, Avery, pourquoi tu souhaites renoncer au plaisir ? murmuré-je contre son oreille.

Son livre tombe sur la couverture, ses mains empoignent le drap, un infime gémissement sensuel s'évade de ses lèvres merveilleuses lorsque je frôle son cou de ma bouche avide de la dévorer.

Tout en elle réclame la jouissance, pourtant, une part résiste encore, celle de sa raison. Je devine la lutte intérieure qu'elle mène pour ne pas succomber de nouveau au délice. Son éthique professionnelle passe au-dessus de son aspiration personnelle.

– Qu'attends-tu de moi, Avery ?

Mon sexe se gonfle à mesure que je dépose des baisers le long de sa mâchoire inférieure, son odeur fleurie m'ensorcelle et sa maîtrise d'elle-même encore plus. À cet instant, je suis conscient que c'est elle qui détient les cartes entre ses paumes. Soit elle abat un as pour me mettre hors jeu, soit

elle sort une autre carte pour me laisser libre accès à son corps. Alors que mes mains effleurent ses cuisses nues, un pan de son peignoir s'ouvre et j'aperçois son sein d'une perfection bandante. Son téton marron se dresse pour me défier de venir le sucer. J'en salive d'avance, connaissant son goût et l'effet que lui procure ma bouche.

– J'attends que tu partes de mon appartement. Sur-le-champ, déclare-t-elle avec fermeté.

Pourtant, son expression implore l'inverse. Le rouge à ses joues, le pétilllement dans ses iris, le frémissement de ses membres à ma promiscuité. Tout en elle réclame la luxure. Je suis tenace mais pas au point d'insister. Si elle ne veut pas de moi, tant pis pour elle. Je connais plein de nanas prêtes à assouvir le moindre de mes fantasmes. Si ce n'est pas Jones, c'en sera une autre. Ma fierté reste maîtresse de ma personnalité, jamais je n'irai à son encontre. Et elle me dicte de m'en aller en la laissant à son triste sort.

Je me redresse, passe une main dans mes cheveux pour les dompter et lui assène une phrase cinglante.

– Très bien, *boss*. Après tout, mon temps est beaucoup trop précieux pour le gâcher avec une frustrée.

De toute façon, entretenir une relation sexuelle avec ce genre de femme frigide ternirait ma réputation. Je m'appête à sortir dignement de sa chambre lorsque sa voix claque dans l'air.

– Si tu me juges insatisfaite, c'est sûrement dû à tes performances nocturnes.

Mon sang ne fait qu'un tour et je rebrousse chemin si vite que la nausée me saisit. Je darde mon regard obscur sur sa silhouette immaculée et fouille dans ses iris impénétrables à la recherche d'une quelconque excuse. En vain. Tout en elle clame la froideur et l'autorité. Pourtant, j'ai découvert une facette d'elle bien moins dure et intransigeante. Avery se cache derrière une rigueur militaire pour pouvoir attaquer sans prendre le moindre coup.

– Tu peux nier, mais ne te mens pas à toi-même, Avery. Ne crache pas sur les bons moments...

Je n'ai aucunement envie de repartir dans des joutes verbales à n'en plus finir. Je me dois d'avancer, de ne pas stagner et encore moins de reculer. Ici, je n'ai plus de raisons de rester alors j'attrape mes affaires, enfille mon manteau encore humide et claque la porte de cet appartement.

Il est temps d'endosser de nouveau le costume du mannequin arrogant et hautain, de chier sur le jugement des autres et de baiser à outrance. Carter Blanchais ne doit jamais baisser sa garde, au risque de voir son image se fissurer. Et il est hors de question que la vérité jaillisse, voilà pourquoi je ne permets à personne d'entrer dans ma vie. Encore moins lorsqu'il s'agit d'une personne aussi perspicace qu'Avery Jones.

En sortant du hall, la pluie merdique me tombe dessus en même temps qu'une question primordiale : où vais-je crêcher ?

J'extirpe mon téléphone portable dernier cri de ma poche et presse la touche préenregistrée. Qu'importe que l'on soit dimanche, qu'il se réunisse en famille ou que sais-je encore. Max en a pleinement conscience puisqu'il décroche au bout de la seconde sonnerie.

– Trouve-moi un hôtel, lui balancé-je sans le moindre signe de politesse.

Mon manager est habitué à mon franc-parler et à l'insolence qui me caractérise. Pour autant, il n'en prend pas ombrage puisque je le paie rubis sur l'ongle. En l'absence de nouveaux contrats, les anciens me rapportent suffisamment pour que mon compte en banque soit bien garni.

– Accorde-moi cinq minutes.

– Tu n'en as que deux, déclaré-je avant de raccrocher.

Tout en contemplant le ciel gris puis la rue déserte, je me fais la promesse de déguerpir au plus vite de cette foutue ville. Dussé-je bosser comme un acharné pour redorer mon blason et reléguer Avery Jones au rang

de *persona non grata*. Dan devra me trouver un autre employé à mettre à mon service, cette femme n'est pas en mesure de me satisfaire.

OceanofPDF.com

Avery Jones

– Bonjour, miss Jones ! clame joyeusement Donald Gibson, le standardiste de Meetcom, avant de fourrer un énorme donut dans sa bouche.

Ce jour sera tout sauf bon, mais je réponds avec une politesse affectée et un sourire contrit. Comme il est en train de mastiquer, il ne m’abreuve ni de questions ni de remarques sur Carter, ce dont je ne peux que me réjouir. En entendant dans mon dos la voix aussi criarde que déplaisante de Clifford, j’accélère vivement le pas en direction des ascenseurs. Je ne suis pas assez rapide cependant pour échapper à sa présence et je soupire bruyamment.

- Avery, c’est un plaisir de te voir.
- Je n’en doute pas, le raillé-je.
- Tu t’es remise de ton week-end ? me questionne-t-il aussitôt.

Quoi ? Je tourne un regard interrogateur et inquiet dans sa direction. Comment est-il au courant ? De quoi, au juste ? Mes joues s’empourprent lorsque des images charnelles reviennent se coller à mes rétines puis à l’idée des rumeurs qui vont circuler à mon sujet.

Je parie que Carter n’a pas supporté d’avoir dû chercher un hôtel, forcément minable, puisque tous ceux auxquels il est habitué n’avaient plus de chambre libre. Il va s’être vengé en se vantant à qui veut l’entendre de m’avoir glissé dans son lit.

Plutôt dans ton lit, rectifie ma raison, affolée.

- Je vais très bien, merci, répliqué-je sèchement.

Pourquoi faut-il que l'ascension soit si lente ?

– Franchement, Avery, quand je t'ai vue danser vendredi soir... commence-t-il.

Il hoche la tête d'un air entendu. Il ne fait donc pas allusion à ma folle nuit avec Carter, mais bien à mes déhanchés au Cambridge sur la piste de danse. Deux verres vendredi soir ont suffi à m'enivrer, moi qui ne bois jamais, et à me donner en spectacle.

– Qu'as-tu fait de Carter ? demande soudain Cliff.

Je me mords la lèvre pour ne pas l'envoyer promener, lui dire que ce ne sont pas ses affaires, mais je me tais, en levant les yeux au ciel. Oui, le mannequin devrait être là, avec moi, et mon ventre se serre douloureusement. Je n'ai aucune idée de l'endroit où il se trouve. Je l'ai chassé comme un malpropre ; cependant, à la seconde où il a franchi la porte de mon appartement la veille, le sentiment d'être injuste et cruelle m'a saisie. M'a rendue tremblante, à deux doigts de courir à sa poursuite, de m'excuser de ma méfiance, de lui demander de s'ouvrir à moi, de l'aider à chasser tous ses démons intérieurs. Et pourtant, je suis restée, dans mon lit, en position fœtale, incapable d'esquisser un mouvement, perdue et troublée alors qu'il claquait la porte derrière lui. Je ne l'ai pas écouté ; je l'ai fichu dehors avec en prime une bonne dose de mépris, en revenant sur notre nuit. Sans autre forme de procès, sans lui poser la moindre question sur ce qui l'avait conduit à se saouler pendant qu'au fond de moi je me disais qu'il avait forcément une bonne raison de boire comme il l'a fait...

Comme ton père.

Toute la nuit, je n'ai eu de cesse de faire défiler le cours des derniers jours, j'ai tenté de faire le tri dans les sentiments que j'éprouvais, dans cet amalgame confus de haine et de désir, de tentation et de frustration, à défaut de pouvoir fermer l'œil. J'ai beau faire la sourde oreille, m'aveugler, je ne peux nier que l'arrivée de Carter a mis du piment dans ma vie, que j'aime la façon dont il me pousse dans mes retranchements, dont il me déstabilise d'un regard ; j'adore même nos joutes verbales interminables. C'est à cause

de tout ce qu'il me fait ressentir qu'il m'est difficile de supporter sa présence près de moi. Plus je passe de temps en sa compagnie et plus l'idée que je me faisais de lui s'étiole. Il n'est pas une enveloppe vide dénuée de personnalité et d'humanité. Il est un homme plein de doutes et de failles, qui m'attire irrésistiblement. Et c'est comme si je m'évertuais à nager à contre-courant, à vouloir toujours lui coller cette étiquette étriquée que je lui ai attribuée dès notre rencontre. Le Carter public n'est pas celui que j'ai découvert. Et il vaut beaucoup mieux que ça. Bien sûr, il est arrogant, sûr de son charme, provocateur, mais aussi profondément simple et humain. Et attentif...

Et attentif à toi, ajoute ma petite voix.

Le fait qu'il ait réussi à me toucher me semble bien trop dangereux, et le moindre prétexte a été bon pour l'éloigner de moi, de ces murailles que j'ai dressées. Clifford tousse et je me rappelle que je me trouve avec lui, et non plus avec l'insupportable et troublant Carter Blanchais. Ce que je préférerais pourtant mille fois.

– Si j'avais su qu'une telle braise sommeillait sous cette carapace... reprend Clifford, concupiscent.

Je n'aime pas ce type, ni sa voix ni ses manières de vieux pervers libidineux. Ni la façon dont il me déshabille du regard, dans l'optique de me mettre mal à l'aise. Tout chez lui me rebute, et pas seulement parce qu'il cherche à prendre ma place. Clifford s'approche de moi, appuie négligemment sa main contre la paroi, approche son visage du mien. Son souffle sur ma peau me colle des frissons de dégoût et je calcule l'angle idéal pour lui asséner un coup bien placé s'il ose quoi que ce soit. Parce que c'est un mâle, il croit sans doute qu'il peut tout se permettre.

– Tu aurais fait quoi ? répliqué-je avec ironie. Tu m'aurais invitée à un bal, peut-être ?

Si Clifford espère m'intimider par ses remarques déplacées, c'est mal me connaître, je sais parfaitement me défendre toute seule. Contre les hommes de cet acabit. Pathétiques, surnois, vicieux.

– J’aurais cherché à t’allumer plus tôt...

Il se passe la langue sur les lèvres avec concupiscence et je réfrène une envie de rire. Je sais très bien que ses intentions n’ont jamais été de me séduire, et aujourd’hui encore, ce qu’il cherche, c’est à me déstabiliser suffisamment pour me pousser vers la sortie. Un sourire s’affiche sur mes lèvres au moment où je comprends : je lui fais peur, et encore plus depuis qu’il a découvert que je pouvais me la jouer femme fatale.

– Tu manques d’expérience, Clifford, et une brûlure est si vite arrivée, lui asséné-je alors que les portes de l’ascenseur s’ouvrent enfin sur Gwen.

Les yeux de cette dernière s’écarquillent, sa bouche maquillée s’arrondit de stupeur, comme si elle venait de surprendre une scène compromettante entre Clifford et moi. Ce qui ne risque pas d’arriver de mon vivant. La jeune femme porte la main à sa bouche pour retenir un gloussement dont elle a l’habitude. Je n’ai pas le temps de lui expliquer qu’elle se méprend qu’elle m’assaille, ne me laisse pas en placer une et m’entraîne en direction de mon bureau, en m’attrapant le bras.

– Il y a du grabuge, m’informe-t-elle sur le ton de la confidence.

L’excitation perce dans sa voix.

– Carter hurle dans le bureau de Dan, reprend-elle.

Je fronce les sourcils. Bien que j’essaie de le cacher, la curiosité m’envahit, d’autant plus que je n’ai aucun doute sur le fait que Gwen détienne d’autres informations, qu’elle va s’empresser de me divulguer.

– Et tu étais dans la même pièce qu’eux ? m’étonné-je.

– Non, non, mais... ils crient, assure-t-elle, nullement gênée par ma remarque.

Je sais très bien qu’elle devait avoir collé son oreille à la porte pour ne pas perdre une miette des propos échangés dans le bureau du patron.

– Carter fait un scandale, et...

Gwen s'arrête, un instant, m'obligeant à en faire autant.

– Mais parle, l'encourage-je.

– Il ne veut plus travailler avec toi, je suis désolée, avoue mon amie, penaude. Il a demandé à faire équipe avec quelqu'un d'autre.

– Quoi ? Il a fait quoi ? m'offusqué-je.

– Mais Dan a...

Agacée autant qu'énervée par l'attitude de Carter, j'accélère le pas et pousse la porte du bureau de Dan sans m'annoncer.

– ... refusé, complète Gwen, essoufflée, derrière moi.

Sans demander son reste, elle s'excuse et s'enfuit aussi vite que lui permettent ses talons aiguilles, me laissant seule avec deux hommes qui pivotent dans ma direction avec un mélange de ressentiment et de colère.

– Pas trop tôt, grogne Carter.

J'atterris dans son regard braqué sur moi en m'apercevant que l'intensité dans ses yeux m'avait manqué...

Carter Blanchais

Lorsque le bleu de ses yeux rencontre la noirceur des miens, une étrange lueur s'allume entre nous. L'animosité qui m'envahit depuis hier semble fondre comme neige au soleil en présence d'Avery Jones. Et j'en suis le premier surpris. Être foutu à la porte de chez elle après qu'elle m'a ouvert ses pensées et ses cuisses m'a rendu fou. Pourquoi partager tout ceci si c'est pour me dégager aussi sec ?

Parce que c'est ta manière de procéder et, pour une fois, c'est une femme qui agit ainsi, me nargue ma conscience.

Effectivement, d'ordinaire, je suis le premier à m'arrêter court après l'éjaculation, ne souhaitant nullement m'épancher sur des conversations futiles dont je me moque éperdument. Parfois, il arrive que je me dévoile un peu après une bonne partie de jambes en l'air, mais uniquement sur mon métier et les aléas qu'il apporte. Le changement perpétuel d'endroits, les horaires compliqués, les poses à prendre, les vêtements qui ne me mettent pas toujours en valeur et le fait de ne pas avoir d'attaches. En effet, ce dernier point est voulu ; pourtant, les soirs de tranquillité, la quiétude de mon foyer perdu me manque cruellement.

– Alors, tu veux rompre notre accord ? tempête Avery.

Toujours vêtue de son manteau long, une écharpe fine enroulée autour de son cou gracieux et un chignon strict remontant ses longs cheveux, elle dégage une élégance qui me plaît, et cette révélation me dérange au plus haut point. Parce que je maîtrise mes propres émotions et elles ne doivent

surtout pas jaillir à cause de cette femme. L'énervement s'empare de mon cerveau qui bouillonne, notamment après la nuit pourrie que je me suis tapée à cause d'elle.

– Une semaine de passée et aucune action mise en œuvre de ta part. Tu te concentres sur le vendeur de poissons et son entreprise merdique, riposté-je.

Dan n'intervient pas et se contente de nous observer tel un arbitre à Roland-Garros. La situation est la résultante de son choix de me confier aux bons soins d'Avery. Comment pourrait-elle redorer mon image alors que la sienne est composée de marbre et de dureté ?

– Serais-tu jaloux ?

Pour qui me prend-elle ?

– Du fils O'Malley ? Ne m'insulte pas, Avery. Ce mec n'est qu'une vulgaire chaussette, il ne m'arrivera jamais à la cheville.

Un petit sourire froid se dessine sur ses lèvres parfaites, ses talons claquent sur le sol lorsqu'elle s'approche en pointant son index dans ma direction.

– Voilà le fond du problème, déclare-t-elle, victorieuse, M. Blanchais n'est pas ma priorité et il est vexé comme un gamin capricieux. Mais qu'as-tu connu de la vie, Carter ?

Sa réflexion me fait sortir de mes gonds, elle me renvoie à une vision de moi-même que je ne souhaite pas révéler à la lumière. Enfant, j'étais loin d'être insolent et encore moins ingrat, bien au contraire, j'avais ma place en tant qu'aîné d'une fratrie, mes parents me vouaient une confiance absolue, et l'affection de mes sœurs me comblait. Oui, j'ai fait quelques conneries d'ado prépubère, j'ai séché quelques cours à l'école et fumé en cachette. Mais j'ai totalement vrillé le jour de l'accident de Dana. Et cette partie de ma vie, je ne souhaite aucunement la voir surgir dans ce présent. De la vie, j'ai connu la merde, la tristesse, la douleur, la culpabilité, la fuite et la

solitude aussi. J'ai déserté mon existence pour en bâtir une nouvelle. Basée sur une image physique et non sur la profondeur des sentiments.

Mon allure de mauvais garçon représente la première couche de mon épiderme. Une peau d'arrogance et de pugnacité. Voilà ce qui m'aide à évoluer dans ce monde merdique, et Avery va en faire les frais.

– À cause de ton alcoolique de père, tu mets tous les mecs dans le même panier, ne crois-tu pas que ce problème vient de toi ? l'attaqué-je à mon tour.

Ce coup bas l'atteint avec force. J'ai franchi une limite, j'en ai pleinement conscience. Comme un serpent venimeux, elle souhaite me mordre pour distiller son poison dans mes veines. Qu'à cela ne tienne, en véritable caméléon, je peux devenir à la fois la guêpe de mer, le mamba noir et le scorpion jaune et la piquer jusqu'à ce qu'elle implore mon pardon.

– Je t'interdis de parler de lui ! hurle-t-elle alors.

– Et moi de juger mon parcours, tu ne sais rien de moi !

À demi essoufflés, nous nous défions d'un regard brûlant.

– Tu serais surpris d'apprendre ce que j'ai collecté à ton sujet, riposte-t-elle.

Son ton mièvre et hautain me débecte, et ne devrait aucunement me toucher. Parce que Avery Jones ne représente rien pour moi.

– Ton avis, je me torche le cul avec ! dis-je en tentant de canaliser mon émotion.

– Et moi, je ne te laisserai plus jamais caresser le mien !

Un ange passe. Un silence pesant plane dans le bureau et lorsqu'elle s'aperçoit de sa bourde, sa paume recouvre sa bouche comme pour ravalier ses mots. Un rire surpris m'échappe et me vaut un regard assassin d'Avery.

– *No zob in job*, énonce Dan en arquant les sourcils. Les histoires de cul dans le boulot mènent tout droit à la catastrophe. Tu le sais pourtant aussi bien que moi, Avery.

Il semble étonné de son employée alors que la honte colore les traits d'Avery. Son expression triste et son air catastrophé m'affectent particulièrement. Je connais l'impression que procure la déception infligée aux personnes que l'on estime. Et de toute évidence, Dan Sutherland représente un mentor pour Avery, qui se plie à ses ordres et vit uniquement pour ce travail chez Meetcom.

– Ce n'est pas ce que tu crois, Dan... bredouille-t-elle en perdant de sa superbe.

– Peu importe ce que je pense de cette histoire. Avery, tu représentes notre entreprise et, de ce fait, tu dois être irréprochable en toutes circonstances. C'est ton client. Votre petite sauterie devra rester secrète et ne plus se reproduire. Il y va de votre réputation à tous les deux également.

Tout en déballant son laïus moralisateur, Dan se relève et boutonne sa veste de costume. Ayant bien conscience de l'avoir également déçu, je m'attends à sa sentence. J'adresse un regard froid à Avery et découvre des larmes perlant au coin de ses yeux ; elle pince les lèvres pour se retenir de pleurer et semble complètement perdue.

– Dorénavant, votre duo professionnel devra être couronné de succès. Pour Avery, mettre en scène un mannequin investi dans la société et pour Carter un client hautement satisfait de nos prestations, énumère-t-il. Vous continuez de travailler ensemble. Point final.

Jones opine du chef alors que je me contente de hausser les épaules en signe d'assentiment. Dan a toujours agi pour mon bien et, même si je viens de remettre en doute sa capacité de le faire, je me plie une énième fois à sa volonté. Plus vite je serai remis sur les rails du mannequinat de luxe, plus vite je pourrai déguerpir de cette ville. Qu'importe les humeurs de ma collaboratrice, seuls comptent les résultats et, pour le moment, ils sont loin

d'être probants. Je décide de prendre les choses en main et de demander des preuves à Jones.

– Qu'as-tu à me proposer ?

– Je... j'ai une liste d'endroits où tu devras te rendre. Un concert, la soirée d'ouverture d'une galerie d'art, la visite d'un service hospitalier, une séance de dédicaces, quelques shootings photos également.

Tout ceci a déjà été réalisé par moult de mes congénères et n'attire pas mon attention. Se démarquer de la masse est gage de popularité.

– Déjà vu, critiqué-je, ouvertement, il me faut de l'unique, de l'audacieux, du précurseur. Tout ce que je suis.

Avery retrouve son air pince-sans-rire et me foudroie du regard en croisant les bras sous sa poitrine.

– Très bien, je te propose de courtes chorégraphies à diffuser sur les réseaux sociaux, des défilés improvisés dans les rues de Brighton, des rencontres avec les sans-abri et des ateliers avec des enfants.

Soudain, face à moi, je décèle enfin une nuance particulière chez elle. Une fièvre exaltante, une authenticité nouvelle.

– Voilà ce que je cherche ! annoncé-je en applaudissant.

Il aura fallu une semaine à Avery pour mettre le doigt sur mes aspirations. Quant au mien, je doute que je puisse l'insérer de nouveau dans son intimité.

– Tu te moques de moi ? s'étonne-t-elle en roulant des yeux.

– Pas le moins du monde. Tes idées réchauffées, non merci, je veux du cru, du pur, du réel. L'impro, la rue, les gamins. C'est ce qui colle à ma personnalité.

– Allez vous mettre au boulot et ne me faites plus suer avec vos états d'âme, j'ai autre chose à gérer, lance Dan pour nous congédier.

Dans le couloir que nous empruntons pour nous rendre dans son bureau, je perçois encore la tension habiter le corps d'Avery et décide d'enfoncer un peu plus le couteau dans la plaie.

– Il va falloir que je revienne vivre chez toi, annoncé-je calmement.

L'hôtel miteux déniché par mon manager est digne d'un film d'horreur. Le néon de la salle de bains qui grésille, la moquette tachée, les draps rêches, le lit qui grince... très peu pour moi. Il me faut de l'espace pour réfléchir, une décoration épurée pour apaiser mon esprit, un lieu de vie confortable pour me ressourcer.

– Plutôt escalader l'Everest en tongs que de t'avoir dans mon appartement, dégaîne Avery.

– De toute façon, tes pieds sont trop moches pour être montrés.

Ma repartie de gamin possède le mérite de faire naître un petit sourire sur ses lèvres gourmandes.

– Ne joue pas à ça avec moi, Carter.

– À quoi ? lui demandé-je, angélique.

Alors que nous pénétrons dans son bureau, Avery se tourne vers moi et, malgré sa réticence à bosser avec moi, je sens son trouble lorsque nos yeux s'aimantent. Il lui faut quelques secondes pour reprendre une contenance et me répondre.

– Tenter de me dérider, noyer le poisson sous une couche d'humour et faire comme si rien ne s'était passé entre nous.

– En travaillant ensemble, il nous sera impossible d'oublier cette putain de jouissance ressentie.

Cette fois, je ne me cache sous aucun masque, j'ouvre les yeux sur la réalité des choses alors que je devrais les conserver fermés... Ne pas voir permet de ne rien espérer...

Avery Jones

Je me passe la langue sur mes lèvres soudain sèches avant de parler.

– J’ai déjà oublié, réponds-je dans un souffle.

Mes mots sonnent faux à mes propres oreilles. Une effroyable menteuse, voilà ce que je suis. Je le sais, et visiblement lui aussi. Il le devine à la façon dont je détourne le regard pour éviter qu’il ne lise en moi.

– Est-ce pour m’inviter à recommencer ? me défie-t-il.

Pourquoi faut-il qu’il soit capable de me faire passer d’un sentiment extrême à un autre, de faire voler mes barrières en éclats ? De me pousser à sortir de moi-même, de celle que je me suis forgée pour continuer à avancer quand j’avais tellement envie de baisser les bras ? Je ne peux quitter ses yeux, comme si j’étais irrésistiblement aimantée par leur profondeur insondable.

– Nous avons du... bégayé-je.

Les sentiments qui m’assaillent me donnent autant envie de me jeter sur ses lèvres pour le faire taire que de lui asséner une bonne giflle pour la même raison. En cet instant, j’ignore quelle pulsion prendrait le dessus si j’osais me laisser aller. Un mélange de tout cela, sans doute, et en tout cas une mauvaise, une très mauvaise idée. Une de celles dont on ne peut que se mordre les doigts. Les mots de Dan ont été clairs et explicites et, s’il ne peut rien contre Carter, contre moi, c’est une autre histoire. Non seulement je ne veux pas le décevoir mais j’adore mon job. À Meetcom, je me sens à ma

place. Même si je dois sans cesse la préserver des vautours, en particulier de Clifford.

Cependant, cela me tue de le reconnaître mais Carter a raison. Nous ne pourrons pas oublier ce que nous avons partagé tant que nous travaillerons ensemble.

Et même après, cela sera sans doute impossible, précise ma conscience. Cette nuit était bien trop folle, bien trop intense, bien trop...

Ce n'est pas encore à l'ordre du jour, nous ne sommes pas dans l'après, nous sommes dans l'instant, cet instant où tout peut encore basculer dans un sens ou dans un autre. Parce que quand Carter est près de moi, l'air se charge d'électricité. Il nous reste trois semaines avant que son départ ne se concrétise et que cette histoire ne soit reléguée au rang de souvenir. Je chasse bien vite cette impression désagréable que le temps entre nous est compté.

Un problème à la fois, me sermonné-je.

Campée face à lui, le souffle un peu court de m'être tant énervée, je cherche mes mots. J'ai obtenu pourtant ce que je voulais. Carter n'ira pas bosser avec Clifford ou un autre membre de l'équipe, ce qui m'aurait reléguée au statut d'incompétente. Il me reste une occasion de montrer à Dan qu'il a raison de me faire confiance et que je vais assurer. Je devrais être en train de réfléchir à tout ce qui peut être mis en œuvre et pourtant, tout ce à quoi je pense est cette jouissance ressentie dont me parle Carter et qui me coupe littéralement le souffle. Mon corps vibre encore de ses caresses.

Avery, c'est toi qui gères, m'exhorté-je intérieurement. Reprends le dessus, maintenant.

Je respire profondément, mon regard toujours plongé dans le sien ; l'envie d'avoir le dernier mot s'envole. Je ne veux pas lui mentir, le provoquer, lui asséner une pique assassine. Lui balancer de nouveau que c'est déjà oublié, qu'il n'y avait rien de mémorable ou pire encore.

– Mettons-nous au travail, déclaré-je en me dirigeant ostensiblement vers mon bureau.

– C’est vous le *boss*, *boss*, réplique-t-il avec ironie.

Cinq minutes plus tôt, Carter était au bord de l’explosion dans le bureau de Dan et le voilà prêt à reprendre nos éternelles joutes verbales. Le jour et la nuit ; un petit côté docteur Jekyll et mister Hyde, mais que cache véritablement Carter Blanchais ? Qui est-il vraiment ? Cette question m’obsède, me trouble. Contrairement à ce que je viens de lui balancer, mes recherches ont été infructueuses et j’ignore les raisons de ses cauchemars, si ce n’est que ma présence à ses côtés semble l’apaiser. Du moins temporairement. Son téléphone se met à sonner et, avec un dernier regard dans ma direction, Carter décroche, sans me quitter des yeux et s’adresse à son interlocuteur.

– Exactement, confirmé-je avec un petit hochement de tête. C’est moi, le boss.

Un rictus apparaît sur les lèvres beaucoup trop charnues de Carter alors que je me dirige enfin vers mon bureau. Finalement, je me prends à son petit jeu de rôle et accepte de mener la danse.

Je ne suis pas assise depuis trente secondes devant mon ordinateur à parcourir le programme initialement prévu que je l’efface en un clic. Une semaine de travail que je réduis à néant. Carter Blanchais veut autre chose. Du vrai, du cru, du spontané. OK. Je suis capable d’être cette *community manager*. Je me redresse et referme mon ordinateur d’un geste brusque qui fait sursauter Carter. Il tourne dans la pièce comme un lion en cage.

– Très bien, lâché-je, déterminée. On sort.

Il lève un sourcil interrogateur et raccroche au nez de son interlocuteur. Il ne pose aucune question, ce qui m’arrange car je n’ai aucune idée de ce que je compte faire mais, c’est certain, il faut que nous quittions ce bureau. Alors que j’attrape ma veste et mon sac à main, les rouages de mon cerveau se mettent en branle.

– Avery, vous faites quoi ? s'étonne Gwen, quand nous passons devant le bureau de l'accueil.

– Si on te pose la question, tu diras que tu n'en sais rien.

– Mais je n'en sais rien ! proteste-t-elle tandis que je presse le bouton de l'ascenseur.

– Gwen ? l'interpelle Carter.

Mon amie tourne sur lui un regard enamouré, battant des cils. Je me demande ce qu'elle pensera quand je lui annoncerai que le mannequin et moi avons couché ensemble.

Mais que ça ne se reproduira jamais, me précise ma raison, agacée.

– Oui, Carter ?

– Faites rapatrier ma valise, je m'installe de nouveau chez Jones. Nous avons beaucoup, beaucoup de travail, déclare-t-il.

– Pas de souci, je m'en occupe personnellement.

Nous nous engouffrons dans l'ascenseur sans que Gwen nous lâche des yeux, animée par un mélange de curiosité et de surprise.

Les portes se sont à peine refermées que Carter se penche à mon oreille. Ma peau se pare d'agréables frissons, il souffle avec une déconcertante facilité le chaud et le froid.

– Tu sais ce que tu fais, n'est-ce pas ? me chuchote-t-il.

– Évidemment, assuré-je, avec confiance.

Ma conviction, loin de l'ébranler, semble l'amuser et l'exciter. L'adrénaline pulse dans mes veines : le challenge, la colère, la tension sexuelle, j'ignore ce qui me pousse en cet instant mais une chose est sûre c'est qu'il est hors de question que je m'avoue vaincue. Hors de question que je ne sois pas capable de livrer au boulot le meilleur de moi-même parce que dans le privé c'est le chaos.

– Tu veux de l'authentique, de l'inédit, tu vas être servi, ajouté-je en plantant mon index dans son torse.

D'un geste de la main, je salue Donald à l'accueil de l'immeuble et nous sortons dans la rue. L'improvisation aussi peut avoir du bon, se laisser porter par ses émotions, les idées que Carter m'inspire, pas celui qui hante les podiums et les soirées mondaines et que je n'ai jamais croisé, mais le Carter qui se laisse découvrir, qui s'effeuille progressivement comme un strip-teaseur. Il ne veut rien montrer, de son plein gré, et pourtant révèle beaucoup sur ce qu'il est quand il ne joue pas la comédie.

Un peu comme toi, me raille ma conscience. Quand tu t'es épanchée sur son épaule, et lui as confié le drame de ton père.

Nous avançons dans la rue piétonne, bifurquons et poussons la porte d'un magasin vintage. Du seconde main. Ici rien de neuf, tout est d'occasion. Pour une *rehab*, cela me semble une idée percutante. Tout le monde a droit à une deuxième chance, même des boots en daim, un ample gilet violet, des lunettes en forme de cœur et un pantalon pattes d'éléphant orange. Bon, peut-être pas le pattes d'ef, mais le reste pourquoi pas. Je me tourne vers Carter et ouvre les bras comme pour embrasser l'ensemble de la boutique.

- Choisis ce qui te plaît, fais-toi plaisir, il y a du choix ici...
- C'est quoi, ton idée de génie ? me questionne-t-il, sceptique.
- Le nouveau Carter, un homme simple, attaché aux petites choses de la vie.
- Développe.
- Tu voulais du naturel, quoi de plus naturel qu'un pantalon à la mode dans les années 1980, que son propriétaire a dû chérir ?
- Avant de le vendre à une friperie, précise-t-il en s'emparant d'un manteau de fourrure qui soulève un nuage de poussière.
- Oui, réponds-je, convaincue, pour qu'il ait lui aussi une seconde vie. Enfin, c'est le discours que tu tiendras. Carter Blanchais prend un nouveau départ. Fini le luxe, les nanas frivoles et la débauche. Aujourd'hui, je suis ravie de présenter le Carter 2.0 qui fait son grand retour aux sources.

Lorsqu'il sort de la cabine d'essayage quelques minutes plus tard, je suis saisie par le résultat. Je crois que même sur lui le fameux pattes d'éléphant

aurait l'air classe et cool. Il fait partie de ces personnes qui subliment les vêtements qu'elles portent, et ce quels qu'ils soient. Il a revêtu un jean délavé et troué, un tee-shirt d'un vieux groupe de rock, une veste en cuir complètement usée. Et le résultat est à la hauteur de mes espérances. Je sors mon téléphone, et joue les paparazzis en le photographiant sous tous les angles avant de lancer l'offensive médiatique à grand renfort de hashtags depuis le compte de Meetcom, d'une photographie outrageusement sexy et d'un slogan accrocheur « One more day for new Carter ».

– Tu es...

– Je sais, me coupe-t-il, en jetant un regard à son reflet en pied dans le miroir.

– J'allais dire « correct ». Tiens, si tu essayais ça.

Je le provoque en lui tendant le fameux pantalon qui m'a tapé dans l'œil par sa couleur criarde dès que j'ai mis le pied dans la boutique. On verra s'il fait encore le malin, habillé comme un sapin de Noël.

– Vos désirs sont des ordres, *boss*, déclare-t-il avant de disparaître dans la cabine d'essayage dont il tire négligemment le rideau.

Dans l'espace entre le tissu et le mur, une grande partie de son corps apparaît. Sa peau nue, ses abdominaux sculptés, son fessier rebondi. Il sait très bien ce qu'il fait, il sait très bien que je le regarde, que j'ai envie de le rejoindre, mais l'arrivée massive de notifications attire heureusement mon attention. La réhabilitation de Carter a commencé, et tous viennent de mordre à l'hameçon, si bien que lorsqu'il ressort de la cabine je mets quelques secondes avant de relever le nez. Non, mais, ce n'est pas possible. Loin de ressembler à un clown, ainsi vêtu Carter a l'air d'une icône des années 1970 et il est toujours aussi craquant, ce qui est terriblement injuste. Même habillé d'un sac-poubelle, je parie qu'il déclencherait des scènes de liesse et galvaniserait les foules. Je sors de nouveau mon téléphone et le mitraille sous tous les angles.

– C'est bon, tu peux aller te changer, déclaré-je. La première tenue est idéale pour le nouveau Carter Blanchais qui souhaite redorer son image.

- Et que vas-tu faire des photos que tu viens de prendre ?
- C’est pour te faire chanter si tu refuses de faire ce que je te demande, déclaré-je sérieusement.
- Pas besoin, me provoque-t-il, je suis prêt à faire ce que tu me demandes, surtout si cela implique d’enlever nos fringues...

Je lève les yeux au ciel, ne réponds rien, alors qu’il se dirige vers la cabine d’essayage. Il n’a pas encore tiré le rideau sur lui qu’il se retourne vers moi.

– Bon ! Tu viens, Jones ?

Je suis tentée de le rejoindre... Si seulement c’était aussi simple.

OceanofPDF.com

Carter Blanchais

Le shopping m'emmerde au plus haut point, notamment les vendeuses toujours collées à mes basques et bavant d'admiration devant mon charme. Pourtant, adolescent boutonneux portant un appareil dentaire en métal, j'aurais tout donné pour attirer le regard de Rachel Planter, la plus populaire des collégiennes. Jamais elle n'a daigné répondre à mes œillades enamourées et à mon sourire niais.

Pathétique !

En temps normal, les grandes marques m'envoient leurs fringues ou leur *personal shopper* directement ; il m'arrive rarement de dépenser pour m'habiller. Je sublime chaque tissu qui frôle ma peau, chaque boxer qui moule mes attributs et chaque étoffe qui épouse mes muscles. Et quand Avery me contemple avec une lueur coquine brillant dans l'azur de ses yeux, je sais pertinemment qu'elle crève d'envie de me sauter dessus.

Me regardant dans le miroir en pied, vêtu de ce stupide pantalon flashy des années 1980 et d'une chemise bariolée, je me fais moi-même de l'effet. En digne acteur d'un temps révolu, je suis intemporel.

- Et maintenant ? déclaré-je.
- Tu remets la première tenue et tu la paies. J'ai une petite surprise pour toi qui arrive dans quelques minutes.

Comme si tout ceci ne représentait qu'une évidence, Jones consulte son téléphone et pianote dessus à vive allure en souriant de contentement.

– Ah, parfait, là, tu sais comment me parler ! annoncé-je gaiement en obtempérant. Ma surprise, je la veux pulpeuse, avec une poitrine généreuse, des jambes douces et une bouche profonde.

Face à ma plaisanterie, Avery me lance un regard mi-glacé, mi-amusé. Un mélange de feu et de glace qui m'électrise soudainement et fait palpiter ma queue et mon cœur d'une manière complètement désordonnée.

– Je t'achèterai une poupée gonflable, me dit-elle en sortant de la boutique.

Contemplant sa silhouette élégante quelques secondes par la vitrine, la vendeuse s'adosse sur le comptoir à mes côtés et lorgne dans la même direction que moi.

– Cette femme a l'air d'avoir un sacré caractère, déclare-t-elle, admirative.

– Et encore, vous ne l'avez pas vue en rogne !

– Au lit, elle doit libérer son côté sauvage. J'adore ça, les nanas frigides mais chaudes comme un feu ardent.

Surpris par de tels propos, je regarde la vendeuse et approuve d'un hochement de tête. Ces phrases, j'aurais pu aisément les prononcer et surtout les assumer.

– Brûlante, elle l'est, j'ai pris feu plusieurs fois avec elle, dis-je, assez fier de moi.

– Sacré veinard, rétorque la vendeuse en me tendant mes affaires. Vous savez s'il y a moyen qu'elle et moi... vous voyez ?

J'analyse de pied en cap la jeune personne qui me fait face. Une allure sexy en costume noir pantalon veste, un débardeur court en dentelle noire, des escarpins et une coupe à la garçonne. Longiligne mais musclée, un visage lisse et de grands yeux rieurs, quelques tatouages se dévoilant sur sa peau, j'apprécie ce que je vois.

– Avec elle, aucune idée mais, avec moi, je suis OK, rétorqué-je en lui envoyant mon regard de prédateur.

À son tour, ses billes me sondent, s’arrêtent sur mon torse, descendent lentement sur mon entrejambe et son analyse se termine par un rictus déçu.

– Désolée, il vous manque une paire de nichons et des lèvres.

De toute évidence, tous les deux nous courons le même lièvre, à savoir les femmes. Son franc-parler me rappelle étrangement le mien. Sa manière de communiquer avec aisance et sans retenue m’interpelle et me libère. Chose très rare chez moi puisque d’habitude je fuis les gens.

– J’ai des pectoraux et une bouche. En fermant les yeux, ça peut passer, lui dis-je sérieusement.

– Et un humour qui me plaît !

– Et tu n’as pas encore vu mon intelligence, tu serais bluffée !

Un certain feeling s’installe entre nous et me donnerait presque envie de prendre une bière avec elle pour parler.

– Callista, se présente-t-elle en me tendant la main.

– Carter.

Je scelle notre rencontre d’une poignée de main et d’un hochement de tête.

– Quand tu auras fini de blablater, Blanchais, tu pourrais te souvenir que nous avons du boulot par-dessus la tête ? nous coupe Avery en glissant la tête dans l’entrebâillement de la porte.

– Excuse-la, ma *boss* est tyrannique, grogné-je en me dirigeant vers la sortie.

– C’est ce qu’on aime, Carter, les femmes de caractère !

Un sac de fringues vintage dans la main, l’autre posée sur la poignée, j’accueille cette révélation qui me touche de plein fouet. Callista a tout bonnement raison, je suis attiré par quelqu’un susceptible de me tenir tête et

qui n'est pas le moins du monde intimidé par ma personnalité. Étonné d'avoir été ainsi démasqué, je me retourne vers la vendeuse, tends mon index dans sa direction et lui promets une chose.

- Toi et moi, on se reverra !
- Avec plaisir, mais sans cocaïne ni tabloïd.

Je blêmis légèrement à l'évocation de ce sujet.

- Par contre avec des femmes et des boissons, pourquoi pas ! précise-t-elle. À condition que ce soit des softs !

Malgré moi, je souris, parce que son intonation de voix ne comporte aucune once de méchanceté, que son visage avenant transpire l'authenticité et qu'un lien étrange se tisse entre cette femme et moi. C'en est même déroutant. Comme si l'on pouvait succomber à un coup de foudre amical. Sans m'épancher davantage sur ce sentimentalisme de téléfilm, je sors à mon tour de la boutique pour tomber sur une Avery assise sur un vieux scooter. Elle me tend un casque et tapote le siège derrière elle.

- Surprise ! Viens, m'invite-t-elle.

Je reste comme un con à contempler Avery en tenue chic et chaussures à talons, souriante et assurément ravie de l'effet qu'elle me procure.

- Je ne suis pas sûr que l'on tienne dessus.

Au vu de l'état de l'engin et de sa vétusté, je suis prêt à parier que les pneus sont sous-gonflés et l'assise non rembourrée. Mon cul rebondi représente un point non négligeable de mon anatomie et il vaut son pesant d'or.

- Il y a de la place pour deux personnes, sans problème, s'exclame Avery, confiante.

– Je ne connais pas deux personnes sans problème et encore moins lorsqu'il s'agit de nous, déclaré-je, impassible.

Elle lâche un rire si frais et spontané que je ris à mon tour. Un sourire complice termine notre éclat de voix joyeux. Nos regards aimantés semblent avoir du mal à se détacher. Elle se détourne de mon visage, se racle la gorge et reporte son attention sur le scooter entre ses cuisses. Évidemment, une image salace de nous deux s'impose sur ma rétine. Moi en Harley Davidson et elle en Brigitte Bardot. Me chevauchant, les cheveux au vent et la liberté peinte sur son visage.

Tu divagues complètement, se moque ma conscience en me rappelant à l'ordre.

Il se pourrait que le manque de sommeil me soit monté au cerveau, mais tant qu'il n'endommage pas mon superbe phallus, tout me va.

– N'aie pas peur, Blanchais, je conduirai doucement, me certifie alors Avery en attachant la lanière de son casque doré.

– Je vais conduire, prononcé-je avec force en enfilant mon casque.

À ce moment, Jones me prend en photo et range prestement son téléphone dans son sac.

– Certainement pas !

Elle s'offusque et s'empare du guidon fermement.

– Et pourquoi ?

– Tu es sous ma responsabilité, je te signale.

– Ce qui ne te donne pas le droit de me tuer !

– Je n'y compte pas, continue-t-elle pour me rassurer.

Elle actionne le moteur, maintient le frein tout en tournant la poignée pour faire vrombir le moteur. Mettant de côté mon appréhension à prendre la route sur un deux-roues, je m'installe derrière Avery.

– Où va-t-on ? lui demandé-je, soucieux de savoir ce qu'elle me réserve d'autre.

– Dans un café participatif.

Si le troisième mot me convient, le dernier ne me dit rien qui vaille. N'ayant pas le temps de rétorquer, je me sens propulsé sur la route lorsqu'elle accélère soudain. Par instinct de survie, mais aussi par envie, je m'accroche à ses hanches et me colle contre son dos.

Je prends brusquement conscience que je suis en train de lâcher prise en mettant ma vie entre les mains d'Avery...

OceanofPDF.com

Avery Jones

Carter est littéralement collé à moi, ses mains enserrant solidement ma taille, son torse pressant mon dos, comme si sa vie en dépendait. Cela m’amuse de le sentir se crispier quand je prends quelques virages un peu serrés, et se détendre doucement quand on entame une ligne droite et que j’accélère légèrement. Les vieux réflexes sont revenus dès que mes mains ont enserré les poignées du scooter. C’est comme le vélo, cela ne s’oublie pas.

Pas plus que d’avoir un homme accroché à toi, ajoute ma conscience.

Les sensations, effectivement, sont ancrées dans ma chair et, au lieu de faire remonter des souvenirs douloureux, la présence de Carter ravive un passé heureux avec Declan. Nos quelques virées sur la côte, cette impression de fluidité, d’être à ma place. Souvent, il refusait que je conduise, arguant que cela lui filait la nausée, mais qu’importe, j’adorais ces moments partagés, volés au temps qui nous manquait, lui comme moi étions bien trop pris par nos boulots respectifs. Je ne peux que regretter de ne pas avoir compris qu’il fallait profiter de chaque instant ensemble, de ne pas avoir su que le bonheur offert peut nous être très vite arraché. J’aurais multiplié les escapades romantiques, serais rentrée plus tôt chaque soir, n’aurais pas attendu le bon moment pour fonder une famille. Nous aurions eu plus de grasses matinées coquines, de dîners avec des amis, de fêtes avec sa sœur et son mari. La nostalgie et les regrets s’invitent comme chaque fois que je me laisse aller à penser à ce que j’ai perdu quand il est mort, à cette vie que nous aurions dû avoir. La maladie s’est sournoisement immiscée. Nous avons cru que nous serions plus forts, parce que nous étions deux,

parce que nous nous aimions à la folie. Lorsque le diagnostic du cancer des poumons a été posé, je me suis dit que le docteur se trompait. Declan était plutôt sportif, n'avait jamais fumé une cigarette de sa vie et c'est cette maladie qui l'a emporté, arraché à moi, m'a laissée seule dans une douleur si profonde que j'ai failli me noyer...

Mais tu t'es relevée.

Souvent, cependant, je me demande pourquoi. Je chasse bien vite ces douloureuses pensées pour qu'elles ne prennent pas le dessus aujourd'hui alors que je dois nous conduire à bon port.

Aux mains de Carter qui s'aventurent sur mon ventre en une sorte de caresse, je sais qu'il commence à ne plus craindre que je ne nous envoie dans le décor. Il me signifie ainsi sa confiance. J'en profite pour accélérer davantage, me laisser emporter par cette sensation grisante de liberté, certes relative car il s'agit d'un scooter et non d'une grosse cylindrée. Nous longeons la côte ; les falaises de craie alternant avec les plages de galets survolées par les mouettes criardes. Au loin un ferry amorce son entrée dans le port de Newhaven et la puissante sirène retentit. Un frisson glacé me parcourt l'échine, et je manque de faire une embardée sur la route, alors je renvoie l'accident de mon père loin dans mon esprit, en ralentissant cependant tant que le bruit se répercute dans ma tête.

Le scooter à peine garé sur le port, nous retirons notre casque en même temps et je vois sur les lèvres de Carter s'épanouir un sourire radieux. Je suis certaine qu'il apprécie lui aussi, même s'il ne le verbalise pas. Ses prunelles s'ancrent dans les miennes, et je m'attends presque à ce qu'un « merci pour cette balade » franchisse le seuil de ses lèvres. L'endroit où je l'emmène vaut le déplacement.

- C'est moi qui conduis au retour, lâche-t-il.
- Hors de question, répliqué-je avec un sourire. Allez, viens.
- En week-end ? me questionne-t-il en désignant du menton le port. Cela fait longtemps que je ne suis pas allé à Dieppe.

Je suis son regard, et traverse moi aussi la Manche. L'escapade est tentante, mettre de côté les soucis, le boulot et intensifier cette parenthèse de bien-être. Deux jours avec Carter dans un petit hôtel en bord de mer, des déjeuners moules-frites, le marché où acheter du neufchâtel et des pommes et une soirée au casino, revoir Lilie, mon amie d'enfance, toujours joyeuse et sa mamita, la plus épatante des grands-mères. Se jeter dans un bateau à l'improviste, prendre le large, laisser le vent s'engouffrer dans nos cheveux. Pour la première fois depuis longtemps, je me laisserais bien séduire par cette proposition, baisserais bien ma garde, mais...

Une nuit, rien qu'une nuit, me rappelle ma conscience.

La proposition de Carter paraît sérieuse et, à ce qu'il m'a donné à voir depuis notre rencontre, je sens qu'il serait effectivement capable de partir sur un coup de tête. De tout laisser derrière lui. De se moquer des conséquences. Son impulsivité, sa liberté et sa façon de profiter de la vie m'impressionnent. Ma raison, loin de me remettre sur le droit chemin, semble s'être fait la malle et ne pas trouver si absurde cette suggestion de partir en week-end un lundi, la jugeant même tout à fait envisageable. Je n'ai jamais fait une telle folie, audacieuse et spontanée ; pas même avec Declan, qui était un homme pondéré et prévoyant. Mon passeport est dans mon portefeuille, tout comme ma carte bancaire. Je scrute la mer au loin, observe avec attention les navires et referme la parenthèse rêvée avant même de la concrétiser. Je frissonne à la seule idée de monter dessus, alors que mon père y a perdu une partie de lui.

– Je ne monte pas sur un ferry, déclaré-je.

Je tourne les talons, avance de quelques pas et pousse la porte du café solidaire se trouvant sur le port maritime avant que Carter ne puisse balancer une remarque empreinte de pitié. Il n'est pas difficile de faire le lien entre l'accident paternel et ma peur de la mer. Bien sûr, j'ai essayé de surmonter ma crainte, à de nombreuses reprises, mais mon pied refusait de se poser sur la passerelle, mes jambes tremblaient, et les sanglots me secouaient frénétiquement. Depuis plusieurs années, je n'étais même pas revenue à Newhaven. En me confiant au sujet de mon père, j'ai ouvert à

Carter la porte d'une partie de mon histoire ; si elle n'est pas la plus douloureuse, elle est sans doute la plus sombre. Dans ce café participatif, mon père m'emmenait quand j'étais petite, ou nous venions l'attendre avec ma mère pour l'accueillir à son retour de France. Évidemment, tout a changé après son accident. Je n'ai plus eu l'idée ni le courage de revenir dans un endroit si empreint de nostalgie, alors même que nous en aurions eu besoin.

Comme dans mon souvenir, le lieu est bondé et déborde de vie. On parle dans toutes les langues du monde, on rit, on chahute. Je ne sais où poser les yeux tant tout m'interpelle.

– Bienvenue, nous accueille l'un des responsables dont le prénom « John » est épinglé sur la chemise de bûcheron aux manches retroussées.

Avenant et jovial, il nous prend dans ses bras, et nous octroie une poignée virile.

– C'est la première fois ? lance-t-il.

Je hoche la tête, me gardant de révéler que je suis venue, enfant.

– Ce ne sera pas la dernière, j'en suis sûre, ajoute une femme prénommée Kate, entre deux âges, vêtue d'un tablier taché et d'un sourire sincère, en nous rejoignant.

Autour des tables, un public hétéroclite, des jeunes et des moins jeunes ; des marginaux et des personnes âgées, des immigrés pour qui Kate et John sont les premiers visages amicaux qu'ils rencontrent sur le sol anglais. D'un geste de la main, la femme presse l'épaule de Carter ; ni l'un ni l'autre n'ont reconnu le mannequin. Ou, s'ils savent qui il est, ils ne font aucune remarque à ce sujet.

– Tu m'as l'air d'être un costaud, toi ! déclare-t-elle. Tu vas nous aider, il y a des caisses à décharger. Le supermarché voisin nous a fait don de ses invendus de la semaine et un autre nous a offert riz et pâtes.

La chargée de projets que je suis perçoit déjà le potentiel des photos que je vais pouvoir saisir sur le vif : Carter, dans la tenue décontractée achetée dans une friperie, soutenant une mission locale. La sueur au front, la simplicité même. Ce soir, j'envoie une série de clichés en anonyme aux tabloïds nationaux ainsi qu'aux journaux locaux. Taper vite, taper fort. Demain, en couverture, le mannequin français plus sexy que jamais et un titre accrocheur « Que devient Carter Blanchais ? ». Le nouveau Carter se soucie des autres, n'a pas peur de mettre la main à la pâte et se moque de son image. Parfait.

- Je vais commencer par prendre un café. Noir et allongé, réplique-t-il.
- D'abord l'effort, ensuite le réconfort, affirme Kate.

Kate ne lui laisse aucune chance de riposter, c'est ce genre de femme dont le pays a besoin. J'émetts un ricanement qui n'échappe pas à John.

– Par ici, ma petite dame ! Moi aussi, j'ai besoin d'un coup de main ; il y a dix kilos de pommes de terre à éplucher pour cuisiner des tourtes, m'annonce John.

Mon esprit se focalise bien plus sur le chiffre que sur le résultat appétissant qui va découler de ce travail. Tandis que Carter ressort dans la rue pour récupérer des caisses, je me retrouve, un économe à la main, devant une montagne de tubercules dans la cuisine des locaux. À chaque passage de Carter, je relève la tête dans sa direction. Il ne m'épargne pas de ses remarques sarcastiques.

- Essaie de ne pas m'empoisonner.
- Ne me tente pas, répliqué-je alors qu'il vole quelques morceaux de pommes de terre crues que je viens de découper.

Il les observe un instant.

– Ce n'est pas très régulier, tout ça, il va falloir songer à s'appliquer, miss Jones, déclare-t-il, en jetant les bouts dans la casserole.

Sans hésiter, je lui tape sur la main, comme je réprimanderais un enfant trop gourmand.

– Quelle violence ! N’oublie pas que chaque partie de cette anatomie de rêve est assurée pour plusieurs centaines de milliers d’euros.

Je le détaille des pieds à la tête bien que mon cerveau se souvienne à la perfection de son anatomie.

– Il y a une partie qui ne doit pas valoir trop cher, alors, le provoqué-je. Je vais commencer par là...

Kate ne lui laisse pas le temps de répondre.

– Vous vous battrez plus tard, les enfants. Il y a encore du pain sur la planche.

– Je ne peux toujours pas avoir un café ? demande-t-il.

Un vrai gosse, songé-je, amusée.

Kate le pousse vers la porte de la cuisine, et l’entraîne dehors. Cet endroit est vraiment à part ; chacun peut y trouver sa place, un rôle à tenir, un havre de paix et trouver un repas chaud, si je cesse d’être déconcentrée toutes les deux minutes.

Près de moi, une jeune femme d’origine indienne, le visage caché derrière un rideau de cheveux, s’active sans prononcer un mot, à l’inverse d’un vétéran de la guerre du Golfe, qui tourne énergiquement une cuillère dans la casserole où je jette les pommes de terre découpées. Il a eu le temps de me raconter tout son parcours d’ancien combattant depuis mon arrivée.

De façon étonnante, je me sens à l’aise au milieu de ces inconnus, dans cette ambiance à la fois si chaleureuse et si décalée. Des souvenirs remontent à la surface, les fois où mon père avait bu l’argent des allocations avant que je n’aie eu le temps de faire les courses et qu’il fallait nous rendre à la supérette sociale ou au *Trussel Trust*, pour recevoir des colis alimentaires, la honte et la faim chevillées au corps. La peur d’être

reconnue, et en ce sens méprisée, qui ne me quittait jamais. Mon père représente toujours cette part d'ombre que je dissimule. Il est plus facile pour moi que les gens, mes collègues ou mes amis, le croient mort, plutôt qu'ils sachent qu'il végète dans une espèce de taudis non loin du centre de Brighton et qu'il passe le plus clair de son temps dans des bars à se saouler. Qu'est-ce que cela leur apporterait de savoir ça ? Leurs rapports avec moi changeraient, ils me verraient comme une espèce de Cosette moderne, me prendraient en pitié ou me jugeraient parce que je n'ai jamais réussi à le sortir de cette misère crasseuse. Je me cache de tout désormais parce que, si je ressens des choses, ça me fera tellement mal que ça me tuera. Mon couteau ripe sur le légume et me coupe la paume, m'arrachant un cri.

- On ne peut pas te laisser deux minutes ! lâche Carter.
- Ça va, ça va, assuré-je.
- Laisse-moi voir.

Avec délicatesse, il s'empare de ma main, déplie mes doigts contractés et examine la plaie, d'où s'écoule le sang. Sa peau pâlit et l'inquiétude voile ses iris.

- Tu ne t'es pas ratée, constate-t-il. Fais-moi penser à ne jamais t'approcher quand tu tiens un couteau.

Il attrape un torchon, et le presse fermement sur l'entaille alors que je grimace sous l'effet de la douleur. Ce qui la rend cependant supportable, c'est la sollicitude et l'empressement de Carter auprès de moi.

- Je m'en occupe, si tu veux, lance Kate, en apportant de l'antiseptique et une bande.
- Non, non, c'est bon, déclare Carter, pourtant blanc comme un linge.

Décidé, il refuse sa proposition et me soigne avec des gestes précis, comme s'il avait souvent eu l'occasion de soigner des blessures de ce type. Ses doigts s'attardent au contact des miens, en une délicate caresse jusqu'au moment où son regard croise mes prunelles. Il suspend aussitôt son geste, bien trop tendre. Gêné, il recule d'un pas.

– Bon, maintenant, j’ai droit à un café ? demande-t-il en se tournant ostensiblement vers Kate.

Ma peau est encore parcourue de picotements, qui n’ont absolument rien à voir avec cette blessure.

OceanofPDF.com

Carter Blanchais

– Ton café n’en sera que meilleur lorsque tu auras terminé le déchargement, riposte Kate en me tapotant l’épaule en signe d’encouragement.

Je me retiens de bougonner comme le mec impoli et capricieux que je laisse entrevoir de ma personne. Au lieu de cela, sans me forcer, je termine la tâche qui m’a été assignée d’une manière si douce qu’il m’est impossible de ne pas la terminer.

Alors je réalise plusieurs voyages, les bras chargés. Je transpire, use chacun de mes muscles, contracte les mâchoires et avance droit devant. Et puis je reviens vers le camion, plus léger, détendu, délesté d’un poids autre que physique. Comme si en déposant les charges, j’enlevais mes propres fardeaux.

Redorer ton image te monte à la tête, mon pote, me nargue ma fierté, tu es fait pour briller en société, baiser des canons de beauté, récolter un max de blé et ne rien accorder aux autres.

Je fais taire cette satanée voix intérieure et me focalise sur l’instant. Porter. Décharger. Suer. Dans l’effort, je parviens à relativiser, à évacuer la rage qui me consume, à faire disparaître le Carter Blanchais hautain, carriériste et arrogant. J’y parviens et peux enfin me focaliser sur ce qui m’entoure.

L'Oasis ressemble à un café-brasserie classique des petites bourgades françaises, à l'exception de son concept. Les propriétaires transpirent la bienveillance et l'authenticité. De toute évidence, ils ne roulent pas sur l'or avec ce business qui ne sera jamais lucratif. Cependant, il émane de leur simplicité une richesse particulière. De celle attribuée aux gens qui se contentent de l'essentiel. Je reçois une bonne claque de remise en question lorsque je questionne la femme qui me drive sans pour autant se montrer autoritaire.

– C'est quoi au juste, cet endroit ? demandé-je, essoufflé.

Partout autour de nous, des bruits de conversation, des cuillères qui tournent dans les tasses, de la vaisselle qui s'entrechoque. Même quelques rires, un éternuement, le bruit d'un couteau qui rebondit sur le carrelage. À quelques mètres de moi, une femme occupée à éplucher des pommes de terre, qui a pratiquement perdu son père en le voyant mourir à petit feu, et s'enveloppe dans une froideur pour ne pas s'habituer à la chaleur rassurante. Et puis Kate devant moi, les traits tirés, la mine fatiguée, les cheveux filasse et le corps épuisé. Une étrangère qu'il me semble pourtant reconnaître dans la foule, comme un regard que l'on capte et qui nous sourit.

– Un lieu pour faire une halte dans le tumulte de la réalité, m'explique-t-elle en m'adressant un léger sourire.

– Ah, me contenté-je de répondre.

– Ici, on reçoit et on donne en échange. Mais pas de façon pécuniaire, uniquement avec son temps et sa présence.

Dubitatif, je promène mon regard dans la grande pièce principale munie de plusieurs tables dépareillées, de chaises en piètre état et d'une décoration hétéroclite, à l'image des occupants d'ailleurs, un brassage intergénérationnel qui se côtoie dans une bonne humeur assez surprenante.

– Nous offrons une parenthèse à ceux qui ont besoin d'un endroit pour se ressourcer avant de repartir affronter le quotidien, ajoute Kate en s'adossant contre le comptoir.

La fierté transparait dans ses iris.

– Un peu comme une tranchée pendant la guerre, rétorqué-je en haussant les épaules.

– Cette illustration me plaît, prononce Kate. Un endroit où se protéger, ensemble, des assauts du quotidien.

Ses yeux se plissent pendant qu'elle me détaille. Mes cheveux en broussaille, ma barbe de plusieurs jours, les cernes sous mes yeux d'un noir intense. Elle voit une belle gueule dans un corps exquis, mais elle ne s'arrête pas à l'image, ses iris sondent mon esprit, partent à la recherche de mon être tout entier et semblent sur le point de le percer à jour alors que je me détourne.

J'attrape deux lourdes caisses en bois pleines de victuailles et les porte à bras le corps en soufflant sous l'effort. Habitué à soulever de la fonte en salle de sport, je serais tellement plus utile à mettre mes muscles au service des autres...

Et cette pensée me terrifie soudainement, d'autant plus lorsqu'une voix intérieure m'assène un coup que je ne parviens pas à parer.

Au lieu d'aider des inconnus, rentre chez toi et viens en aide aux tiens...

Je déglutis, ma gorge s'assèche, mes yeux piquent et mon cœur rate plusieurs battements tant il résonne de manière anarchique.

Alors que je passe dans la cuisine pour déposer le chargement dans la réserve, je perçois le regard d'Avery sur moi et choisis de ne pas m'attarder. Dans la réserve, retrouvant un semblant d'intimité et de calme, je lâche un profond soupir. Ébranlé par le choc des cultures que je me prends en pleine poire, par la générosité des propriétaires de L'Oasis et l'entraide qui règne partout ici, je me surprends à ressentir un dégoût envers moi-même.

Parce que, dans cette veste en cuir usée aux coudes, vêtu d'un jean délavé et troué et d'un ancien tee-shirt de rock, je me sens étrangement à ma place dans cet univers. Bien loin du mannequin à la renommée

internationale, je me fais l'effet d'un vieux loup de mer qui a traversé les océans pour survivre.

Et c'est d'ailleurs un peu le cas, j'ai percé les ténèbres, parcouru des milliers de kilomètres, franchi des frontières ; pourtant, cette putain de douleur persiste à me suivre. Et personne n'y changera quoi que ce soit. Le besoin de prendre l'air me saisit violemment et, déterminé, je pousse la porte du fond de la pièce. Aussitôt, les embruns me percutent, le cri des mouettes me parvient, le vent froid me cingle le visage et me coupe un peu la respiration. Peu importe, puisque j'ai passé ma vie en apnée, me contentant d'inspirer uniquement lorsque mes parents m'assuraient qu'il n'y avait pas de mauvaise nouvelle en revenant de l'hôpital chaque jour.

Comment pourrait-elle être dans une situation plus grave que dans un coma profond ?

– Tiens, bois ça, tu l'as bien mérité, me lance une voix forte.

C'est l'homme qui nous a accueillis tout à l'heure qui me tend une tasse fumante. J'hésite à m'en saisir ou à l'envoyer paître. Loin de moi l'idée d'être irrespectueux mais je cherche un minimum de solitude pour laisser éclater ma peine.

– Dure journée ? me questionne-t-il impassiblement.

Il s'adosse contre le mur défraîchi, sort un cigare de sa poche et l'allume. L'odeur vanillée me saisit alors et la fumée m'entraîne dans les tréfonds de ma mémoire.

– Dana ! hurlé-je sans discontinuer.

Je tiens son corps inerte dans mes bras, le sang recouvre le bitume et le ballon de baudruche rouge qu'elle noue à son poignet a disparu dans le ciel depuis longtemps. Mon cœur tambourine contre mes tempes, les larmes se mélangent à ma salive, mes plaintes à mes hoquets de douleur. Et l'odeur du cigare de papa me parvient avant même que j'aie entendu le son de sa voix.

– Carter ! Qu'as-tu fait ?

Sur son visage horrifié se peignent une souffrance sans fin et une animosité assassine. Il tremble, pointe le portail encore ouvert de l'index. Et soudain, je sais. C'est ma faute. Je l'ai laissé ouvert...

– Ça va ? s'inquiète l'homme à mes côtés en posant les paumes sur mes épaules.

J'ai du mal à m'extirper de ce souvenir monstrueux, de l'horreur vécue, de la culpabilité qui me ronge. C'est tellement plus facile de passer pour un mec intouchable, hautain, vaniteux, qui se fout de tout. Alors que la vérité est tout autre.

Ma main tressaute lorsque je porte la tasse à mes lèvres. Le café tiède me revigore légèrement ; l'homme ne me quitte pas des yeux, puis lâche un flot de paroles qui sont autant d'étoiles dans un ciel sans lune.

– J'ai eu un accident. Il y avait ma femme et mes deux filles dans la voiture. Je suis le seul survivant, prononce-t-il d'une voix rocailleuse. J'aurais dû éviter le choc. Seulement j'étais focalisé sur la retranscription du match de football à la radio. Au moment où le Real Madrid a marqué grâce à un penalty contre Manchester, j'ai frappé contre le volant et un chauffeur a grillé un feu. Sans cette fraction de seconde d'inattention, j'aurais pu anticiper et piler.

Cet homme partage sa plus grosse douleur avec moi, il pose ses couilles et ses tripes sur le trottoir alors que je suis incapable de foutre un pied à

l'hôpital.

– Plus j'en parle, moins j'oublie, raconte-t-il sans dévier son regard du mien. Mais plus j'accepte ma pénitence d'exister sans elles. Se confier amène l'âme à se décharger.

Que répondre face à cette épreuve dévastatrice ? Lui dire qu'avec des *si* on referait le monde ? Que même en étant concentré sur sa route jamais il n'aurait pu esquiver l'autre véhicule ? Tout ceci a déjà dû lui être rabâché des centaines de fois.

Parce que des psychiatres, des gens, des flics m'ont dit, à moi aussi, que ce n'était pas ma faute...

– Avoue-moi un truc qui te ronge, m'encourage-t-il en tapotant sur mon torse.

J'en crève d'extérioriser, de crier cette vérité, de tout dévoiler. Pourtant, si je prononce ces mots à voix haute, ils deviendront encore plus vivants.

– J'ai couché avec une femme qui travaille pour moi, annoncé-je comme un lâche.

Il sait que ce n'est pas le fond du problème ; néanmoins, il décide de ne pas s'offusquer de mon manque d'honnêteté en commençant une partie de ping-pong verbal à laquelle je participe.

– Et ?

– Je ne demande qu'à recommencer.

– Pourquoi ? s'enquiert-il.

– Avec elle, c'est différent.

– Comment est-ce ?

– Naturel. Détonant. Facile. Effrayant. Destabilisant.

Et tant d'autres mots qui jaillissent dans mon esprit me laissant ahuri...

Avery Jones

Au bout d'un moment, j'ai presque oublié les raisons de notre venue ici, qu'il ne s'agissait pas de faire un pèlerinage sur les traces de la petite fille joyeuse que j'étais. Rarement, je pense à elle, à celle qui accompagnait son père le marin et sa mère à L'Oasis. Tout comme j'essaie d'oublier l'Avery avec quelques années de plus au compteur qui aurait eu besoin de continuer à fréquenter ce lieu parce qu'elle crevait de faim, mais que la honte l'en empêchait. C'est à partir de cette époque que je me suis forgé mon armure ; je me suis cachée derrière un masque glacial pour que les remarques glissent sur moi et ne m'atteignent pas. Jamais. Ne rien laisser paraître, encaisser sans broncher, et serrer les dents pour ne pas pleurer. Les gens pensent que je suis un roc inébranlable, que je suis dure, car ils ne voient aucune de mes failles.

Et Carter commence à les percevoir, songé-je.

Kate et John ont insisté pour que nous restions déguster le fruit de notre travail et j'avoue que nous ne nous sommes pas fait prier longtemps pour accepter leur proposition, tant d'effluves alléchants nous parvenaient de la cuisine. En attendant la fin de la cuisson, nous sommes retournés dans le café et Carter s'est vu défier par un pauvre grand-père, édenté, abîmé par la vie, aux échecs. Il n'a pas pu refuser, et moi j'en ai profité pour m'imprégner des lieux, en photographiant Carter à la dérobée.

Un Carter qui se dévoile, un Carter qui ne se soucie pas de son apparence ou du qu'en-dira-t-on. Il voulait de l'authentique et c'est lui que je découvre dans le vrai. Dans l'échange simple avec un inconnu. Lui qui a brassé des

centaines de milliers de dollars se montre à l'aise avec le type de la rue qui ne doit pas avoir plus de deux livres en poche. Un instant, mon esprit superpose à ce SDF l'image paternelle, et mon souffle s'accélère nerveusement.

– Tu te moques de moi ? me questionne mon père.

Nerveusement, je secoue la tête et baisse les yeux. D'un geste rageur, il envoie valser les assiettes et les verres que j'ai dressés sur la table, la casserole remplie de riz à la sauce tomate. La vaisselle se fracasse alors que le contenu se répand sur le sol, maculant le sol de taches rouges.

– Je ne mange pas ça, grogne-t-il, en se relevant.

Il tient à peine debout, prend appui sur le plan de travail derrière lui pour ne pas s'écrouler.

Si je ne bouge pas, il ne me verra pas, me répété-je intérieurement.

C'est absurde, je sais mais, quand on a 10 ans et la peur au ventre, cela semble une pensée réconfortante tant qu'on s'y accroche. Papa n'est pas mauvais, c'est l'alcool qui le change, qui le rend colérique, qui injecte ses yeux de sang et ses poings de rancœur. Et de temps en temps, il faut bien que le chagrin éclate comme il peut. Ce n'est pas sa faute s'il boit plus que de raison, il doit oublier que sa vie n'est plus celle dont il avait rêvé, qu'il a perdu son bras, sa femme et son travail.

– Tu l'as foutue où, encore, Avery ?

Il faut bien que je sorte de mon mutisme pour lui répondre. Je me garde de lui dire que ce qu'il cherche est sous son nez, caché à l'abri des regards dans le sac en papier marron. Rapidement, je me déplace et en extirpe une bouteille en plastique, que je pose sur le plan de travail.

– C'est quoi, ça ?

Mes genoux tremblent, mes mains tremblent. La réponse est évidente, mais pour une raison qui m'échappe encore, je sais d'avance qu'elle ne lui plaira pas. Comme si une fois de plus, j'avais commis une erreur. Pourtant, au fond de moi, je sais que j'ai fait exactement ce qu'il m'a demandé. Je ne prendrais pas le risque de le contrarier volontairement de toute façon. Il plante son regard dans le mien, et je me sens comme le Petit Chaperon rouge face au Grand Méchant Loup, complètement pétrifiée alors qu'il répète une nouvelle fois sa question, en appuyant sur chaque syllabe. Son souffle alcoolisé me dégoûte.

- Du vin, murmuré-je.
- Tu appelles ça du vin ? réplique-t-il froidement.

Paniquée, je regarde la bouteille qu'il tient à bout de bras, relis l'étiquette, comme si j'avais pu me tromper en choisissant le produit. Mes yeux s'embuent de larmes, ma bouche s'assèche subitement.

Avec violence, il jette la bouteille à travers la pièce mais, comme elle n'est pas en verre, au lieu de s'écraser, elle rebondit sur le sol.

- Tu ne sais rien faire de bien, Avery, comme ta mère.

Il crache ses mots.

- C'est du vin, assuré-je.
- Tu es vraiment une fille stupide ! Ça, c'est de la merde dans une putain de bouteille en plastique. Crus mélangés européens... et puis quoi encore ?

Il éructe et les veines gonflent sur son cou. Il me fait penser à un bœuf, non, à un taureau sur le point de charger, les naseaux frémissants, l'écume aux babines.

- Je suis désolée, bafouillé-je.

Je m'excuse par principe parce que, au fond de moi, j'ignore ce que j'aurais pu ou dû faire autrement. Dans la supérette, j'ai choisi celle que j'ai pu payer, avec le peu de sous qu'il m'a donnés, avec le sachet de riz et la sauce tomate premier prix, désormais répandus sur le sol. Rapidement, je calcule que j'aurais mieux fait d'acheter du pain de mie et du fromage à tartiner. J'aurais pu faire des sandwiches et aller dévorer le mien en cachette quand il se serait calmé. Malgré la peur qui le cisaille, mon ventre se tord de faim. Mon regard tombe sur la casserole renversée, et une pensée furtive me traverse l'esprit alors que mon père continue d'aboyer contre l'univers, me maudit d'être si nulle et menace de me tordre le cou. Avec un peu de chance, au fond de la casserole, il restera suffisamment de nourriture pour que je me fasse une assiette.

- Et tu vas commencer par me nettoyer ton merdier ! Tu n'es vraiment qu'une bonne à rien, Avery Jones.

S'il y avait encore des larmes, je pourrais en verser quelques-unes, mais je n'en ai plus aucune. Pas même quand mon père me saisit violemment par le bras.

La main de Kate se posant sur mon avant-bras, je ne peux m'empêcher de sursauter puis reviens à l'instant présent, confuse.

– Tu étais loin, très loin, assure-t-elle avec douceur.

J’opine, rassemblant mes pensées et balayant cette sensation diffuse qui contracte chacun de mes muscles lorsque je pense à lui. Comme si l’angoisse que j’éprouvais alors n’était jamais complètement partie et attendait, bien que je sois plus à même de me défendre, tapie dans l’ombre pour m’envahir de nouveau.

– Tu étais déjà venue ici, déclare-t-elle.

À son intonation, je sais que ce n’est pas une question.

– Quand j’étais enfant, réponds-je, avec mes parents. Mon père était marin sur les ferries.

– Et cela ressemble à ton souvenir ?

– Assez, avoué-je. Il y avait plus de tables, et un flipper aussi dans un coin ; mais la même ambiance régnait, tout comme cela donne cette impression d’être ailleurs, loin de la réalité et du quotidien. J’adorais entendre parler toutes les langues que je ne connaissais pas, cela me fascinait. J’avais le sentiment de faire le tour du monde...

– C’est vrai, il y avait un flipper, se souvient Kate ; cela fait un moment qu’on n’en a plus. On n’a pas réussi à le réparer. Un soir, un gars a été pris d’un coup de colère et a écrasé une chaise dessus.

Je frissonne, visualise très nettement la scène, comme si j’y étais. L’accès de violence aussi soudain qu’imprévisible, le type incapable de contrôler ses nerfs et qui s’emporte contre une machine. Parce qu’il a perdu, parce que la vie est injuste, parce que l’alcool coule dans ses veines, parce que sa haine envers lui-même est bien plus forte que sa raison.

– Ni la chaise ni le flipper n’ont survécu, ce qui est fort dommage, reconnaît Kate, en essayant de prendre un ton détaché, comme si ce n’était absolument pas grave. Je devrais voir avec la salle de jeux de Brighton s’ils n’ont pas un vieux modèle à nous offrir.

Elle réfléchit à voix haute, envisage cette idée comme à la fois possible et plaisante. Un nouveau moyen de distraire ceux qui ont posé leurs bagages

à L'Oasis, sans se soucier qu'un autre individu pourrait le détruire de nouveau.

– Ça arrive à tout le monde de péter un plomb, assure-t-elle avec conviction, ce n'est pas ce qui nous définit.

– Sauf si cela devient une habitude, rétorqué-je du tac au tac.

Son regard glisse sur moi, et se fait compréhensif. Elle lit entre les lignes de mon histoire, entend ce que je tais.

– Ton père ?

Je secoue la tête positivement ; elle a visé juste.

– Ce n'est pas un homme mauvais, il n'a pas eu de chance, c'est tout. Quand j'étais enfant, il a perdu son bras dans un accident de ferry.

– Cela a dû être dur.

Ça l'est encore.

Alors que je songe à mon père, je ne peux détourner la tête et observe avec attention Carter, concentré sur le jeu. Il ne remarque même pas que j'étudie les traits de son visage et ses gestes délicats. Pas plus que son adversaire, il ne baisse la garde et défend vaillamment chaque pièce. J'ai souvent eu cette impression d'être moi aussi une pièce sur un échiquier, mais jamais la reine capable d'aller n'importe où, ni même une tour solide et droite, encore moins le roi que tous cherchent à défendre au prix de leur vie. Non, un simple pion, insignifiant, négligeable, interchangeable, ballotté comme un vulgaire rafiote de droite et de gauche, incapable de diriger sa propre vie. Jusqu'à ce que je m'endurcisse, jusqu'à ce que je me forge une carapace impénétrable aux blessures et aux injures. Jusqu'à ce que je devienne froide, glaciale, quitte à paraître hautaine et insensible.

Qui cela intéresse encore de connaître la vraie Avery Jones ? Existe-t-elle seulement encore ?

– Je suis devenue dure, avoué-je à voix haute, comme si c’était une évidence à laquelle je n’avais jamais voulu arriver, un vrai iceberg.

– C’est la vie qui est souvent difficile, mais je doute que tu le sois, Avery. Cela se voit à ton sourire, à la douceur de tes gestes, à la façon dont tu regardes les autres avec bienveillance. Je ne suis pas psy, et je n’ai pas la prétention d’avoir appris à te connaître en cinq minutes, mais si tu es un iceberg, j’ai la très nette impression que tu as commencé à fondre, assure Kate.

– Mais un iceberg qui fond, n’est-ce pas dangereux ?

– Pour qui ? s’étonne-t-elle, je n’ai jamais entendu un iceberg se plaindre d’être devenu une belle jeune femme libre, indépendante et chaleureuse...

Cela me semble tellement loin de moi qu’un sourire amusé se glisse sur mes lèvres. Il est illusoire qu’un jour je devienne la personne qu’elle imagine, à moins que...

– Une fois que ça a commencé à fondre, il est impossible de faire marche arrière, ajoute Kate. Même si cela peut faire peur...

Mon regard s’attarde sur Carter. Puis-je lui imputer un tel réchauffement de mon âme ?

Carter Blanchais

Lorsque l'on s'attable avec Avery, j'ai l'impression d'avoir vécu plusieurs journées en une. Ce n'est pourtant que le début de l'après-midi mais la fatigue pèse sur mes épaules, et le plat copieux sur mon estomac. Vidé émotionnellement et physiquement, je pique du nez plusieurs fois devant mon assiette et m'accorderais bien une bonne sieste réparatrice avant d'en proposer une crapuleuse à Jones. Laquelle, légèrement moins tendue que d'habitude, me mitraille de photos dès que l'occasion se présente.

Mon téléphone vibre sans cesse dans la poche du jean usé, m'annonçant des notifications à n'en plus finir. Pour autant, malgré le retour incontesté de ma popularité, je me contrefous de lire les avis d'inconnus. Que diront-ils que je ne sais déjà ?

Carter se redore une image à coups de friperies et de bonnes actions.

Carter Blanchais, sublime et majestueux en toutes circonstances.

– Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? s'indigne Avery en contemplant l'écran de son portable.

Un juron dans sa bouche, aussi minime soit-il, est comme de la neige au Sahara. Improbable et complètement aberrant. Bien évidemment, dans cette métaphore, je suis les dunes brûlantes et elle les flocons immaculés brodés de dentelle d'eau. Une magnifique image qui mériterait d'être sublimée par nos deux corps nus s'unissant avec mon phallus fièrement dressé, pénétrant

dans son temple. Une idée germe dans mon esprit et me décroche un petit sourire. À la fin de notre collaboration, je mandaterai un sculpteur qui nous représentera, Avery et moi, en plein ébats sexuels, et lui offrirai en guise d'adieu. Parfait !

– Qui a pu faire ça ? renchérit-elle sur un ton indigné.

Je me décide à m'extraire des images de luxure qui se matérialisaient dans mon imagination pour accorder ma précieuse attention à Jones, qui bouillonne littéralement.

– Ryan O'Malley a pêché du poisson crevé ? À moins qu'il ne se soit décidé à briser son image de gendre idéal, lâché-je avec un humour douteux.

Au lieu de rebondir sur mon attaque gratuite de son client préféré, elle se contente de me tendre son téléphone, les joues rouges et le regard furibond. Je m'en empare et nos doigts se frôlent étrangement. Un picotement m'atteint dans le ventre et descend jusqu'à mon sexe, qui se remémore notre nuit enflammée.

Concentre-toi sur autre chose que l'attirance flagrante que tu éprouves pour cette femme, m'invective ma raison. Coucher avec ta boss est désormais proscrit et il y a d'autres poissons dans l'océan.

Je me racle la gorge, me frotte la nuque de ma main encore libre et hausse les sourcils à l'encontre de Kate. Je suis sûre qu'elle dramatise une situation qui n'a rien de sensationnel. Pourtant, lorsque je découvre la photo sur son écran, une insulte m'échappe.

– Bordel de cul !

Quelques personnes se retournent pour me dévisager, je n'en ai cure, focalisé sur le cliché qui me nargue ostensiblement. Avery et moi, sur le maudit scooter. Mes mains agrippées à ses hanches. Mes fringues bon marché, mon sourire sincère, le casque qui ne cache pas mon visage. Son expression joyeuse sur ses traits délicats, la complicité qui nous lie,

l'insouciance qui nous entoure. Je contemple l'instant figé d'un pseudo-couple qui semble savourer une promenade. Une photographie prise sur le vif, qui ne ment pas, à la fois douce et passionnelle.

Quelque peu désarçonné, je continue mon investigation sur la page Internet. Sur le site d'un journal people de bas étage, le gros titre me coupe la respiration et, à mesure que je lis l'article, j'oscille entre l'énervement et la satisfaction.

« Carter Blanchais, le mannequin maudit aurait-il trouvé l'amour ? »

« S'il a disparu depuis quelques semaines des réseaux sociaux, le célèbre mannequin international d'origine française revient sur le devant de la scène en charmante compagnie. Habitué aux soirées arrosées, à la quintessence de la société bourgeoise, c'est avec une Anglaise BCBG mature qu'il s'affiche désormais. Comble de l'élégance ou de l'insolence, monsieur se fait conduire dans les rues de Brighton.

Avec une mère londonienne, Carter ne rencontre aucune difficulté à se fondre parmi les Anglais, il pourrait même en faire fondre plus d'une...

Dans des vêtements de seconde main, sur un scooter et en charmante compagnie, il n'a jamais été aussi heureux et resplendissant. Gageons que cette petite idylle lui remettra les pieds sur terre et fera prendre la poudre d'escampette à ses vieux démons... À moins que tout ceci ne soit que de la poudre aux yeux...

Sous ses airs superficiels, Carter Blanchais cacherait-il un cœur amoureux ? »

– Les jeux de mots avec la cocaïne sont limites, remarqué-je. Mais je suis incroyablement canon sur cette photo.

Je scrute chaque détail de mon physique en zoomant à outrance.

– Tu te moques de moi ? éructe Avery.

– Je devrais ?

Volontairement, je reste stoïque, pas réellement dérangé par cet article mais plutôt soulagé de constater que ma vie intéresse toujours.

– Ils me qualifient de mature ! Ils parlent de moi comme si j’étais une cougar !

Je me retiens de lui mentionner notre différence d’âge et, face à son emportement, j’ajoute de l’huile sur le feu.

– Tu as déjà la chance qu’il te mentionne, déclaré-je calmement.

Elle fulmine, telle la bouilloire d’eau qui siffle ; un cri strident s’échappe de ses dents serrées et me perce les tympans.

– Ah. Tu m’agaces ! s’égosille-t-elle en se relevant brutalement.

Les pieds de sa chaise en métal grincent sur le parquet ancien, des regards réprobateurs m’assassinent, me jugeant immédiatement coupable de l’état d’esprit d’Avery. Alors que, pour une fois, je ne suis pour rien dans cet excès. Réaction absolument disproportionnée pour un vulgaire article basique sur un site fréquenté par quelques centaines de milliers d’internautes.

Je termine l’ultime gorgée de mon café bien mérité, me masse la nuque puis tourne la tête pour la faire craquer. Une fois délesté de mes tensions osseuses, j’offre un regard charmeur à l’assistance et déclame :

– La période du cycle menstruel chez une femme n’est pas évidente à gérer. Surtout pour l’autre, lancé-je, taquin.

La majorité des hommes acquiescent alors que les femmes roulent des yeux, exaspérées. Seule Kate, mains sur les hanches, m’observe sans un

rictus. Cette sexagénaire me trouble étrangement et parvient même à infiltrer ma carapace pour y distiller une certaine familiarité entre nous. Je n'apprécie pas ce braquage de mon esprit et lui adresse un salut de la main avant de sortir de L'Oasis. La parenthèse se doit d'être refermée pour que le chapitre sur mon exil forcé par mon manager sur la terre des rosbifs se clôture également.

Il me faut composer avec une Avery de très mauvaise humeur, assénant des obscénités au scooter garé devant le café.

– C'est à cause de toi, saleté de deux-roues de malheur. J'aurais dû me douter que ça serait une très mauvaise idée de te louer !

Parfois, il m'arrive de décharger mon surplus d'énervement en m'adressant à moi-même ou en prenant à partie mon manager, qui n'y est strictement pour rien. Mais jamais encore je n'ai engueulé un objet comme s'il pouvait me répondre. Avery tourne autour de l'engin, le fusille de son regard polaire, tape du pied sur le bitume et semble sur le point de défaillir.

Mon front se pare d'une barre alors que j'analyse son comportement. Une photo prise à la volée suivie d'une légende basique ne peut pas être à l'origine de son mal-être. La sentir chamboulée à ce point m'interpelle et, dans un élan de protection, je m'approche d'elle et l'encercle de mes bras. Alors que je l'attire contre mon torse et que je l'étreins avec force, Avery tente de se débattre, elle résiste, essaie de me repousser. Je l'entends murmurer dans mon tee-shirt, perçois ses mains attraper mon blouson en cuir élimé et puis, elle abdique. Sa tête se pose contre moi, son corps se détend et un profond soupir triste fend l'air. Instinctivement, l'une de mes paumes caresse ses cheveux lâchés, mes doigts s'insèrent dans ses mèches et massent son cuir chevelu.

– Qu'est-ce qu'il y a ? lui demandé-je en me penchant dans le creux de son oreille.

Au son de ma voix, elle se tend imperceptiblement et un tremblement la saisit. Je chasse l'élan de fierté que cela me procure pour me focaliser sur sa respiration, qui s'accélère puis s'apaise. Voyant que je la maintiens toujours

fermement, Avery s'abandonne un peu plus contre moi et, son visage contre mon torse, ses cheveux chatouillant mon menton et son odeur fleurie m'enivrant, elle se confie alors.

– Je déteste ne pas maîtriser la situation.

L'amertume point dans son intonation basse mais elle continue.

– J'ai l'impression que l'on a violé mon intimité. Cette promenade originale se transforme en torchon dans les tabloïds. Qui a bien pu être mis au courant ?

Effectivement, même si la tactique s'avère redoutable et les retombées surprenantes, je comprends son point de vue. Au début de ma carrière, j'avais le sentiment qu'on me volait mon image. Le monde des affaires se veut sans limites, d'autant plus lorsque l'on s'attaque à des personnalités publiques pesant plusieurs sacs de billets.

– Celui qui a manigancé ça a bien mené sa barque, déclaré-je avec neutralité.

Ce qui me vaut immédiatement les foudres d'Avery Jones. Elle se détache brusquement de moi, repousse mes bras sans ménagement et me fixe avec une hostilité qui pourrait me toucher si je n'étais pas fait de marbre.

– Tu cautionnes ?

Si elle savait le nombre de fois où on s'est servi de mon image à mon insu.

– Je ne désapprouve pas.

C'est alors qu'une profonde tristesse se peint sur ses traits délicats, un voile sombre traverse ses prunelles et vient obscurcir son regard. Devant moi, Avery Jones enlève son armure et dévoile sa fragilité...

OceanofPDF.com

Avery Jones

La réponse de Carter me percute et me déçoit, je ne peux le cacher. J'attendais mieux de sa part, en tout cas pas une acceptation tacite du système. Mes traits se crispent et un rictus amer déforme ma bouche. Carter est comme tous les autres, évidemment, pourquoi en suis-je surprise ? N'a-t-il pas eu de cesse de clamer à quel point il se moquait de tout et de tout le monde ? Que tout ce qui lui importe, c'est de redorer son image ? Tant pis si, au passage, je me sens comme une moins que rien. De nouveau comme un pion sur un échiquier, un stupide pion qu'on n'hésitera pas à sacrifier pour sauver le roi. Me suis-je autant battue pour me hisser dans la hiérarchie de Meetcom pour devenir une quantité négligeable ?

– Vraiment, insisté-je, cela ne te pose pas de problème ?

Je ne sais pas ce que j'espère en lui posant cette question. Sans doute qu'il s'emporte, qu'il menace d'aller régler son compte au fautif. Qu'il montre à quel point tout cela ne glisse pas sur lui...

– Et toi, en quoi est-ce si grave ? réplique-t-il.

Blasé, Carter hausse les épaules.

– M'as-tu seulement écoutée ?

Une idée s'insinue sournoisement dans mon esprit : peut-être que tout était orchestré depuis le début ? Choisir une femme pour piloter la partie communication et ainsi se servir de son image à elle. Mes pensées

s'embrouillent, je ne parviens pas à distinguer la vérité de la supercherie. Ce peut-il que ce soit Dan l'instigateur ?

Il aurait vu la possibilité de créer une histoire de toutes pièces à mettre sous la dent des journalistes. Après les frasques de Carter, quoi de mieux que le récit d'un véritable amour ? « Fini la drogue, fini les filles, Carter s'est racheté une conduite grâce à sa dulcinée, la vieille et désespérée Avery Jones. »

– Ils vont fouiller dans mes placards, dans ma vie...

Je jette un coup d'œil circulaire, imagine déjà les paparazzis sur le pied de guerre, armant leurs appareils photos ou tapant frénétiquement sur leur clavier d'ordinateur à la recherche d'informations croustillantes sur moi. Mon regard s'attarde sur un ferry au loin, qui repart déjà pour Dieppe, et je regrette finalement de ne pas être montée dedans. À l'heure qu'il est, nous serions dans un petit hôtel en bord de plage, loin de cette histoire.

– Ils vont forcément sortir l'histoire de mon père, découvrir que c'est un alcoolique notoire et que... que je suis mariée, lâché-je dans un souffle.

– Pardon ?

Je me retourne vers Carter, dont le visage marque la surprise. Il ne devrait pas pourtant, il sait très bien que ceux qui publient dans les tabloïds sont de vrais fouille-merde, qui dès qu'ils ont trouvé un os le rongent jusqu'à la moelle. Et moi, je vais devenir un dommage collatéral ! Alors que tout ce que je voulais, c'était faire correctement mon job et aider Carter à récupérer sa vie d'avant. Jamais je n'aurais imaginé que ce soit au détriment de la mienne.

Jamais, vraiment ? ironise ma conscience. *Alors que tu es en train de t'attacher au mauvais garçon ?*

– Tu crois qu'ils vont se satisfaire d'une seule photo de nous deux sur un scooter ? lui demandé-je, agacée.

Il balaie ma question d'un geste de la main.

- Ce n'est pas à ça que je fais allusion, précise-t-il. Tu es mariée ?
- Non... Oui... bafouillé-je.

Les mots s'embrouillent dans mon esprit, dans un mélange de chagrin et de rancœur, de confusion de sentiments. Prise dans un élan audacieux, je voudrais en même temps tout lui raconter et garder cette part de moi secrète. La plus douloureuse, la plus enfouie, celle qui me fait enfiler un masque chaque jour. Mon père m'a rendue dure et forte, et je me suis forgé cette carapace d'insensibilité ; là où ma relation avec Declan m'a affaiblie et fait baisser la garde. Devant Carter, je me sens de nouveau fragile. Ce qu'il me fait ressentir est incompréhensible : de la colère, du désir, et un autre sentiment que je n'ose envisager. Parce qu'il me pousse dans mes retranchements, me défie, me fait rire tout en m'agaçant copieusement, il me déstabilise profondément.

- Enfin...

Lui parler de Declan, de son cancer, de sa douloureuse agonie. Nos espoirs brisés, nos rêves envolés, mon deuil difficile. Un soupir m'échappe.

- Rentrons d'abord, lui proposé-je.

Il hoche la tête avec gravité, enfile le casque avant d'enfourcher le scooter, sans ajouter un mot. Il prend la situation en main et s'installe derrière le guidon. Je me glisse à l'arrière et, après avoir hésité un instant, choisis de me blottir contre lui, noue mes bras autour de sa taille. Je sens son ventre se contracter sous mes doigts. Il démarre brusquement, mais je m'accroche et bien vite je m'abandonne, appuyant ma tête sur son dos, envahie d'émotions contradictoires. Je ne prête aucune attention à la route qu'il prend, réfléchissant aux conséquences de cet article sur ma vie, bien plus qu'aux révélations que je m'apprête à faire à Carter. Il me semble que nous sommes à peine partis de Newhaven que le voilà déjà en train de se garer au pied de mon immeuble. Instinctivement, nous regardons autour de nous et sommes soulagés de constater qu'il n'y a pas de paparazzis tapis dans l'ombre.

Pas encore, du moins, précise ma raison, narquoise.

– Je suis déçu, s'exclame Carter, moi qui attendais un comité d'accueil.

Pour détendre l'atmosphère, il plaisante et je lui en suis reconnaissante. Ensemble, nous pénétrons dans le hall, mais avons à peine commencé à grimper l'escalier que mon voisin aigri, M. Lartimer, surgit comme une furie sur le palier, manquant de me provoquer une crise cardiaque.

– Vous vous croyez où ? nous questionne-t-il vivement.

Une seconde, je crains que mon père n'ait de nouveau débarqué et n'ait fait du grabuge, jusqu'à ce que M. Lartimer recule dans son appartement. Mon voisin du premier étage grogne comme un ours agacé. Il attrape violemment un paquet et s'empresse de me le tendre.

– Je ne suis pas votre larbin. Un coursier a apporté votre colis et, bien sûr, vous n'étiez pas là pour le réceptionner.

Mon soulagement est tel que j'éclate de rire au nez de Monsieur Grincheux.

– Vous croyez que je n'ai que ça à faire ? poursuit-il en me jetant un regard noir qui fait redoubler mon hilarité nerveuse.

Visiblement oui, puisqu'il nous attendait sournoisement derrière sa porte, et lorgnait à travers le judas. Le voilà, le paparazzi tant redouté, M. Lartimer ! D'un doigt, j'essuie la larme qui roule de mon œil alors que mon acariâtre voisin, dans son peignoir à carreaux et ses chaussons usés jusqu'à la corde, se campe sur ses deux jambes.

– Et ce serait bien d'arrêter de faire du bruit, je crois vous avoir déjà prévenus et m'être montré très patient avec vous et votre...

– Je suis désolé, mon ami, l'interrompt Carter, en empoignant l'épaule de mon voisin.

Dire qu'il pose une main semble sans doute un peu loin de la vérité, il enserme fermement son épaule, comme s'il souhaitait le maintenir en place

et que son geste démentait ses propos sympathiques. D'ailleurs je suis particulièrement étonnée qu'il présente ses excuses.

– Pour le bruit, il va falloir vous y faire, précise-t-il. Entre nous soit dit, je compte bien la faire crier...

Carter relâche sa prise pour attraper sa valise, qu'un coursier a livrée, et avant que je n'aie eu le temps d'émettre le moindre son, il amorce sa montée de l'escalier. Je lui emboîte le pas, ignorant même si je devais m'offusquer ou le féliciter pour son sens de la repartie. Volontairement, il fait claquer violemment la porte derrière nous avant d'abandonner sa valise au milieu de la pièce. En une journée, j'ai l'impression d'en avoir vécu plusieurs, en raison du flot d'émotions qui n'a eu de cesse de m'assaillir depuis l'instant où j'ai mis les pieds à Meetcom ce matin.

– Un café ? me demande-t-il.

Je hoche la tête tandis qu'il part s'activer dans la cuisine. Je ressens alors le besoin d'écouter de la musique, ce que je m'étais refusé de faire depuis son arrivée. Je sors le tourne-disque, et choisis quelques vinyles parmi mes préférés. Aussitôt la voix suave de la chanteuse se répand dans le salon, accompagné de ce petit grésillement si caractéristique des trente-trois tours. Les souvenirs remontent naturellement à la surface, et je les accueille.

– J'aime beaucoup, lance Carter, en revenant quelques minutes plus tard.

Je m'empare de la tasse qu'il me tend et la serre entre mes mains pour les réchauffer avant de savourer une longue gorgée de café.

– C'est « Strange Fruit », de Billie Holiday, expliqué-je, c'est une chanson étrange d'une incroyable beauté, alors qu'elle évoque la mort et la violence...

La musique nous imprègne quelques instants, chacun de nous se perdant dans ses pensées. Je sens pourtant que Carter m'observe. J'ignore ce qu'il pense de moi, ce qu'il croit avoir deviné à mon sujet, mais je préfère lui raconter. Je lui ai dévoilé la part la plus sombre de mon histoire, il me reste

à achever mon récit. Je préfère encore qu'il l'apprenne par mes soins plutôt qu'à la une, déformée et amplifiée, d'un torchon demain. D'imaginer ce qu'ils vont pouvoir dénicher et écrire me soulève déjà le cœur, me file la nausée.

Je me tourne vers Carter et croise son regard. Je n'y rencontre aucune forme de pitié, aucune gêne, juste une profonde bienveillance et acceptation de celle que je suis. Carter se montre étonnamment bien plus compréhensif que je ne le suis, et la façon dont je l'ai traité en le chassant me semble encore plus injuste. Les mots de Billie se répandent dans mon cœur, comme du sang qui coule d'une plaie. Il n'y a pas, en réalité, de façon plaisante de raconter l'horreur, l'injustice, la perte d'un être cher, envolé bien trop tôt alors qu'il avait encore tant de belles années à vivre auprès de moi. Non, rien ne peut atténuer la violence et la dureté d'une réalité sordide.

– Cette photo, c'est comme si... Mon mari, tu sais...

Je cherche mes mots, peine à exprimer ce que je ressens. Je me suis sentie trahie, dépossédée de ma vie, presque salie et ce n'est que le début si les paparazzis nous ciblent.

– Mon mari est mort, murmuré-je d'une voix blanche voilée de tristesse. Cela fera cinq ans en mai qu'il nous a quittés.

Une boule se forme dans ma gorge, les images d'un bonheur perdu envahissent mes prunelles et ma respiration s'accélère sous le trop-plein d'émotions que cette journée a fait revivre.

– Ce n'est pas comme si nous formions un vrai couple, toi et moi ; c'était juste un cliché... Je suis toujours seule...

Cependant avant de sombrer dans un abîme angoissant, Carter fend la pièce et ses deux mains attrapent mes joues dans un mélange de douceur et de fermeté, m'obligeant à lever la tête dans sa direction. Tout bascule. Son souffle se mêle au mien, ses iris flamboient. J'ignore ce qu'il va faire, mais je sais ce dont j'ai terriblement besoin et envie en cet instant...

OceanofPDF.com

Carter Blanchais

– Parle-moi de lui, lui proposé-je d’une voix enrouée.

Les iris noyés de larmes, Avery me touche en plein torse et ébranle mes remparts. Je ressens sa détresse, la profonde douleur de la perte d’un être aimé. Malgré cette journée éreintante et mon désir de la posséder, je ne me défile pas pour lui offrir ce dont elle a besoin, une oreille attentive. Me voilà, installé sur le canapé, à côté d’une femme meurtrie qui ne demande rien. Je choisis alors de lui accorder un peu de mon temps, sans contrepartie.

– Pourquoi ? me demande-t-elle, suspicieuse.

Son étonnement ressemble à une injure. Et si la curiosité et la manipulation me poussent souvent à m’introduire dans l’histoire des femmes, à extraire leur secret pour m’enorgueillir, pour Avery, je ressens une réelle implication dans son mal-être. Comme de la compassion pour elle... Ce mec investi, ce n’est pas moi ; pourtant, il semblerait que je sois piqué par la question d’Avery.

– Je dois juste être beau et me taire ? riposté-je en fronçant les sourcils.

– Ne retourne pas la situation, Carter, soupire Avery.

Elle s’enfonce dans l’assise du canapé, attrape ses genoux et les presse contre sa poitrine. Je donnerais cher pour être son chemisier, pris en étau entre ses cuisses et ses seins. Je secoue la tête pour chasser l’image de ses tétons succulents, et porte mon attention sur son visage marqué par la

fatigue et la nostalgie. Son expression m'atteint encore une fois et dévoile une volonté de la protéger qui n'est pas logique.

Tu fais des blagues salaces pour ne pas voir le principal. Tu occultes ta propre souffrance familiale en te focalisant sur le plaisir de la chair, m'informe ma conscience, en fine psychologue.

Merci, Sigmund Freud, ton analyse se trouve exacte, grogné-je intérieurement.

– Que veux-tu savoir sur lui ?

Sa voix n'est qu'un fin murmure et je dois tendre l'oreille pour saisir ses mots. Après Dana, j'ai perdu ma voix. Aucun son ne parvenait à franchir la barrière de mes lèvres tant mes mâchoires étaient contractées. Paralysé émotionnellement par le choc post-traumatique, je méritais de ne plus exister. Pendant des semaines, je n'ai pas parlé, encore moins souri, ailleurs, tétanisé, souffrant de l'accident comme si j'en étais la victime ; personne n'a réussi à m'arracher une parole... Jusqu'à ce qu'on me tende la main... Aujourd'hui, je ressens l'improbable besoin d'offrir la mienne. De saisir la douleur d'une autre à bras le corps, de l'extraire de son âme pour la délivrer d'une partie de sa souffrance.

Serais-tu devenu altruiste ? se moque ma libido. Je n'espère pas, je veux la culbuter jusqu'à l'épuisement !

Je prends une profonde inspiration, tente d'allier ma conscience avec cette testostérone qui a pris possession d'une partie de mon esprit et plonge de nouveau dans le regard mélancolique d'Avery.

– Raconte-moi votre rencontre, lui suggéré-je en m'adossant à mon tour.

Un léger sourire se dessine sur ses lèvres alors que le souvenir heureux remonte à la surface.

– Declan et moi étions dans la même université. J'étudiais le marketing et lui, la biodiversité. Je souhaitais connaître sur le bout des doigts les

stratégies commerciales afin de travailler dans une ONG. Récolter des fonds, faire naître des révélations, offrir un nouvel avenir à ce monde égoïste. Lui ambitionnait de lutter contre l'extinction de la faune et la flore. Passionnés chacun de notre côté, c'est un challenge interuniversitaire qui nous a réunis.

Alors qu'Avery me dévoile des détails un peu mièvres de leur idylle, tels qu'une glace partagée, un baiser chaste échangé entre deux rayons de livres à la bibliothèque, je me surprends à imaginer cette jeune femme un peu fragile et très idéaliste. Avec sa frange haute, ses yeux d'un bleu limpide et sa volonté de donner du sens à son existence. Cette Avery étudiante, je l'aurais sûrement étudiée pour m'en servir d'amuse-queue. Jamais je n'aurais envisagé la profondeur de son esprit, les fêlures de son histoire familiale et son inexpérience en matière d'amour.

– Il a été le premier, celui à qui on offre tout sans penser une seconde à se protéger de l'après. Après être tombés amoureux, après avoir emménagé ensemble, après nous être mariés.

Une larme solitaire roule sur sa joue délicatement. Instinctivement, je tends le doigt pour la recueillir et la porte à ma bouche pour goûter cette perle salée. Perdue dans les tréfonds de sa mémoire, Avery ne réagit pas mais frissonne sous mon contact.

– Et après ? l'encouragé-je à continuer.

Les secondes planent, puis les minutes. À travers les fenêtres du salon, la nuit s'étale langoureusement. Machinalement, je joue avec les trous de ce jean délavé et usé acheté trois livres dans la friperie, puis tente de frotter une tache du café de L'Oasis, qui ne part pas. Alors que je plonge dans une douce léthargie, Avery anéantit le silence de son timbre doux.

– Après... il y a des projets qui n'ont jamais vu le jour, la peur qui s'insinue partout et dévaste la joie, la maladie qui progresse inlassablement. Le cancer a débarqué dans notre vie sans que Declan le prenne au sérieux. Jeune, sportif, au commencement de son existence, il pensait qu'un traitement suffirait à tuer cette saloperie.

Dans son intonation plus marquée, la colère prend le pas sur la tristesse. Quand une épreuve nous fauche en plein vol, la chute est d'autant plus fracassante. Un flash me revient. Je ferme les paupières pour chasser ce putain de ballon de baudruche rouge qui vole toujours dans mon esprit.

– J'ai été là. Jusqu'à la dernière expiration. Et lorsqu'il n'a pas inspiré, une partie de moi est partie avec lui.

Sa voix se brise sous les sanglots. Sa souffrance me percute de plein fouet et se loge dans ma cage thoracique. Elle fait écho à la mienne et m'offre une incroyable vérité, qui m'émeut au point d'en avoir les larmes aux yeux.

Dana, même branchée à des machines, respire encore. L'espoir n'est pas mort.

Alors je me tourne vers Avery dévastée, pleurant la perte de l'amour de son existence et, loin de me rassasier de sa peine, je n'ai qu'une putain d'envie. Celle de faire disparaître sa douleur. J'avance mon buste et l'enroule de mes bras. Elle se loge au creux de mon cou, s'accroche à mon tee-shirt et pleure sans rien retenir. Il y a un sentiment magique lorsqu'une personne se confie à nous au point de déposer ses tripes et son âme sur la table. Le sentiment d'utilité. Et il est foutrement jouissif.

Tenant fermement Avery contre moi, j'ai l'impression d'être un rocher en pleine mer déchaînée. Un lieu où l'on se tient pour s'extraire du tumulte. Alors que ses larmes se tarissent, je persiste à caresser son dos, à vouloir apaiser ses tourments. Je ne la lâche pas tandis que sa respiration s'apaise, et que les tremblements de ses membres sont remplacés par des frissons sur sa peau. Non, je ne recule pas. Je sens une intense chaleur émaner de nos corps et une surprenante intensité électrifier l'atmosphère.

Et soudain, emportée par une ardeur nouvelle, Avery se détache suffisamment de moi afin de se jeter sur mes lèvres. Éberlué une fraction de millième de seconde par la hardiesse de sa langue aventurière, je reste pantois avant de répondre à ses baisers. Ma torche s'enflamme, ma peau brûle et ma bouche dévore la sienne.

J'en envie d'elle comme les abeilles qui attendent le printemps. Avec virulence, impatience et pugnacité. Parce qu'elles savent qu'il reviendra toujours. Tout comme je suis soudainement persuadé que nos corps s'uniront encore...

Ce qui semble être le programme de la prochaine heure. Jones, sauvage et féroce, s'installe à califourchon sur moi et m'enlève le tee-shirt de rock qu'elle m'a choisi un peu plus tôt. Sur son visage, plus aucune trace de nostalgie, seule la passion colore ses traits et illumine ses yeux. Pourtant, malgré mon sexe gonflé et mon corps prêt à bondir sur le sien, je bloque ses mains dans les miennes.

– Tu es sûre de toi, Avery ? prononcé-je alors que sa bouche s'apprêtait à descendre le long de mon cou.

– Je n'ai pas envie de penser à l'après. Ni à l'avant, pour tout t'avouer...

– Cet aveu me plaît...

Et sa réponse illustre à la perfection l'élan de plaisir qui nous submerge tous les deux alors que nos gestes ne se retiennent plus. Avery ondule son bassin contre mon entrejambe, attrape mes cheveux, plante ses dents dans mon cou. J'empoigne ses fesses pour lui imposer un rythme langoureux, me délecte de son corps pressé contre le mien.

Nos fringues volent dans la pièce, nos gémissements traversent le plancher, l'adrénaline pulse dans nos veines. Ses lèvres embrassent mon torse, elle lèche ma peau, la mordille et souffle dessus. Lorsqu'elle s'agenouille entre mes jambes, elle m'adresse un regard chargé d'une incroyable intensité avant de reporter son attention sur mon sexe dressé. Humectant mes lèvres, je bloque ma respiration. Quand sa bouche se referme sur mon gland, l'air afflue subitement dans mes poumons, mon cerveau se déconnecte de toute autre chose et je m'abandonne à sa langue, qui s'enroule autour de mon membre. Le plaisir déferle en vagues dans mon être tout entier et je dois faire appel à tous les saints pour me retenir d'exploser. Finalement, les rôles s'inversent et j'ai l'impression d'être une sucette au miel pour la reine des abeilles...

OceanofPDF.com

Avery Jones

Carter s'abandonne au plaisir sans l'ombre d'un remords. Lorsqu'il baisse son regard assombri de désir dans ma direction, je me sens comme irradiée, et j'accélère mes mouvements autour de son membre. Sur le point de craquer, il m'oblige à me redresser, s'empare de mes hanches et enfile à la hâte un préservatif avant de m'empaler sur lui, en un seul coup de reins. Sans hésiter, sans se retenir, sans pitié. Il me possède totalement.

– Nom de Dieu, Carter, juré-je entre mes dents serrées.

Assise à califourchon sur lui, je le chevauche. Mes veines s'embrasent. Je voudrais croire que c'est moi qui tiens les rênes mais, malgré notre position, j'ai l'impression que c'est lui qui mène le jeu. Une danse aussi redoutable que sensuelle. Ses mains tiennent fermement ma taille et appliquent à notre chevauchée un rythme soutenu. Nos souffles se mêlent, nos prunelles s'ancrent. Je m'arrime à Carter, comme à un phare dans la nuit. Il chasse le chaos de mes émotions, si intenses et contradictoires, depuis notre rencontre. Il parvient à tout me faire oublier. Mon passé, mon avenir. Tous deux aussi nébuleux et angoissants. J'avais besoin de cette étreinte, un besoin viscéral. L'abandon total, le lâcher-prise passionné, comme un puissant narcotique.

Seul l'instant compte, et cette jouissance intense qui envahit mon être et l'enflamme. Ai-je déjà ressenti cela ? Le visage de Carter se déforme sous les crispations qui préludent à l'orgasme, ses yeux se ferment par intermittence. Il grogne de contentement, et ce son est des plus sexy, tout comme sa façon de geindre mon prénom.

– Avery, gronde-t-il en s'enfonçant davantage en moi.

Il me pénètre si profondément que toute pensée cohérente s'évanouit ; je suis happée par les spasmes du plaisir. Je me tords, irrémédiablement emportée au loin. Carter ne tarde pas à me rejoindre, il se raidit en enfonçant ses doigts sur ma taille. Je m'écrase contre son torse, niche ma tête dans son cou, avec l'étrange impression d'être à ma place. Ses bras se referment naturellement autour de moi, avec une infinie tendresse. Mon corps se détend, goûte à la chaleur réconfortante du sien. Je frissonne, peut-être est-ce de froid, mais sans doute aussi parce que je suis submergée par une vérité puissante sur laquelle je ne veux pas mettre de mot et qui me serre le cœur. Soudain, j'ai envie de pleurer, comme si tout ce que nous venions de vivre était trop fort et trop intense pour être vrai. Sans prévenir, Carter me soulève, comme si j'étais une poupée entre ses bras. Dans ce brouillard qui s'est abattu sur moi, je discerne à peine les mots qu'il prononce. Je n'ai plus la force ni de résister ni de protester ; cependant, quand il me dépose sur mon lit, j'ai un sursaut et me rends compte que j'avais fermé les yeux quand il me fait les rouvrir pour voir ce qu'il fait. Dans la semi-obscurité qui baigne la chambre, je ne parviens pas à capter le regard de Carter, mais je distingue sa haute silhouette.

– Reste avec moi, cette nuit, lui murmuré-je.

Je le sens qui hésite.

– S'il te plaît, Carter, l'imploré-je, juste cette fois.

Sans répondre, il se glisse dans le lit et c'est moi qui fais le chemin jusqu'à lui, jusqu'à la chaleur de son corps, dont j'ai besoin. Pour chasser ma solitude, mes démons, le froid qui m'envahit. Ses bras se referment sur moi, et il finit par m'envelopper, sa tête se nichant dans mes cheveux. Comme si cela était naturel, je sens qu'il les effleure de ses lèvres, et ce baiser me semble plus intime que tous les autres que nous avons pu échanger. Comme s'il sentait que j'allais lui poser une question, Carter se tend.

– Dors, Avery, me chuchote-t-il à l'oreille. Je reste là.

Lorsque j'ouvre les yeux, je me sens apaisée et reposée. Les bras de Carter sont toujours noués autour de moi, et son souffle régulier me chatouille la nuque. Il dort paisiblement, et j'ignore si c'est dû à notre partie de jambes en l'air ou à ma présence à ses côtés. En tout cas, pour ma part, je sais que c'est grâce à lui que mon sommeil a été si agréable, à sa douce chaleur. Bien que j'essaie d'être discrète, mes légers mouvements le tirent du sommeil, et il resserre son étreinte autour de mon corps, en grognant comme un ours mal léché. Il ne semble pas avoir l'intention de me lâcher. Je souris en sentant sa virilité durcir contre moi. Ses mains s'aventurent sur mes seins et les caressent d'abord avec délicatesse avant d'accentuer la pression. Mon ventre se contracte violemment alors que sa bouche attaque ma nuque de baisers avides. Je ne lui oppose aucune résistance, au contraire. Impatient, il me fait rouler sur le dos, et s'abat sur moi. Je lis dans son regard l'ardeur de son désir qu'une nuit de sommeil n'a su endiguer. Il ne prononce pas un mot. Pas même un bonjour. Pas même un « bien dormi » ? Et pourtant je sais que je suis incapable de lui résister, et que j'ai envie autant que lui de le sentir de nouveau en moi.

Est-ce vraiment une bonne idée ? me questionne ma raison.

Comme s'il était encore temps de se le demander. Il respire de façon brutale et désordonnée, alors qu'il enfle un préservatif. Mon corps est loin d'être rassasié, et je laisse Carter prendre possession de moi, comme il le souhaite. Alors qu'il me pénètre, sa bouche rejoint la mienne et nos langues s'emmêlent avec passion. Et ce qui me semble être une émotion nouvelle. Je me suis délestée d'un poids en lui parlant des ténèbres douloureuses de mon passé. Sans le savoir et sans le vouloir surtout, Carter brise les remparts que j'avais érigés autour de moi, et je me sens plus légère. Comme si je laissais de côté ce qu'il y avait de sombre dans ma vie pour retrouver la lumière, et mon souffle. Je n'aurais jamais cru qu'il était possible de ressentir un tel désir, une telle communion avec un autre être humain. Carter accélère ses va-et-vient, sans toutefois rompre avec ma bouche. Tout mon corps se cambre alors qu'il me conduit au septième ciel.

Encore une fois.

Lorsque nous quittons l'appartement, le feu de mes joues et le pétilllement dans ses yeux n'ont pas disparu. Après le réveil crapuleux, la douche a pris le même chemin et je préfère ne pas chercher, pour l'instant, la raison qui m'a poussée à le rejoindre sous l'eau chaude. Le scooter nous attend toujours devant mon immeuble, et je pense qu'il est temps qu'on le rende. Même si ma plaie à la main est moins douloureuse, je ne me vois pas saisir le guidon.

– Es-tu prête ? me questionne-t-il.

Je prends une profonde respiration ; l'air marin chargé d'embruns est vivifiant. Cependant ma détermination à affronter la journée n'est pas aussi résolue. Ce qui nous attend promet de ne pas être amusant, il va falloir se confronter à Dan et à mes autres collègues.

– Sinon on peut faire demi-tour... J'ai encore deux ou trois idées à tester pour faire enrager ton abruti de voisin, balance-t-il d'un ton badin.

Si la proposition est tentante, je me vois au regret de la refuser, et je grimpe à l'arrière du scooter. Comme à contrecœur, il s'installe devant moi. À la lumière du jour, les choses semblent très différentes.

– Tiens-toi bien, déclare-t-il.

Ses mains attrapent les miennes, et m'incitent à les nouer autour de sa taille. Il démarre aussitôt ; sa conduite est nerveuse, mais nous arrivons sans encombre jusqu'à Meetcom. C'est ensemble que nous franchissons la porte d'entrée et que nous sommes accueillis par le large sourire de Donald. Il nous regarde comme s'il venait de voir apparaître William et Kate, les membres de la famille royale, en personne.

– Carter Blanchais et Avery Jones ! s'exclame-t-il.

Il tend dans notre direction une boîte remplie de donuts et nous en propose un. Il trépigne derrière son bureau.

– Je vous souhaite une bien belle journée !

Il ne nous lâche pas des yeux alors que nous gagnons l'ascenseur. Si j'avais un doute, maintenant j'ai la confirmation que notre escapade à scooter n'est pas passée inaperçue. Cependant la question que je me pose est de savoir s'il s' imagine réellement que nous sommes en couple. Lui, le mannequin mondialement connu et moi, la chargée de projets anglaise insipide. Notre couple n'est pas des plus crédibles même si six années de différence ne représentent pas un demi-siècle.

– Je suis tellement content pour vous, les amoureux secrets et transis ! crie Donald, les deux pouces levés dans notre direction, avant que les portes de l'ascenseur ne se referment sur nous.

J'ai la réponse que j'attendais et la confirmation quand Gwen jaillit de derrière son bureau dès qu'elle nous reconnaît. Différentes émotions traversent son visage : curiosité et jalousie. Cela va si vite qu'il m'est difficile de les interpréter.

– Carter ! Avery ! Regardez ! Non, mais, c'est fou...

Sous notre nez, elle brandit un journal et, sans nous laisser le temps de regarder de quoi il s'agit, nous inonde de questions plus ou moins intrusives.

– Vous êtes ensemble ?... Impossible, pas vrai ?... Depuis quand ?...

Elle attend que Carter la rassure. Sa voix s'envole dans les aigus alors que son regard perçant me scrute avec une certaine animosité.

– Tu ne m'as rien dit ! m'accuse-t-elle.

Nos déjeuners risquent de prendre une autre tournure, nettement moins sympathique. Je vais devoir lui parler rapidement, mais que lui raconter ? Comment lui expliquer que ce que j'éprouve est à la fois ridicule et insensé, que c'est sans doute une belle erreur ?

– J’en étais sûre, reprend-elle. C’est bidon.

Je n’apprécie guère le ton qu’elle emploie, et je fais claquer sèchement ma langue dans ma bouche pour marquer ma désapprobation. Et pourtant, je sais que je dois prendre sur moi, Gwen est mon amie, ici, à Meetcom ; je n’ai aucune envie de me fâcher avec elle.

– Veux-tu qu’on déjeune ensemble cette semaine, toutes les deux ?

Gwen marque un temps d’hésitation, mais accepte. Je la connais, heureusement ; je sais qu’elle ne m’en gardera aucune rancune quand elle saura toute l’histoire.

– D’accord, accepte-t-elle, mais j’ai besoin de tout savoir. Est-ce vrai ? Vous êtes ensemble maintenant ? Genre Cartry ou Avenir ?

Incrédule, je marque mon étonnement face à ce surnom ridicule, ne sachant que lui répondre pour l’instant. D’un geste de la main, Carter l’incite à ralentir son flot de paroles.

– Donne-moi ça, intimé-je à Gwen.

Je lui arrache presque le magazine des mains, Carter s’approche de moi pour regarder également. Nous nous retrouvons nez à nez avec notre photo sur papier glacé, en gros plan sur la couverture, un autre cliché issu de notre promenade en scooter de la veille. Les journalistes ont été plus rapides que ce que je pensais, ils ont dû passer toute la nuit à écrire pendant que... Quoi qu’il en soit, la nouvelle s’est répandue comme une traînée de poudre dans les journaux du matin... À l’heure qu’il est, tout le monde doit être au courant de notre escapade « amoureuse ». Instinctivement, je liste mes collègues, Sasha ou encore Pablo, sans parler de Dan. Sauf si c’est lui qui a tout prémédité, évidemment.

Le titre accroche mon regard : « L’amour au rendez-vous pour Carter Blanchais », et je déglutis difficilement. J’abandonne les deux jeunes gens niais et souriants sur la couverture pour plonger les yeux dans ceux de Carter, en me demandant ce que lui ressent.

OceanofPDF.com

Carter Blanchais

Enfin !

Voilà plusieurs semaines que mon nom avait déserté la rubrique people. Quoi de plus dramatique pour un mannequin réputé que de passer désormais inaperçu ? Jugé trop rapidement *persona non grata* à cause d'une malencontreuse photo, me retrouver en couverture d'une presse à scandale révèle que ma cote de popularité grimpe de nouveau. Pour mon plus grand plaisir, j'admire les clichés et apprécie ce que je vois, malgré mes fringues bon marché. Ma stature s'en trouve sublimée et mon expression joyeuse atteste de ma bonne fortune. Qui envisagerait une seule seconde que Carter Blanchais ait été forcé de s'exiler à Brighton, contraint par son manager de se forger une nouvelle réputation sous peine de répudiation ? Évidemment, personne n'imaginerait la vérité et, grâce à ces photos volées, le doute persiste encore. Je comprends qu'Avery se sente trahie par l'instigateur de cette séance improvisée, néanmoins il faudra qu'elle s'y habitue. Dans le monde des *people*, les coups bas sont légion.

Elle doit se forger un caractère solide si elle veut survivre dans cet univers.

Mais, je suis là pour l'y aider, pensé-je en abandonnant la double page pour dévisager Avery. De légers cernes sous ses yeux marquent son manque de sommeil et me ramènent à cette nuit mouvementée et bestiale. De toute évidence, sa volonté de ne pas mélanger vie professionnelle et privée tombe radicalement à l'eau, tout comme ses principes me concernant.

Qu'elle m'ait demandé de rester dormir ne lui ressemble pas. Et pourtant, il y a en elle une faiblesse attachante. Bien loin de moi l'idée de m'en servir contre elle, comme j'ai pu le faire dans le passé avec des nanas de passage. Comme je pourrais le faire avec Gwen, qui me croque des yeux en se léchant les lèvres avec gourmandise. Dans son attitude, il n'y a aucune place au doute, la demoiselle sait ce qu'elle veut et, en l'occurrence, elle souhaite goûter encore une fois à mon membre. Tel un paon en pleine roue, je gonfle le torse, redresse le menton et lui offre mon regard énigmatique et profond. Elle arque un sourcil, presse le bout de sa langue contre sa joue et me propose silencieusement une petite gâterie. Dommage pour elle, je n'arrive pas à sortir de mes pensées l'incroyable fellation d'Avery, et je doute qu'elle pourra la surpasser. Mon phallus exige l'excellence, ça ne sera donc pas la pulpeuse et frivole Gwen qui goûtera à la perfection.

– Alors ? me questionne Avery en me donnant un coup de coude dans les côtes.

– Alors quoi ? riposté-je, grognon.

– Comment comptes-tu démentir ?

– En ne faisant strictement rien.

Dans le hall, plusieurs collègues passent à nos côtés sans nous interrompre. Peu m'importe les ragots du moment tant que j'alimente les bouches et les esprits. Carter Blanchais renaît de ses cendres pour devenir une icône masculine en matière de luxe et de perfection. Néanmoins, je n'arrive pas à faire taire la petite voix qui me sermonne de rassurer Avery. Soudainement, je prends conscience qu'elle est devenue bien plus qu'une cible pour ma libido. Et je ne suis strictement pas fait pour entretenir un début de relation quelle qu'elle soit.

– Quoi ? s'indigne-t-elle.

Puisqu'elle croise les bras sous sa poitrine, mon attention se porte illico sur celle-ci. L'étoffe en soie de son chemisier blanc ne cache pas la forme de ses seins. Cette femme procure sur mon corps un effet immédiat bien que j'aie assouvi mes pulsions sexuelles à plusieurs reprises avec elle. Cette attraction toujours présente me dérange.

– Pourquoi te sens-tu offusquée d’être associée à moi ? lui demandé-je alors.

Pourtant, elle ne semblait pas déshonorée en ma compagnie lorsque je la pénétrais sans relâche et que ses gémissements fendaient l’air.

– Ce n’est pas ça du tout !

Bon sang, sa spécialité de tourner autour du pot m’exaspère.

– Alors de quoi il s’agit ? De ton ego qui en prend un coup ? De ta volonté de rester planquée dans cette petite ville sans faire de vagues ? lui asséné-je sans prendre de gants.

Les jours défilent, je suis toujours bloqué ici, sans autre contrat en vue. Un peu déboussolé par une nana plus vieille que moi et aux antipodes de mes goûts en matière de femme. Dans trois semaines, si je n’ai pas reconquis le cœur des marques de luxe, je serai grillé et remplacé. C’est ainsi que tout fonctionne dans le mannequinat.

Mais la réelle cause de mon énervement ne serait-elle pas liée à son envie de démentir publiquement notre relation ?

– Je ne sais pas nager... murmure-t-elle.

Son brusque changement d’intonation m’interpelle. Alors que Gwen ne nous quitte pas du regard depuis son bureau, la conversation prend une tournure plus intime. Mon agacement laisse brusquement place à l’attendrissement.

– Moi, oui, lui déclaré-je en posant ma large paume sur son épaule.

Je perçois son frisson, le léger soupir qui s’échappe de ses lèvres entrouvertes et son souffle qui se pose sur ma gorge. Ses yeux azuréens me sondent alors que l’envie violente de l’embrasser me saisit.

Ne succombe pas, Carter, pas après tout ce que tu as surmonté pour en arriver là.

J'use de tout mon courage pour me détourner de son visage, et passe une main sur ma nuque pour reprendre une contenance. C'est une chose de vouloir coucher avec elle de nouveau mais c'en est une autre de prendre ses considérations à bras-le-corps.

– Et après, Carter ?

Encore ce mot, celui qu'elle a employé à maintes reprises hier. Qui lui colle des sueurs froides et lui remémore son passé douloureux. Celui que j'emploie rarement, préférant vivre au présent sans imaginer les conséquences sur mon avenir. Voilà pourquoi je me retrouve ici d'ailleurs.

– Une fois que notre mission sera terminée, je repartirai, déclaré-je fermement en prenant soin d'éviter son regard. Chacun retournera à son existence. Toi à tes dossiers, moi à mes défilés.

Son trouble est si perceptible qu'il m'atteint aussi. Pourtant, en une fraction de seconde, Avery reprend le contrôle sur ses émotions et se pare d'un masque d'impassibilité. Le même qu'à mon arrivée.

– Bon, annonce-t-elle en tirant sur sa veste, nous avons du pain sur la planche, alors.

Ses talons claquent sur le carrelage en marbre, son attitude presque hautaine donne l'image d'une femme froide et sans scrupules. Néanmoins, je sais ce qu'il se cache sous ces apparences et c'est justement cela qui m'amène à croire que je deviens...

– Voilà mes deux stars, claironne Dan en m'interrompant dans mes pensées.

Pensées qui déviaient dangereusement vers le côté sentimental. Je prends son intervention pour un signe du destin et affiche un sourire soulagé.

– Dan ! lui réponds-je gaiement. Merci pour le scooter, c’était une chouette idée.

Étonné, il fronce les sourcils sans comprendre ma réflexion. Il m’assène une tape amicale dans le dos et m’entraîne dans le couloir.

– J’aurais bien voulu que ce soit la mienne, avoue-t-il avec un sourire. Surtout vu les excellentes retombées médiatiques.

Ces photos n’étaient donc pas de son fait, il n’use jamais de telle perversion et sa loyauté va à l’encontre de ce genre de stratagème.

– Qu’avez-vous prévu pour aujourd’hui ? me questionne-t-il.

Sa question tombe pile au moment où nous pénétrons dans le bureau d’Avery, laquelle, droite et stoïque, toise son supérieur avec animosité et rancœur.

– Puisque je ne veux pas servir d’appât à la presse, j’ai choisi un endroit inaccessible aux journalistes, lance-t-elle sans se départir de son aplomb.

– Très bonne idée, lance Dan joyeusement.

Désarçonnée par son comportement, Avery se renfroge.

– Y a-t-il quelque chose que je dois savoir, monsieur Sutherland ?

La tempête Avery menace de s’abattre dans ce bureau et, bien qu’elle tienne à sa place ici, je gage qu’elle préférerait en claquer la porte plutôt qu’être intimidée de la sorte.

– Pas que je sache, Avery. Néanmoins, je vous félicite pour hier. Je dois reconnaître que votre petite virée en scooter m’a étonné de votre part. Continuez ainsi, vous faites du bon boulot tous les deux.

L’honnêteté peinte sur le visage de Dan ôte les soupçons d’Avery qui, soulagée, inspire profondément.

– Bien, nous n’avons plus qu’à continuer dans ce sens, certifie-t-elle en allumant son ordinateur.

Jones réajuste son costume de *working girl*, ce qui me donnerait presque envie de l’appeler maîtresse. Je m’égare en l’imaginant en porte-jarretelles et lunettes à monture, assise sur un bureau d’écolier. Cette vision m’enchanté au plus haut point mais devra rester un fruit de mon imagination. Les conneries d’attirance avec elle sont terminées, à moins qu’Avery n’ait une autre idée en tête.

Alors que Dan ressort du bureau en nous souhaitant une bonne journée, Avery me divulgue son plan sans se douter qu’il va déclencher un putain de tsunami dans mon esprit...

– Aujourd’hui, nous allons à l’hôpital, dans le service pédiatrique.

OceanofPDF.com

Avery Jones

– Je ne porte pas ça, déclare Carter, en croisant ostensiblement les bras sur son torse.

Mes lèvres s'étirent en un sourire, et bien vite je ne peux retenir le rire qui monte depuis le fond de mes entrailles et explose à la vue du mannequin habillé en... clown. Il lâche un juron d'agacement, alors que des larmes me viennent aux yeux et brouillent mon champ de vision.

– C'est la tenue parfaite pourtant, monsieur Blanchais, bafouillé-je difficilement, avec une pointe d'ironie.

– Parfaite pour quoi ? Pour qu'on me jette des tomates en pleine poire ? râle-t-il.

Mon rire redouble d'intensité face à son emportement, digne d'un gamin capricieux. Carter tourne sur lui-même ; il est absolument ridicule dans son pantalon bariolé retenu par des bretelles orange, sa large veste, son chapeau haut de forme et ses immenses chaussures.

– Jones, je me suis prêté au jeu pour les vêtements de la friperie, mais là, c'est hors de question !

Dans mon sac, je trouve un mouchoir, essuie mon visage, puis souffle pour me calmer et parvenir à articuler une parole compréhensible.

– Je croyais que tu aimais être sous le feu des projecteurs ; là, c'est sûr que tu ne passeras pas inaperçue ! lui garantis-je. Si un paparazzi passe dans

le coin, il pourra titrer son prochain article « Carter fait un pied de nez à l'amour ».

Il lève les yeux au ciel alors que je lui tends l'accessoire qui manque à sa panoplie d'artiste.

– Jeu de mots pourri, Jones, rétorque-t-il.

Ses doigts se tendent mais refusent de franchir la distance qui le sépare du nez rouge.

– Si tu es capable de me faire rire, imagine ce que tu seras capable de faire pour ces enfants, condamnés aux murs blancs d'un hôpital. Ils ont, je pense, encore plus besoin que moi de retrouver un peu de joie et d'espoir.

Je ne rêve pas le voile de tristesse qui passe devant les prunelles sombres de Carter, et qui me fait hésiter. Plus je crois le cerner, plus le mystère qui l'entoure semble s'épaissir. J'ai bien vu comment il se comportait avec mes neveux, son empathie, sa gentillesse, sa joie communicative. Il a un don inné pour s'occuper des enfants. Mon choix de l'emmener en ces lieux devrait l'enchanter. Du vrai, de l'authentique, du temps offert à ceux qui souffrent. Je ne le comprends pas.

– Carter ? Ça va ?

– Donne-moi ça, lâche-t-il sèchement.

Sans croiser mon regard, il s'empare du nez rouge et le plante sur son visage.

– En piste, l'artiste !

Il exagère sa joie et passe devant moi. En même temps qu'un déguisement, il a remis un masque d'inaccessibilité ; je le connais, je ne le porte que trop. Je le suis dans les couloirs de l'aile pédiatrique, en espérant que tout va se passer pour le mieux. Carter tient son rôle à la perfection, il s'arrête devant chaque enfant, exécute une danse ou lui fait sa plus belle grimace ; il insiste jusqu'au moment où il se voit récompensé d'un

battement de mains, d'un éclatant sourire ou d'un rire cristallin. Il se concentre sur les gamins malades qui se pressent au-devant de lui, pour ceux qui peuvent quitter leur chambre. Loin de l'avoir reconnu, les infirmières continuent de vaquer à leurs occupations. J'alpague un petit groupe de jeunes femmes.

– Vous ne devinerez jamais qui se cache derrière ? leur lancé-je, amusée.

Une fois leur intérêt capté, elles observent avec plus d'attention l'homme dans ses atours carnavalesques. Malgré leurs efforts, elles ne le reconnaissent pas et c'est moi qui leur annonce que c'est le célèbre mannequin Carter Blanchais. Discrètement, elles sortent leur téléphone et le photographient, en pouffant. Certaines osent même se prendre en selfie avec lui ; de bonne grâce, Carter se prête au jeu.

– Qu'il est beau ! soupire une jeune femme brune.

– Et il aime les enfants... Tu as fait la prise de sang de la cinq ?

– Non, j'y vais... Un vrai beau gosse !

– Tu es mariée, je te rappelle.

– Mariée ou pas, s'il venait à la maison, il ne dormirait pas dans la baignoire.

Je ne peux leur en vouloir de tomber sous son charme magnétique ; moi-même, je sais à quel point il est difficile de résister. Alors que les infirmières retournent travailler, je vois Carter pénétrer dans une chambre et je le suis. Allongée dans le lit, une petite fille respire difficilement, ses yeux à peine ouverts. Je reste en retrait dans l'encadrement de la porte, tandis qu'il s'approche d'elle en claudiquant. Il fait mine de tomber, et un sourire affleure aux lèvres gercées de l'enfant. Du bout des doigts, Carter caresse la joue d'une petite fille au visage amaigri ; la tendresse qu'il y met me touche. Il lui parle avec douceur, lui murmure des bêtises à l'oreille jusqu'à ce qu'un petit rire éclate, comme le cri d'un moineau. Je ne peux détourner les yeux de Carter, lui trouve un charme fou. Qu'y a-t-il de plus beau qu'un homme qui a l'étoffe d'un père ? Une aura chargée de bienveillance, une touche d'autodérision, une force tranquille. Comment un homme tel que lui

peut-il avoir choisi une carrière dans le paraître quand il possède une aussi grande richesse intérieure ?

Ressaisis-toi, Avery, ne te laisse pas aveugler par tes...

Même mentalement, je préfère ne pas songer aux mots qui m'entraînent sur une voie bien trop dangereuse. Parce qu'il ne m'apporterait qu'un surcroît de douleur, parce que Carter a été clair. Il repartira dès qu'il aura obtenu ce qu'il désire le plus.

– Repose-toi, petite fée, chuchote-t-il à l'enfant fatiguée.

À ses mots, mon cœur fond, quand bien même je me crois résolue à me protéger. Mon armure me semble nettement moins solide ; ma cuirasse se trouve profondément entaillée par l'insaisissable Carter Blanchais. Discrètement, nous ressortons de la pièce plongée dans une semi-obscurité.

Bien qu'il sourie, une impression désagréable s'infiltré en moi. Carter paraît souffrir de se trouver dans ce lieu, comme s'il prenait la peine de tous ces petits malades. Il s'avance pourtant déjà vers deux jeunes garçons, dont un tient fermement une perche avec des perfusions. Il se penche vers eux. Je vois apparaître au bout du couloir un autre bénévole costumé en Superman. Aux cris enfantins, Carter relève la tête dans la direction qui attire les petits patients, et son visage se décompose à mesure que le super-héros s'approche. Ses couleurs s'envolent, ses traits se durcissent. Je vois ses poings se contracter le long de son pantalon alors que ses yeux ne quittent pas les ballons de baudruche que le bénévole apporte aux enfants.

– Carter, ça va ? le questionné-je de nouveau, en espérant qu'il se sente mieux.

Avec brusquerie, il dégage ma main, que j'ai posée sur son épaule, et arrache de son visage le nez rouge. Son regard se charge d'effroi alors qu'il m'affronte.

– Ne me repousse pas, Carter.

Autour de nous, les malades crient joyeusement leur demande.

– Rouge ! lance le petit garçon près de lui.

Ses doigts se tendent et se referment sur la ficelle, le ballon vient danser devant les yeux de Carter, qui semble se briser, percuté par un coup en pleine poitrine aussi violent qu’invisible.

– Tout va...

– Je n’ai pas besoin de toi, crache-t-il en s’éloignant dans le couloir, en direction de la salle de repos où il s’est changé à notre arrivée dans le service.

Un instant, je suis tentée de le suivre, de lui imposer ma présence, de lui offrir mes bras et mon corps en guise de réconfort pour chasser ses cauchemars, mais une petite voix dans ma tête m’ordonne de ne rien faire. Parce que je n’ai pas envie de choisir la voie de la facilité et de l’oubli avec lui. Tout comme il m’a poussée à me confier, je veux qu’il puisse en faire autant. Je me fais violence, en ne provoquant pas ses confidences et décide de l’attendre à l’extérieur du bâtiment. Je m’installe près de l’entrée et assiste au ballet incessant des ambulances et des patients rejoignant les différents services de l’hôpital. Je suis si souvent venue prendre quelques minutes de repos, assise sur ce banc, le temps de sécher les larmes qui roulaient sur mes joues et de prendre des forces avant de retourner auprès de Declan. Il avait besoin de ma détermination, de ma force et de mon souffle, pas de mes apitoiements et de mes pleurnicheries. Je me ressource en prenant l’air, en inspirant et en soufflant lentement, en acceptant la caresse du soleil sur ma peau, et je suis prête à aider Carter lorsque ce dernier vient s’asseoir auprès de moi. Son regard se perd au-delà du parking. Il respire profondément, ses mains se crispent sur ses genoux, comme si ce qu’il avait à dire était si difficile que les mots peinaient à franchir le seuil de ses lèvres.

– Je n’ai pas refermé le portillon, souffle-t-il.

Sans le brusquer, j’attends qu’il poursuive, qu’il puisse exprimer sa douleur. J’hésite à poser mes doigts sur les siens, afin de lui insuffler ma

force.

– J’aurais dû faire attention...

Par vagues, ses souvenirs douloureux remontent à la surface et j’essaie de combler les silences dans son récit. Mon cœur se serre à l’idée de ce que je pressens. Un chagrin si incommensurable qu’il creuse un trou béant dans un être humain. Un trou qu’il n’est jamais possible de combler. Quoi qu’on fasse. Je ne sais pas encore ce qui s’est passé mais la peur m’étreint.

– Il arrive à tous de...

– Mais pas à moi, lâche durement Carter.

Sa souffrance est palpable, son désarroi me touche. Je saisis son visage entre mes mains, l’oblige à me regarder, comme il l’a fait quelques jours plus tôt. Ses ténèbres sont profondes, un puits immense de noirceur. Aujourd’hui, en cet instant, il se dévoile devant moi et je voudrais le ramener dans la lumière. Lui qui donne l’image d’un homme fort et sûr de lui me semble soudain au bord de la rupture, prêt à se briser.

Et je ne peux m’y résoudre.

Son silence me bouleverse, et je saute avec lui dans le précipice quand il ose enfin prononcer dans un souffle un prénom.

– Dana... Tout est ma faute. C’était ma petite sœur...

Je ne peux plus respirer. Son désespoir, je le ressens jusqu’au fond de mon être et je devine ce qu’il tait. La mort d’une enfant. Injuste, cruelle et douloureuse.

– Elle jouait dans le jardin, reprend-il d’une voix blanche, pendant que je m’occupais des mauvaises herbes, comme mes parents me l’avaient demandé. J’ai déposé les déchets sur le trottoir, mais j’ai oublié de refermer la barrière derrière moi...

Je ne le lâche pas des yeux, m'accroche à lui autant qu'il s'accroche à moi.

– Dana avait toujours un stupide ballon de baudruche rouge accroché autour de son poignet. Et il s'est envolé. Elle a couru pour le récupérer, sans regarder autre chose que le ciel et...

Sa voix se brise alors qu'il replonge dans ce souvenir terrible, mais les vannes sont ouvertes, et les mots à glacer le sang se déversent.

– La camionnette ne l'a pas vue... Si j'avais fermé la porte... si j'avais été moins préoccupé par la fille qui m'avait largué comme une merde... Si je...

Je ne peux le laisser se torturer de la sorte.

– C'est un accident, Carter, le coupé-je avec fermeté. Ce n'est pas ta faute si Dana est morte...

Sans lui laisser le temps d'objecter quoi que ce soit, je fais glisser ma main le long de son visage pour m'emparer de la sienne. Un lien de douleur se crée entre nous, entre ceux qui ont partagé le pire.

– Tout comme ce n'est pas la mienne si le cancer a vaincu Declan...

Carter Blanchais

Tout mon corps se contracte, je suis happé par le souvenir douloureux de cet accident. Rencontrer des enfants malades et tenter de les faire sourire me paraissait déjà compliqué, mais c'est ce ballon rouge qui m'a fait définitivement vriller. J'évite les anniversaires, les fêtes foraines, tous les endroits susceptibles d'accueillir des ballons de baudruche.

Je passe une main nerveuse sur ma nuque, où la sueur perle, et soupire lourdement pour évacuer ce trop-plein d'émotions qui m'assaille. Les doigts d'Avery se mêlent aux miens et ce geste complice me réconforte. Pourtant, tel un rocher sur la côte normande, j'accuse les vagues violentes, les vents et la pluie sans jamais m'émietter. Il a suffi de la présence d'Avery, de ses paroles réconfortantes pour lui confier la plus lourde épreuve de ma fichue existence.

Ce n'est pas ta faute si Dana est morte...

– Elle n'est pas...

Je bafouille, presse la main d'Avery, tente de remettre mes idées en place. Après la collision violente, mes cris de désespoir, les sirènes de secours. Je suis resté prostré sur le macadam taché de son sang, me balançant d'avant en arrière sans parvenir à sortir de cette léthargie.

Dans le brouillard de mon cerveau, des bribes de conversation. La voix de mes parents se mélange à celle des médecins et des badauds.

- Elle a perdu beaucoup de sang.
- Mon Dieu, mon bébé !
- Son pouls est faible.
- Qu'as-tu fait, Carter ?
- Quelle horreur !

Et puis d'un coup, le silence. Sa pesanteur. Effrayant. Paralysant. Le camion dégagé, les ambulances parties, les passants dispersés. Et moi, toujours assis au sol, des larmes inondant mon visage, ma respiration saccadée et la lourdeur dans mon cœur en miettes. Je ne sais plus qui m'a relevé, comment se sont déroulées les heures suivantes. Il n'y a que l'obscurité qui m'entourait et cette pensée que plus rien ne serait comme avant. Envolé les rires de Dana, son insouciance, notre complicité. En la perdant, je me suis aperçu que c'était l'être dont j'étais le plus proche sur cette terre. Mes copains ne lui arrivaient pas à la cheville, pas plus que mon premier amour et, malgré mon affection pour mes deux autres sœurs, j'avais ma préférence.

– Après son départ, les heures ont défilé. Il s'est même écoulé plusieurs jours avant que je ne redescende sur terre, continué-je à voix haute.

Je fixe un point au loin, occulte le passage des gens devant l'hôpital, repars six années en arrière, à l'époque où je n'étais personne. Où mes parents se relayaient au chevet de Dana, voyaient des spécialistes, envisageaient le pire.

– Impossible de reprendre le cours de ma vie. J'ai abandonné le lycée sans terminer mon année, je ne me suis pas présenté aux épreuves du bac et j'ai passé mes journées à déambuler dans les rues sans aucun but.

Comme un zombie dans un monde post-apocalyptique, je ne pensais qu'à mes besoins primaires. Manger, dormir, baiser. Comme un fou, un homme en sursis, je buvais de l'alcool pour anesthésier mon esprit, et couchais avec des nanas pour occuper mon corps.

– Mes parents m’ont annoncé que l’état de Dana était stable mais qu’elle resterait dans le coma. Alimentée par une sonde gastrique, branchée à un respirateur, elle voguait entre deux eaux. Entre les vivants et les morts. Telle une funambule, il lui fallait marcher le long d’une corde suspendue au-dessus du vide et parvenir au bout du périple pour revenir parmi nous. Ou alors chuter et ne jamais se réveiller.

Une bataille intérieure où je ne pourrais pas intervenir. Me sentant inutile et fautif.

– Cette annonce fut un second traumatisme pour moi. Incapable de l’aider à sortir de son sommeil profond et coupable d’en être la cause.

– Ce n’est pas toi qui conduisais le camion, murmure Avery.

Elle se veut rassurante, pourtant, la faute n’incombe qu’à moi.

– Tu ne peux pas comprendre, lancé-je soudain avec force.

Je détache nos mains entrelacées, me relève de ce banc et pars. Jamais je n’aurais dû me livrer à ce point. Poser mes tripes au sol devant une nana qui semble aussi empêtrée dans son passé que moi. J’entends le bruit de ses maudits talons hauts qui martèlent le bitume, et sa fine main se pose dans mon dos. Ce contact m’électrise et me déroute.

– Écoute, Avery, commencé-je en m’arrêtant.

Je me retourne vers elle, prêt à l’envoyer se faire foutre avec sa condescendance. À deux doigts de renoncer à notre accord professionnel, je n’ai qu’une putain d’envie, celle de déguerpir au plus vite de cette ville. Et puis, je trébuche sur son regard chargé d’émotions, sur les larmes qui inondent ses yeux, sur son expression douce et volontaire. Cette femme n’est pas comme les autres, je l’ai su dès notre première rencontre. Lorsque j’ai posé mon attention sur son armure, sur son attitude froide.

– Carter, personne ne peut quantifier la douleur ni même la ressentir à la place d’une autre personne. Mais depuis que tu es arrivé, la mienne me

paraît moins lourde à porter. À mesure que je te découvre, c'est comme si je me découvrais moi.

Je fronce les sourcils, ne sachant pas comment réagir face à ses mots qui sortent directement de son âme. Plus le temps passe, moins elle se protège en ma compagnie. Comme si elle ôtait des morceaux de carapace pour se dévoiler. À mes yeux, cette femme est d'une beauté envoûtante. Et sa personnalité agaçante est terriblement attachante. J'aime l'entendre rire, l'écouter, la taquiner.

– Nous n'avons aucun avenir ensemble, j'en ai conscience. D'autant plus que je suis ta boss, annonce-t-elle avec un petit sourire espiègle. Mais...

Avery ne termine pas sa phrase, elle déglutit délicatement et détourne son attention de moi.

– Mais quoi ? insisté-je.

Mon index se place instinctivement sous son menton pour relever son visage vers le mien.

– Tu me fais du bien, Carter Blanchais.

Surpris par cette révélation aussi touchante que surprenante, je reste muet encore une fois. Le temps de me délecter de l'authenticité qui se dégage d'elle, de sa fragilité couplée à son audace.

– Serais-tu en train de m'allumer, Avery Jones ?

Je la sonde avec insistance, savoure le pétillement dans ses iris et le rosé sur ses joues.

– Je te présente juste une allumette, à toi de la craquer ou pas...

– Qu'avez-vous fait de ma boss frigide ? l'interrogé-je, suspicieux.

– Elle a fondu, argue-t-elle en m'adressant un petit sourire en coin.

Son doigt s'attarde dans ses cheveux poussés par le vent frais. Des mèches volettent, son odeur effleure mes narines, la courbe de sa bouche m'attire.

- Tu me dragues ou je rêve ? parviens-je à articuler.
- Parfois les rêves deviennent réalité.

Non, je n'hallucine pas, Avery Jones vient de m'aguicher deux fois de suite. Et loin de me rebuter, l'idée de concéder à ses avances fait frétiller mon être entier.

- Rentrons, ordonné-je précipitamment en lui attrapant la main.

Elle rit. Et son rire s'envole et clôt en apothéose cette matinée bien trop riche en émotions. Nous marchons ainsi, l'un à côté de l'autre, liés par nos paumes collées et une complicité évidente.

- J'ai oublié de te prévenir que nous avons un déjeuner d'affaires dans quelques minutes.
- Avec qui ? grogné-je, mécontent de voir mon plan changer.
- La directrice d'un centre de jeunes en difficulté pour leur proposer un shooting photos avec toi.

Cette idée me plaît. Passer du temps avec des adolescents un peu paumés, perdus dans cette société, mis de côté parfois. Un peu comme moi à leur âge...

- OK, déclaré-je.
- Tu ne râles pas ? Ne tente pas de me dissuader ? s'étonne Avery en contemplant mon profil. Si tu veux, je peux ann...
- Pour une fois que tu as une bonne idée à me proposer !

Elle lâche un petit cri indigné avant de m'octroyer un coup de pied. Je riposte en la bloquant contre mon flanc, mon bras entourant ses épaules. Avery gigote pour la forme mais dépose sa main contre ma hanche. Nos corps avançant serrés l'un contre l'autre, nous attirons quelques regards. Lorsque nous parvenons devant la devanture du restaurant, nous nous

dégageons l'un de l'autre presque à contrecœur. Avery se place devant moi, défroisse d'un geste le devant de ma chemise noire, réajuste le col de mon manteau et me couve d'un regard tendre.

– Voilà, tu es parfait ! annonce-t-elle, fière de son poulain.

Brusquement, l'envie de l'embrasser s'immisce dans mon esprit et je dois user de toute ma volonté pour ne pas me jeter contre sa bouche pulpeuse. Quelque chose d'imperceptible a changé entre nous, une intimité presque palpable, comme une connexion silencieuse entre deux amants. Jamais encore je n'ai ressenti cette sensation d'être lié à une personne au point de vouloir rester en sa présence. L'idée de rentrer dans cet hôtel minable, d'être envahi par le silence me pèse alors que je pénètre dans le restaurant. Je tiens la chaise d'Avery, l'observe pianoter sur son téléphone, intercepte un petit sourire sur ses lèvres et me surprends à poser ma main sur sa cuisse.

Loin de s'indigner, elle la recouvre de la sienne et caresse mes doigts. Évidemment, le plus grand de mes doigts frétille dans mon boxer à la perspective de l'après-midi crapuleux qui nous attend.

– Monsieur Blanchais, quel bonheur de vous rencontrer ! s'exclame une voix haut perchée.

– Madame Keann, la salue Avery.

– Bonjour, je suis honoré de participer à un tel projet, annoncé-je avec un ton sérieux. Il est primordial d'offrir de son temps pour de nobles causes. La jeunesse représente notre avenir.

La quinquagénaire m'observe avant de prendre place autour de la table.

– Vous parlez divinement bien l'anglais, remarque-t-elle.

– Mes origines familiales, me justifié-je simplement.

Le repas se déroule relativement bien, si ce n'est que ma viande est trop cuite et les pommes de terre pas assez. Même si les mets ne sont pas ceux d'un restaurant gastronomique, je les engloutis sans me plaindre. Il faut dire que mes pensées sont loin de la nourriture... J'ai beaucoup de mal à me

concentrer sur le sujet de ce déjeuner d'affaires. Nous clôturons cette entrevue en convenant d'un jour précis et réglons quelques détails de communication. À peine avons-nous pris congé de M^{me} Keann, que l'impatience me guette.

– J'ai envie de toi, Avery...

OceanofPDF.com

Avery Jones

Les mots de Carter assèchent ma bouche. Je mentirais si je prétendais que je n'ai pas pensé à me jeter sur lui à de nombreuses reprises. Son corps pressé contre le mien, en avançant dans la rue, sa main posée sur ma cuisse, au restaurant. Sa présence réveille des sensations enfouies en moi. Mes yeux descendent sur sa bouche charnue, et l'envie de l'embrasser palpite sur mes lèvres. Cependant, et à contrecœur, je ne cède pas à la délicieuse tentation... Nous avons encore du pain sur la planche.

- La journée n'est pas finie...
- Vraiment ? me provoque-t-il.

Son souffle se mêle au mien, sa bouche effleure la mienne et je ferme les yeux. Ma poitrine se soulève rapidement, et percute son torse.

- Tu joues un jeu dangereux, miss Jones, insiste-t-il.

Autour de nous, le monde continue d'avancer et, moi, j'ai l'impression que le temps suspend sa course. Je n'entends ni ne vois plus rien, engloutie par des prunelles emplies de désir.

- Et je sais que tu en meurs d'envie.

Si j'avais la capacité de raisonner et de parler, je crois que je le cinglerais d'une réplique bien sentie, mais j'en suis incapable, car ses mots sont trop redoutables. Je m'embrase sous ce regard qui me déshabille, ce souffle chaud qu'il exhale.

- Nous avons des rendez-vous, articulé-je.
- Annule-les.
- J’ai promis à...
- Oublie, me coupe-t-il, la seule promesse que tu dois tenir concerne la jouissance de nos corps...

Je secoue la tête, un petit rictus amusé se colle à mes lèvres. Par chance, je retrouve mes esprits en même temps que mon sens de la repartie. Parce que je suis professionnelle et que je tiens toujours mes engagements. Je me libère de son étreinte, et recule d’un pas pour rétablir une distance de sécurité entre nous.

- Il faudra attendre, assuré-je, en essayant d’adopter un ton déterminé. La patience a du bon... Parfois.

Comme un gamin contrarié, ses lèvres se plissent en une moue boudeuse, absolument irrésistible. J’aime le voir sourire, rire, détendu. Son charme naturel s’en trouve renforcé alors que le poids qui pèse sur son âme semble un peu moins lourd depuis qu’il a réussi à se confier. Cela me touche profondément qu’il m’ait parlé, à moi. Ce qui commence à naître entre nous fonde ses racines dans la vérité. Nous ne sommes plus deux inconnus, l’un pour l’autre ; nous partageons désormais bien plus.

- Plus tard, ce sera sans doute trop tard, argue-t-il.

Sa menace à peine voilée de rejoindre d’autres bras et d’autres draps me fait frissonner. Désagréablement. Une grimace contracte mes lèvres en un sourire crispé. Dire que cela ne m’atteint pas serait un mensonge ; bien sûr que je refuse qu’il coure rejoindre une autre fille. Carter est en train de devenir beaucoup plus qu’un plan cul. D’une nuit, nous sommes passés à deux, et une envie de plus s’installe en moi. La pointe de la jalousie transperce mon âme ; cela me déroute autant que ça m’agace d’éprouver un tel sentiment pour lui. Quoi qu’il arrive désormais, je crains qu’il ne soit trop tard pour y échapper. Et ça craint.

- Avec Dan, nous devons voir le petit-fils O’Malley, expliqué-je calmement, et toi, tu es invité à une rencontre dans un lycée professionnel

pour parler du mannequinat.

Il pousse un soupir consterné, surjoue le côté contrarié. Il ne peut manquer d'avoir remarqué ma propre réaction.

– Je savais que mon idée te plairait, le taquiné-je.

– Mon programme était bien plus intéressant, assure-t-il, malicieusement.

– Mais moins productif sans doute, rétorqué-je.

À peine ma phrase lâchée, je sais que je viens de lui tendre la perche pour un sous-entendu salace ; je vois d'ailleurs une lueur grivoise s'allumer dans ses yeux. Cependant, il me surprend en choisissant de ne pas formuler sa plaisanterie à voix haute pour nous entraîner sur un terrain plus léger, plus badin.

– Nous serons séparés le reste de la journée, analyse-t-il.

– Tu ne peux déjà plus te passer de moi ?

Il me jette un regard étrange, comme s'il se posait vraiment la question, mais qu'il devait chercher en moi la réponse.

– Alors, il faut que je t'offre un avant-goût de ce que tu vas rater, rétorque-t-il, sans me laisser le temps de répondre.

En une enjambée, il franchit l'espace que je venais d'instaurer entre nous et se jette sur mes lèvres. Ses mains glissent le long de mon dos, et empoignent mes fesses, me faisant gémir contre sa bouche. Dans cette rue passante de Brighton, nous oublions pourtant le reste du monde. Tout ce qui nous détruit, tout ce qui nous bouleverse. Il n'y a que lui et moi, et cette sensation de se trouver exactement à l'endroit que je souhaite. Avec la personne que je désire. Il m'accapare tout entière, balaie mes convictions et mes doutes dans cette délicieuse étreinte, fait tomber mes ultimes résistances. Je m'alanguis entre ses bras, me moque des convenances, me sens libre comme jamais. Quand je lui ai avoué qu'en sa présence ma peine était moins lourde à porter, je ne mentais pas. Carter Blanchais, sans en avoir conscience, a rallumé l'étincelle dans ma vie. Ni l'un ni l'autre ne

voulons que cela s'arrête. Mes mains s'enroulent autour de sa nuque pour approfondir notre baiser avant de plonger dans ses cheveux. Nos langues se cherchent, se retrouvent et entament une danse passionnée.

Seuls au monde. Dans ce monde qui va trop vite, qui impose ses règles et ses devoirs. Il n'y a que lui et moi et... soudain le crépitemment d'un flash qui nous fait sursauter. Le feu aux joues, les lèvres gonflées, je retire mes doigts des cheveux de Carter, qui abandonne mon fessier et regarde autour de moi. Énervée, je découvre deux hommes, armés d'immenses téléobjectifs de l'autre côté de la rue. Ils continuent de nous mitrailler et de saisir chacune de nos réactions.

- Ils nous ont retrouvés, lâché-je, les sourcils froncés.
- Enfin ! commente Carter, je commençais à me faire du souci.

Mon agacement ricoche sur sa bonne humeur.

- Mais je ne veux pas que...
- On va leur en donner pour leur argent, avance Carter.
- Quoi ? m'exclamé-je.

Sans crier gare, il me fait basculer en arrière, et m'embrasse à perdre haleine, sa main sur ma nuque. Mes doigts s'accrochent et se crispent sur sa chemise. Il nous la joue héros de cinéma, et j'avoue que j'adore ça. Pour un peu, j'oublierais la raison qui me vaut l'honneur d'un tel baiser. Au bout d'un moment qui me semble bien trop court, il me redresse sur mes jambes, qui flageolent un peu, avant de s'assurer que les paparazzis n'en ont pas perdu une miette.

- Allons-y, je crois qu'il a eu assez de matière pour son article, et la suite sera pour un autre type de magazine interdit aux moins de 18 ans.

Je roule des yeux, tout en remettant de l'ordre dans ma tenue. Alors que je m'apprête à attacher mes cheveux en chignon pour les discipliner, Carter me susurre à l'oreille qu'il les préfère libres et sauvages, comme après une nuit de sexe torride. Sa légèreté m'amuse, son appétit m'exalte et me fait frissonner tout à la fois. Même si je n'ose le formuler à voix haute, je me

sens bien, ce qui me surprend. En cet instant, les paparazzis peuvent écrire ce qu'ils veulent, cela importe peu. Je fais taire la voix de ma raison qui me crie que cela ne pourra pas durer, avant d'énumérer les mille et une raisons qui rendent impossible notre relation. Ces raisons sont certes valables, mais aujourd'hui, elles me paraissent nettement moins insurmontables.

« Quand la glace a commencé à fondre, il est impossible de faire marche arrière. »

Les mots de Kate, l'adorable responsable de L'Oasis, me reviennent en mémoire. Suis-je vraiment en train de succomber au charme du ténébreux Carter Blanchais ? De fondre au point de ne plus me soucier des conséquences ? Comme mus par leur propre volonté, mes doigts quittent ma chevelure, et obtempèrent au désir de Carter.

– Le naturel te va très bien, miss Jones.

Avec un sourire, je reçois le compliment. S'il est capable de souffler le chaud et le froid, il lui est aussi possible de faire succéder la tendresse au désir, la flamme réconfortante de la cheminée au brasier torride.

Et je fonds un peu plus alors que nous nous rendons à pied au siège de Meetcom, en nous taquinant.

Cet homme est loin d'être celui que j'imaginai. Aujourd'hui, devant l'hôpital, il s'est ouvert à moi, m'a dévoilé les secrets douloureux de son cœur, le poids de sa profonde culpabilité. Je voudrais alléger sa peine, cette peine qu'il dissimule derrière un masque d'indifférence et une attitude blasée. Rien ne semble pouvoir l'atteindre désormais car il a traversé le pire.

Elle n'est pas morte, me rappelle ma raison. Sa petite sœur, Dana, est toujours en vie.

Je voudrais pouvoir l'aider à déposer son fardeau et à ne plus se sentir responsable. J'ai soudain l'impression de le découvrir sous un angle nouveau. Mes préjugés m'ont aveuglée dès notre rencontre. Cependant, mes

yeux se dessillent et l'homme qui est devant moi me touche, me transporte, me percute. Le vrai Carter est celui que je vois désormais.

Avec moi, il sait se montrer plein de douceur, de folie, de tendresse et de passion. Il ose me taquiner et je ne sais plus où j'en suis, mes pensées cavalent dans tous les sens.

Cela est trop fort, trop brutal, trop intense.

– J'ai très envie de toi, Carter... avoué-je, en reprenant ses mots.

Mon sang se fige dans mes veines alors qu'il darde sur moi un regard de prédateur. Un instant, je crois qu'il va me soulever de terre et me transporter jusqu'à mon appartement pour me faire l'amour tout l'après-midi, sans me laisser reprendre mon souffle. Une lueur amusée traverse ses iris.

– Je sais, avoue-t-il, je fais cet effet à toutes les femmes.

Je lève un sourcil interloqué, retirant mentalement toutes les qualités que je viens de lui attribuer. Ne jamais oublier que cet homme est un rustre arrogant et macho qui ne perd rien pour attendre. Je lui frappe le bras avant qu'il ne m'attrape par la taille, en éclatant de rire. Doucement, il presse sa bouche sur ma tempe.

– Je n'y peux rien si je suis beau comme un dieu grec, précise-t-il. Ce corps est la croix que je dois porter. Des fesses parfaites, une musculature harmonieuse et un...

– C'est bon, j'ai compris... grogné-je, ressentant de nouveau une légère pointe de jalousie.

– Ce n'est pas faute de vouloir, rétorque-t-il. Mais il y a Dan, O'Malley ; ce serait dommage que tu te fasses virer. Je sais à quel point ton boulot compte pour toi...

Où est passé Carter, le modèle même de l'égoïsme ? Devant les portes de Meetcom, nous nous rangeons chacun du côté de la raison, en mettant notre attirance physique de côté. Les photographes partent pendant que nous pénétrons dans le hall.

– Tu ne perds cependant rien pour attendre, conclut-il, en m’octroyant une claque sonore sur le postérieur.

– Ma vengeance sera terrible, assuré-je, offusquée par ce geste déplacé que n’importe qui aurait pu surprendre.

– Il me tarde d’y goûter alors.

Nous pénétrons dans l’ascenseur avec l’étrange et délicieuse sensation de nous être délestés d’un masque. Notre armure est en train de voler en éclats.

OceanofPDF.com

Carter Blanchais

Après avoir passé quelques jours baignés d'une certaine euphorie sexuelle, je savoure un minimum de tranquillité, installé derrière le bureau d'Avery. Celle-ci est de nouveau partie avec Dan, et je prends plaisir à fouiller dans ses tiroirs à la recherche d'éléments me permettant de cerner davantage sa personnalité. Même si sa carapace coriace se fissure par endroits, il reste une grosse part de mystère autour d'elle. Évidemment, je suis tout aussi fasciné qu'attendri par sa force de caractère et les épreuves franchies. Parvenir à rester droite après avoir perdu l'amour d'une si tragique façon démontre son envie farouche de continuer à vivre.

Alors que j'ouvre le dernier tiroir, je tombe sur un cadre photo, que je me presse de sortir. Sur le cliché, Avery en jeune diplômée pose fièrement. Un sourire éblouissant sur ses lèvres, des yeux pétillants de joie et le bonheur peint sur ses traits, jamais je ne l'ai vue si détendue.

Qui prend la photo ? ne puis-je m'empêcher de penser.

L'évidence me saute aux yeux, il doit s'agir de Declan. Le mari parfait, l'homme affectueux, celui qu'elle a aimé éperdument. Je focalise mon attention sur son père, debout à côté d'elle en costume et chemise. J'ai beau analyser chaque détail, je ne distingue aucune ressemblance avec le SDF bourré de la dernière fois, si ce n'est la peau légèrement rougie et les yeux injectés de sang. Aucune trace de sa mère sur ce cliché, j'imagine qu'elle n'a pas souhaité faire le voyage pour la remise de diplôme de sa fille, et cette idée me dérange.

Alors que je replace le cadre à sa place, un papier froissé attire mon attention. La curiosité n'étant pas mon unique défaut, j'aime la contenter et attrape la feuille. Avec rapidité et dextérité, je la déplie et découvre quelques phrases gribouillées d'une écriture tremblante.

Avery,

Tu as fait de moi un homme heureux ! Pourtant, je t'ai trahie.

Si tu savais comme je m'en veux, je n'ai pas respecté nos vœux de mariage.

Mais sache que rien de tout cela n'est ta faute. Tu es mon irréprochable.

Puisses-tu me pardonner un jour ?

Je t'aime, mon amour.

Ton mari

Alors, comme ça, Declan était un homme infidèle ? Même le mec parfait possède des parts d'ombre. Ce qui explique les blessures profondes d'Avery, son aversion pour les hommes, surtout ceux charismatiques dans mon genre. Elle ne s'accorde pas le droit de lâcher prise, pour ne pas risquer d'être blessée. Typique comme autoprotection.

Et je ressens cette même impression. Depuis le départ soudain et injuste de Stella, faire confiance est devenue presque impossible. Parce que je l'ai aimé comme un fou au point d'oublier de me protéger. Le plus incroyable avec le premier amour, c'est de vivre cette relation sans aucune méfiance, avec tes tripes posées à ses pieds et ton cœur dans sa paume. J'ai cru qu'elle en prendrait soin et je me suis cassé la gueule. Voilà la vérité ! On aime, on souffre. Ne pas s'engager représente un gage de plaisir. Les conneries

d'âme sœur, de sentiments réciproques qui durent toute une existence sont purement des mensonges. Comme le père Noël et la petite souris, placer l'amour au sommet du bonheur revient à te faire croire en quelque chose qui n'existe pas.

La sonnerie de mon téléphone me tire de mes pensées et le numéro de Max, mon manager, s'affiche sur l'écran.

- Alors ? me questionne-t-il tout de go.
- Alors quoi ? grogné-je.

Il n'y a aucune animosité entre nous, bien au contraire, Max est l'un de ceux à qui je peux parler sans passer par quatre chemins.

– Les statistiques des réseaux sociaux grimpent. C'est bon signe, tu seras bientôt de retour sur le devant de la scène. J'avais vu juste, se vante-t-il.

Max agit dans l'ombre, il s'occupe de l'administratif, des relations avec les professionnels et touche une commission sur chacun de mes contrats. Français, connu dans le milieu mondain, il se pose en véritable maître des relations publiques et parvient à me dénicher des boulots payés rubis sur l'ongle. Mais dépassés par l'ampleur de la tâche, nous avons convenu que l'aide proviendrait d'ailleurs.

- Comment ça ? lui demandé-je sèchement.

Un petit rire de contentement de sa part traverse l'écouteur et soudain je comprends. C'est lui.

– OK, j'avoue m'être servi de la géolocalisation de ton téléphone pour indiquer les lieux aux photographes.

- Tu t'es servi de moi !

– Tout de suite, les grands mots ! Je nous ai rendu service à tous les deux. Sutherland est peut-être spécialisé dans la communication, mais je suis ton mentor en ce qui concerne tout le reste. Et l'impact de ton image en ce qui concerne les sollicitations professionnelles me donne du fil à retordre.

- Il te fallait créer le buzz, déclaré-je.
- Exactement ! Et quoi de mieux qu’une idylle avec une Anglaise bon chic bon genre ? Une nana basique à laquelle le grand public pourra s’identifier.
- Tu n’as pas pensé que ton idée pourrait nuire à cette femme ?

Qu’il la considère comme une nana basique me déplaît. Avery est beaucoup de choses, mais sans doute pas ordinaire ou quelconque.

– Je suis payé pour te faire gagner de l’argent, pas pour avoir des scrupules. Après plusieurs jours passés à Brighton, je me suis rendu compte que tes participations à des œuvres caritatives ne créaient pas de réel attrait pour ton image de mec bien. Aucun nouveau contrat ne se profile à l’horizon.

Ça me tue de l’admettre, mais Max a raison ; me montrer en train de faire de bonnes actions ne suffira pas à faire parler de moi. En revanche, les gens raffolent des histoires d’amour ! Les magazines parlent davantage des relations des célébrités que de leurs engagements humanitaires...

– Je te propose de sortir encore quelque temps avec cette femme pour que l’on parle de toi et en bien. Carter Blanchais capable d’entretenir une relation, en couple avec une femme respectable. Je prévois encore quelques shootings sauvages pour faire parler de toi et après tu rentres.

L’ange sur mon épaule me susurre que ce plan est malsain alors que le démon assis de l’autre côté se frotte les mains de contentement. Ce n’est pas Avery qui est visée personnellement dans cette stratégie, néanmoins, c’est elle qui paiera les pots cassés et ce point me dérange fortement.

– De nouvelles photos vont sortir dans la journée, m’annonce-t-il.

Sûrement celles prises devant le restaurant tout à l’heure.

- Tu me demandes d’utiliser Avery pour redorer mon image ?
- À toi de voir ce que tu désires vraiment.

Avery Jones représente mon ticket de retour dans le mannequinat de luxe. L'Anglaise inconnue au passé triste, la beauté simple et l'élégance parfaite. Sur le papier, nous formons un couple idéal ; dans la réalité, c'est une tout autre histoire. Cette nana possède un caractère de cochon, elle m'irrite, m'agace, m'enflamme, m'attire. Pourtant, jamais je n'aurais envisagé de ressentir une telle palette d'émotions lorsque Dan a mentionné son curriculum vitae.

– N'oublie pas que cette pseudo-relation est fausse, Carter.

Si c'était si simple, bordel !

Moi, le mauvais garçon qui s'entiche d'une nana, dont le cœur pulse au rythme des sourires d'Avery, qui renaît de ses cendres.

Oui, cette tactique marketing paie, elle me permet d'attirer l'attention des followers, d'offrir du grain à moudre à la presse et de redorer mon blason. Il y a quelques semaines, je n'étais plus qu'un toxico accro au sexe et me voilà propulsé dans une romance.

– Non, je n'oublie rien, assuré-je à Max avant de raccrocher.

Sauf que tout ne se déroule pas comme prévu. Avery Jones représente bien plus qu'une proie facile à mes yeux. Je me suis confié à elle, j'ai ouvert mon âme en deux pour lui dévoiler ce qui se cache au plus profond de moi. Et inversement.

Tu portes tes testicules et tu lui avoues la vérité, suggère ma raison.

Lui avouer que les paparazzis nous ont retrouvés grâce aux idées d'un homme que je paie reviendrait à me sectionner le gland. Affreusement douloureux et complètement inutile ! Elle pensera que ce plan provient de mon cerveau rusé. Je préfère faire profil bas, persister sur ma lancée et partir dès que ma mission ici sera achevée. Ne pas ajouter une légère trahison dans la longue liste d'Avery des aversions masculines.

Je continue ma fouille de son bureau, lis chaque titre des livres qui s'alignent sagement sur son étagère et me surprends à y trouver de la science-fiction et du western. Plutôt atypique comme lecture. Après tout, je ne connais presque pas les goûts culturels d'Avery. Quelle chanson la transcende ? Quel plat fait frémir ses papilles ? Quel film l'émeut à chaque visionnage ?

Et toi, Carter ? pensé-je amèrement.

Indubitablement, je fonce tête baissée dans mes souvenirs et la plupart portent la trace de Dana. Parce que j'ai regardé des centaines de fois *Maman, j'ai raté l'avion* avec ma petite sœur, hilare devant les pièges du petit garçon. J'ai écouté toutes les musiques de Disney possibles et imaginables alors qu'elle dansait dans sa robe de princesse. Et j'ai dévoré des milliers de crêpes, repas préféré de la petite dernière des Blanchais.

Sans Dana, je n'existe pas...

Je survis, en fait.

Sans parvenir à me créer de nouvelles préférences.

Pitoyable pour un mec de 24 ans.

Comme si le destin se jouait de moi, mon téléphone sonne pour la seconde fois et le prénom qui s'affiche m'alarme. Je décroche sans parler, m'attendant au pire.

– Carter ?

Pas de pleurs dans le son de sa voix, ce n'est donc pas l'appel tant redouté.

– Oui, maman ? réponds-je en plongeant mon regard par la baie vitrée.

– Comment vas-tu, mon chéri ?

Je ferme une demi-seconde les paupières en refoulant mon envie irrésistible de lui dévoiler la vérité. Néanmoins, jamais je ne pourrai lui dire que la solitude m’envahit la nuit, que l’alcool me permet de museler ma colère et que malgré les kilomètres qui nous séparent, la douleur n’a pas pris de distance. Ma maman souffre suffisamment pour que je ne lui ajoute pas une couche d’inquiétude. Tous les jours, elle va au chevet de Dana, lui brosse les cheveux, masse son corps, lui parle. Elle vit la pire épreuve que l’on puisse infliger à une mère, celle de veiller sur son enfant plongée dans un profond coma depuis six ans sans perspective de rémission. Plus les semaines passent, plus les séquelles motrices et cérébrales augmentent. Si je n’étais pas un putain de lâche, au lieu d’envoyer de l’argent à mes parents pour les aider financièrement, je serais à leurs côtés. Mais c’est mon devoir d’aîné de la famille que de subvenir aux frais médicaux.

Donc je me ressaisis, inspire profondément et ouvre les yeux sur la grisaille de la ville qui s’étend à mes pieds.

– Tout va bien. Et à la maison ? m’enquiers-je alors que l’envie de raccrocher me brûle les doigts.

Ma mère me conte les prouesses de couture de Meredith, qui se lance dans une collection pour enfants. Puis enchaîne sur la grossesse de Lindsay, qui arrive à son terme, et termine par le travail de mon père. Et je sais que la conversation va prendre une voie qui m’effraie, pourtant je ne peux rien faire pour l’éviter.

– L’état de Dana est stable, m’annonce-t-elle avec douceur, ses constantes ne changent pas. Tu verrais ses cheveux comme ils ont poussé ! Elle sera tellement heureuse en se réveillant.

Je retiens un hurlement qui allait franchir la barrière de mes lèvres fermées. *Ma sœur ne reviendra pas ! Elle est déjà partie, bordel !*

– Viens nous voir, Carter.

La supplique dans sa voix déchire les lambeaux de mon putain de cœur.

– Je... J’ai beaucoup de boulot.

Ma mère ne mérite pas que je lui balance ce vulgaire mensonge en guise de réponse.

– Ton travail ne devrait pas passer avant ta famille, murmure-t-elle.

Ce n’est ni une remarque mesquine et encore moins de l’agressivité ; pourtant, la blessure dans sa phrase me gifle aussi violemment qu’une claque.

– Tu en profites pourtant, lancé-je mi-ironique, mi-amer.

Je ne suis qu’un sombre connard ! Mon front cogne contre la vitre froide et je l’y laisse.

– Tu comptes plus pour moi que l’argent, Carter.

Je le sais, maman. Si seulement je parvenais à effacer cette maudite erreur.

– Il faut que j’y aille, prononcé-je avec fermeté.

– Reviens à la maison. Dana a besoin de toi.

L’ultime phrase de trop, celle qui déclenche une tempête dans mon cerveau et me fait vriller. Tremblant, fébrile et blessé, je me maudis intérieurement. Quelques minutes plus tard, grâce à une technique de respiration, je retrouve un semblant de calme.

L’heure tourne, le temps de me préparer chez Avery et me voilà prêt pour la soirée de remise de prix à laquelle j’ai été invité. C’est à moi de remettre le prix de l’entrepreneur anglais de l’année lors d’une cérémonie se déroulant pour la première fois à Brighton. Dans mon costume trois pièces, chaussé et coiffé à la perfection, je fais une entrée remarquée au Grand Hôtel.

Je salue plusieurs personnes, affiche une confiance certaine alors que je suis complètement ailleurs. Fixant la porte d'entrée, je prie pour qu'Avery arrive. J'ai besoin de sa présence pour soulager mon esprit.

Bien que vicieux et manipulateur, j'étais loin de me douter que je serais pris à mon propre piège. Et pourtant... C'est lorsque je vois Avery dans la salle de réception que je m'aperçois d'un détail crucial.

Je suis littéralement en train de tomber sous son charme...

OceanofPDF.com

Avery Jones

À peine entrée dans le Grand Hôtel, je cherche son regard et lorsque je le croise, je ne peux empêcher mes lèvres d'esquisser un sourire. Les battements de mon cœur accélèrent. Il est là, et il est si beau dans son costume parfaitement coupé ; sa présence charismatique efface toutes les autres. Je ne vois que lui, au milieu de cette foule immense de businessmen et de femmes en tenue d'apparat. Tel un prédateur, Carter fond sur moi, sans me quitter des yeux. Il semble ne remarquer personne d'autre. Un frémissement me parcourt l'échine. Je me sens à la fois désirée et vulnérable, prise au piège du chaos de sentiments qui m'assaille. Il s'arrête à quelques pas de moi et, d'un coup d'œil appréciateur, embrasse ma silhouette. Je ne me suis jamais sentie véritablement jolie ni attirante jusqu'à ce que Carter entre dans ma vie et qu'il me dévore littéralement de ses prunelles sombres. Mon choix vestimentaire s'avère des plus judicieux quand je constate l'effet qu'il produit. Sur les conseils de Sasha, que j'ai débauchée en urgence pour aller faire les boutiques, j'ai opté pour une robe fourreau verte et décolletée, si près du corps que je peine à esquisser un pas ou à respirer. Mais de toute façon qui a encore besoin de respirer quand il a le souffle coupé face à un homme tel que Carter ? Le sacrifice me semble en valoir la chandelle, en particulier quand ses lèvres formulent un compliment.

– Jones, tu es éblouissante, lâche-t-il avec un sifflement admiratif.

– Oh, mais c'est juste une vieillerie sortie du placard, minaudé-je, en apposant les mains sur le tissu brodé de sequins.

– Pour être crédible, faudrait songer à retirer le prix, réplique-t-il, amusé. Tu permets ?

Sans attendre ma réponse, il se penche vers mon cou, comme s'il avait l'intention d'y déposer un baiser. Son souffle chaud caresse ma peau nue. Ses longs doigts effleurent ma nuque. Je déglutis péniblement, alors qu'il fait courir son index le long de ma colonne vertébrale, avant d'arracher d'un geste sec l'étiquette et de se redresser. À son regard qui s'attarde, je sais qu'il l'a senti aussi, ce picotement, cette tension électrique entre nos corps, ce besoin d'être proches l'un de l'autre. Autour de nous, il y a cependant bien trop de monde, bien trop de collègues, bien trop de photographes pour que j'accepte une telle preuve d'intimité. Je ne suis pas prête à assumer complètement ce rôle de cougar que les paparazzis me prêtent.

– C'est mieux comme ça, beaucoup plus professionnel, assure-t-il.

J'ai l'impression qu'il ne parle pas seulement de cette étiquette encore accrochée à ma robe. Dan s'approche de nous et nous sourit de toutes ses dents. Un sourire empli de fierté et d'autosatisfaction.

– Parfaits, lâche-t-il, en nous étudiant tous deux. J'étais sûr que vous feriez du bon travail ensemble. Venez, nous sommes installés par là...

À son ton aussi aimable et son sourire sincère, je regrette d'avoir pu penser que l'idée des paparazzis venait de Dan. Même si c'est un homme d'affaires redoutable, il n'en reste pas moins respectable et humain. Jamais il ne m'aurait jetée en pâture aux journalistes. Nous le suivons alors qu'il se dirige vers la table la plus proche de l'estrade. Courtoise, je salue les gens que je croise, et qui sont tous autant de potentiels clients. Ce genre de manifestation publique est une belle devanture, le moyen comme un autre d'étoffer son carnet d'adresses et de distribuer des cartes de visite. S'il y a bien quelqu'un qui l'a compris, c'est Clifford. Il a déjà un temps d'avance sur moi, et je le vois tendre un petit carton, en tapotant l'épaule d'un sexagénaire ventripotent. Ces derniers jours, en compagnie de Carter, j'ai eu tendance à oublier mes objectifs, et à faire passer mon travail au second plan.

Et tu ne t'es jamais sentie aussi bien, précise ma conscience.

J'ai aimé côtoyer les personnes dans le besoin à L'Oasis, me souvenir d'où je venais, moi qui ai la chance aujourd'hui de ne plus manquer de rien. De même lors de notre intervention à l'hôpital, j'ai eu le sentiment d'apporter du réconfort et de la joie aux enfants. Mon métier est de travailler sur l'image d'une personne ou d'une société, de redorer un blason ou de créer une identité. Rien de vrai, rien d'authentique, juste du paraître. Comme toutes ces poignées de main échangées, ces congratulations exagérées, ces sourires hypocrites de gens qui brassent des milliers de livres. Alors que, dehors, les immigrants arrivent de plus en plus nombreux, que le taux de chômage et l'inflation augmentent, que des enfants meurent faute de soins convenables.

Est-ce vraiment ce que tu veux faire de ta vie ? me questionne ma raison.
Ne penses-tu pas que tu pourrais faire mieux ?

Une fois mon diplôme de marketing obtenu, en même temps que Declan, j'ai eu envie de me lancer dans des projets humanitaires, et la peur de me retrouver dans le besoin, de ne pas réussir à payer mes factures m'a incitée à mettre mes ambitions de côté. J'ai préféré la sécurité financière d'un emploi stable et bien payé.

Ne serait-il pas temps de ressortir les vieux rêves du placard ? pensé-je alors que, dans un excès de galanterie, Carter tire ma chaise, comme si j'étais une princesse. Meetcom était partenaire officiel de l'événement, les membres de l'équipe ont été conviés. Il s'assied près de moi, et nous saluons mes collègues, venus avec leur femme, à l'exception de Clifford, évidemment. Ce dernier n'a qu'un mot d'ordre, la carrière avant tout, la réussite comme seule et unique perspective. Il n'y a pas encore si longtemps, je partageais exactement son point de vue, et pourtant, aujourd'hui, je sais que j'évolue. Pas seulement grâce à Carter d'ailleurs. Travailler sur le projet O'Malley durant des semaines, m'investir et apprendre du jour au lendemain le décès du fondateur, cet homme si brave et si chaleureux, parti de rien et qui laisse derrière lui une famille éplorée, et un petit-fils inconsolable me fait réfléchir au sens que je veux donner à ma propre vie. Qu'est-ce qui compte en réalité ? Quel but dois-je poursuivre ? La glace peut fondre, et les priorités changer.

De mes collègues, Clifford est le seul à nous prêter une attention soutenue, même si je vois bien que les épouses des autres ne sont pas insensibles au charme de mon voisin. Par-dessus la table, Cliff me jette un regard entendu, mi-railleur, mi-blasé. Avec attention, il a dû lire les magazines people et comme tout un chacun, il se demande ce qui réel et ce qui ne l'est pas.

Tout comme toi, se moque ma conscience. On en est où, lui et moi ?

– Tu vas bien, Jones ? me demande doucement Carter.

J'ai un petit haussement d'épaules, en guise de réponse. Ce n'est ni le lieu ni le moment de lui faire part du tourbillon d'interrogations qui m'assaillent. Je suis en train d'entamer ma métamorphose. Et le processus paraît inarrêtable.

Le maître de cérémonie arrive sur scène et met fin, du moins temporairement, à mes réflexions intempestives. De sa voix de ténor, il accueille tous les participants. Le discours est pompeux, les remerciements nombreux, et je commence à m'y désintéresser lorsque je sens sur ma cuisse la main de Carter. Je sursaute légèrement, alors que lui semble détendu, plaisante même avec la femme à ses côtés. Il s'agit d'abord d'un léger effleurement, à peine perceptible, puis une caresse bien plus appuyée. Il me suffirait d'un geste pour l'arrêter dans son élan, redevenir la reine des glaces, comme il me surnomme. Même si la nappe cache son geste, je sais que ce serait le plus raisonnable, mais je ne peux m'y résoudre, comme si mon corps réclamait ses caresses interdites. Je perds le fil des phrases prononcées encore davantage lorsque les doigts de Carter font remonter le tissu sur ma peau. C'est délicieusement grisant et indécent. Je n'ose plus bouger, bloque ma respiration. Je jette un regard autour de nous, me demandant si quelqu'un a remarqué le manège qui se joue sous la table et qui ravive le brasier au creux de mes reins. Le sang pulse dans mes veines ; j'émet un léger hoquet, qui passe heureusement inaperçu, en raison d'une salve d'applaudissements, à laquelle Carter et moi finissons par nous joindre. Cependant, dès que l'ovation s'achève, l'assaut audacieux de Carter reprend exactement à l'endroit où il s'était arrêté. Son index se glisse

sous la bordure de dentelle, et je frémis, serrant les cuisses l'une contre l'autre face au désir qui grandit entre elles. Je voudrais m'abandonner à l'instant, fermer les yeux pour mieux savourer cette sensation, mais je me contrôle, même lorsqu'il s'invite dans mon intimité. Impatient, fébrile, intense.

– Veuillez accueillir comme il se doit, M. Carter Blanchais, l'introduit le maître de cérémonie d'une voix grave.

Une nouvelle vague d'applaudissements retentit dans la salle, et Carter, lentement, retire son doigt. Rien de son visage ne laisse paraître ce qui vient de se passer sous cette table. Il se dirige naturellement vers l'estrade, y monte, salue d'un geste de la main les invités et accepte le micro qu'on lui tend sans la moindre hésitation. Sa voix est posée, son masque insondable. Parfaitement à l'aise, il sort le discours qu'il improvise avec un talent indéniable. Il maîtrise la situation, et je dois reconnaître qu'il m'impressionne. Impossible de le lâcher des yeux. Je peine à croire qu'il y a quelques jours, c'est le même homme qui cherchait ses mots, assis sur un banc de pierre devant l'hôpital pour se confier au sujet de sa petite sœur adorée.

– Ce que ce prix invite à comprendre, c'est que le monde appartient aux rêveurs et à ceux qui, comme vous tous ici, se battent pour le faire changer...

Chacun de ses mots pénètre mon âme, la fait tressaillir, y trouve un écho.

– Les rêves sont faits pour se réaliser, conclut Carter, avant de décacheter l'enveloppe.

Dans un geste théâtral, il invite le lauréat à le rejoindre sur scène et lui offre une solide poignée de main, puis lui tend le prix.

Au bout de plusieurs minutes, Carter retrouve sa place à mes côtés, et je le félicite pour son intervention, alors qu'un serveur vient remplir nos coupes de champagne.

– Est-ce une bonne idée ? me questionne Clifford.

Du menton, il désigne mon verre rempli d'alcool. Un rictus sarcastique s'affiche sur ses lèvres, et je lui trouve, encore plus que d'ordinaire, un air sournois.

– Avec un père alcoolique... lâche-t-il suffisamment fort pour être entendu de toute la tablée.

À mes côtés, le corps de Carter se tend et moi je reçois un uppercut violent, en plein estomac. Il sait. Je déglutis péniblement. C'est à moi de prendre ma propre défense, de ne plus cacher un passé dont je ne suis absolument pas responsable et dont je ne dois plus avoir honte. Il est temps que je change.

– Oui, mon père est alcoolique, reconnais-je, à voix haute ; et mon mari est mort d'un cancer des poumons, alors qu'il n'a jamais fumé une cigarette de sa vie... Ah, oui, j'allais oublier de dire que mon géniteur avait également perdu son bras dans un tragique accident sur un ferry... Une histoire bien sordide avec beaucoup de sang...

Tous autour de la table me regardent, mais je ne les vois pas. Mon attention est focalisée sur Clifford qui croit me détruire, en recrachant ce qu'il a découvert sur moi.

– Cela explique sans doute pourquoi tout le monde me voit comme une femme froide et sur la défensive, poursuis-je sur ma lancée, sans reprendre mon souffle. Mais toi, mon cher Clifford, quelle est ton excuse pour être un homme insensible et sans scrupule, prêt à écraser n'importe qui sous la semelle de ta chaussure hors de prix ? Tu ne te demandes jamais pourquoi tu es aussi seul ? Tu te vantes, ce qui est complètement ridicule et dégradant, de coucher avec une femme différente chaque soir, mais en attendant on n'a jamais vu personne à tes côtés !

Le silence se fait, et je lève ma coupe pour percuter celle de Carter. Il plonge en moi un regard empli d'un mélange de respect et de fierté. Grâce à lui, je me sens prête à assumer mon passé et à prendre mon envol...

OceanofPDF.com

Carter Blanchais

J'ai voulu prendre la défense d'Avery, rembarquer cet abruti de Clifford et lui asséner une repartie bien cinglante pour le faire descendre de son piédestal. Mais elle n'a pas eu besoin de moi pour lui décocher une droite verbale plus percutante qu'un bon coup de poing dans sa face de rat.

Alors qu'une dizaine de violoncellistes entament un air classique, je ne peux m'empêcher d'être happé par la musique.

– C'est Chopin, m'informe Avery en murmurant à mon oreille.

Son souffle mélangé à la langueur des notes me trouble au plus haut point. Et lorsque je tourne la tête dans sa direction, que nos visages ne se trouvent qu'à quelques centimètres l'un de l'autre, un séisme se déclenche en moi. Je plonge dans son regard d'un bleu majestueux et y découvre des possibles encore inimaginables pour l'homme sans attache que je suis. Un tsunami s'abat dans mon esprit et m'engloutit. Je me lève, en plein milieu du repas, et tends ma paume ouverte vers Avery, qui me fixe sans ciller.

– Viens avec moi, lui proposé-je en récoltant tous les regards étonnés autour.

Un petit sourire discret habille sa bouche maquillée et la rend encore plus alléchante. Une fraction de seconde, je la vois lutter entre la raison et la folie. Et elle opte pour la dernière, s'empare de son sac et dépose sa main dans la mienne avant de se redresser à son tour. Nous partons, accompagnés des notes de violons et de l'attention de toute l'assemblée. Je distingue

quelques téléphones braqués sur nous, mais ne vois que la force de mon action. M'enfuir avec une femme à mon bras. Certains diront que c'est noble de quitter un tel endroit avec celle qui m'attire sans autre mesure. D'autres qu'il s'agit là d'un coup de pub bien monté. Et pourtant, leurs avis ne comptent guère dans cette affaire. Parce qu'il ne s'agit ni de business ni de scène digne d'un film mais bel et bien de la vraie vie. La mienne en l'occurrence, celle que je décide d'éprouver sans persister à me planquer derrière l'image surfaite d'un homme connu.

Dans sa robe vert d'eau qui épouse ses formes à la perfection, Avery ressemble à une princesse des temps modernes. Têtue, audacieuse, lunaire et intelligente. Elle n'est en rien comparable aux autres. C'est en quittant la réception, en dévalant les marches jusqu'au trottoir que je prends soudainement une décision qui risque fort de tout remettre en question. Mais j'ai viscéralement besoin de rebattre les cartes pour en distribuer de nouvelles. Mon jeu en mains depuis trop d'années, j'ai épuisé toutes les stratégies menant à mon succès avec brio. Je me dois de tenter une nouvelle combinaison, ne pas la préméditer, encore moins envisager la stratégie, bien au contraire, miser tout ce que je possède sur un coup à l'aveugle. Ne rien prévoir, ne pas réfléchir, juste agir.

- Où va-t-on ? me demande Avery alors que je hèle un taxi.
- Chez moi, lâché-je, aussi surpris qu'elle.
- Chez moi, tu veux dire ? me questionne-t-elle, étonnée.

L'envie de l'allonger sur un lit et de la faire mienne toute la nuit est une idée bandante à souhait ; néanmoins, la soudaine impatience qui brûle mes veines nous emportera loin de ce motel pourri. Dans une petite ville française, traversée par une route nationale avec une maison en bordure de route qui ne paie pas de mine mais qui rassemble le bonheur entre ses murs.

- À Neufchâtel-en-Bray.

J'ouvre la portière de la voiture et l'invite à prendre place. Elle noue nerveusement ses doigts entre eux, plisse son front et hésite.

- Avery, sans toi je n'y arriverai pas, avoué-je.

Il s'agit de la stricte vérité, celle que je me refusais de voir, qui me demande de foutre mon ego démesuré de côté pour laisser l'authenticité refaire surface. J'ai trop longtemps refusé d'écouter la petite voix dans ma tête qui me susurrait que l'essentiel ne se trouve pas sur un compte en banque bien rempli mais dans les yeux des gens que j'aime.

– Accorde-moi juste le temps de prendre quelques affaires, m'annonce-t-elle en prenant place sur la banquette.

Je pousse un profond soupir de soulagement face à son accord et boucle ma ceinture alors qu'elle donne son adresse au chauffeur. Machinalement, je pose ma main sur sa cuisse, le tissu satiné glisse sous mes doigts et dévoile la peau pâle de sa cuisse. La tension est électrique, mon sexe trépigne d'impatience dans mon boxer, la chaleur qui émane de nos deux corps si proches me donne subitement envie d'arracher sa robe pour lui faire l'amour. Avery ne prononce aucun mot, n'esquisse aucun mouvement, mais son regard chargé de désir et sa bouche ouverte où sa respiration peine à se reprendre parlent pour elle.

– Ne te change pas, lui ordonné-je d'une voix éraillée.

J'attrape sa main pour la poser sur mon entrejambe gonflé sans la quitter du regard.

– Juste en te contemplant, vois l'effet que tu me fais, Avery.

Ses joues se colorent de rose, son trouble s'accentue et sa paume libre s'empare de mes doigts. Lentement, elle les fait remonter sous sa robe, le long de sa jambe pour les plaquer contre sa culotte humide.

– Tu me fais le même effet, Carter.

C'est l'explosion dans ma poitrine, la cavalcade dans mon ventre, le bouillonnement dans chaque parcelle de mon corps tendu. Il me faut réaliser un putain d'effort surhumain pour ne pas me jeter sur ses lèvres charnues.

– Vous êtes arrivés, claironne le chauffeur, sans nous quitter des yeux dans son rétroviseur intérieur.

Nul doute que la passion qui se dégage de nous, même épiés, est visible comme la queue au milieu des jambes.

– Je t’attends là, déclaré-je à Avery.

Elle pose la main sur la poignée de la portière et avant qu’elle ne parte, je cède à la pulsion. Je la ramène vers moi, mes mains encerclent sa nuque, elle frissonne sous mon contact. Sa peau d’une douceur surprenante m’électrise. Ses paumes encadrent mon visage et je craque sous l’indéniable attirance qui nous unit. Elle va bien au-delà d’une attraction physique, je suis captivé par tout ce qu’Avery représente. Pris au piège dans ses yeux, hypnotisé par sa présence, subjugué par ce qui naît au creux de moi quand je la vois, impossible de me contenir davantage. Je l’embrasse avec force, me jette contre sa bouche sensuelle, me délecte de notre baiser. Il est puissant, fou, déraisonnable et jouissif. Sa langue s’entremêle à la mienne dans une danse passionnée, je plaque sa poitrine contre mon torse et perçois les tambourinements de son cœur.

Le chauffeur se racle la gorge pour nous rappeler sa présence. S’il savait que je n’en ai rien à foutre de lui, qu’il me suffirait de lui tendre un billet pour qu’il déguerpisse et me laisse seul avec elle. Néanmoins, un autre détail m’interpelle, l’heure qui tourne et le dernier ferry à destination de Dieppe qui part bientôt.

Je me détache d’Avery et reprends mon souffle. Sa beauté est incontestable. Je caresse sa joue, replace une mèche de ses cheveux et lui demande de se dépêcher.

– Toujours aussi autoritaire, monsieur Blanchais, me taquine-t-elle.

– Tu n’as encore rien vu, bougonné-je pour la forme.

Rapidement, elle s’engouffre dans le hall de son immeuble et, quelques instants plus tard, je distingue les lumières de son appartement s’allumer. En soupirant d’aise, je m’appuie contre l’assise de la banquette en cuir et

réserve une cabine privée sur le ferry. La traversée ne dure que quatre heures, mais je compte bien joindre l'utile à l'agréable.

J'en profite pour prévenir mes parents de mon arrivée soudaine et reçois une ribambelle d'émoticônes joyeux en retour. Cette réponse me fait sourire et apaise mon esprit en ébullition.

Lorsque Avery réapparaît avec un sac imposant, j'opine du chef en constatant qu'elle n'a pas ôté sa robe de soirée mais a enfilé un long manteau dessus.

– Je suis prête, déclare-t-elle en reprenant sa place à mes côtés.

J'écris un texto à Max, mon manager, lui stipulant que je prends quelques jours de coupure, qu'il lui suffira de balancer les clichés des paparazzis à quelques journalistes bien placés et le tour est joué.

Le taxi file dans la nuit anglaise et nous traversons le centre-ville. Une imposante tour à un carrefour m'attire. Entourée d'immeubles récents, avec ses pierres d'antan et ses dorures, elle ne colle pas avec l'environnement.

Un peu comme toi, pensé-je intérieurement.

Je ne suis à ma place nulle part.

– C'est la Brighton Clocktower, me renseigne Avery. L'horloge au sommet est dédiée à la reine Victoria. C'est à l'occasion de la célébration de son jubilé d'or que de nombreuses villes ont décidé d'en construire pour marquer l'événement.

– Belle et cultivée, pensé-je à haute voix.

– Tu en doutais ? me rabroue-t-elle.

Sans lui répondre, je dépose un baiser tendre sur son front puis reporte mon attention à travers la vitre. La voiture longe le Brighton Pier et, tout au bout de cette jetée, je visualise L'Oasis et ses occupants. Un lieu qui ranime mon altruisme endormi et replace l'humain au centre de toute préoccupation. Nous filons rapidement en direction de Newhaven et,

bientôt, le port se dévoile. Entouré d'obscurité mais éblouissant de lumière, le ferry se dresse fièrement. Il m'aurait été plus aisé de réserver deux billets d'avion ; pourtant, prendre ce bateau pour retourner chez moi était inévitable.

– Je... Carter, bredouille Avery en contemplant le ferry.

Elle a des traumatismes à soigner, des peurs refoulées qui ne doivent plus exister. Je veux être celui qui l'aidera à les vaincre.

– Je suis là...

OceanofPDF.com

Avery Jones

– Je ne peux pas, gémis-je. Je ne peux pas.

La panique m’envahit à la seconde où je comprends ses intentions. Il a décidé de m’emmener de l’autre côté de la Manche à bord d’un ferry. Ce bateau immense et effrayant auquel je dois des heures si sombres... C’est à cause de ce ferry que mon monde a changé du jour au lendemain. J’ai conscience que ma phobie est déraisonnable, mais je ne parviens pas à me contrôler. Les mots inlassablement répétés par mon père sur les dangers de la mer ont augmenté mes angoisses au fil des ans. Carter m’entraîne au bord du gouffre, avec le souhait de m’y précipiter la tête la première. Mon corps se met à trembler, je sens la sueur couler le long de ma colonne vertébrale. Ma respiration s’accélère dangereusement et je ferme les yeux pour ne plus voir le danger s’approcher... Des images douloureuses s’invitent sous mes paupières closes. Bien que je n’aie pas assisté au drame, j’ai l’impression constamment de le revivre, de sentir les embruns sur ma peau, d’entendre distinctement les grincements sinistres du navire heurtant le quai. Sous mes yeux, le bras de mon père se fait arracher, tombe et disparaît, englouti par les vagues puissantes qui s’éclatent contre la coque. Son cri de douleur résonne contre les parois de mon crâne. La vie de mon père bascule, ses rêves, ses espoirs, emportant la nôtre, celle de notre famille. Ce jour-là, j’ai perdu mon enfance.

Brusquement, le taxi s’arrête et j’ouvre de nouveau les yeux. Nous ne sommes qu’à quelques mètres de l’embarcadère. La file de voitures et de camions s’étire, des piétons avancent et se font avaler tout cru par le bateau.

Il ne peut pas espérer que je me jette dans la gueule du loup ? De mon plein gré ?

– Vous êtes arrivés, je ne peux pas vous emmener plus loin, déclare le chauffeur.

Alors que Carter règle la course, je me surprends à prier pour qu’il change d’avis, et qu’il comprenne mon désespoir au lieu de me pousser sur ce chemin douloureux, que je ne veux pas emprunter. Sa main attrape la mienne, et il me fait sortir du véhicule.

– Je suis là, murmure-t-il de nouveau à mon oreille pour me donner la force de me mouvoir.

Le chauffeur sort mon bagage, et nous souhaite un bon voyage. La boule qui se forme dans ma gorge m’empêche de parler. Alors que la voiture repart en sens inverse, Carter s’empare de mon visage dans ses paumes. Son regard sombre se plante dans le mien, qui se fait suppliant, baigné des larmes que je peine de plus en plus à refouler.

– Jones, il est temps d’avancer parce que tu es forte, parce que tu es sans doute la personne la plus incroyable que je connaisse.

Chaque mot qu’il me chuchote me percute.

– Je ne lâcherai pas ta main, assure-t-il avec détermination. Fais-moi confiance, Avery, tu possèdes toutes les ressources en toi pour vaincre ta peur du ferry.

Péniblement, je déglutis, alors qu’une larme solitaire glisse le long de ma joue. De son index, il la cueille et je reprends mon souffle. J’inspire profondément, refoulant la vague d’angoisse. La perte de l’être cher, les années de galère, la faim, la honte. D’assumer celle que je suis, et de faire tomber le masque dont je me pare vis-à-vis du monde extérieur. Ce que je sais, même si j’ignore comment il a fait, c’est que Carter est en grande partie responsable de cette métamorphose. Dans mon esprit, un papillon déploie ses ailes et s’envole. Loin, loin, très loin. Dans le ciel étoilé qui

s'étend au-dessus de nos têtes. Mes yeux abandonnent ceux de Carter, et osent affronter le ferry, cette bête blanche et monstrueuse. Il est temps que tombent les derniers morceaux de carapace... De son autre main, Carter s'empare de mon sac, qu'il jette sur son épaule. Je souris devant ce geste galant qui me rappelle ironiquement notre première soirée, lorsqu'il s'attendait à ce que je lui porte sa valise.

– Allons embarquer et fuir Brighton, Jones.

Main dans la main, nous franchissons pas après pas la distance nous séparant de la passerelle d'accès. Le vent balaie la montée où peu de piétons se trouvent. Crispée, je m'accroche à Carter, comme à une bouée de sauvetage. Sans lui, je pense que mes jambes ne me soutiendraient pas et que je m'écroulerais. Grâce à lui, je me sens bien plus forte. Comment ai-je pu si mal le juger alors que tout ce qu'il fait tend à prouver à quel point c'est un homme bienveillant et généreux, sous ses allures de mauvais garçon égocentrique ?

Je laisse Carter me conduire, saluer le personnel de bord et recevoir sa clé, en notre nom. La stabilité du navire me surprend. Je ne regarde que Carter, me concentre sur les traits déterminés de son visage pour avancer. Cette idée qu'il a en tête et qui le pousse vers l'avant se lit sur son visage. Qu'est-ce qui, au milieu du gala, a pu lui donner cette envie de prendre le large ? De nouvelles questions m'assaillent, que je ne formule pas à voix haute.

Un pas après l'autre, souffle ma conscience.

Arrimée à Carter, je me sens à ma place, étrangement bien, même dans de pareilles circonstances. Je lui serre violemment la main, enfonçant mes ongles dans sa chair ; cependant, il ne se plaint pas, ne me fait aucune remarque. Il est là pour m'aider à sortir de mes ténèbres. Tout cela ne semble que folie, et pourtant, j'ai l'impression de faire ce que j'aurais dû faire depuis longtemps, si j'avais été moins trouillarde. Lorsque j'ai accepté de saisir sa main tendue lors de la soirée, je n'avais aucune idée de l'endroit

où il m'entraînait mais j'ai accepté. Parce que cela m'a paru une évidence de le suivre.

– Notre cabine, déclare soudain Carter, en désignant une porte.

D'un geste cérémonieux, il l'ouvre et nous débouchons sur une pièce exigüe dotée de deux étroites banquettes, et de deux autres relevées contre le mur. Un hublot donne sur l'extérieur : la mer sombre qui se mêle avec le ciel, et au loin ce qu'on devine être les lumières de la ville. Je suis là, et cette pensée a quelque chose d'étrange parce que, au lieu de penser à mon père, depuis que nous sommes à bord, mon attention est uniquement focalisée sur Carter et les questions que je meurs d'envie de lui poser sur notre destination. Il jette mon sac sur une banquette, avant de se retourner vers moi.

– Crois-tu que nous allons être rejoints dans la cabine ? le questionné-je.

Il ne répond pas immédiatement, me retire avec galanterie mon manteau. Je frissonne dans ma robe de bal. Sans doute n'ai-je pas la tenue la plus adéquate pour voyager en mer.

– À plusieurs, c'est plus sympa, non ? rétorque-t-il, avec un haussement de sourcil suggestif.

Il ne perd jamais l'occasion d'une suggestion grivoise, tout en accrochant sa veste de costume. Ostensiblement, je soupire. L'ancien Carter n'a donc pas complètement disparu. Il remonte les manches de sa chemise, dénoue négligemment sa cravate. C'est un fait indubitable, quel que soit le contexte, Carter Blanchais est sexy.

– Nous serons seuls, assure-t-il.

Soudain les haut-parleurs annoncent le départ, et le navire se met en branle. Je sais qu'il entame ses manœuvres pour quitter le port de Newhaven. Les minutes s'égrènent.

– Lâche prise, Avery, il est temps... me glisse-t-il à l'oreille.

Et j'obéis. Instinctivement, je me blottis contre lui, enroule mes bras autour de son cou, m'accroche à cet homme. Carter me sent faiblir et resserre son étreinte. Il me fait l'effet d'un roc solide qui ne fléchira pas dans la tempête. Grâce à lui, j'ouvre les vannes et les larmes affluent comme des déferlantes, emportant tout sur leur passage. Je m'abandonne aux pleurs, ne me cache pas ; je me sens à la fois forte et faible, vulnérable et comprise. Il accepte de moi ce trop-plein d'émotions, sans faiblir et je me love contre les battements de son cœur pour retrouver un semblant d'apaisement.

Il paraît inébranlable. Et je sens bientôt mon âme nettoyée, lavée de ses tourments, prête à un nouveau départ. Au bout de longues minutes, alors que le ferry a pris un rythme de croisière, je me libère de son étreinte, en essuyant mes yeux du bout des doigts.

– Excuse-moi, je dois être affreuse... Mon maquillage a sans doute...

– Jones, tu es belle, m'interrompt-il.

Je lève le regard vers lui, attends de percevoir la moquerie dans sa voix, mais n'en trouve aucune. Ses prunelles reflètent ses sentiments, et ce que j'y lis me trouble.

– Telle que tu es.

Il semble voir au-delà des apparences, déchiffrer ce qu'il y a de plus enfoui et que j'ai toujours caché. Je me rends compte que je me connais à peine moi-même, tant j'ai voulu me terrer, disparaître dans un trou de souris, pour faire oublier d'où je venais. Il n'en a sans doute pas conscience mais ses mots me touchent profondément et me font oublier le léger tangage du navire sous nos pieds. Je ne peux le lâcher des yeux et plonge dans les siens. Dans le chaos des sentiments que j'éprouve, une petite voix me souffle que je dois écouter mon cœur, qu'il sait mieux que ma raison ce que je dois faire.

– Merci, Carter, murmuré-je.

Nos lèvres se cherchent, s'effleurent tout en douceur. Nos bouches se caressent, dans une sensualité folle. Sa langue se glisse contre la mienne, et j'ai l'impression de ne plus toucher terre, d'être en train de rêver. Cependant, si c'est un rêve, je voudrais qu'il ne s'arrête jamais... Ses doigts viennent se poser sur ma joue. Comment ne pas être troublée par la délicatesse de ce geste ? Carter m'offre bien plus que ce que j'étais en droit d'attendre. Je ferme les yeux pour savourer ce baiser qui n'est en rien comparable aux précédents. Il est chargé de tous ces mots que nous n'osons pas prononcer encore.

OceanofPDF.com

Carter Blanchais

Si j'avais su qu'un tour de ferry aurait cet effet sur Avery, nul doute que je l'aurais emmenée en bateau plus tôt. Ses mains avides me touchent sans retenue, sa bouche audacieuse s'empare de la mienne alors que son corps fiévreux se presse contre moi. Allumé comme une torche en pleine nuit, j'arbore mon sexe, qui se dresse de toute sa splendeur entre nous. Avery, sexy à souhait, ondule légèrement et m'aguiche ouvertement. Je grogne sans me contrôler davantage et enlève son manteau sans ménagement. Sa robe splendide épouse ses formes à la perfection et je plonge à la naissance de ses seins pour embrasser sa peau qui me nargue de sa blancheur immaculée.

La sonnerie soudaine de mon téléphone retentit dans la poche de mon pantalon et je l'ignore royalement. Me délectant de l'odeur d'Avery, du galbe de ses fesses que je presse entre mes mains. Je la perçois se raidir à mesure que les appels s'enchaînent.

– Tu devrais répondre, c'est sûrement important, bredouille-t-elle.

Les joues rougies par la chaleur qui nous consume, les prunelles pétillantes et les cheveux en désordre, elle est à croquer tellement elle resplendit.

– Ils rappelleront, grommelé-je, désireux de lui faire l'amour sans attendre davantage.

– Je... Carter. Lorsque les appels insistent, c'est que quelque chose d'urgent arrive. Crois-moi, annonce-t-elle en s'asseyant sur l'un des lits. Je

ne bouge pas, je t'attends.

Sept mots ô combien basiques mais qui m'insufflent un air nouveau.

– Tu ne perds rien pour attendre, lui lancé-je avec défi.

– Au contraire, j'ai tout à gagner, susurre Avery, pleine d'aplomb.

Que voulez-vous que je réponde à cette phrase piquante prononcée avec tellement de sensualité que je frissonne de désir ? J'extirpe mon téléphone portable de la poche et une vague de panique me saisit lorsque je constate que ma mère a cherché à me joindre une bonne dizaine de fois.

– Merde ! lâché-je, nerveux, en pressant la touche de rappel.

Les sonneries retentissent et accroissent le niveau de mon stress, qui grimpe en flèche. Je perçois les regards inquiets d'Avery et, volontairement, lui tourne le dos. Il y a des moments où mon armure se referme pour me barricader.

– Carter ?

Son timbre de voix haut perché annonce une nouvelle que je ne suis pas prêt à entendre.

– Que se passe-t-il, maman ?

Un raclement de gorge masculin, mon père écoute également la conversation. J'ai l'impression d'être au bord du précipice, prêt à sauter de la falaise en sachant que rien ne sera plus pareil si j'émerge de l'eau profonde.

– Tu arrives quand ?

Machinalement, je regarde ma montre de luxe et calcule le temps restant. Encore trois heures trente de ferry et une heure de voiture pour parvenir jusqu'à la maison.

– Vers deux heures et demie.

- Nous ne serons pas...
- Où serez-vous ? À l'hôpital ?
- ... réveillés, Carter, termine alors ma mère.

Légèrement interloqué quant à la tournure de la discussion, je passe une main fébrile sur ma nuque pour la frotter. La porte de la minuscule cabine me fait face ; je sais pertinemment qu'il me faudra canaliser toute ma colère et ne pas m'enfuir de cette cage si j'apprends que Dana...

- S'il te plaît, papa, dis-moi la vérité, le supplié-je en fermant les yeux.

Vulnérable, je ne peux empêcher la peur de s'insinuer dans mes veines jusqu'à heurter mon cœur.

Des voix se bousculent dans ma tête, me flagellant les unes après les autres.

Tu aurais dû venir la voir plus souvent.

Même dans le coma, elle entend ta voix.

Pendant que tu écumais les podiums et les soirées mondaines, c'est Dana qui avait besoin de ta présence.

- Euh, bien, commence-t-il à tâtons, nous avons vu les articles dans la presse.
- Quoi ? répliqué-je, paumé.
- Nous nous demandions si tu venais accompagné ?

L'angoisse laisse place à l'étonnement puis à la rage, qui explose.

- Vous rigolez ? Des dizaines d'appels pour assouvir votre curiosité ? éructé-je en ouvrant la porte.

Je m'évade de cette cabine, marche rapidement et emprunte la première sortie. L'air frais me fouette le visage, les embruns se déposent sur mon visage en feu et l'iode emplit mes narines.

– Je vous ai déjà dit de ne pas croire ce qui est écrit dans la presse et encore moins sur les réseaux sociaux, continué-je en pestant.

Toutefois, le soulagement m'étreint et apaise mon esprit en déroute. Je soupire, relâche la pression et m'accoude contre le bastingage. La houle ondule à la surface de la mer et les vagues viennent taper la coque.

– Meredith nous a apporté un magazine tout à l'heure, reprend ma mère. Sur les clichés, tu sembles tellement heureux, mon fils, c'est tout ce que nous souhaitons pour toi.

La tendresse dans sa voix et son petit sourire qui se devine font légèrement chavirer mon âme. Parfois, j'oublie que j'ai encore des parents aimants, qui s'intéressent à ma vie et ne me souhaitent aucun échec. C'est tellement plus facile d'oublier que ma famille compte sur moi. À cause de ma lâcheté, de cette foutue peur de les décevoir encore une fois et de ma fierté bien trop présente, je préfère ne pas penser à eux. Et je m'en veux de les reléguer loin de mon existence, de me contenter de leur virer de l'argent et de répondre, évasivement, à leurs nombreux messages. Forcément, je m'en veux de cette distance dont je suis l'initiateur. Néanmoins, jamais je n'aurais pu rester à la maison davantage et assister, impuissant, à leurs allers-retours à l'hôpital, aux rendez-vous avec les spécialistes. Attendre un signe, un clignement de paupière, une pression de sa main, un soubresaut.

Quelques jours après l'accident, alors que j'errais dans les rues de la petite ville normande, j'ai croisé la route de Dan qui a cru en mon talent. Pourtant, je n'en ai jamais eu, à part celui d'avoir une belle gueule ravagée par la douleur et le cran d'en faire quelque chose. Mon père disait toujours que les bonnes notes récoltées à l'école ne vaudraient jamais plus que la ruse. Savoir être malin, utiliser son cerveau à bon escient prévaut sur tous les théorèmes mathématiques et les poésies apprises par cœur.

Après avoir signé mon tout premier contrat avec une agence de mannequins parisienne, je me suis envolé de cette ville maudite pour rejoindre la capitale. Mes parents ont perdu deux enfants cette année-là, même s'il leur restait mes deux autres sœurs, et il m'aura fallu du temps

pour me persuader que je n'étais pas juste la cause de leur malheur. À force de messages vocaux de leur part, des textos, des e-mails et de l'amour qui transpirait dans chacun de leurs mots, j'ai su que je représentais plus qu'une erreur à leurs yeux. Je leur dois une petite part de quiétude, bien que notre relation avec Avery soit encore incertaine, je me décide à leur annoncer cette nouvelle qui leur fera tant plaisir.

- Oui, je viens avec une femme.
- Oh, mon chéri ! s'exclame ma mère, joyeuse. Parle-nous d'elle.
- Je n'ai pas le temps...
- Quelques mots suffiront.

Je sonde la ligne noire de l'horizon puis lève mon visage vers le ciel étoilé avant de me lancer sans filet. Après tout, si je ne peux partager ce petit bout d'univers avec mes parents, avec qui pourrai-je le faire ?

- Avery possède le charisme des personnes qui ont vécu des épreuves. Elle se drape d'une certaine froideur ; pourtant, elle est de loin l'être le plus chaleureux et bienveillant qu'il m'ait été donné de rencontrer.
- Où l'as-tu rencontrée ? se presse de demander mon père.

Il a toujours adoré le début des histoires, c'est d'ailleurs pour cela qu'il ne regarde que les premiers épisodes d'une série. Voir le commencement de tout en imaginant la fin.

- À l'agence de relations publiques avec laquelle je travaille en ce moment. Elle se considère comme ma boss, précisé-je, le sourire aux lèvres.
- Un amour presque interdit en somme, souligne ma mère, ravie.

Avide de comédies romantiques et de livres à l'eau de rose, c'est une grande sentimentale qui se passionne pour la beauté d'une relation.

- On peut dire ça, effectivement.

Volontairement, je ne dévoile rien de la manigance orchestrée par Max et des informations qu'il a sciemment divulguées à quelques journalistes. Des

pas sur le ponton me font tourner la tête et la silhouette d'Avery, emmitouflée dans son manteau, m'apparaît.

- Il faut que je raccroche, déclaré-je alors.
- À demain matin, mon chéri, il me tarde de rencontrer Avery.

La joie qui irradie dans les intonations de ma mère m'arrache un autre sourire. Je suis, à cet instant, foutrement heureux de lui apporter une touche de bien-être, elle qui a tellement souffert. Je raccroche, remets le téléphone dans ma poche et contemple Avery s'avancer jusqu'à moi.

- Alors ? s'enquiert-elle, le front plissé par une barre soucieuse.
- Mes parents trépignent d'impatience à l'idée de te voir, lâché-je.

Loin de s'offusquer et encore moins de paniquer, Avery s'accoude à son tour sur le bastingage et contemple l'immensité de la mer qui nous entoure. Sa maturité m'interpelle tant elle parvient à canaliser mon trop-plein d'énergie.

- Que leur as-tu dit ?
- Rien de particulier, la presse s'en est chargée pour moi.

À cette évocation, les épaules d'Avery se tendent légèrement et ses mains se nouent entre elles.

- Cela semble important pour toi que je t'accompagne, Carter. Et je le fais avec plaisir. Je ne sais pas encore où cette escapade nous mènera ; pourtant, je n'appréhende pas la destination.
- Moi non plus.

Et la sincérité avec laquelle je m'adresse à Avery me surprend autant qu'elle me libère du poids de la solitude...

Avery Jones

De longues minutes, Carter et moi restons silencieux face à la mer, à contempler la danse des étoiles, et le mouvement de la mer. Loin de m’effrayer, le bruit des vagues percutant la coque m’apaise. Blottie contre lui, je me sens à l’abri, insubmersible, protégée. Il m’aide à tirer un trait sur ce passé effrayant. Non pas que ce dernier n’existe plus, mais Carter le rend supportable, referme la parenthèse sur cet épisode de ma vie, pour me permettre d’en ouvrir une nouvelle. Étrangement, je n’ai pas peur de ce qui arrivera demain non plus, alors qu’il m’emmène à la rencontre de sa famille et qu’il avoue avoir besoin de moi.

Si Carter ne lâche pas ma main, j’avoue que je ne le ferai pas non plus. Ses doigts restent sagement enroulés autour de ma taille, son menton s’appuyant sur ma tête. Aucun de nous deux ne veut rompre ce moment. Un sourire s’épanouit sur mes lèvres, me faisant oublier les larmes versées. Sur ce navire, nous pourrions jouer le remake de la scène la plus célèbre de *Titanic*, en hurlant notre sentiment de liberté face à la mer. Notre triomphe est pourtant plus introspectif, moins exubérant ; chacun de nous se plonge dans ses pensées. Depuis quelques jours, j’ai l’impression d’avoir été passée dans une machine à laver en mode essorage, toutes mes convictions ayant été chamboulées, et remise dans la marche de la vie. Brusquement. Jetée dans le grand bain, alors que je restais bien sagement sur le côté sans me mouiller, je me rends compte que je sais toujours nager et que cela me plaît.

Je frissonne lorsqu’un coup de vent vient se faufiler contre ma peau et, malgré le bien-être que cette situation me procure, la raison me conduit à y

mettre un terme.

- Rentrons, Carter, avant de nous transformer en glaçons, lancé-je.
- Je saurai te réchauffer, rétorque-t-il.
- Je demande à voir...

Les bourrasques maritimes glacées nous chassent, nous poussent vers notre cabine. À peine la porte refermée, Carter m’embrasse passionnément, m’enrobe de sa chaleur, allume un brasier dans mon ventre. Ses mains sont partout sur moi, se glissent sous ma robe de soirée, qui tombe aussi vite que son costume. Ses yeux ne me quittent pas, comme s’il voulait garder pour toujours mon image en mémoire. Des milliers de mots ardents me montent aux lèvres, mais je ne les prononce pas. Je me méfie encore des élans de mon cœur qui me pousse vers cet homme qui repartira bientôt dans un bateau tel que celui-ci. Avant qu’un étrange vague à l’âme ne s’installe, je goûte de nouveau à son corps parfumé aux embruns de la mer et aux essences citronnées de son eau de toilette.

- Une vraie sirène... murmure-t-il, souriant.

Son souffle embrase ma peau, à laquelle il s’attaque en la mordillant sensuellement. Carter me fait tourner la tête, et bien plus qu’une sensation légère de roulis, j’ai l’impression d’être une barque ballottée en pleine tempête. Carter fait naître des milliers de sensations puissantes, il déclenche partout sur moi des frissons. Il enfile un préservatif, avant de se laisser choir sur la banquette, et je m’installe à califourchon sur lui, agrippant sa nuque de mes mains quand il me pénètre. Au-dessus de lui, je jette mes cheveux en arrière. Encouragée par ses mains qui pétrissent mes fesses, je commence à onduler en douceur, au gré de mes gémissements. On ne se quitte pas du regard, haletants, alors qu’il me fait accélérer mes mouvements. Notre plaisir est à l’unisson, notre communion parfaite. Comme si nos corps étaient faits pour s’unir. Je n’aurais jamais pu penser que cela arriverait entre nous. Je me contracte autour de lui, et il pousse un grognement tel que je chavire, emportée par un plaisir violent. Je plane très loin au-dessus de la mer. Carter me rejoint aussitôt dans un dernier râle, et attrape ma bouche dans un baiser fou et imprécis. Passionné et intense.

– Avery, gémit-il.

Je retombe, essoufflée, le cœur battant la chamade. La déferlante passe, et je me perds sous son rouleau. Exténuée, comblée. Il me fait basculer sur le côté. C’est dans la chaleur de ses bras que mes yeux se ferment et que je sombre dans le sommeil.

Un sommeil de courte durée puisqu’il me semble que ce n’est que quelques secondes plus tard que la cloche retentit, annonçant l’entrée dans le port dieppois. Confus, le corps moulu, les yeux cernés, nous débarquons et passons les différents contrôles avant d’être autorisés à rejoindre le sol français. Entendre parler Carter dans sa langue maternelle me surprend ; elle n’a pas les mêmes inflexions, tout en conservant cette gravité mélodieuse irrésistible. Je l’écoute, charmée, alors qu’il indique notre destination à notre chauffeur de taxi. Nous nous installons à l’arrière, l’un près de l’autre, et ma main retrouve la sienne, comme si je refusais que le contact entre nous ne s’interrompe. Cela fait si longtemps que je n’ai pas parlé la langue de Molière que je me sens rouillée, et peine à trouver les mots de politesse élémentaires.

Un petit effort, Avery. Bientôt, c’est à la famille de Carter qu’il te faudra t’adresser.

Cette pensée devrait me stresser, parce que je vais me retrouver face à des inconnus dont la fille est dans le coma, depuis des années. Instinctivement, je serre plus fort les doigts de Carter alors que mon esprit se charge des images de la tragédie, comme si je la visualisais devant mes yeux. Le portail ouvert, le ballon rouge s’envolant, une tache de sang dans le bleu éclatant du ciel, le corps de la fillette étendu comme un pantin disloqué sur la route. Au milieu du vacarme assourdissant des ambulances et des sirènes de pompier, des hurlements terrifiés et des pleurs, Carter prostré, se balançant d’avant en arrière. J’aimerais rassurer l’adolescent qu’il était alors, lui répéter que rien n’est sa faute jusqu’à ce que mes mots soient entendus, le serrer fort dans mes bras pour alléger sa peine. L’homme à mes côtés est meurtri, tourmenté et porte, tout comme moi, cette armure indestructible. Avoir l’air fort et heureux quand à l’intérieur tout est détruit.

Après la tempête, le calme revient ; et tout semble soudain possible dans ce nouvel univers.

Avant un nouveau départ professionnel, il lui faut revenir aux sources, et vaincre ses propres démons. Je lui jette un regard en biais, alors que ses yeux peinent à rester ouverts et que le sommeil l'emporte au rythme régulier de la voiture. Carter paraît à même lui aussi d'affronter son passé.

Et je suis près de lui.

Lorsque le taxi s'arrête devant une maison, en bord de route, il fait encore nuit noire. La barrière attire mon regard, et bloque mon souffle dans ma poitrine. Comment une simple porte peut-elle avoir fait basculer la vie de tant de personnes ? Un détail qui nous échappe, et tout est remis en cause. J'ai eu le temps de dire au revoir à Declan ; de l'embrasser mille fois, de lui promettre d'être forte. Chaque fois que je quittais l'hôpital, je me disais que c'était peut-être pour la dernière fois et je lui faisais mes adieux. Ce qui est arrivé à Dana est d'une violence rare, inouïe. Elle a été arrachée à sa vie...

Mais elle n'est pas morte, me rappelle ma conscience optimiste. Il reste un espoir.

Je suis Carter alors qu'il fait tourner la poignée et nous fait pénétrer dans le jardin. Dans l'obscurité, je me concentre sur le chemin de gravier qui mène au perron, n'apercevant çà et là que les silhouettes d'arbres et d'arbustes. Comme s'il était venu récemment, Carter débusque la clé de la porte sous un pot de fleurs et l'insère dans la serrure. Il n'a pas besoin de me préciser d'être discrète, car je devine la maison endormie derrière ces murs. Je lui emboîte le pas, alors qu'il allume la lampe torche sur son téléphone portable. C'est déroutant de pénétrer chez des gens que je ne connais pas, je me fais l'impression d'être une voleuse, un brin voyeuriste, parce que mes yeux cherchent les photos de famille, voudraient en connaître davantage sur l'homme qui se dresse devant moi. Ce dernier ne me laisse pas le temps d'étancher ma curiosité. Chargé de nos bagages, il braque sa lumière sur l'escalier en bois, qui grince sous nos pas. Le couloir

distribue plusieurs pièces. Sur la porte qu'il ouvre à l'étage se dresse un panneau « Interdiction d'entrer » barré d'un trait rouge que le Carter adolescent a dû apposer pour préserver son intimité. Il allume l'interrupteur de sa chambre avant de refermer la porte derrière moi.

– Tu pourras te vanter d'être la seconde à pénétrer dans mon domaine, lance-t-il, railleur, en retirant sa veste et en la jetant sur une chaise.

Il se laisse choir sur son lit une personne et commence à se déchausser.

– Quel honneur ! rétorqué-je, sarcastique.

Pour cacher mon ridicule agacement, je me déplace en lui tournant le dos, m'imprègne des lieux. Des murs couverts de posters de jeux vidéo, un bureau avec quelques coupes qui ont pris la poussière, des bandes dessinées et des mangas sur des étagères ; dans un coin, une vieille console attend encore les joueurs.

– La curiosité de miss Jones est-elle satisfaite ?

– Pas tout à fait, mais je crois qu'elle attendra demain, assuré-je, en étouffant un bâillement.

– Tout à l'heure, réplique Carter. Mes parents sont des lève-tôt.

Je reporte mon attention sur lui ; à la mention de ses parents, couchés dans une des pièces voisines, je me demande si c'est une bonne idée que nous passions la nuit ensemble, là dans sa chambre d'ado. La jalousie me gagne sournoisement à l'idée qu'il a déjà fait l'amour à une autre entre ses draps, une fille qu'il aimait assez pour la présenter aux siens. Carter semble comprendre mes réticences, ouvre ses larges bras et soulève la couette pour m'inviter à le rejoindre.

– À moins que tu ne préfères coucher par terre, ce qui peut être une option. En plus, c'est vrai que tu prends beaucoup de place, me provoque-t-il.

Je roule des yeux mais franchis la distance pour me blottir dans ses bras, avec la délicieuse impression que c'est désormais ma place.

OceanofPDF.com

Carter Blanchais

Dormir dans ce lit une personne ne me pose aucun problème puisque le corps sensuel d'Avery se blottit davantage contre le mien. Sa présence parvient à apaiser les tourments de mon esprit et à faire taire les angoisses qui m'assaillent. Revenir chez moi me semblait si ardu que j'en ai oublié l'essentiel. Mes parents et mes deux autres sœurs sont endormis dans les pièces voisines et je tiens fermement entre mes bras une femme qui m'attire inexorablement.

Bien que fatigué par le trajet et nos ébats délicieux, je peine à trouver le sommeil. Les heures défilent alors que je plane dans la demi-conscience. Du coin de l'oreille, j'entends les petits pas de Dana s'introduire dans ma chambre. Mais lorsque j'ouvre les paupières, il n'y a que des ombres. Il me faudrait lutter pour ne surtout pas craquer devant mes parents, pour leur prouver qu'ils peuvent s'appuyer sur moi.

Les premières lueurs de l'aube se dessinent à travers mes rideaux fermés et viennent mettre en lumière des vestiges de mon enfance. J'ai passé un nombre incalculable d'heures à jouer sur ma console vidéo, à me battre virtuellement contre des adversaires sans envisager une seule seconde qu'il me faudrait combattre ardemment dans l'avenir. Mes mangas de *Battle Royal* sont sagement alignés sur l'étagère comme si je venais de quitter ma chambre hier. Les années se sont écoulées ; pourtant, je perçois le craquement des marches lorsque mon père descend au rez-de-chaussée. L'odeur du café fraîchement moulu me parvient et une brusque impatience me saisit. Je me faufile hors du lit doucement pour ne pas réveiller Avery, qui émet de légers ronflements réguliers. Une pointe de tendresse s'empare

de moi lorsque je la contemple assoupie, dormant comme un bébé. Notre rencontre n'aura pas été vaine et lui aura permis de tirer un trait sur son histoire tragique avec Declan. Bien qu'elle n'oubliera jamais l'homme qu'elle a si ardemment aimé, j'ai l'impression qu'elle pourra également se souvenir de cette relation grisante entre nous.

Tu ne pourras pas l'oublier de sitôt non plus...

Alors que je referme la porte derrière moi en prenant soin de faire le moins de bruit possible, une main se pose sur mon épaule et je sursaute.

– Pris en flagrant délit, se marre Meredith.

Ma sœur se tient devant moi. Ce n'est plus une adolescente revêche haute comme trois pommes mais une jeune fille pleine de charme et d'espièglerie. Même si mes parents m'envoient quelques photos de famille, j'ai l'impression de ne pas l'avoir vue grandir.

– Tu es toujours aussi casse-pieds, bougonné-je pour la forme.

En réalité, je suis si heureux de la revoir que je me retiens de la prendre contre mon torse et de lui ébouriffer les cheveux.

– Pourquoi changer ?

– Tu as raison, surtout pour être pire ! riposté-je en lui donnant un coup de coude.

– Prem's dans la salle de bains, déclare-t-elle en se ruant dedans.

Je laisse échapper un rire avec, au creux du ventre, un sentiment rassurant. Comme si notre relation fraternelle n'avait pas souffert de mon départ, ma sœur fait renaître notre complicité en une phrase. Effectivement, la bataille pour prendre la salle de bains avant les autres était quotidienne. C'était au plus rapide d'en bénéficier et il m'arrivait parfois de devoir me brosser les dents dans la cuisine tant Lindsay et Meredith passaient du temps à se pomponner. Ça me rendait fou de rage et pourtant, il s'agit maintenant de moments que je chéris.

Je pose la main sur la rambarde et descends les marches. Des dessins envahissent encore les murs de la cage d'escalier et se mélangent aux photographies encadrées. Pour la plupart, ce sont des clichés pris à l'école où nous sommes sérieusement en train de poser. Endimanchés, coiffés et planquant un sourire enfantin sur nos bouilles. J'ai un pincement au cœur lorsque je distingue Dana, posant sagement, une fossette au creux de sa joue, pour sa rentrée en CE2. Il n'y a plus aucune autre photo d'elle depuis. Que pourraient-ils accrocher ? Dana sous respirateur ? Dana allongée sur un lit qu'elle ne quitte pas ?

Une boule de tristesse se loge dans ma gorge et oppresse ma poitrine. Bien décidé à ne pas la faire grandir, je dévale le reste des marches et me dirige vers la cuisine. De dos, mon père s'affaire derrière la gazinière, et le grésillement du bacon fait gargouiller mon estomac.

– Tu as faim ? me questionne-t-il alors en se tournant vers moi.

Je m'immobilise sur le seuil et le dévisage. Des cheveux blancs dans sa tignasse brune, des rides nouvelles sur son visage et des cernes sous les yeux. Mais le détail qui m'interpelle le plus, c'est la brillance de ses prunelles, où des larmes menacent de s'évader. Le bonheur qui s'y lit me percute et me bloque. Parce que je ne mérite pas une telle réaction de sa part, je suis le fils maudit, l'homme déserteur.

– Je meurs de faim, déclaré-je soudain.

Pas d'effusion de sentiments, encore moins de remontrances, alors je m'installe simplement autour de la table à la place qui m'était autrefois attribuée. Mon père conserve l'éclat vif dans ses prunelles sombres, identiques aux miennes. C'est un homme loyal, un père attentionné et un mari dévoué. Sa seule faiblesse réside dans la confiance absolue qu'il me portait. J'entends l'eau de la douche couler et imagine Meredith chanter sous le jet d'eau pendant que Lindsay trépigne derrière la porte pour la sommer de se dépêcher. Ma mère, quant à elle, doit enfiler son peignoir moelleux, remettre de l'ordre dans son chignon et aérer sa chambre avant de descendre.

Alors que mon père place une assiette pleine à craquer devant moi, je mords sans plus attendre dans la tranche de bacon croustillante. Si je cuisine parfois ce petit déjeuner typique de notre famille, lié aux origines anglaises de ma mère, il me manque l'ingrédient majeur. La famille avec laquelle partager mon repas.

– Je suis heureux de t'avoir à la maison, commence-t-il en s'asseyant à son tour.

Le sérieux dans le timbre de sa voix contraste avec son allure relâchée. Un tee-shirt à l'effigie de son club de foot fétiche et un bas de pyjama écossais lui confèrent un air détendu. Pourtant, sur ses épaules, il porte beaucoup de choses.

– Tu nous manques à tous les cinq.

Le fait d'inclure Dana dans son compte me met indéniablement mal à l'aise ; ne pouvant ni communiquer ni même se réveiller, elle ne perçoit pas mon absence. Je ne peux donc lui manquer. Volontairement, je plonge mon nez dans l'assiette, coupe la saucisse en fines rondelles avant de la mélanger aux œufs baveux à souhait. Je me tais et conserve mes sentiments muselés dans mon esprit. D'ordinaire, mon père parle peu mais agit. Quand il pose sa large paume sur la mienne, je relève mon visage et m'aperçois de la vive émotion qui irradie ses traits.

– Sache que je suis fier de toi, Carter.

– Tu ne devrais pas, riposté-je en contractant les mâchoires.

J'ai bien trop peur de ma réaction face à son aveu débordant d'un amour que je ne mérite absolument pas.

– Pourquoi ?

– C'est pourtant évident !

Il sait de quoi je parle ; pourtant, il persiste à me dévisager avec cette bienveillance qui m'énervé.

– L'accident, prononcé-je froidement.

Je verrouille toute forme d'expression et endosse mon masque d'impassibilité. Cependant, mon père parvient à lire la profonde culpabilité dans mon regard envahi d'ombre. Il devine la blessure profonde qui me vrille le cerveau et m'a poussé à déguerpir de cette ville.

– Tu n'es pas responsable, dit-il sans brusquerie.

Si !

– J'ai laissé la porte ouverte après avoir sorti le sac de mauvaises herbes.

En boucle, je revois mon geste et la scène d'horreur qui suit. Sans cesse, je me fustige pour ma putain de négligence. Je voulais débroussailler vite pour me barrer dès que possible afin de retrouver cette nana qui ne m'aimait pas.

– Dana savait ouvrir le portail, intervient ma mère en pénétrant dans la cuisine.

– Je... J'ai, bredouillé-je sans trouver de réponse.

Elle pose ses deux mains sur mes épaules et un baiser appuyé sur le sommet de ma tête. Ma mère sent bon la lavande. Son contact m'emplit soudain de douceur et d'amour inconditionné. Puis elle se positionne à mes côtés et, sans me lâcher du regard, achève de me délivrer.

– Quand bien même tu aurais fermé le portillon derrière toi, elle l'aurait rouvert pour tenter de récupérer son ballon. Tu connais son adoration pour son ballon de baudruche rouge. Je te l'ai toujours dit, mais tu n'étais pas disposé à l'entendre, Carter, persiste ma mère en posant une main réconfortante sur la mienne.

– Peut-être que je n'étais pas prêt à l'accepter.

Et maintenant, le suis-je ?

– Je te le certifie encore aujourd’hui et lorsqu’elle se réveillera, ta sœur pourra également le faire. Elle savait ouvrir le portail.

Ma mère répète plusieurs fois sa dernière phrase et l’achève d’une voix éraillée. Toutes ces années, il m’était impossible d’envisager que seul le destin puisse être responsable de cet accident. Ça ne pouvait être que ma faute, moi qui rechignais à aider mon père, qui manquais d’attention et n’avais en tête que ma petite copine.

– C’était mon putain de rôle de protéger ma sœur, crié-je soudain en sentant les larmes de frustration et de colère. De les protéger toutes les trois. Au lieu de quoi, je me suis tiré comme un lâche.

Les digues rompent et la culpabilité qui me ronge apparaît au grand jour. J’ai fait souffrir ma famille, j’en ai conscience et je m’en veux au point de me haïr. Et je m’effondre dans les bras ouverts de ma mère qui me recueille. Elle me berce contre elle, caresse mes cheveux et murmure des mots transperçant mon armure.

– Tu n’es pas responsable de ce drame. Sache que nous t’aimons d’un amour infini et que tu n’as jamais quitté nos cœurs.

Je perçois la douleur de mon absence mais aucune rancœur. Ma mère m’offre son pardon pour ma désertion et m’aide à chasser la colère qui m’accompagne depuis tant d’années.

La brusque libération qui explose dans mon esprit fait se relâcher toute la pression accumulée. L’émotion forte et violente liée à ce simple constat me submerge au point que des larmes de soulagement inondent mon visage. Ma mère les essuie délicatement de sa main avant de me presser contre elle. Je m’accroche à elle, plonge dans le creux de son ventre. Moi, l’homme blessé, je guéris alors.

– Nous prendrons le petit déjeuner avec Avery puis nous irons voir Dana, annonce mon père en me souriant.

Soudain, l'angoisse ne me tenaille plus, c'est une crise d'impatience qui s'infiltré dans mon être. Je ressens le besoin viscéral de retrouver ma petite sœur. Mais avant, je veux leur présenter la femme qui m'a mené jusqu'ici...

OceanofPDF.com

Avery Jones

Avant même de sortir du sommeil, c'est son absence à mes côtés que je remarque. Le froid qui m'enveloppe, au lieu de sa chaleur réconfortante. En quelques nuits partagées, mon corps s'est habitué au sien, à ses légers ronflements, à son bras enroulé autour de moi. Cela ne doit pas faire si longtemps qu'il s'est levé, le matelas porte encore l'empreinte de son corps et l'air son odeur. Un peu perdue dans cet univers que je ne connais pas et où je me retrouve seule, je m'habille rapidement, espérant pouvoir prendre une douche par la suite. Je me laisse guider jusqu'à la cuisine par une délicieuse odeur de bacon grillé et le brouhaha joyeux d'une conversation. Je n'ai pas le temps de m'annoncer que cinq paires d'yeux se braquent dans ma direction. Je pourrais me sentir mal à l'aise si les visages n'étaient pas tous éclairés d'un large sourire bienveillant.

L'expression qui traverse le regard de Carter me touche. Si je n'ai pas assisté à leurs retrouvailles, je devine malgré tout que cela s'est bien passé tant ce dernier est détendu. Ce poids qui l'écrasait semble s'être envolé. Lui aussi a fait un pas pour être en paix avec son passé. Je le sens au plus profond de moi. Nous échangeons un regard bref, chargé d'une complicité qui s'est naturellement installée entre nous. Parce qu'il sait qui je suis vraiment, et parce que avec moi il a fait tomber le masque de l'arrogance. Le mannequin blasé laisse place à un fils, à un frère. À un homme auquel il est impossible de ne pas s'attacher.

– Bienvenue, Avery, s'exclame la mère de Carter, avec un délicieux accent anglais.

Elle m’embrasse sur les joues, m’invite à m’asseoir auprès de Carter et, d’emblée, je sais que je vais bien m’entendre avec elle. Sa prévenance, son naturel et sa façon de me parler comme si elle me connaissait depuis toujours. Et non comme si j’étais une inconnue qui avait débarqué en pleine nuit. Avec prévenance, Carter verse du café dans une tasse et me la tend. Je l’accepte avec reconnaissance, tant la nuit a été courte et mouvementée. Il m’est difficile de réaliser qu’hier encore nous étions à Brighton, prêts à nous rendre à Meetcom.

– Donc c’est toi, Avery, lance une adolescente circonspecte avant de mordre dans son toast.

Les yeux plissés, elle m’observe avec attention, déterminant sans doute si je suis digne ou non de fréquenter Carter. Ses prunelles ont le même éclat que celles de son grand frère.

– On ne peut rien te cacher, avoué-je, amusée.

– Pourtant, je croyais que tu étais vieille, mais tu ne fais pas si âgée que ça ! lance la seconde jeune fille, attablée.

– Meredith ! la houspille son père. Ce n’est pas une façon de parler à une invitée...

– Bah, quoi ! proteste cette dernière, en levant les yeux au ciel, Carter a dit qu’elle était plus âgée que lui. Je l’imaginais donc...

– Comme une grand-mère, appuyée sur sa canne, avec un tas de cheveux blancs, l’interromps-je, plus amusée que vexée.

Elle hausse les épaules, ce qui confirme qu’elle m’imaginait vraiment ainsi. Derrière ma main, j’étouffe un éclat de rire, et braque mon regard en direction de Carter. Qu’est-ce qu’il a pu dire d’autre à mon sujet ? Je saurai bien mieux me débrouiller si je sais à quelle sauce je vais être mangée.

– Je pourrais savoir ce que tu as dit à ta famille sur moi ? le questionné-je, en le menaçant de ma fourchette.

– Rien que la vérité, je te jure, assure-t-il en levant les mains.

Loin de me rassurer, son affirmation m’incite à la plus grande méfiance. Je sais pertinemment de quoi il est capable. Dans les minutes qui suivent,

on me cuisine effectivement et, désormais, je sais de qui Carter tient sa langue bien pendue, dont ont également hérité ses deux adolescentes de sœurs. Malgré tout, je n'éprouve aucune gêne, et reprends avec plaisir des œufs au bacon cuisinés par son père quand il me le propose. Mon regret de ne pas avoir une famille aussi unie me transperce le cœur. Cependant, les rires et les bavardages de Lindsay et de Meredith ne me laissent guère le répit de m'apitoyer sur mon sort.

– Et donc, Carter vit chez toi, lance Lindsay en hochant la tête, d'un air entendu.

– Finis ton assiette, rétorque Carter.

– Je dis juste, s'amuse-t-elle, que vous travaillez ensemble et que vous habitez ensemble. C'est tout. J'énonce un fait.

Effectivement, vue sous l'angle d'une jeune fille nourrie aux séries télé et aux comédies, notre histoire a tout de la romance moderne. La femme d'affaires et son client qui tombent amoureux sous les photos des paparazzis. Selon elle, nous avons tout des héros qu'elle affectionne tant ; Carter me prévient que sa sœur est une indémodable romantique et je ne peux que lui donner raison. Loin de la remettre à sa place, et de nuancer ses propos, Carter attrape ma main et serre mes doigts entre les siens comme si, par ce simple geste, il actait le fait que nous étions bien un couple aux yeux de sa famille, un de ceux qui n'ont pas honte d'exposer leurs sentiments au grand jour.

Loin de la sensualité, de son geste caché sous la table lors de la cérémonie, celui-ci me coupe le souffle pour une raison fort différente. Il est rempli de tendresse, d'une délicatesse rare qui me fait chavirer plus que je ne veux l'admettre. Nos doigts enlacés sont une preuve de ce lien qui nous unit l'un à l'autre, ce lien contre lequel il nous est de plus en plus difficile de lutter.

Ne t'emballe pas, me raisonne ma conscience.

Mais je suis incapable de l'écouter ; c'est sans doute trop tard, alors que sa main tient la mienne, devant ses parents. Sans la moindre gêne. Sa petite

sœur n'a pas tort, je suis bien en train de glisser irrésistiblement, de fondre comme neige au soleil devant Carter. La petite voix qui me crie de faire attention se tait, et je savoure cette sensation grisante d'être à ma place. Ici et maintenant, au milieu de cette famille qui, malgré les épreuves et le temps perdu, se retrouve. Les échanges sont joyeux, les anecdotes nombreuses. Les rires fusent. Sa mère semble à deux doigts de sortir les albums de famille mais, au dernier moment, elle se ravise.

Peut-être serait-ce un peu trop pour une première rencontre, songé-je, amusée. Les clichés de Carter bébé, les joues rebondies et les fesses à l'air.

Durant ce moment hors du temps, nous oublions tous pour quelle raison nous nous retrouvons dans cette pièce baignée par le soleil normand matinal, ce qui a conduit Carter à traverser la Manche, alors qu'il ne l'avait pas fait depuis des années jusqu'à ce que ce dernier rompe lui-même la magie de l'instant.

– Viens, Avery, annonce soudain Carter, avec sérieux, il te reste un membre de ma famille à rencontrer.

L'atmosphère change en ces quelques mots, et la gravité se peint sur tous les visages. Il suffit d'un regard pour comprendre que je ne suis pas prête à ce qui nous attend à l'hôpital. Mon expérience avec Declan ne m'a pas préparée à voir une jeune fille dans un lit, sous un respirateur, alors qu'elle avait la vie devant elle.

Elle a la vie devant elle, rectifié-je mentalement. Elle n'est pas morte.

Aujourd'hui, Carter se sent capable de la voir, alors même qu'il n'a pas pu lui rendre visite durant toutes ces années. Il met un terme à sa fuite, accepte de déposer le fardeau de sa culpabilité et, aux regards dont tous le couvent, je sais qu'ils ne le tiennent en rien responsable. Il est enveloppé d'un amour fort, et profond, qui lui a laissé le temps de faire son propre chemin. Sans jugement.

Et moi, je sais ce que je veux. Mes doigts étreignent les siens pour leur distiller cette force que je ressens. Je vais rester à ses côtés, sans faiblir. Les

tasses et les assiettes se vident rapidement. La mère de Carter recule sa chaise, resserre les pans de son peignoir autour de sa fine silhouette, donne le signal du départ.

- Tu trouveras des serviettes pour Avery sous...
- Ne t’inquiète pas, je sais encore où chaque chose se range, réplique Carter, amusé.
- Bien sûr que tu sais, affirme sa mère, en tapotant sa joue avec affection.

L’amour qui les lie me touche dans cette complicité muette et taquine, dans cette marque de tendresse. Carter m’entraîne dans l’escalier, me conduit vers la salle de bains, dont il ouvre la porte cérémonieusement. Un sourire audacieux se glisse alors sur ses lèvres.

- Pour gagner du temps, suggère-t-il, on devrait peut-être...
- Peut-être rien du tout, assuré-je, en écarquillant les yeux, offusquée. Nous sommes chez tes parents...

C’est une chose d’avoir passé la nuit ensemble, ça en serait une autre de s’envoyer en l’air sous la douche pendant que tous se préparent pour aller à l’hôpital. Je ne vais pas lui offrir cette échappatoire.

- Il faudra juste être discrets, insiste-t-il.

Avant qu’il ne m’attrape par la taille et ne me fasse succomber à ses caresses, je m’empresse de m’enfermer à double tour.

- Si tu m’ouvres, je te dirai où les serviettes sont rangées, déclare-t-il.
- Si tu me le dis, je te laisserai peut-être un peu d’eau chaude, rétorqué-je du tac au tac à travers la cloison.

Un rire lui échappe.

- L’eau froide est bénéfique pour...

Je choisis de ne pas entendre les propos graveleux de Carter en me jetant sous une douche brûlante.

Une heure et demie plus tard, après avoir pris la route jusqu'à Rouen, nous nous retrouvons tous devant la chambre de Dana. À côté de moi, Carter se ferme et ses doigts s'accrochent intimement aux miens, comme s'il craignait que je ne l'abandonne.

– Je ne te lâcherai pas, Carter, lui soufflé-je à l'oreille.

OceanofPDF.com

Carter Blanchais

Absolument rien ne m'avait préparé à tout ceci. La gorge aussi sèche que les dunes du Sahara, la peau brûlante et le souffle court. Pour un peu, je m'étalerais au sol si Avery ne me maintenait pas par la main.

C'est tétanisé devant la porte close que j'inspire à plusieurs reprises pour me donner du courage. Mais chaque fois que ma main libre se pose sur la poignée pour l'ouvrir, la peur prend le dessus et je reste immobile. Je ne suis plus connecté à mon existence ni même à l'environnement et fixe les chiffres indiquant le numéro de la chambre. Dans mes tympans, un bourdonnement incessant, dans mon esprit une trouille incommensurable et dans mes membres un manque navrant de combativité.

– Ne te bats pas contre toi-même, Carter. Quand tu seras prêt, on ira. Ensemble, me chuchote ma mère en posant sa paume rassurante sur mon épaule.

Mon père m'adresse un signe de tête d'encouragement pendant que Lindsay lorgne son portable en poussant des soupirs d'exaspération. Jusqu'à ce que Meredith intervienne. Ma petite sœur intrépide, l'aventurière de la famille, courageuse et impatiente. Du genre gamine hyperactive, la voici devenue téméraire.

– Je ne vais pas attendre jusqu'à demain, bougonne-t-elle en joignant le geste à la parole.

En deux mouvements, elle ouvre la porte en grand et pénètre à l'intérieur. Hébété, je ne distingue qu'un mur rose framboise recouvert de photographies et de feuilles. Alors que Lindsay me contourne pour passer devant moi, je sens la main de mon père me pousser doucement. Comme s'il m'apprenait de nouveau à marcher, il ne me brusque pas et me rassure de sa présence. Ma mère se tient contre moi ; Avery lâche délicatement mes doigts. Pris par surprise et toujours sur une pente glissant vers la crise d'angoisse, je la dévisage.

– Je t'attends ici, articule-t-elle silencieusement. Je suis là.

Accompagné de mes parents, le cœur palpitant et la respiration haletante, je me fais l'effet d'un mec dénué de courage et d'audace. Moi, le mannequin connu à l'international, l'homme à un million de followers, le gars canon et viril, je suis liquéfié à l'idée de pénétrer dans une chambre.

À chaque pas, je revois Dana, ses couettes brunes, son cheveu sur la langue, sa manière de tirer sur le pan de mon tee-shirt pour que je la porte. Et puis ses petits pieds froids lorsque la nuit elle se glissait dans mon lit pour que je la rassure. La pluie, fréquente en Normandie, qui lui créait des cauchemars. Et puis sa première chute de vélo, ses pleurs qui me déchiraient, son sourire fier alors que je lui collais un pansement licorne sur le genou, son cri de joie en sautant dans la piscine municipale.

Six pas plus tard et au souvenir de ces instants précieux, je parviens au bout de son lit. Le respirateur émet un bruit de soufflerie, le bip d'une machine signale les battements cardiaques et l'odeur aseptisée me saute à la gueule en me balafrant le cœur. Je n'ose toujours pas relever la tête vers elle. Le drap blanc recouvre ses pieds, qui forment deux bosses dessous. Je perçois sans vraiment l'entendre le bruit de ma famille autour, jusqu'à ce que ma mère se mette à parler.

– Bonjour, ma chérie, j'espère que tu as bien dormi.

Je suis percuté par sa manière d'engager la conversation comme si Dana pouvait lui répondre. Quant à mon père, il enlève son blouson, le dépose sur le dossier d'une chaise et me dépasse pour se rendre plus près de ma petite

sœur. Mon torse est comprimé dans un putain d'étau douloureux et la pièce tangué sous mes pieds. Je m'agrippe au montant du lit, mes phalanges blanchissent, une goutte de sueur perle dans mon dos et l'air me manque.

Ne te défile pas encore, Carter, me sermonne ma conscience, tu dois te pardonner.

Les paroles de mes parents prononcées ce matin me reviennent et se mélangent.

– Quand bien même tu aurais fermé le portillon derrière toi, elle l'aurait rouvert pour tenter de récupérer son ballon. Tu n'es pas responsable.

Je m'arme de toute ma douleur, m'insuffle une dose carabinée de force et, petit à petit, pose les yeux sur ma sœur. D'abord ses jambes bien droites sous le drap immaculé, puis son ventre qui se gonfle à l'inspiration et enfin son visage.

– Bordel, juré-je entre mes dents.

Personne ne me reprend sur mon langage et je perçois une tension planer. Je suis incapable de détacher mon regard de ses traits. Ma petite sœur n'est plus une enfant mais une préadolescente ! Son expression apaisée me touche en plein cœur et la douceur qui émane d'elle me percute au point de provoquer quelques larmes. Elles sont pleines d'impuissance, de rancœur face au destin et de colère aussi. Comment peut-elle grandir sans vivre ? C'est inconcevable et pourtant bien réel.

– Carter est revenu, l'avertit Meredith, lui tenant la main.

Ce geste me fend l'âme, car à 18 ans elle ne devrait pas avoir à veiller sur sa cadette de la sorte. Mû par la volonté farouche de retrouver ma place au sein de notre clan, je lâche le tube en métal et m'avance à mon tour. Mon père me laisse passer en m'offrant une tape affectueuse dans le dos. Mes

gestes sont saccadés, mon souffle rapide et mes jambes en coton. Pourtant, rien de tout cela ne compte lorsque je me penche vers elle et lui murmure à l'oreille :

– Même la Belle au bois dormant n'a pas dormi aussi longtemps que toi, ma princesse, dis-je avec une profonde émotion. Ça fait longtemps que je t'attends, ça serait bien que tu reviennes avec moi. Je ne sais pas si tu peux m'entendre, mais je... je t'aime, Dana. Même si je n'étais pas là, tous les jours je pense à toi. Alors, s'il te plaît, bats-toi et je te promets qu'après, c'est moi qui me battrais pour toi. Tu n'auras plus jamais à combattre. Je suis là.

De ma paume, je caresse ses cheveux longs. La tristesse se mélange à la rage. Mon inutilité me saute à la gorge et menace de me jeter au sol. Néanmoins, lorsque je tourne la tête, je croise les yeux brillants d'Avery, restée sur le seuil de la porte et la réalité me tombe dessus sans préambule.

Je suis attaché à cette femme.

Malgré son caractère bien trempé, son passé houleux et sa passion démesurée pour son travail, elle me rend dingue.

Dingue de son corps.

Dingue de son rire.

Amoureux d'elle.

Voilà ma putain de vérité. Carter Blanchais ressent un amour fulgurant.

C'est alors qu'un sourire éclatant se dessine sur mes lèvres. J'ai retrouvé ma famille et suis prêt à avancer sans tout ce fardeau. Et c'est à Avery que je le dois.

– Viens, prononcé-je à son encontre.

Je la vois hésiter et attendre l'approbation de mes parents, ce respect me fait encore plus craquer !

– Dana, j'ai quelqu'un à te présenter, lui annoncé-je fièrement. Elle ressemble à ta poupée Barbie préférée mais avec un petit truc en plus !

Dans l'œil paniqué d'Avery, je perçois sa menace. Si je dis une connerie, elle ne manquera pas de me la faire payer. Espiègle, je lui lance un clin d'œil, qu'elle reçoit en agitant son index menaçant dans ma direction.

– Un cerveau, terminé-je en riant. Parfois, elle a du mal à l'utiliser, heureusement que je suis dans les parages pour lui montrer comment faire.

Dans la chambre 122, la bonne humeur retentit vivement, les discussions fluides s'enchaînent et parviennent à me détendre suffisamment pour que j'éteigne mon téléphone portable. Ce qui arrive très rarement.

– Et si j'allais nous chercher des sandwiches ? propose Avery au bout de deux heures de convivialité.

– Pas pour moi, réplique Lindsay alors que nous avons tous validé ce choix.

– Pourquoi ? lui demandé-je, étonné par son refus.

Ses joues deviennent rouges, ses yeux noisette esquivent les miens et son pied tapote nerveusement contre le sol.

– Ça ne te regarde pas, réplique-t-elle froidement.

De toute évidence, Lindsay, la plus extravagante de mes sœurs, devient une jeune femme au tempérament de feu. Même si je désapprouve son crop-top dévoilant son nombril et son trait bien trop prononcé d'eye-liner noir, je ne peux jouer au grand frère protecteur. Puisque je suis parti en abandonnant mon rôle.

Le silence pèse sur nos têtes et Meredith se mure également dans le mutisme. Je me dois de crever tout de suite l'abcès afin d'éviter l'infection. J'en suis l'origine, à moi d'en être le guérisseur.

– Vous avez le droit de m’en vouloir, à votre place je serais même en rogne, dis-je calmement. J’ai déserté la famille, je me suis barré pour faire le guignol sur des podiums sans prendre la peine de conserver nos liens. Je suis un idiot.

– Je dirais plutôt un égoïste nombriliste narcissique, précise Meredith avec défi.

Son effronterie, au lieu de m’agacer, m’enchant. Au moins, elle ne se débène pas, vide sa rancœur à mon égard et m’offre la possibilité de retrouver sa confiance.

– Non, l’exact terme est « un égoïste nombriliste narcissique super canon » !

– Tu n’es pas si beau, décrète Lindsay avec taquinerie.

– Je suppose que c’est ton petit copain que tu trouves le plus beau, argué-je pour la titiller.

Mes parents échangent un regard complice et nous contemplent, un petit sourire ravi aux lèvres.

– Comment tu le sais ? s’indigne l’intéressée.

J’ai vu juste et ma perspicacité, doublée de mon humour, m’aide à gagner des points auprès de mes sœurs.

– L’intelligence ! Prends-en de la graine, petite.

J’embrasse ma main et la lui tends pour qu’elle en fasse de même, ce qui me vaut un rire cristallin de sa part.

– Même pas en rêve !

Mon Dieu, qu’il est doux de retrouver un foyer, un endroit où l’aspect ne prévaut pas sur la personnalité. Et c’est encore plus magique lorsque l’amour s’en mêle...

Avery Jones

Après l'hôpital, les parents de Carter ont insisté pour nous emmener dîner au restaurant à Neufchâtel. Ils en ont choisi un traditionnel, pour me faire découvrir toutes les spécialités locales. Je n'ai pu que les remercier pour leur délicate attention, même si j'avoue que le fromage normand m'a semblé un peu fort. Tous m'ont assurée que je m'y habituerais avec cette intime conviction que ma visite ne serait pas la dernière. Le jour d'après a suivi sensiblement le même schéma, avec notre départ de bonne heure pour l'hôpital, à la différence que nous sommes rentrés un peu plus tôt dans l'après-midi...

Désormais, installée dans la véranda, devant un Earl Grey brûlant, je laisse mon regard se perdre dans le jardin. La mère de Carter à mes côtés souffle sur sa tasse avant de la porter à ses lèvres. Depuis des années, elle vit en France et pourtant elle n'a pas perdu l'habitude de savourer un thé anglais avec un nuage de lait en fin d'après-midi. Je savoure à sa juste valeur cette pause. Dès notre arrivée, j'ai été emportée dans un tumulte d'émotions, en découvrant toute la famille Blanchais et leur univers. J'avale une gorgée, grimace sous l'effet de la chaleur, mais apprécie cette sensation qui se répand dans mon être.

Ici, je me sens bien, étrangement bien. Hier ces personnes étaient des inconnues et aujourd'hui il me semble les connaître. C'est nouveau pour moi. J'ai passé mon existence à vivre sur la réserve, à ne pas laisser les autres m'approcher, de peur qu'ils ne découvrent tous mes secrets. La misère dans laquelle je vivais, l'alcoolisme de plus en plus marqué de mon père, le départ définitif de ma mère. Auprès des membres de cette famille,

liée dans la douleur, je n'ai plus de raison de me cacher. Ils m'ouvrent la porte, leur cœur, et m'invitent naturellement à en faire autant. Sans jugement, sans mépris, mais avec une générosité telle qu'il me sera impossible de l'oublier, et ce quel que soit ce qui arrive par la suite entre Carter et moi.

Une nuit, ça ne devait être qu'une nuit, me rappelle ma raison.

Notre histoire n'est qu'une parenthèse dans sa vie agitée de mannequin célèbre. Dès que son image sera redorée, il repartira à travers le monde, et je resterai, ancrée, à Brighton.

Et pourtant...

Et pourtant, un lien étroit s'est tissé entre nous, un lien qui rendra cette séparation beaucoup plus déchirante et douloureuse que prévu. Malgré moi, je sens que mon attachement pour lui grandit de jour en jour.

Ces derniers jours, j'ai découvert le vrai Carter, celui qui ose tout, qui n'a peur de rien. Un être vrai, très loin de la star à l'ego surdimensionné. Un être qui me touche, me bouleverse, me pousse dans mes retranchements. Lui aussi a cherché à voir celle qui se cachait derrière des remparts bien solides.

De l'autre côté de la baie vitrée, dans le jardin arboré, Carter et son père effectuent les travaux d'entretien. Mon regard s'accroche à sa haute silhouette masculine, à ses cheveux ébouriffés par le vent, à son visage qui se contracte sous l'effort fourni. Sans hésiter, il a proposé à son père de l'aider à tailler la haie de thuyas, quand ce dernier a mentionné la nécessité de s'en occuper à l'approche de l'hiver. La complicité des deux hommes saute aux yeux, tout comme leur ressemblance. Même si Carter doit faire une bonne tête de plus que son père, la même détermination marque les traits de leur visage et allume leurs prunelles d'une lueur farouche. Quelle tristesse de s'être privé de ces moments simples et pourtant quel petit bonheur de constater qu'ils peuvent renaître !

Et c'est moi qu'il a choisie pour l'accompagner, pour les partager.

Ce qui lui arrive ne me laisse nullement indifférente et cela me fait bien plus peur que je ne veux me l'avouer. Je me suis attachée à lui, à son histoire. Je me sens soulagée qu'il renoue avec sa famille, comme si cela me concernait. Tout va trop loin, trop vite. Rien n'était prévu. Jamais je n'aurais pu imaginer que j'allais craquer pour Carter Blanchais. J'ai beau savoir que c'est un bad boy arrogant, je ne peux m'empêcher d'être irrémédiablement attirée par cet homme.

– Je suis ravie que tu sois là, lance soudain Maggie, rompant le silence pensif qui s'est installé entre nous depuis que nous nous sommes assises.

– Merci beaucoup.

Elle semble sincère, et ses mots me touchent.

– C'est si agréable de pouvoir parler dans ma langue maternelle et surtout de partager une vraie tasse de thé. J'ai bien tenté d'initier mes enfants à cette tradition mais, rien à faire, ils tiennent tous de leur père de ce côté-là.

Maggie me plaît ; malgré toutes les épreuves qu'elle endure, elle affiche un optimisme redoutable et respire une joie de vivre incroyable. En ma présence, elle n'a adressé à son fils aucun reproche, comme si Carter était parti la veille et qu'il ne s'était absolument rien passé. Elle l'a accueilli simplement à bras ouverts. Comme toute mère devrait le faire.

– C'est vraiment gentil de votre part, réponds-je.

– Tu vas me vexer ! réplique-t-elle. Ne me vouvoie pas, par pitié, tu vas me faire sentir plus vieille que je ne suis.

D'un sourire, je m'excuse.

– Promis, je vais faire un effort, assuré-je.

Maggie m'observe avec une attention soutenue, comme si elle cherchait à figer mes traits en sa mémoire. Si elle savait que c'est probablement la première et la dernière fois qu'elle me voit, elle prêterait sans doute moins d'attention à celle que je suis. Elle me pose des tas de questions, s'intéresse

à mon histoire, me demande mes aspirations et mes espoirs. Je me surprends à me confier à son oreille attentive. Elle semble moins intéressée par mes performances au boulot que par le fait de savoir si je suis heureuse ou si j'ai réalisé mes rêves d'enfance. Inconsciemment, elle m'encourage à m'interroger, et je plonge dans les profondeurs de mon âme pour répondre.

– Est-ce que ton travail te rend heureuse ?

– Non, réponds-je spontanément.

Ses sourcils se plissent d'étonnement.

– Enfin, je ne suis pas malheureuse. Je suis chargée de projets. Mon travail me pousse à donner le meilleur de moi-même. Le challenge, j'adore. Mais ce qui me fait vibrer, c'est de rendre service à mes clients, qu'ils se sentent soutenus, accompagnés et écoutés. Et puis Dan a toute confiance en mon jugement.

Sauf quand il me prend pour la dernière des débiles et dépêche des paparazzis pour nous espionner...

– Je ne manque de rien, absolument de rien, insisté-je, en pensant à tout ce que cette vie m'offre.

Un toit au-dessus de ma tête, de la nourriture dans le frigo, une meilleure amie et ses enfants pour famille. Un boulot qui me plaît et des challenges à relever.

– Mais... complète doucement Maggie, m'incitant à aller plus loin dans ma réflexion.

– Mais, je crois que plus le temps passe, plus je me rends compte que je pourrais faire bien mieux de ma vie... La journée que nous avons passée dans le café communautaire avec Carter m'a fait un bien fou et je me dis que...

Emportée par mon élan, je m'arrête soudain, gênée.

– Ce n'est pas très intéressant, me ravisé-je.

– Au contraire, Avery.

Un sourire se glisse sur mes lèvres.

– Carter a de la chance d’avoir une femme comme toi à ses côtés, avec les pieds sur terre et... continue-t-elle.

– Non, non, la détrompé-je. Nous ne sommes pas... Mais nous...

Mes mots s’embrouillent dans ma bouche et je ne sais plus vraiment ce que je raconte ni ce qu’elle va penser. Carter pourrait m’en tenir rigueur si sa mère s’imagine que notre relation est bien plus avancée qu’elle n’est, ou pire qu’il est temps qu’elle commande sa robe pour les noces. Sa main attrape la mienne et la serre avec tendresse.

– Avery, je sais ce que je vois. Mon fils est heureux à tes côtés. Il peut être parfois bourru et renfermé, mais il tient à toi. Merci, merci mille fois.

Une boule se forme dans ma gorge à l’écoute de ces compliments qui me bouleversent.

– Vraiment, insiste-t-elle, je ne sais pas ce que tu lui as fait. Mais quoi que ce soit, par pitié, continue.

Touchée, je sens des larmes affleurer à mes yeux, que je tamponne bien vite à l’aide d’une serviette en papier. Le bruit de porte qui coulisse nous fait tourner la tête en direction des hommes Blanchais. Carter, les joues rougies et maculées de terre, les cheveux parsemés de feuilles mortes, capte aussitôt mes prunelles et l’effet qu’il produit sur moi est immédiat. Je frissonne tout en brûlant intérieurement. Il ressemble à un homme des cavernes, honteusement viril et terriblement attirant. Au point qu’une vague de désir me submerge. Il s’approche de la table et, sans aucune gêne, s’empare de ma tasse en avalant une grande gorgée.

– C’est quoi, cette horreur ? grogne-t-il en grimaçant, comme si j’avais tenté de l’empoisonner.

– C’est une boisson que nous appelons communément le thé et qui est bue par la moitié de la planète, lance-t-il, taquin.

– La moitié de la planète n’a sans doute plus de palais pour être en mesure d’ingurgiter une eau chaude complètement fadasse, répliqué-je.

Lorsque je tourne la tête, je remarque bien le regard attendri que Maggie coule sur nous. Notre attitude, notre complicité et même nos joutes verbales doivent la conforter dans ses impressions. Si ce lien existe aux yeux des autres, c’est peut-être parce qu’il n’est pas que le fruit de mon imagination. Irrésistiblement, je sens que les battements de mon cœur accélèrent et que ces sentiments sur lesquels je refuse de mettre un nom sont pourtant bien là, comme un feu brûlant détruisant mes ultimes barrières. Carter Blanchais m’attire, me fait vibrer, me trouble comme je ne l’ai jamais été ; avec lui, je me sens différente. Peut-être parce que avec lui j’ose être moi-même et pas seulement la business woman... Il me rend vraie.

Et je succombe inexorablement. Fatalement. Entraînée malgré moi dans un tumulte de sentiments. De plus en plus forts.

– Hé, les jeunes, ce n’est pas que je veux vous presser, lance le père de Carter en pointant son doigt en direction de l’horloge murale, mais si vous ne vous dépêchez pas un peu, vous allez manquer votre ferry...

Même si je ne le formule pas à voix haute, je me demande si ce serait vraiment un drame si nous ne retournions pas à Brighton mais que nous poursuivions notre parenthèse dans sa famille.

Loin de tout ce qui nous sépare là-bas.

Loin de Meetcom, des faux-semblants, des paparazzis.

En même temps que je découvre mes sentiments, je crains d’être sur le point de perdre Carter pour toujours.

Carter Blanchais

Ces trois jours dans ma famille sont parvenus à panser la plus grosse partie de ma douleur. Avec eux, j'ai retrouvé une place que je pensais ne plus mériter et une complicité pure. De celle qui ne grandit pas par intérêt mais uniquement par affection.

Alors que je serre ma mère contre mon torse en lui murmurant que je reviendrai vite, une boule se loge dans ma gorge, parce que je n'ai strictement aucune envie de mettre fin à cette escapade ressourçante. Mon père m'étreint également et me tapote dans le dos avec tendresse. Les yeux de mes parents sont remplis de fines larmes d'émotion, et le bonheur se lit sur leurs traits un peu plus détendus qu'à mon arrivée. Ils s'attrapent par la main et mon père la blottit contre lui. Les sentiments qu'ils échangent depuis tant d'années me touchent particulièrement. Malgré les épreuves, ils parviennent à rester soudés ; j'admire leur lien plus puissant que le désespoir. Et une soudaine aspiration surgit dans mon esprit. Moi aussi je souhaite connaître cette relation à la fois passionnelle et rassurante.

En attendant, je porte mon attention sur mes deux adolescentes de sœurs et leur caractère bien prononcé. Je commence par l'aînée en posant ma large paume sur sa frêle épaule.

– Ne laisse aucun mec te faire du mal, annoncé-je à Lindsay, qui pianote sur son téléphone.

Elle lève les yeux au ciel et, en bonne effrontée, soupire longuement avant de répliquer :

– T’inquiète pas, je sais ce que je fais.

Je pose mon index sous son menton et la force à relever la tête dans ma direction.

– Crois-moi, petite sœur, en amour, on ne peut prédire où l’on va. Et encore moins avec qui.

Bien malgré moi, je coule un regard en biais à Avery, qui ne détache pas son regard flamboyant du mien. Terminé la boss étriquée, revêche et autoritaire. Devant moi se dresse une femme à fleur de peau mais ancrée suffisamment dans le sol pour avoir créé seule des racines solides. Le passé l’a ébranlée, sans la faire abdiquer. Alors oui, notre histoire est éphémère voire illusoire ; pourtant, aujourd’hui et maintenant, nous créons des souvenirs qui resteront éternels. N’est-ce pas la plus belle preuve d’amour que l’on puisse apporter sur terre ?

Les enfants sont une preuve d’un véritable amour, pensé-je.

Sauf que je n’en veux pas ; le monde est surpeuplé d’individus malheureux. Pourquoi l’encombrer davantage au lieu de s’occuper de ceux qui l’habitent ?

Adopter un enfant, c’est également une preuve d’amour, persiste à me murmurer ma conscience.

Je détourne mon attention du visage angélique d’Avery pour la reporter sur Meredith. Dans son blouson de cuir noir et avec une paire de boots montantes, elle m’impressionne par son style vestimentaire et encore plus par sa personnalité volcanique mais mature. J’ai laissé une gamine derrière moi pour retrouver une adolescente réfléchie.

– Prends ça, lui proposé-je en dénouant mon écharpe pour l’enrouler autour de son cou.

– Pourquoi ?

– Tu ne sais pas dire merci avant de poser des questions ? m’offusqué-je faussement en croisant les bras sur mon torse bombé.

Petit rictus de ma rebelle de sœur et un remerciement prononcé du bout des lèvres. L'important n'est pas le bruit que l'on fait, mais l'intensité dans les mots. Alors je justifie mon acte spontané du mieux que je peux.

– Quand on est seul, le froid nous envahit. Je suis bien placé pour le savoir, lui dévoilé-je tout bas. Mais je ne veux jamais que la solitude te fasse perdre la petite flamme qui brille en toi.

L'expression de son visage me comprime la cage thoracique tant la reconnaissance s'y lit.

– Jamais, murmure-t-elle en enfouissant le nez dans l'étole en cachemire.

Un bout de tissu offert par l'une des plus grandes marques françaises, qui vaut son pesant d'or mais qui ne remplacera jamais l'affection que je porte à Meredith. Malgré la distance mise, les mois passés, je ressens ce lien indéfectible avec ma famille. Cette force me galvanise pour repartir, puisque je sais que je vais revenir.

Après ces au revoir légèrement émouvants, il est temps pour nous de nous engouffrer dans le taxi. La boule au ventre, je m'installe sur la banquette et ouvre ma vitre.

– Dites à Dana que je l'appelle bientôt, lancé-je au moment où la voiture démarre.

Ma mère essuie le coin de ses yeux d'où des larmes coulent silencieusement alors que mon père acquiesce fièrement. Lindsay et Meredith s'élancent sur le trottoir lorsque le conducteur accélère. Elles courent pour rester à ma hauteur et j'ai envie de leur hurler que je les aime, mais ma fierté mal placée me retient et c'est ému comme jamais que je vois leurs silhouettes rapetisser jusqu'à disparaître à un carrefour.

– Tu as de la chance, Carter, m'avoue Avery d'une voix éraillée.

Assise à mes côtés, touchée au plus haut point par l'effusion de notre départ, elle tente de masquer son trouble derrière le rideau de ses cheveux

d'un blond vénitien. C'est bien mal me connaître que d'imaginer que je puisse rester sur cette phrase. Je veux creuser au plus profond de son être pour en extraire son âme et parvenir à la mettre en lumière. Parce que Avery Jones mérite de briller.

– Parce que je suis doté d'un phallus vaillant et robuste ?

Un petit gloussement s'échappe de ses lèvres avant qu'elle ne reprenne son sérieux.

– Tu as une famille unie et qui t'aime, bredouille-t-elle, presque gênée par son aveu.

Voilà le fond du problème, son manque flagrant de foyer.

– La chance se provoque, lui lancé-je alors.

– Tu me proposes de fonder une famille ? riposte-t-elle avec défi.

En relevant son visage vers moi, je peux lire l'espoir qui inonde ses prunelles mais également la blessure qui ne parvient pas à se refermer.

– Ma mère m'a abandonnée, préférant refaire sa vie loin de moi, avoue-t-elle.

Seconde fêlure, l'abandon et la peur de l'être de nouveau. Alors elle se renferme, ne tolère plus qu'une personne pénètre dans sa vie.

Sauf moi.

Cette pensée me subjugue autant qu'elle m'effraie. Parce que je ne suis pas habitué à entrer dans l'existence d'une femme, encore moins lorsqu'elle me plaît au point d'en ressentir des émotions fulgurantes. Pour autant, j'en suis également terriblement flatté.

Néanmoins, Avery n'a pas besoin de mièvrerie pour faire passer la pilule, il lui faut du brut pour la digérer. Et c'est ce que je lui offre.

– Tu as choisi de rester auprès de ton père, déclaré-je, impassible.

Je me dois d'énoncer des faits sans faire intervenir mon affect. Il s'agit de son histoire, elle doit en ressortir d'elle-même. Ma phrase la perturbe et un voile agacé passe sur ses traits délicats.

– Il avait besoin de moi.

Elle fait passer le bien-être des autres avant le sien. Sans doute pour ne pas avoir à regretter ses choix.

– Et toi, de quoi as-tu besoin, Avery ?

Ma question la prend au dépourvu, elle se pince les lèvres et réfléchit.

– Justement, Carter, je ne le sais pas moi-même.

– Eh bien, nous allons le découvrir ensemble, miss Jones.

Mon ton se veut badin ; pourtant, je suis on ne peut plus sérieux. J'attrape sa main dans la mienne et tire sur son bras pour l'approcher de moi. Un petit sourire se dessine sur sa bouche parfaitement ourlée alors que je l'embrasse avec avidité. Le plaisir se distille dans mes veines et allume un brasier dans mon boxer pile au moment où le taxi s'arrête sur le port de Dieppe.

– Tu ne perds rien pour attendre, promets-je à Avery en me détachant d'elle.

– Je demande à voir, me rétorque-t-elle, joueuse.

Sa manière de m'aguicher en permanence m'électrise au point que je sors vivement de la voiture pour l'attirer contre moi. Je la surprends alors que je l'étreins devant plusieurs passagers.

– Tu me plais, lui avoué-je soudainement.

Cette audace sentimentale ne me ressemble guère et me désarçonne.

– Est-ce notre relation interdite qui t'attire ? La boss et son client.

La taquinerie en premier plan pour masquer le fond des choses, je ne connais que trop bien puisque je l'utilise moi-même. Avery la manie avec brio mais je sais lire derrière les non-dits.

– Dois-je te rappeler les termes de notre contrat ?

L'alchimie entre nous ne fait pas l'ombre d'un doute, pas plus que l'attirance mutuelle qui se dégage de nos deux êtres collés.

– Juste une nuit, me rappelle-t-elle avec espièglerie.

Voilà comment Avery est parvenue à me clouer le bec, en me remémorant ma proposition. J'ai l'impression que des mois se sont écoulés tant sa présence à mes côtés me paraît naturelle. Je dois pourtant me rendre à l'évidence, je ne la connais que depuis à peine trois semaines. Cette réalité termine de me troubler davantage et c'est dans le silence que nous embarquons.

Comme pour l'aller, j'ai réservé une cabine privée, mais je préfère respirer l'air marin sur le pont. Les côtes françaises s'éloignent, emportant la quiétude de ces trois derniers jours pour me replonger dans le cœur du sujet. J'enfonce la main dans mon manteau, extirpe mon téléphone, que j'avais éteint en arrivant, et décide de le rallumer. Des centaines de notifications surgissent tout à coup sur mon écran, des textos de personnalités du show-business arrivent également et la stupéfaction m'étreint alors que je découvre les actualités...

Avery Jones

En voyant les côtes françaises rapetisser, je songe à quel point ces jours auprès de la famille de Carter m'auront marquée. Un sourire s'affiche sur mes lèvres, alors même que je me trouve de nouveau sur un ferry. Mon angoisse s'est envolée, je l'oublie complètement en pensant à nos confidences, à nos partages, à nos fous rires. La confiance qui se donne naturellement, la compréhension mutuelle en quelques mots, la spontanéité des échanges. Mon cœur se serre douloureusement. Je me suis sentie bien mieux auprès d'étrangers que des miens.

Je n'ai aucune envie de rentrer.

Tout a un petit goût d'inachevé. Lindsay ne m'a pas encore parlé du garçon qui l'a fait craquer, Meredith doit encore me faire écouter sa nouvelle composition. Le père de Carter a promis de m'emmener visiter le Mont-Saint-Michel, « cette merveille que les Bretons ont toujours voulu voler aux Normands ». Je dois encore chanter à l'oreille de Dana tous les titres de jazz que je connais. Avec Maggie, partager une nouvelle tasse de thé. Une pensée me percute violemment, celle que je ne les reverrai peut-être jamais. Ce n'est pas ma famille. Et Carter est... Carter. Cet homme que je crois cerner et qui l'instant d'après m'échappe, qui me trouble par sa gentillesse et qui en même temps est capable de me défier. Pourquoi faut-il qu'il soit aussi insaisissable que l'eau qui vous glisse entre les doigts ?

Mon regard quittant la France se tourne de l'autre côté comme si les falaises anglaises allaient déjà déchirer le bleu du ciel. Personne ne m'attend de l'autre côté de la mer, ma mère ne viendra pas me serrer dans

ses bras en demandant si j'ai fait bon voyage et en me montrant à quel point je lui ai manqué. Quant à mon père, il est probablement en train de cuver dans un coin. Il ne se sera rendu compte ni de mon départ ni de mon retour, à moins que le manque d'argent ne l'ait poussé à franchir la porte de mon immeuble.

Et pourtant, il y a des années, je suis restée pour lui. Et si c'était à refaire, je sais que je le referais, quel qu'en soit le prix à payer. Comment aurais-je pu supporter de laisser mon père handicapé derrière moi ? Je ne suis pas ma mère, capable de prendre un nouveau départ, sans un regard en arrière. Nouvelle maison, nouveau mari, nouveaux enfants. Carter a pointé le doigt sur ce qui rend ma situation encore plus douloureuse. Je n'ai personne d'autre à blâmer que moi. J'ai eu le choix. J'aurais pu l'abandonner, le laisser couler, comme une pierre au fond de l'océan, mais je n'ai pu m'y résoudre. Parce que j'étais sa fille, parce que je l'aimais, parce qu'il n'avait que moi sur cette terre. Malgré tout le mal qu'il m'a fait, cela ne changera pas.

Tout peut changer.

Et j'en prends soudainement conscience.

Pour la première fois depuis longtemps, une vague d'optimisme affleure à mon esprit. Je me dresse, debout, sur le pont d'un bateau à contempler la mer. Mes doigts sont à peine crispés sur la rambarde, et mon visage légèrement plus pâle que d'habitude.

Les gens peuvent changer, précise ma petite voix intérieure qui me pousse à me tourner vers l'instigateur de cette escapade française.

Je jette un regard en biais à Carter, concentré sur les notifications qui s'affichent sur son portable. Il ne remarque même pas que je lui souris. L'expression de son visage est indéchiffrable ; j'ignore si ce sont de bonnes ou de mauvaises nouvelles qu'il découvre. Je me refuse encore à allumer mon téléphone, je crains que la parenthèse ne se referme trop vite. Mon regard est de nouveau attiré par cette étendue mouvante devant moi et qui me reflète la confusion de mes sentiments.

Je doute que Dan soit ravi de notre escapade, même si je ne lui ai pas laissé le choix. Après la proposition de Carter, je lui ai adressé un message lapidaire, n'impliquant aucune contradiction : « Je ne serai pas disponible durant les trois prochains jours », et j'ai éteint volontairement mon portable. Je retarde un peu le moment où il me faudra reprendre pied dans cette réalité professionnelle qui est la mienne. Complaire à Dan, supporter mes collègues, enchaîner les rendez-vous et les projets. Ces perspectives font naître d'emblée en moi un sentiment de lassitude.

Je n'ai aucune envie de rentrer.

Ce poste de *community manager* associé auquel j'aspirais et pour lequel je me croyais prête à tout me semble ridicule. Je n'ai pas envie de me battre. Pas pour ça en tout cas. Il y a bien mieux à faire de sa vie. Les mots de Carter se répercutent en moi.

De quoi as-tu besoin, Avery ?

Comme la mer devant moi, le champ des possibles est vaste. Pourtant, une seule chose s'impose à moi, me paraît vitale en cet instant.

Une famille.

Instinctivement, mes mains caressent mon ventre plat, imaginent la sensation de sentir les coups d'un bébé. Je veux être mère. Avec Declan, la raison l'emportait et nous avions arrêté notre décision sur un seul enfant, dès qu'il serait guéri, pour que chacun de nous puisse continuer à s'épanouir dans sa carrière. Cependant aujourd'hui, je crois que je préférerais une fratrie nombreuse afin que, dans les épreuves de la vie, les frères et sœurs soient là les uns pour les autres. Si ma famille fait défaut, celle que je construirai sera solide, unie, bravant les tempêtes. Inconsciemment, je regarde de nouveau Carter et ne peux m'empêcher de me demander à quoi nos enfants ressembleraient. Ils seraient beaux, parfaits, en espérant toutefois qu'ils héritent de mon caractère et non du sien.

Carter serait un très bon père, me souffle ma conscience.

Je chasse cette pensée, qui m'entraîne encore plus loin alors que je cherche à réfréner mes sentiments.

– Tout va bien ? le questionné-je.

Il ne m'entend pas, perdu dans ses pensées, et je suis obligée de hausser la voix. Il tourne la tête dans ma direction et ses yeux captent les miens. Pourquoi me semble-t-il y lire un mélange de joie et de tristesse ?

– Je crois que oui, répond-il de façon laconique.

Sa réponse me laisse dubitative et j'accepte le téléphone qu'il me tend. Ma stupeur augmente à mesure que je fais défiler les notifications et les articles. Carter est à la une de la plupart des grands journaux anglais. Son come-back n'est plus simplement envisageable mais prévu, apparemment. Les journalistes annoncent le grand retour de Carter pour la Fashion Week de Milan.

Dans deux semaines, précise ma conscience.

Deux semaines, c'est demain. Carter va repartir et il aurait tort de ne pas le faire, surtout lorsque je découvre le nom du couturier qui souhaite le mettre à l'honneur : Vincenzo Giovanni, qui sollicite sa présence pour clôturer son défilé. Ma bouche s'arrondit d'étonnement.

– C'est vrai ? lui demandé-je.

Il hausse les épaules.

– Vincenzo Giovanni, le célèbre styliste de la marque à son nom ? Il t'a personnellement invité à son défilé ?

Les informations que je lis convergent toutes dans ce sens. Se peut-il que tous se trompent ? Serait-ce souhaitable ? Carter mérite d'être sur le devant de la scène, et cet honneur s'il est confirmé sera amplement mérité.

– On dirait bien, je n'en sais pas plus que toi.

– Tu devrais appeler ton manager.

Je m'efforce de sourire alors qu'à l'intérieur je ressens comme un profond déchirement. Deux semaines, et la parenthèse Carter Blanchais se refermera. Il hoche la tête et récupère son téléphone, que je lui tends. Nos doigts se frôlent, et se détachent.

– C'est une superbe nouvelle, en tout cas ! assuré-je, en feignant la joie que je suis loin d'éprouver. Giovanni, la classe !

Parce qu'il va partir. Parce qu'il va m'oublier. Parce que je me sens bien plus heureuse quand il est près de moi. Mes gestes me semblent maladroits, et je m'empêche de me blottir dans ses bras ou de l'embrasser pour fêter avec lui cette grande nouvelle.

– Nous avons fait un super boulot ensemble, lancé-je, en appuyant malgré moi sur le dernier mot.

Sans trop savoir ni comment ni pourquoi, je me retrouve à lui tapoter maladroitement l'épaule en guise de félicitations, comme si Carter était un vulgaire copain.

– Appelle-le, affirmé-je, je vais regagner la cabine...

Inconsciemment, je réinstaure une distance entre nous, essaie de redresser les barrières autour de mon cœur. Même si je sais que, quoi qu'il arrive, je vais souffrir désormais. Carter ne me rejoint qu'au moment où le navire entre dans le port de Newhaven. Il me confirme que ce n'est pas une erreur, et que Vincenzo Giovanni l'attend dans trois jours à Milan où se trouve son atelier.

– Trois jours ! m'exclamé-je.

Le temps se réduit comme peau de chagrin. Et j'enfile de nouveau mon masque d'impassibilité, celui qui cache mes doutes et mes frayeurs. J'attrape l'élastique que j'ai toujours autour du poignet et attache mes cheveux en chignon sur ma nuque avant de récupérer mes bagages.

– Nous avons du pain sur la planche, Carter, déclaré-je fermement. Demain, nous avons rendez-vous à huit heures à Meetcom.

– Dix heures, et tu prévois du café, rétorque-t-il.

Nous nous affrontons du regard, et soudain notre joute verbale n'a plus rien de complice.

– Déjà des caprices de diva.

Je voudrais prendre un ton amusé, mais malgré moi, il se fait un brin agressif, comme si j'étais incapable de désormais cacher vraiment ce que je ressens. La colère pour ne pas montrer que je souffre par avance de son départ.

– Je peux me le permettre, réplique-t-il.

Je soupire ostensiblement, mais n'ajoute rien. Silencieusement, nous descendons la passerelle. Je garde les dents serrées, avec cette échéance comme une épée de Damoclès au-dessus de ma tête. Il n'est pas encore parti que je veux déjà le faire fuir. Nous nous engouffrons dans un taxi, et c'est moi qui donne les indications. Dans le véhicule qui me ramène chez moi, je ne parle pas alors que Carter pianote nerveusement sur son téléphone sans se soucier de ma présence. S'il doit partir, qu'il parte vite. C'est moins douloureux quand on arrache vivement un pansement que quand on retarde l'échéance.

– Dan veut me voir, je te rejoins après, déclare-t-il.

Je me retiens de lui répondre qu'il devrait retourner à son hôtel, jusqu'à son départ. Que je n'ai aucune envie de profiter de nouveaux instants ensemble si c'est pour que ce soient les derniers. Je ne dis rien, lui adresse un sourire triste.

– Très bien, lâché-je, à tout à l'heure.

Je claque la portière, et rentre dans mon immeuble, le cœur pesant une tonne alors que le taxi redémarre sans que je me tourne dans sa direction.

Un soupir m'échappe, et je refuse de laisser les larmes qui affleurent à mes paupières envahir mes yeux. Au fond de moi, je sais que le manque de lui va s'installer en lieu et place de la chaleur dont il inondait mon être.

Tu es forte, tu es la reine des glaces, m'encouragé-je. Tu le savais que ce n'était que pour une nuit.

En montant les marches plongées dans le noir, je n'ai qu'une idée en tête, me jeter sur mon lit et oublier ce naufrage. Je suis si perdue que je ne vois pas l'homme tapi dans l'ombre du couloir, et qui me saisit par l'épaule au moment où je pousse la porte d'entrée.

– Avery, je t'attendais, grogne une voix masculine que je reconnaîtrais entre mille, quel que soit son état d'ébriété.

Et cet état, en l'occurrence, est fort avancé. La colère qui émane de son être ne me laisse rien présager de bon.

– Papa...

Ma voix n'est qu'un murmure, chargée d'effroi.

Instinctivement, je lâche mes bagages et attrape mon portable alors que mon père me bouscule dans l'appartement. Le bruit de la porte qui claque est un douloureux avertissement mais je n'attends pas de m'en rendre compte, je cours dans la salle de bains et m'y enferme. Les doigts tremblants, je parviens à envoyer un message à Carter avant que ma vue ne se brouille de larmes...

Carter Blanchais

Il n'aura pas fallu attendre très longtemps pour que ma cote de popularité grimpe en flèche. Les articles mentionnant ma liaison pullulent sur tous les réseaux sociaux et les fans s'extasient de me voir en couple. Max avait raison, je dois bien l'admettre, en me certifiant qu'il ne fallait plus être célibataire pour attirer les foules. Être pris titille la curiosité, force une certaine admiration et envoie un message clair aux autres. Celui que chacun peut trouver l'amour.

Dans le taxi qui me conduit à Dan, habillé de vêtements de mon père, qui sentent bon l'odeur de la maison, je m'interroge. Parce que j'ai sauté sur l'occasion d'une fausse paparazzade qui s'avère, en réalité, bien réelle. J'ai gardé le silence sur la venue des photographes mais certainement pas sur l'arrivée de sincères sentiments à l'égard d'Avery.

Perdu dans les méandres de mes réflexions quant à la marche à suivre, j'oscille entre l'euphorie de repartir *illico presto* à mon ancienne vie et celle d'emprunter un chemin différent. Qui me mènerait à la fois vers les défilés haute couture mais également vers une jeune trentenaire anglaise. Pourtant, jamais auparavant je n'ai désiré mettre ma carrière de côté pour une nana. Pas une ne m'a dévié de ma route, et ce malgré les prouesses sexuelles réalisées en duo, voire en trio.

Tu es mordu de Jones, petit Carter, la boss fatale t'a envoûté le cœur, me nargue ma libido.

Alors qu'un sourire niais apparaît sur mon visage, un mauvais pressentiment m'assaille subitement ainsi que le vibreur de mon téléphone. Le message provient d'elle et il me faut le relire plusieurs fois avant de hurler au chauffeur de faire demi-tour.

Comme un enragé, le rouge me monte aux yeux, mon champ de vision se rétrécit et la colère mêlée à l'inquiétude me saute au visage. À peine la voiture arrêtée, je lance quelques billets sur le siège et m'élance dans le hall.

[J'ai peur. Mon père est là. Ivre...]

Alors que j'avale les marches, les mots d'Avery font enfler ma rage. Un élan de protection s'empare de mon être et, parvenu devant la porte, je l'ouvre sans ménagement. Une voix masculine éméchée vocifère dans le couloir. De dos, l'homme est appuyé contre la porte de la salle de bains et déblatère tout un tas d'injures et de conneries.

– Tu n'es qu'une ingrate, Avery, après tout ce que j'ai fait pour toi. Même ta mère n'a pas voulu te garder, tu n'es qu'une traînée.

Une violence verbale qui me percute de plein fouet et fait naître l'injustice au plus profond de mes tripes. Parce qu'elle est restée par amour pour cet homme amputé, pour lui prouver que, malgré sa dépendance à l'alcool et son accident, il était encore son père.

– Je t'ai vue dans les journaux, à te pavaner devant un mec qui pue le fric. Et tu ne veux même pas m'en donner un peu ! Tu devrais avoir honte de me laisser crever dans le caniveau, vocifère-t-il.

C'en est assez de ses récriminations d'une méchanceté odieuse, ce mec est aveuglé par son manque de discernement. S'il veut se noyer dans

l'alcool pour oublier sa vie, cela ne regarde que lui, mais le voir détruire sa fille me donne envie de le faire taire.

– Ça suffit ! éructé-je d'une voix grave.

Il continue sur sa lancée sans remarquer ma présence jusqu'à ce que je m'approche de lui et l'attrape par l'épaule pour le faire se tourner. L'homme titube, il empeste les relents de bière, et ses yeux vitreux sont striés de fins traits rouges. Si je n'avais pas assisté à cette scène, nul doute que je l'aurais pris en pitié. Manchot, dans des fringues usées et le visage émacié, son père offre une vision qui me choque. Parce que j'aurais pu devenir comme lui, sombrer dans la déchéance pour tenter d'anesthésier ma peine à coups de whisky et de drogue. M'enfonçant inexorablement vers les ténèbres, quitte à faire souffrir ma famille. Et cette révélation m'impacte bien plus fort qu'un crochet du gauche en pleine mâchoire, elle me coupe la respiration et brise la colère qui m'animait il y a encore quelques semaines. Pour autant, la violence de ses propos est impardonnable.

– Votre fille est exceptionnelle ! Elle est intelligente, cultivée, altruiste et terriblement blessée par vos agissements.

– Ferme-la ! crache-t-il avec une méchanceté palpable. T'es qui pour te mêler des affaires des autres ? Encore un petit con prétentieux.

Son injure ne m'atteint pas le moins du monde, au contraire, elle me galvanise et me fait réagir calmement. Loin de répondre à son agression, je me contente de croiser les bras sur mon torse et de le dominer de ma stature.

– Le mec riche qui sort avec Avery, déclaré-je pour le faire taire.

Il émet un rire jaune et pointe son index dans ma direction.

– Et tu vas me faire quoi, avec ta gueule de minet et tes muscles en carton ?

– Appeler les flics et vous foutre dehors.

Et c'est ce que je fais, je les appelle en mentionnant l'intrusion d'un inconnu ivre et menaçant dans le domicile d'une jeune femme.

– Je suis intervenu avant qu'il ne s'en prenne physiquement à elle, mentionné-je sans lâcher son père de mon regard froid.

Je le vois blêmir, il perd de son aplomb et semble se recroqueviller sur lui-même. Après avoir donné l'adresse aux forces de l'ordre, je choisis d'intervenir autrement.

– Maintenant votre fille va sortir de la pièce où elle s'est enfermée à cause de la peur que vous lui causez. Vous avez encore quelques minutes pour vous excuser et déguerpir sans jamais remettre un pied ici, le préviens-je avec autorité.

Il bougonne, fouille le couloir de ses yeux aussi bleus que ceux d'Avery mais dénués de toute vivacité et ne bouge pas. Je m'avance vers la porte close et m'adresse à la jeune femme terrorisée, cachée derrière.

– Je suis là, prononcé-je en sentant l'émotion me saisir.

Trois mots qui nous lient à jamais l'un à l'autre et qui lui font déverrouiller la serrure. J'ouvre la porte et la découvre tétanisée, le visage inondé de larmes et empreint de détresse. Mon cœur se serre en la voyant si triste. Je l'attrape pour l'enlacer. Il y a des sanglots qui s'échappent de sa gorge alors que ses mains m'agrippent fermement. Je passe une main rassurante dans ses cheveux et, de l'autre, je la maintiens contre mon torse.

– Ne crois pas un seul de ces mots, Avery, ce n'est pas toi qu'il dépeint, c'est toute la haine qu'il ressent envers lui-même qui ressort.

Et puis, je la détache délicatement de moi et me retourne vers son père, qui nous fixe étrangement.

– Dites-lui ce que vous ressentez ! Arrêtez de lui faire du mal ! lui lancé-je avec défi.

– Non... je ne peux pas... Pas maintenant.

– Dans deux jours, venez à L’Oasis sur le port, nous serons là.

Au loin, j’entends les sirènes résonner.

– Maintenant soit vous dégagez, soit vous acceptez de vous faire soigner. Si vous ne le faites pas pour vous, faites-le pour elle, dis-je en désignant Avery, meurtrie.

L’homme devant moi ne prononce aucune parole. Pourtant, dans ses iris, je devine une étincelle nouvelle, comme une lueur d’espoir qui se profile à l’horizon.

– Demander de l’aide n’est pas un signe de faiblesse mais bel et bien un acte courageux. Vous avez besoin de soulager votre peine, monsieur Jones, mais la réponse ne se trouve pas dans la boisson, elle est entre vos mains.

Il me dévisage quelques secondes encore, j’entends le crissement des pneus de la voiture de police sur l’asphalte. Avery ne parvient plus à se maintenir debout et c’est à bout d’énergie qu’elle se blottit contre mon dos. La patrouille arrive alors et analyse rapidement la scène. Ils voient un homme sale, en état d’ébriété, se tenir devant nous et interviennent.

– Monsieur, nous allons vous demander de nous suivre, ordonne l’un des policiers.

Le second porte la main à sa ceinture pour s’emparer de son arme de service au cas où la situation dégénérerait. Un autre sort une paire de menottes en s’approchant du père d’Avery. Lequel n’émet aucune résistance lorsque ses poignets sont entravés. Il ne cherche ni à se débattre ni à nier les faits. Je perçois dans sa posture une forme de soulagement et, alors qu’il est emmené, il m’adresse un remerciement en inclinant la tête vers l’avant. Je le regarde partir et toute l’adrénaline retombe lorsqu’il quitte l’appartement. Je m’empresse de recueillir Avery dans mes bras et lui murmure que tout ira bien.

Un des policiers reste quelques minutes, le temps de recueillir les informations nécessaires pour le dossier, puis nous assure que l’homme

écopera d'une mesure d'éloignement. Quand tout redevient calme, je dépose Avery sur son lit, rabats la couverture sur elle et lui caresse la joue.

- Merci, Carter, murmure-t-elle.
- Tu n'as pas à me remercier.
- Si. Tu as ta vie, je dois apprendre à gérer la mienne, mais j'ai paniqué.

Son aveu est à la fois gratifiant et teinté de mélancolie.

– Nous parlerons de tout ça demain, lui dis-je en me penchant pour embrasser son front.

J'ai du mal à me détacher de sa peau et je n'ai qu'une putain d'envie, celle de la prendre dans mes bras et de dormir à ses côtés.

- Reste, me demande-t-elle alors.

Pour toute réponse, je me relève, me déshabille en conservant mon boxer et m'installe à ses côtés. Instinctivement, Avery trouve sa place au creux de mon épaule et le sentiment qui m'envahit me fait prendre conscience que mon choix est fait.

Je m'endors avec le bruit de sa respiration et de son odeur. Dans ce lit d'une petite ville anglaise, avec cette femme contre moi, j'ai l'intime conviction d'avoir mûri. Je n'échangerais ma place pour rien au monde, pour aucune soirée en boîte de nuit, aucune baise sauvage dans une chambre d'hôtel de luxe et aucun contrat juteux.

Avery Jones

Lorsque la lumière du jour se faufile entre les rideaux tirés et me frappe le visage, il me faut quelques secondes pour me rappeler où je me trouve, reconnaître les draps qui me recouvrent, les bruits qui montent de la rue. Cependant, je sais parfaitement à qui appartiennent les bras virils qui m'enserrent, le souffle régulier sur ma nuque, la chaleur du corps contre le mien. Blottie, je n'esquisse pas un mouvement, de peur de le réveiller et savoure tout ce qu'il est capable de me donner sans même s'en rendre compte. Sans même en avoir conscience. L'assurance avec laquelle il a veillé sur moi, son soutien inébranlable face à mon père. Il lui a tenu tête, là où il n'était nullement obligé. Il a osé faire ce que je n'étais jamais parvenue à faire jusqu'ici : après un avertissement, il a mis sa menace à exécution, en prévenant la police. Pour son bien, et le mien surtout. Parce qu'il est temps que cela cesse définitivement. Je ne peux plus avoir peur, je ne veux plus me sentir responsable de lui. C'est lui, le père. Je veux que cela change. Même si cela est difficile. Carter a répondu à mon appel et m'a secourue... Cela m'a si profondément touchée que je ne sais mettre de mots sur ce que je ressens. Carter est si prévenant, si troublant, si vrai. Il sait me comprendre et me soutenir alors que j'étais perdue, incapable d'esquisser un mouvement, pleurant comme une petite fille brisée et inquiète.

Dans le regard de Carter, il n'y avait aucune pitié, aucun jugement envers mon père, il comprenait. Parce qu'il sait ce que toucher le fond signifie, parce qu'il sait combien pèsent la souffrance et la culpabilité. Depuis que je connais son histoire, je l'admire d'autant plus. Il aurait pu sombrer, après l'accident de sa petite sœur. Il s'est battu contre le destin,

contre lui-même pour parvenir là où il est arrivé. Certes il a fui, mais il n'a pas renoncé et il est revenu. Rien n'a été facile pour lui et pourtant...

Il a su surmonter ses peurs, vaincre ses démons.

Et m'aider à affronter les miens. La veille, ses paroles m'ont percutée à travers la porte fermée lorsque j'étais en pleurs et tétanisée.

Avery est exceptionnelle ! Elle est intelligente, cultivée, altruiste et terriblement blessée par vos agissements.

Ses mots s'ancrent profondément dans mon cœur comme la plus douce des déclarations. Aux yeux de cet homme, je compte. Au moins un peu. Je n'ai jamais été « exceptionnelle », même aux yeux de Declan, alors que je savais qu'il m'aimait. Carter me fait sentir unique, importante, riche de toute cette beauté et de toutes ces qualités qu'il semble lire en moi. Plus je répète ces phrases qui sonnent comme un message d'amour, plus mon trouble augmente. Pourquoi faut-il qu'il soit si adorable alors qu'il s'apprête à partir ? Pourquoi ne puis-je empêcher mon cœur de me précipiter vers cet homme ?

Parce qu'on ne choisit pas.

La sonnerie du réveil, toujours programmé, retentit et perturbe le cours de mes réflexions ; je me détache à regret de Carter et tends le bras pour éteindre l'alarme. Trop tard, je sens qu'il s'éveille à mes côtés.

– Déjà ? Il est quelle heure ? questionne-t-il, dans un grognement. Allez, on n'y va pas...

Sa proposition est tentante. Rester sous la couette, ensemble, oublier que le monde continue de tourner et que son départ approche... Reculer l'inévitable.

Trois jours. Seulement trois jours. Et il partira pour Milan, une telle proposition ne se refuse pas. Le retour de la coqueluche des podiums.

Je m'extirpe du lit, tire les rideaux pour laisser entrer la lumière du jour et lui offre un sourire teinté de nostalgie en me tournant vers lui. Il y a tant de choses que je voudrais lui avouer, mais que ma pudeur encourage à taire. À quoi bon lui dire à quel point il me touche ? À quel point je me sens déjà attachée à lui ? À quel point je n'ai aucune envie qu'il parte ? À quel point sa présence me rend heureuse ?

À quoi bon puisqu'il doit repartir pour sa carrière. Après tout, c'est pour cela qu'il est venu.

Alors je me contente de le remercier d'avoir pris ma défense.

– Merci, Carter, lancé-je, mon regard captant le sien quand je m'assieds au bord du lit. Merci pour tout...

– Pourquoi ?

Son regard me fixe avec attention. C'est tout à fait son genre, il ne se contente pas de ce qu'on lui dit. Il veut toujours aller plus loin, pousser les gens jusqu'à leur dernière limite. Je commence à le cerner, et je sais que c'est plus fort que lui. Une phrase l'encouragera toujours à chercher au-delà ; mon « merci », aussi sincère soit-il, attend selon lui que je l'accompagne de précisions. Je déglutis, cherche la réponse adéquate à apporter.

– Merci d'avoir accouru, avoué-je, je ne sais vraiment pas ce que j'aurais fait sans ton aide...

– Tu es une personne forte, Avery, m'interrompt-il en attrapant mes mains.

Ce compliment me touche, même si je suis loin de me sentir telle qu'il me décrit. Si je donne le change, j'ai plutôt l'impression d'être une petite chose fragile, qu'un souffle de vent peut briser. Sa voix grave et profonde m'enveloppe avec douceur et rend la situation encore plus inextricable. Ce serait plus facile, sans doute, s'il se comportait comme un connard, plutôt que comme un homme délicat et bienveillant. Je refermerais la parenthèse, sans remords, prête à affronter un nouveau chapitre de ma vie. Pourquoi rend-il les choses encore plus dures qu'elles ne le sont, en se montrant si

gentil ? Son départ me semble presque inenvisageable désormais. Je devrais sortir de ma chambre immédiatement, me jeter sous la douche puis dans le boulot à corps perdu, et chérir le souvenir de cette rencontre étrange : des jours intenses et des nuits de folie, au lieu de me noyer dans l'intensité de ses prunelles mordorées, de me délecter de son visage viril et d'empêcher mon regard de descendre sur son torse nu et superbement dessiné. Je connais la douceur de sa peau et il m'est difficile de ne pas la caresser. De me retenir...

Ma conscience m'encourage à opter pour la voie de la raison. Je dois choisir un chic type de mon âge et du coin. Un gars bien sous tous rapports, fidèle et sérieux, avec lequel construire une vie de famille simplement stable, un qui n'aspire pas à conquérir le monde de la mode, à s'enrichir et à faire la une des magazines. Avec une intensité redoutable, mes prunelles s'accrochent et sondent les siennes.

– Pourquoi est-ce à moi que tu as envoyé ce message ? reprend-il.

Sa question me déstabilise et je ne trouve pas les mots pour lui répondre.

– Tu aurais pu appeler Sasha, n'importe qui, insiste-t-il. Pourquoi moi ?

Ma respiration se fait plus rapide, et soutenir son regard devient impossible. Il est trop vif, trop perçant, trop profond. Je me sens mise à nu, comme si mes sentiments étaient exposés au grand jour avant même que je n'ose les concevoir ou les formuler. Sans faiblir, il me pousse dans mes ultimes retranchements et je me sens bien plus que perdue, au bord du gouffre avec la très nette impression que le moindre mot me précipitera tout au fond. J'ignore ce qu'il veut entendre, ce qu'il veut me faire dire. Ou plutôt je crains de le savoir.

Garde le silence, m'exhorte ma raison. Il ne faut pas...

Il ne faut pas lui avouer que je suis en train de tomber follement amoureuse de lui alors que je sais combien tout ceci est vain. Des larmes me montent aux yeux, de frustration et de colère. De peur aussi. Parce que

si les mots franchissent le seuil de mes lèvres, il sera trop tard pour les ravalier, pour faire comme s'ils n'avaient jamais été prononcés.

Pour une nuit, pas pour la vie.

Cet adage établissait les fondements de notre relation et, dès le premier jour, nous l'avons outrepassé, oublié, contourné. Carter n'est pas l'homme qu'il me faut ; il est trop jeune, trop libre, trop différent. J'attends plus d'une relation, je mérite mieux...

Je le veux, lui, lâche fatalement ma conscience, comme une évidence longtemps et inutilement refoulée.

– Parce que c'est toi, Carter, avoué-je d'une voix blanche.

Et le temps s'arrête, mon souffle se bloque dans ma poitrine. En un bond, Carter est debout ; en trois pas, il est à côté de moi, à la fois si proche et si inaccessible ; ses iris sombres toujours plantés dans les miens, comme s'il refusait de les perdre. Mon combat intérieur se reflète dans les siens. Je me perds, je me trouve, je ne sais plus qui je suis, mais une certitude s'ancre en moi, inébranlable, c'est que je suis liée à lui, qu'importe que ce soit bien ou mal. La vague m'a submergée. Imprévisible, inarrêtable. Mais au lieu de m'engloutir et de me faire disparaître, elle me ramène doucement sur le rivage lorsque Carter, avec une infinie douceur, effleure ma joue de ses doigts et s'attarde sur mes lèvres, dont ils dessinent sensuellement le contour. Il ne me repousse pas, il m'accueille.

– Avery, murmure-t-il. Je...

Lui aussi cherche ses mots, et mes yeux se ferment. Je plonge en moi, attends patiemment que Carter fasse le reste du chemin.

S'il le souhaite.

– Je ne partirai pas vraiment, déclare-t-il.

Sa voix n'hésite pas, ne regrette rien. Lorsque je rouvre les paupières, c'est pour directement tomber dans ses profondeurs ; cependant, elles s'embrasent d'une lueur déterminée et sereine. Mon cœur peut se remettre à battre, et mes poumons à se remplir d'air. Aussitôt ses lèvres s'abattent sur les miennes ; il ne me laisse pas le temps de mesurer la portée de ses propos. Nos langues s'unissent dans un ballet aussi sensuel que vertigineux. Notre baiser se remplit d'un espoir insensé et démesuré que ce n'est plus le dernier. Il pourrait y en avoir d'autres, tout aussi envoûtants, et parfaits, et brûlants. Ses mains dévalent le long de mes flancs et emprisonnent ma taille. Mes doigts se glissent dans ses cheveux avant de s'arrimer à sa nuque. Carter finit par me soulever et j'enroule naturellement mes jambes autour de ses hanches sans quitter ses lèvres. Collée à lui, il m'est impossible d'ignorer l'ardeur de son désir. Nous ne nous détachons que le temps de faire voler le peu de vêtements séparant nos corps et d'attraper un préservatif. Les choses semblent différentes désormais. Plus intenses, plus vraies. Me surplombant de sa taille, il s'allonge sur moi, et chaque parcelle s'enflamme à cette sensation grisante d'être tout à lui. Carter m'offre ce dont j'ai toujours manqué. Un port d'attache.

Carter Blanchais

Après un bon réveil jouissif, c'est léger et confiant que je suis Avery jusque dans la salle de bains. Ses fesses rebondissent sous mon nez et sont comme un rappel sur scène. Et même si mon cerveau imagine déjà moult scénarios incroyablement bandants, ma troisième jambe refuse de se dresser, complètement épuisée. Aussi puissants et magnifiques soient-ils, les dieux grecs ont besoin de repos pour revenir en forme.

Alors que l'eau ruisselle sur nos deux corps nus, que ses mains lavent tendrement mon dos, que ses doigts appuient sur des tensions, j'atteins une autre forme d'extase. Une de celles que je n'ai jamais connues. Qui ne passe par aucun acte sexuel mais est uniquement charnel. Un plaisir d'une simplicité déconcertante m'enivre et, quand ses paumes me frottent, une soudaine paix m'envahit. Seraient-ce mes nerfs qui subitement se relâchent après ces quelques jours loin du tumulte, alors que je suis plongé en immersion dans un foyer où j'ai toujours ma place ? Ou les retrouvailles avec Dana qui m'apaisent ? Malgré la situation toujours incertaine, un bon pressentiment se déverse dans mon esprit. Ma petite sœur est une combattante, elle a survécu à un camion et continue de s'accrocher à la vie. Elle sortira du coma, c'est certain.

Au moment où les doigts d'Avery quittent mon corps, je ne peux réprimer un soupir de frustration.

– Encore ! riposté-je en me tournant vers elle.

Ses yeux océan me submergent par leur incroyable intensité et me ramènent également sur le rivage. Loin du tumulte des eaux profondes et des vagues, Avery me dépose sur le bord de la plage et m'enveloppe d'une douce chaleur réconfortante.

– Ne fais pas l'enfant capricieux, me gronde-t-elle gentiment en souriant.

Ses seins nus ruisselant de gouttes sont tendus dans ma direction ; incapable de résister, je m'en empare des deux mains et savoure leur perfection. Le désir explose immédiatement dans mon corps et je m'apprête à fondre sur elle.

– Impossible, Carter, nous allons être en retard, nous sommes attendus, me sermonne-t-elle soudainement.

Dans ses iris, le même feu passionnel que le mien brûle de mille éclats.

– Tu es trop sérieuse, Jones, nous n'avons qu'une vie, tenté-je de négocier en l'embrassant dans le cou.

Elle frissonne, je bande. Réaction en chaîne !

– Justement, autant tout faire pour la réussir.

Madame a réponse à tout.

– Je ne connais pas de meilleur moyen pour cela que de te faire l'amour sous la douche.

L'obstination est l'une de mes principales qualités ; bien souvent, je suis parvenu à mes fins grâce à elle.

– J'admire ta ténacité, mais c'est toujours non.

Elle se décale de mon corps, qui ne souhaite que le sien.

– Un non négociable ? persisté-je.

– Non plus !

Elle rit en sortant de la douche et, lorsqu'elle s'enveloppe dans une serviette, je la contemple, admiratif et quelque peu frustré.

- Tu es beaucoup plus têtue que moi, grommelé-je pour la forme.
- Il faut bien que l'un de nous deux soit responsable.

Avery m'adresse un petit sourire triomphant, pensant certainement m'avoir cloué le bec. Il m'en faut beaucoup plus pour cela !

– Tu as raison, cela incombe souvent au plus âgé que soi, déclaré-je en haussant les épaules.

À mon tour, je quitte le bac de la douche et me tiens à ses côtés, les mains sur les hanches. Je me penche légèrement en arrière afin de positionner mon sexe en avant. Partisan du « qui ne tente rien n'a rien », je mise tout sur la compétition verbale que nous affectionnons. Pour me prouver que j'ai tort, Avery pourrait me surprendre en plongeant sur mon membre dressé.

- Dis tout de suite que je suis vieille, s'offusque-t-elle.
- Tu n'es plus de première jeunesse.
- Si tu penses que je vais te sucer pour te prouver que je suis encore dynamique, tu te trompes ouvertement !

Mon plan a lamentablement échoué et, pire encore, je me suis fait démasquer. Le cran et l'intelligence de cette nana me plaisent terriblement !

- Dommage pour toi, rétorqué-je en me détournant.
- Tu sais ce que m'enseigne mon vieil âge ? me demande-t-elle, désinvolte, en retournant à son maquillage.

Curiosité enclenchée, petit frémissement au coin de mes lèvres et je décide de plonger dans son jeu.

- À défaut de lécher ma lanterne, éclaire-la.

À travers la buée du miroir, je distingue un sourire sublime sur sa bouche sensuelle.

– Il faut parfois repousser la tentation pour la savourer pleinement.

Sa phrase prononcée avec une suavité enivrante me promet un moment de luxe délicieux dans quelques heures, et cette perspective m’enchante. Au point que je partage son point de vue.

Une demi-heure plus tard, un café et un fruit avalé, et nos vêtements enfilés, c’est ensemble que nous nous rendons chez Meetcom. Lorsque nous pénétrons dans le hall, Donald, le standardiste jovial, nous accueille avec bonne humeur.

– Bien le bonjour, madame Jones et monsieur Blanchais, vous nous avez manqué.

Dans son timbre, aucune remarque déplacée, uniquement une petite touche de chaleur. Nous le saluons à notre tour et j’en profite pour accepter le muffin qu’il me tend.

– Une petite douceur pour commencer la journée, me lance-t-il, ravi.

– Vous ne pouvez pas mieux dire ! réponds-je en envoyant un clin d’œil aguicheur à ma *boss*, qui se presse pour rejoindre l’ascenseur.

Lorsque les portes s’ouvrent, Gwen darde un regard réprobateur sur nous. Bien évidemment, notre escapade n’a pas dû lui plaire outre mesure. Elle qui prône l’ouverture d’esprit et le partage, nul doute qu’elle n’apprécie pas de se faire voler la vedette par Avery. Je l’ignore royalement et me paie même le luxe de poser ma main sur le bas du dos de ma boss lorsque nous passons à sa hauteur.

– N’en fais pas trop, Carter, me souffle celle-ci en se hâtant de rejoindre son bureau.

– Ce n’est pas mon genre, lui murmuré-je à l’oreille.

Alors que la tension s'installe entre nous, une voix tonitruante nous alpague depuis l'intérieur de la pièce vitrée.

– Vous daignez nous offrir un peu de votre présence. Quelle délicate attention de votre part !

Sutherland semble avoir perdu son assurance légendaire et Avery, déposant son manteau, ne le laisse nullement l'impressionner.

– Effectivement, Dan, j'avais besoin d'un temps de repos pour poursuivre mon travail comme il se doit.

Ses talons claquent sur le sol lorsqu'elle se dirige vers son siège pour s'y installer. Dan, confortablement assis dans le fauteuil d'en face ne la quitte pas des yeux.

– Et hier ? me demande-t-il.

Je refuse de mentionner la violente intrusion alcoolisée du père d'Avery dans son appartement, et me contente de hausser les épaules.

– Je te félicite d'ailleurs, Carter, pour ton implication avec les paparazzis, déclare Dan.

Je sens soudainement le vent tourner et tente de conserver un minimum d'aplomb alors qu'Avery me dévisage.

– Ce petit a réalisé avec brio une prouesse remarquable, poursuit le P.-D.G. de Meetcom.

Nos regards se croisent, j'ignore comment il peut savoir que j'étais au courant.

– Je voulais qu'on en parle ensemble hier soir, mais tu n'es pas venu. Ton manager, Max, n'arrivant pas à te contacter, m'a téléphoné, m'explique Dan en retrouvant sa place de directeur. Il voulait savoir où tu te trouvais pour envoyer de nouveau l'équipe de photographes.

Le couperet tombe, emportant le léger secret conservé bien au chaud et dont Avery ne sait rien.

– C’est-à-dire ?

La voix sévère d’Avery claque dans l’air.

– Je laisse Carter vous expliquer tout cela et retourne à mes occupations, lance gaiement Sutherland avant de quitter le bureau.

Me laissant seul face au regard glacial d’Avery, qui réclame une explication que je vais devoir lui fournir. Alors que j’amorce la discussion, je sais par avance que je me suis grillé.

Tu auras moins de scrupule à quitter Brighton et tu oublieras vite ta petite boss sexy, m’encourage ma raison.

Sauf que je n’étais absolument pas prêt à une telle réaction de sa part...

OceanofPDF.com

Avery Jones

Face à son regard aussi profond qu'un gouffre insondable, le sang déserte mon visage, je pâlis sous l'effet des propos de Dan. Une infime partie de moi espère encore que c'est une erreur, que Carter va tout nier.

– Est-ce vrai, ce qu'a dit Dan ? demandé-je d'une voix blanche. Tu étais au courant depuis le début ? As-tu planifié toutes ces rencontres avec les paparazzis ?

– Non, pas toutes, juste la dernière.

– C'est une de trop ! lui réponds-je avec amertume.

Il ne nie pas, ne s'excuse pas. Une certitude s'ancre douloureusement et définitivement dans mon esprit : Carter m'a menti. Mon corps se tend. Une boule se forme dans ma gorge, mes poumons se compriment, enserrés dans un étau douloureux. Mon esprit se vide, toute pensée cohérente disparaît et seuls ces mots tournent en boucle comme une ritournelle.

Carter t'a menti, Carter t'a menti, Carter t'a menti.

Et plus je le regarde, moins je parviens à ne pas éclater en larmes. Parce que je me suis confiée, parce que j'aurais pu tout supporter, tant qu'il se montrait honnête avec moi. Parce que je nous croyais sincères l'un envers l'autre. Le poids de la trahison écrase mon âme déjà bien malmenée.

Carter t'a menti.

Perdue au milieu de tout un chaos de sensations contradictoires, j'observe Carter sous un angle nouveau, comme si je le voyais pour la

première fois.

Pour la dernière fois aussi, ajoute ma raison, protectrice.

– Toutes les idées que tu me proposais pour redorer mon image étaient superbes, mais auraient pris beaucoup de temps à attirer l’attention des médias, commence Carter. Max a pris le taureau par les cornes et a pris l’initiative de convoquer la presse.

Un sourire triste s’affiche sur mes lèvres, avant même qu’il n’approfondisse ses explications. Je suis un moyen de parvenir à son but, rien de plus.

– Je ne suis pas du genre patient, poursuit-il, je voulais que ça aille vite et j’ai cautionné cette idée...

– Avant ou après que nous avons couché ensemble la première fois ? lui demandé-je, amère.

L’hésitation fait cligner sa paupière, il soupire.

– Après, avoue-t-il.

L’air me manque soudain. Je suis le dindon de cette farce.

– Si Dan m’a attribué ton dossier, c’est parce que j’étais la seule femme de l’équipe ?

J’ai besoin de l’entendre pour réaliser à quel point je me suis fourvoyée.

– Je ne pense pas qu’il ait pensé à ce stratagème mais...

– Il n’y a pas de mais, le coupé-je, je comprends. Tu voulais récupérer vite la faveur de tes sponsors et des créateurs, et quoi de mieux qu’une belle romance savamment dosée ? Tout le monde aime les rédemptions qui débouchent sur de belles histoires d’amour...

Les éléments se mettent aussitôt en place, comme les pièces d’un puzzle. Tout ce que je prenais pour le fruit du hasard n’était en fait que celui d’une

machination bien huilée par le manager que le mannequin en personne a payé. Tout a un sens, tout s'emboîte.

Tout était faux.

Je nous revois dans la rue, les baisers échangés pleins de fougue, ou sur le scooter en partance pour L'Oasis, libres et insouciantes. Le reste me revient également en mémoire. violemment. Comme un uppercut qui vous coupe le souffle et vous laisse plié en deux. Les échanges passionnés, les moments dans sa famille, les confidences sur l'oreiller. La confiance s'installant naturellement entre deux êtres malmenés.

Tout.

Et ça fait mal à un point dont il n'a pas idée. Je le toise, méprisante, alors qu'il ose se tenir face à moi sans ciller. Une vague de dégoût déferle en moi, me filant la nausée. Parce qu'il a joué la comédie, comme le plus sombre des connards, parce que désormais tout ce qu'il a dit ou fait est placé sous le vernis du mensonge. Comment croire qu'il ait pu être sincère un seul instant, alors que tout dans cette relation est une vaste fumisterie ?

Non, mais quelle idiote ! me fustigé-je.

J'ai cru à son baratin, comme une bleue, même si je savais qu'il était un coureur, un égocentrique, un arriviste. Indifférent aux autres, uniquement préoccupé par sa propre réussite, quitte à écraser les autres sans aucun remords.

Et pourtant, à aucun moment, je n'ai pensé qu'il me mentirait. Pas à moi. Parce que ce que nous avons partagé, vécu, traversé me semblait bien plus profond. Parce qu'il m'avait parlé de Dana et que je lui avais parlé de mon père ainsi que de Declan.

Parce que tu te croyais unique, ma petite Avery ? Redescends sur terre, tu n'es qu'une nana de plus qu'il pourra accrocher à son tableau de chasse, finalement.

Mes traits se durcissent, et je sens sur mon visage le masque de froideur que je porte si bien, et que je n'aurais jamais dû retirer. Pas pour un type tel que Carter. Il ne m'a jamais trompée sur l'homme qu'il était. C'est moi qui me suis trompée, en croyant que notre rencontre l'avait changé.

– Et maintenant ? lui demandé-je.

Comme pour me protéger, je croise ostensiblement les mains devant moi. Instinctivement, je m'exhorte au calme pour ne pas lui donner le privilège de constater l'effet que cette révélation occasionne en moi. La colère un peu, mais la tristesse surtout, qui menace d'envahir mes yeux.

Je darde sur lui un regard à lui transpercer le cœur, si tant est qu'il en ait un.

– On termine le contrat, comme prévu, affirme-t-il.

– Et on fait comme si de rien n'était ? soufflé-je, la gorge nouée par l'émotion. On fait un tour de montagnes russes, et on partage une barbe à papa, c'est ça ?

– Je crois que c'était l'idée, non ?

Il espère vraiment que je me prête à ce jeu sordide. Je me demande à quoi je m'attendais de sa part. Des excuses, peut-être ? Mes réflexions se font amères, et laissent un goût de bile dans ma bouche.

– Et on finit la soirée par un baiser torride devant le coucher de soleil, et évidemment devant l'appareil photo des paparazzis triés sur le volet, conclus-je, en retournant moi-même le couteau dans la plaie.

Puis, cerise sur le gâteau, on termine dans mon lit.

Mon ton se fait acerbe et la présence de Carter dans mon bureau oppressante.

– Cela n'avait pas l'air de te déranger, réplique-t-il, froidement.

Notre joute verbale n'a plus rien de complice, et je me refuse d'entrer dans son jeu perfide. J'ai déjà le sentiment d'avoir perdu. D'avoir tout perdu. Encore. Pas la peine d'enfoncer le clou davantage. Carter s'est servi de moi pour parvenir à ses fins, et il peut se vanter d'avoir réussi. En quelques semaines, il est revenu dans la course, et nul doute que son futur contrat avec Giovanni pour la Fashion Week lui ouvrira la porte des autres grandes maisons de couture.

– Je ne serai pas là ce soir, tu devras faire sans moi, répliqué-je. Je dîne avec Ryan O'Malley.

Je me demande pourquoi je sors un tel mensonge puisque, si l'objectif est de le rendre jaloux, j'ai conscience que c'est totalement inutile. Sur son visage, pas un muscle ne tressaille. J'ignore s'il est en train de me jauger mais, en tout cas, je suis trop lancée pour m'arrêter. Bien sûr que je suis ridicule, je le sais, mais je me sens beaucoup trop vulnérable, trop exposée et mon instinct me hurle de m'enfuir. Loin de Meetcom, loin de mon bureau, loin de tous ces faux-semblants, dont Carter est devenu aujourd'hui le plus grand représentant.

– D'ailleurs, maintenant que j'y réfléchis bien, j'ai beaucoup de boulot... Tu devrais retourner à l'hôtel. Demande à Max de te reprendre une chambre, qu'il se rende utile ; après tout, c'est pour ça que tu le paies.

Une idée s'infiltrait sournoisement en moi. Comme mue par une volonté propre, ma main plonge sur mon téléphone et compose machinalement un numéro. Sans quitter des yeux Carter, je m'adresse à mon interlocuteur et lui demande de nous rejoindre dans mon bureau, dans lequel sa présence est requise.

Impassible, Carter m'observe, et son visage ne trahit aucune émotion, pas même quand Clifford frappe et ouvre la porte dans le même temps.

– Carter, Avery, nous salue-t-il avec une amabilité feinte.

Si mon bonjour est à peine audible, celui de Carter est inexistant. Comme un conquérant, Clifford envahit mon bureau.

– Je ne m’attendais pas à ton coup de fil, vraiment, précise-t-il.

Je ne m’encombre pas de politesse pour m’adresser à mon collègue.

– Carter va avoir besoin de ton aide pour finaliser son contrat avec la maison Giovanni, avant l’arrivée de son manager, l’informé-je. Dans trois jours, il est attendu par Vincenzo Giovanni en personne pour préparer un très important défilé, ce qui n’était pas initialement prévu. De ce fait, je ne vais pouvoir mener ce projet à son terme dans de bonnes conditions.

– Et tu as pensé à moi ? s’étonne Clifford.

– Oui, parce que vous êtes exactement les mêmes, assuré-je avec une pointe d’ironie dans la voix. Vous allez vous entendre à la perfection.

Qu’il sache que je n’ai rien oublié, et que la hache de guerre est loin d’être enterrée. Cependant, je ne peux plus supporter la présence de Carter à mes côtés.

– Tu sais, Jones, à propos de la soirée de remise des prix...

– Maintenant que cela est décidé, j’ai du travail, le coupé-je avec fermeté.

D’une main, je désigne la pile de dossiers posés sur le côté de mon bureau, comme s’ils requéraient mon attention totale et immédiate, ne pouvant attendre le départ de Carter.

– Très bien, Jones, conclut Clifford, sans chercher à revenir plus avant sur ces remarques surnoises puis son humiliation.

Son ton n’a rien de sincère. Dans le rang des hypocrites, je pense que Carter se hisse désormais en première position. Je souris de toutes mes dents, pour cacher ce que je ressens vraiment et qui me détruit de l’intérieur. Ce mal qui me ronge depuis que je sais l’âcre vérité. Je ne suis qu’une pierre sur laquelle il a marché pour parvenir à se hisser. Il s’est servi de moi, de toutes les façons possibles. Les mots violents de mon père s’invitent dans mon esprit. Voilà ce qu’est Avery Jones, elle n’est personne, une moins que rien, qu’on peut piétiner et détruire à sa guise. La douleur est si vive que je voudrais disparaître dans la seconde.

– Rejoins-moi, Carter, dès que tu as fini avec Jones, suggère Clifford, et que...

– C’est fini, l’interromps-je brutalement.

Mon intervention sonne violemment même à mes propres oreilles. Je ne parle pas seulement de notre collaboration professionnelle mais de tout le reste. Je tire vivement sur le pansement pour que la douleur soit moins forte. Parce que si elle l’était davantage, j’ai l’impression que je m’effondrerais sur place, le cœur déchiré. Je ne pourrais plus faire semblant que sa trahison ne m’atteint pas, que je reste la boss qui maîtrise la situation en toutes circonstances. Le regard de Carter, durci, se braque de nouveau dans ma direction. Il est froid, glacial, tranchant comme la lame aiguisée d’un couteau.

Carter se lève en prenant appui sur les accoudoirs ; sa bouche s’entrouvre et se referme. Je sens qu’il veut ajouter une dernière parole, mais qu’il se ravise au dernier moment. L’ultime regard qu’il darde sur moi me brûle la peau là où il laisse son empreinte. Je peine à respirer, et à garder mon sang-froid. La tristesse rejaillit et menace de me submerger. Heureusement, Carter finit par sortir et par fermer la porte avant que je ne m’effondre en pleurs sur mon bureau, la tête entre les mains.

Soudain, mon téléphone portable se met à sonner au milieu de mes larmes. Le nom de Dan s’affiche ; à tous les coups, Carter est parti se plaindre et le patron va exiger des explications sur ma volonté de ne plus bosser sur son dossier. C’est au-delà de mes forces. Face aux sonneries insistantes et, au lieu de répondre, je rassemble rapidement mes affaires, essuie mon visage ravagé par les larmes et décide de quitter les locaux.

J’ai besoin d’air.

Tout de suite.

De faire le tri dans mes pensées et mes sentiments, de mettre le plus de distance possible entre Carter et moi.

– Avery ! s'exclame Gwen, inquiète, dès qu'elle m'aperçoit. Que se passe-t-il ?

Tête baissée, je fonce en direction de l'ascenseur et m'y engouffre avant que les portes ne se referment...

OceanofPDF.com

Carter Blanchais

Grillé comme une saucisse sur le barbecue. Voilà comment je me sens après la confrontation avec Jones.

Tu t'attendais à quoi ? Qu'elle comprenne, te saute au cou et te lèche le gland ? ironise ma raison.

Alors que je suis Clifford dans le couloir, un sentiment de tristesse m'étreint. Moi, le mec arrogant, hautain et détestable à souhait, me voilà devenu sentimental. Parce que la déception dans son regard lagon me touche, que sa détresse face à cette petite manigance de ma part m'ébranle, et que son attitude aussi polaire qu'impassible m'anéantit. Avery n'est pas cette femme glaciale sans cœur ni relief. Au contraire, c'est une émeraude perdue dans un univers de strass. Elle ne mérite pas qu'on se serve d'elle et encore moins qu'on lui mente. Malgré cela, c'est bel et bien ce que j'ai fait.

Je n'en suis pas fier. Pourtant, avant de la connaître, mon unique objectif résidait dans la popularité qu'il me fallait retrouver. Ne pas moisir dans ce trou paumé, reprendre mon train de vie luxueux et me plonger dans le travail jusqu'à en oublier mon nom et les raisons qui m'ont poussé à fuir.

Néanmoins, aujourd'hui, je n'ai plus l'intention d'échapper à la réalité. Je suis suffisamment fort pour affronter la situation. Mû par une violente envie de la retrouver, je fais demi-tour et plante Clifford à l'entrée de son bureau.

– Tu vas où ? me crie-t-il quand je m'élance dans le couloir.

Lui répondre ne servirait à rien, il ne comprendrait pas l'adrénaline qui me pousse auprès d'Avery, la soudaine inquiétude à l'idée d'être séparé d'elle. Toutes ces informations forment un brouillard dans mon cerveau en ébullition, alors qu'au fond de mes tripes, je sais. Je sais ce que je ressens au creux de mon cœur, qui explose dans mon ventre et amenuise ma fierté. Parce que, oui, je vais mettre mon ego de côté, déposer mon être devant elle et passer à l'action.

Essoufflé, devant les parois vitrées de son bureau, je suis accueilli par le vide de sa présence. Je peste mais me ressaisis. Si Avery est partie, c'est inévitablement parce que je l'ai blessée au point de lui faire prendre la fuite. Et cette idée me révolte. Je repars dans l'autre sens, jusqu'à l'accueil et le bureau de Gwen.

Et je cours vers Avery, physiquement mais surtout émotionnellement.

Je veux la rattraper, la récupérer. Je veux abolir les faux-semblants que j'utilise pour me donner une contenance face aux regards des autres et à la société. J'abandonne l'ancien Carter, le mannequin confiant et hautain, et deviens celui que j'ai envie d'incarner. Le vrai Carter, qui ne s'habille pas de mensonges et d'argent, qui ne se pavane pas dans le luxe.

Avant que les portes de l'ascenseur ne se referment définitivement sur notre histoire, j'insère mon bras et bloque le mécanisme. Je parviens à entrer et pousse un profond soupir de soulagement lorsque je la vois.

Avery.

Face à moi, drapée dans son élégance froide, les larmes dévalant son joli visage, enveloppée dans sa prestance et son allure digne. Mais j'aperçois surtout la petite fille abandonnée, l'adolescente blessée, la jeune femme en deuil et la jeune trentenaire amoureuse.

Parce que je le suis aussi.

Amoureux d'elle.

Amoureux de nous quand nous sommes ensemble.

Alors les digues rompent sous le poids de mes mots trop longtemps contenus qui se déversent telle une gigantesque vague.

– J’ai fait le con, lâché-je soudainement. Pardonne-moi, Avery ! Mais c’était avant même de savoir que tu allais tournebouler ma vie.

Son regard se baigne de larmes, elle détourne la tête par pudeur. De mon index, je relève son menton pour fixer son visage au mien.

– Je ne t’ai pas menti sur mon histoire, sur qui je suis. Tu es venue dans mon noyau, tu as découvert ce que personne ne sait de moi, continué-je d’une voix rendue rauque par l’émotion.

Mes paumes englobent son visage, mon regard s’arrime au sien. Je ne suis plus en plein océan mais je parviens enfin sur la berge. Comme si mon existence n’avait été qu’une longue traversée et qu’Avery représentait ma destination.

– Jamais je n’ai ressenti ce truc dans mon torse, cette explosion des sens.

Cet aveu ne me brûle pas, il est doux, sucré et bien réel. Les portes de l’ascenseur s’ouvrent, un homme entre et, face à la tension qui émane de la cabine, fait demi-tour. Nous restons dedans mais peu importe l’endroit, il faut qu’elle le sache.

– Je crois que je t’aime, Avery, murmuré-je, bien conscient de passer pour un adolescent mais je n’ai pas de mots plus élaborés pour énoncer mes sentiments.

L’apothéose, le bouquet final d’un feu d’artifice, le dessert au chocolat après le repas. Je jouis verbalement et libère toute la pression accumulée pour me retrouver vide, éreinté mais ô combien heureux.

Un petit sourire étire ses lèvres, deux larmes coulent sur chacune de ses joues, elle bat des cils pour chasser les autres qui arrivent. Et, insolente

mais éblouissante, elle revient vers moi.

– Tu crois ou tu es sûr ? me défie-t-elle de ses prunelles pétillantes.

La voilà, la femme que j’aime, celle qui m’affronte, me pousse dans mes retranchements, m’agace, me taquine, m’émeut, m’électrise et m’enivre tout à la fois. Ce maelström de sentiments qui me prouve que le putain d’amour existe vraiment. Il est devant moi, il nous encercle, s’insère dans nos deux âmes réunies et enflamme nos corps. Et le pire, c’est que je ne l’ai pas vu venir, encore moins dans le cadre du travail. Un comble pour un mec qui se vante de tout maîtriser dans sa vie et qui n’apporte aucun gage à l’imprévu.

– Et toi, Avery, en es-tu sûre ? susurré-je à quelques millimètres de ses lèvres.

– Embrasse-moi, Blanchais.

L’envie, le désir, la pulsion ; Avery représente le délice sous toutes ses formes. J’obéis, me jette sur sa bouche avide, l’embrasse avec une passion dévorante et plaque son corps contre le mien. Elle lâche ses dossiers, dont les feuilles s’éparpillent au sol, puis mord ma lèvre goulûment avant de caresser ma langue avec la sienne. Je grogne, colle mon érection contre son ventre et, au moment où je la soulève, les portes de l’ascenseur s’ouvrent et les flashes crépitent.

Aveuglé, à bout de souffle, je découvre une nuée de photographes dans le hall d’accueil de Meetcom et sens Avery se contracter.

– Je n’y suis strictement pour rien, me justifié-je, aussi étonné qu’elle.

Au ralenti, je relâche Avery, qui repose les pieds au sol. Ses joues sont rougies, ses cheveux décoiffés et la gêne se lit dans ses yeux ; pourtant, elle n’a jamais été aussi jolie. Un élan de protection et de tendresse me submerge, alors je passe mon bras autour de ses épaules pour la ramener contre mon flanc. J’adresse un petit signe de la main aux paparazzis, qui s’en donnent à cœur joie.

- Carter, allez-vous vous marier ?
- Comptez-vous abandonner votre carrière ?
- Avery est-elle enceinte ?

Ils crient à qui se fera entendre le plus fort et je persiste à conserver le silence. Mais Jones ne compte pas sourire en les ignorant superbement, bien au contraire !

– Figurez-vous que j’attends des triplés et que Carter se reconvertit en danseur oriental, claironne-t-elle.

Quelques-uns des reporters rigolent alors que d’autres prennent cette révélation très au sérieux et s’empressent de nous demander quels prénoms nous envisageons de donner à nos enfants et si j’aurais des dates de spectacle à communiquer pour mon show.

- Tu es incorrigible, prononcé-je à voix basse.
- Tu crois ou tu es sûr ? me réplique-t-elle pour la seconde fois.

Je n’ai pas le temps de lui répondre que Dan fend la foule pour nous rejoindre. Il nous invite à sortir de l’ascenseur et plaque sa lourde main sur mon épaule.

- Il vous fallait une sortie mémorable, tonne-t-il.

Je fronce les sourcils sans comprendre, alors qu’Avery croise les bras sous sa poitrine dans l’attente d’une explication.

– Carter, notre partenariat touche à sa fin. Tu as des contrats qui t’attendent pour les prochains mois et, de mon côté, ma liste de clients ne cesse d’augmenter.

Effectivement, nous sommes parvenus à nos objectifs réciproques, il ne sert à rien de poursuivre cette collaboration.

– Quant à vous, Avery, vous avez fait preuve d’un professionnalisme à toute épreuve malgré les circonstances, observe Dan. Je vous offre le poste

de directeur adjoint de Meetcom. Votre carrière passe avant tout et, si tel est votre souhait, de vivre pour votre travail, Gwen va préparer les papiers pour sceller notre accord.

Sonnée par cette proposition, Avery n'émet aucun son, pas même un acquiescement. Elle devrait pourtant sauter au plafond puisque son rêve lui tend les bras. Alors que Dan s'éclipse et que Donald congédie les photographes avec l'aide des hommes de la sécurité de l'immeuble, je flotte dans une brume déroutante.

– On fait quoi maintenant ? lui demandé-je en souriant.

OceanofPDF.com

Avery Jones

Le regard que m'offre Carter est plein de promesses. Il y a encore quelques minutes, les larmes coulaient sur mes joues, et maintenant un sourire niais est collé à mes lèvres. Carter m'a trouvée et le plus doux des aveux résonne encore à mes oreilles, malgré le tumulte autour de nous. Son « je t'aime » aussi spontané qu'inattendu a fait repartir mon cœur à un rythme effréné, emportant au loin mes ressentiments et détruisant les restes de son mensonge. Une certitude s'ancre intensément en moi : mes sentiments pour lui sont aussi sincères que les siens, aussi éclatants, aussi profonds. Je n'osais pas me l'avouer, alors qu'au fond de moi cela fait un moment que c'est bien plus qu'une simple attirance qui me conduit vers lui. J'ai trouvé le chemin pour sortir de ma triste routine ; Carter n'en a pas conscience, mais il est vraiment le phare qui m'a guidée hors de la nuit, quand ses doigts ont enlacé les miens sur le ferry, quand il a fait rire cette petite fille étendue sur son lit d'hôpital, quand ses bras se sont refermés autour de moi pour me permettre de trouver le sommeil...

– On fait quoi, maintenant ? lâche-t-il sans me quitter des yeux.

Il me sourit, ne sourit qu'à moi, ne semble voir que moi. Et dans ses prunelles, je me sens aimée et comprise. Comme si j'étais effectivement la plus belle femme qu'il ait vue de sa vie. Il ne paraît pas remarquer mes yeux bouffis, mes joues rougies et mes cheveux emmêlés.

– Enfin, si ce à quoi tu penses pourrait impliquer un endroit tranquille et nos deux corps nus, cela serait encore mieux, ajoute-t-il dans un souffle au creux de mon oreille.

Amusée, je secoue la tête, en levant les yeux au ciel. Les rouages de mon cerveau se mettent en branle, et l'envie de le provoquer rejaillit instantanément.

– Un bébé, le défié-je.

Il ne marque même pas d'hésitation.

– Pour commencer, un sera déjà pas mal, réplique-t-il.

Et c'est moi qui déglutis difficilement, parce que je ne lis que la sincérité dans ses prunelles assombries par le désir. Des images d'un avenir se faufilent sur mes rétines.

Carter rit aux éclats, un bébé dans les bras. Il dépose la petite endormie dans son transat, la recouvre d'une couverture que sa mère a brodée, puis chatouille le petit garçon, accroché à sa jambe, qui s'empresse de s'élancer dans le jardin. Carter fond sur moi et ses lèvres retrouvent le chemin des miennes, s'enhardissent avec passion.

– *Et si on en faisait un troisième ? me propose-t-il.*

– *Bientôt, dis-je pour éluder le sujet.*

– *Ou sinon, maintenant, rétorque-t-il avec une sincérité déconcertante.*

– *Mais ne devrait-on pas attendre...*

– *Ou sinon, maintenant.*

Sans me laisser le loisir de répliquer quoi que ce soit d'autre, il m'attrape par la taille et me jette sur son épaule, en me tapant les fesses. Et c'est moi qui éclate de rire, alors que mon cœur explose de joie dans ma poitrine. Est-il possible d'avoir autant de chance ? D'être aussi heureuse ?

– Oh là là ! s'exclame Donald, me ramenant à l'instant présent.

Je n'ai pas le temps de répondre quoi que ce soit à Carter, car le standardiste de Meetcom glisse entre nous une gigantesque corbeille de fruits. Donald ne se rend pas compte que sa présence n'est absolument pas requise. Carter et moi avons encore tant à nous dire, sans parler de ce qu'il nous reste à faire...

– C'est un cadeau pour vous, monsieur Blanchais ! poursuit Donald, au comble de la joie, de la part de la maison Giovanni. Un livreur l'a apporté...

Un soupir m'échappe. Malgré l'aveu de ses sentiments, le départ de Carter n'en reste pas moins imminent. Cette occasion est si incroyable que je ne lui demanderai jamais d'y renoncer, même si je sais très bien ce que cela signifie. Qu'importe ce que nous éprouvons, nous ne tarderons pas à être séparés, du moins sur le plan géographique. Le cours de la vie nous rattrapera : d'un côté, Meetcom et le poste auquel j'aspire depuis des années ; de l'autre, sa carrière internationale de mannequin. C'est tout ce que Carter souhaite : retourner sur le devant de la scène, briller sous les flashes des photographes, récupérer sa vie d'avant.

Mais il reviendra, me susurre ma petite voix intérieure soudainement optimiste.

Cependant, j'avoue que je serai pleinement et entièrement rassurée quand Carter me le confirmera, parce que cette même petite voix devient la seconde d'après plus angoissée et pessimiste, cherchant à raviver mes craintes.

Et si, en retrouvant sa vie, Carter oubliait la petite Anglaise ? Les mannequins les plus sexy et les soirées arrosées de champagne ne risquent-ils pas de lui faire tourner la tête ?

J'entends à peine le babillage de Donald jusqu'à ce que Carter y mette un terme d'une tape virile sur l'épaule.

– Mon ami, Avery et moi avons beaucoup de choses à faire, déclare Carter en attrapant un grain de raisin au sommet de la pyramide de fruits et en le croquant.

Déterminé, il s’empare de ma main et m’entraîne avant que nous nous retrouvions assaillis par quelqu’un d’autre.

– Vous oubliez votre corbeille, monsieur Carter ! s’écrie Donald, dans notre dos.

– Gardez-la, assure le mannequin en se tournant vers lui, j’ai déjà tout ce qu’il me faut.

Il resserre l’étreinte de ses doigts autour des miens, comme s’il avait encore besoin de me convaincre qu’il était sincère, alors que je le sens dans chaque parcelle de mon être. Carter ne me ment pas sur ce qu’il éprouve. A-t-il conscience que tous les mots qu’il prononce percutent mon âme, la font littéralement chavirer ? Mes pensées tournent confusément dans ma boîte crânienne, et mes sentiments dans ma poitrine. Je suis tout à la fois heureuse et bouleversée, tétanisée et prête à faire le grand saut dans une nouvelle relation, apeurée et euphorique. L’air frais nous accueille sur le pas de la porte, mais pas les paparazzis, qui ont par chance quitté les lieux. Il faut croire que les photos qu’ils ont prises ainsi que nos réponses ont de quoi les occuper pendant un bon moment. Sans perdre une seconde, Carter hèle un taxi et nous nous engouffrons à l’intérieur. Ma gorge nouée par un mélange d’émotion et d’incrédulité est incapable de fournir mon adresse quand le conducteur pose la question sur la destination.

– Où allez-vous ?

– Nous entraîner à faire un bébé, répond Carter le plus naturellement du monde.

Il me coupe le souffle. Encore.

– Ce serait mieux que ce ne soit pas dans mon taxi, parce que je viens de nettoyer les sièges, alors donnez-moi votre adresse et je vous promets d’être rapide, nous prévient le chauffeur sur le même ton que Carter, comme s’il avait ce genre de conversation tous les jours avec ses clients.

J'ignore comment mais Carter parvient à lui donner les informations demandées et le conducteur démarre sans plus attendre. Les intentions du mannequin sur la suite de notre programme ne font aucun doute. Il m'attire à lui, et sa bouche s'empare de la mienne. Il met dans son baiser une ardeur et une tendresse folles qui me font perdre pied encore davantage. Mon corps s'embrase.

– Lâche prise, me susurre Carter, lorsqu'il m'autorise à reprendre mon souffle.

Ses doigts s'invitent dans mes cheveux et se glissent délicatement sur mes joues, comme pour me rassurer. Le chauffeur ne s'est pas trompé ; en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous nous retrouvons au pied de mon immeuble et poussons la porte d'entrée. Nous ignorons superbement les remontrances de M. Lartimer, le voisin grognon du premier. Nous sommes bien trop occupés à nous embrasser, malgré le risque de tomber dans l'escalier.

– Vous devriez vraiment songer à déménager, le provoque cependant Carter en lâchant temporairement ma bouche, car il y aura bientôt plus de bruits dans cet immeuble ; M^{lle} Jones va avoir un bébé...

– Pas un, mais trois ! Des triplés, rappelle-toi, ajouté-je, me souvenant de ma réponse aux paparazzis bien trop curieux.

– Une équipe de rugby en réalité, assure Carter.

Le bruit de porte qui claque et un grognement agacé sont la réponse octroyée par mon ours de voisin. Mon rire s'envole quand je me retrouve l'instant d'après dans mon appartement, maintenue contre la porte que Carter vient de refermer d'un coup de pied. Il pèse agréablement sur moi, et je sens son désir palpiter contre ma cuisse. Il se prépare à l'assaut, mais le retarde volontairement, m'empêchant délibérément de bouger. Mon corps frémit d'excitation et d'impatience, ma respiration est déjà courte. Son regard se jette dans le mien, et j'y découvre l'intensité de ses sentiments. Il est puissant, vibrant, intense. Et d'une sincérité désarmante. Comme si j'étais la seule désormais qui comptait dans sa vie, et les mots qu'il me

chuchote au creux de l'oreille achèvent de me convaincre que, quoi qu'il arrive désormais, nous sommes intimement liés.

– Avery Jones, je vais te faire l'amour dans toutes les pièces de ton appartement, et quand j'aurai fini, je recommencerai...

– Tu crois ou tu en es sûr ? demandé-je avant de me jeter sur sa bouche.

OceanofPDF.com

Carter Blanchais

Qui aurait cru que je me réveillerais aux aurores un samedi matin, sans la gueule de bois et une nana inconnue dans mon plumard ? Certainement pas moi, puisque, avant de rencontrer Avery, cette vie me satisfaisait pleinement. C'était compter sans la passion de nos corps, cumulée à celle des sentiments que je ressens. Impossible de les faire taire davantage, ils menaçaient de me rendre fou tant je luttais contre moi-même pour les retenir. Et puis j'ai vu Dana. Ma petite sœur si combattante qui lutte pour vivre alors que je gâchais ma propre chance en existant à moitié. J'ai réalisé beaucoup de choses en retournant chez moi et notamment celle qu'il me fallait emprunter une direction plus profonde et moins futile.

Il est parfois si compliqué de s'extraire de sa zone de confort. Se persuader que l'on est heureux est plus facile que d'ouvrir les yeux pour réaliser que le bonheur ne s'achète pas, mais se ressent. Et c'est dans cette chambre neutre, à côté d'Avery endormie, qu'une montée d'endorphine me percute. Ce n'est pas uniquement l'attraction charnelle qui domine mon état d'esprit, mais un ensemble de choses qui se complètent naturellement. Ce sont nos échanges de regards, la complicité entre nous, les rires partagés, les taquineries, l'élan de tendresse et celui passionnel. Je ne saurais décrire mes émotions ; de toute façon, je n'ai aucune envie de les décortiquer, je préfère de loin les éprouver.

Du bout de mes doigts, je caresse le dos nu d'Avery. Ses longs cheveux blond vénitien colorent la taie d'oreiller blanche, et la soie de son épiderme me picote les membres. Dont le plus impressionnant se réveille d'un repos bien mérité. Je me penche vers elle, dépose de légers baisers sur son épaule

et l'entends grogner dans son sommeil. Jones est incroyablement canon et elle possède un caractère de chien. J'adore ça !

Repoussant mon envie d'elle de quelques minutes, je sors du lit sans la réveiller et la contemple dormir. Sur son visage serein, la détente se lit. Sa respiration m'apaise, tout comme sa présence.

Tu es foutu, mon gars, me nargue ma raison, te voilà raide dingue d'une nana ! Une vieille qui plus est et assez intelligente pour découvrir que tu n'es pas si spécial.

Effectivement, j'ai bien conscience d'avoir un physique avantageux, une gueule qui interpelle, un charisme mystérieux. Pour autant, Avery détestait cette image que je donnais. C'est en abandonnant des couches de ma superficialité qu'elle a commencé à s'intéresser à moi. La beauté n'est qu'une illusion à durée de vie limitée. Dans plusieurs décennies, ce ne sont pas mes rides et mon gras du bide qui me vaudront de l'attention mais mon esprit vif et aiguisé.

Alors que le pâle soleil anglais se lève dans une brume légère et que la rosée colore les toits, j'ouvre la fenêtre pour prendre une longue inspiration. Il y a bien longtemps que je n'ai pas savouré cette jouissance de paix intérieure. Ce sentiment de calme qui m'envahit, de plénitude aussi. Donc oui, je me suis adonné aux plaisirs charnels une bonne partie de la nuit, j'ai joui plusieurs fois et, surtout, j'ai donné du plaisir à la femme que j'affectionne. Néanmoins, ce que je ressens va au-delà d'une déferlante de coïts. Face à la ville endormie, à l'air frais marin et aux vents salés, j'ai l'impression que tout est possible. Je ne suis plus le mannequin international cantonné à défiler sur les podiums ou à prendre la pose pour des shootings photos interminables, je peux apporter bien plus que ma beauté aux autres.

Fort de ce sentiment libérateur, mon cerveau échafaude des plans à la vitesse de la lumière.

Je vois des dîners de galas participatifs.

Des dépôts-ventes de vêtements de luxe.

Des défilés animés dans les couloirs d'un hôpital.

Des événements caritatifs.

Des donations.

La création d'une fondation.

Une main se pose sur mon épaule et me fait frissonner. Lorsque ses lèvres viennent caresser ma nuque, un sourire franc naît.

- Le lit était vide sans toi, murmure-t-elle.
- J'aimerais que tu en dises autant de ton vagin.
- Carter, me gronde-t-elle en m'administrant une claque sur les fesses.

Je me retourne vivement, avise son regard espiègle, son visage baigné d'allégresse et m'empresse de la plaquer contre moi. Incapable de me contenir un instant de plus, je fonds sur ses lèvres et les embrasse avidement. Mes mains parcourent son corps, caressent chaque courbe de ses formes, s'aventurent sur sa croupe et la presse. L'assaut qui nous submerge sauvagement est tel que je lui fais l'amour sur la table. Entourés de ses dossiers, de mes fringues au sol, avec la fenêtre toujours ouverte. La brise matinale décuple nos sens et nous entraîne dans un tourbillon d'extase.

Haletants et au comble de la béatitude, nous succombons à la luxure sans pareille mesure. Aucun de nous ne se retient. C'est en totale harmonie que nos corps réagissent l'un dans l'autre jusqu'à atteindre le nirvana.

- Désolée, ma reine, je crois que le bébé ne sera pas pour cette fois, la taquiné-je en enlevant mon préservatif.
- Nous avons tout notre temps, mon roi, me répond-elle en descendant du meuble.

La reine des glaces et le roi de l'arrogance. Deux titres qui collent parfaitement à l'image que nous renvoyons au premier abord mais qui ne

définissent nullement ceux que nous sommes réellement.

Ensemble, nous préparons le petit déjeuner, et mes œufs brouillés sont un pur régal. Comme un couple, nous nous installons en discutant. Chose qui ne m'était jamais arrivée.

– Tu as réservé ton billet d'avion pour lundi ? me demande-t-elle d'une voix neutre.

Malgré tout, je lis l'inquiétude dans ses iris bleutés et ne peux m'empêcher de ressentir une pointe de contentement en constatant que je lui manquerai.

– Il décolle lundi à dix heures, la préviens-je.

Max a déjà tout prévu, la chambre d'hôtel, les transferts, les vêtements. Il reprend du service et je le soupçonne d'adorer chapeauter chacun de mes contrats. Se mélanger au gratin mondain, se présenter en tant qu'agent de star. Ma popularité a grandi en quatre années de façon disproportionnée. S'il n'avait pas été là pour me sermonner et me remonter les bretelles lorsqu'il le fallait, jamais je ne serais parvenu jusqu'ici. Jusqu'à Avery. Bien évidemment, je ne dirai rien à Max ; néanmoins, je lui suis reconnaissant d'avoir tout fait pour prendre soin de moi, au détriment de sa propre existence.

– As-tu réfléchi à la proposition de Dan ? la questionné-je à mon tour.

Son boulot représente son univers, chez Meetcom tout le monde le sait. Carriériste, challengeuse et performante, Avery Jones est une pointure en matière de communication. Elle excelle dans son domaine, et son perfectionnisme lui vaut des résultats magistraux.

– Je n'ai pas eu trop le temps ces dernières heures.

Elle m'adresse un petit clin d'œil coquin avant de mordre dans son toast grillé.

– Nous avons donc quarante-huit heures pour profiter l’un de l’autre avant que Carter Blanchais ne retourne à sa carrière.

Son intonation joviale ne cache pas la pointe d’appréhension qui s’y entend. Je n’ai pas le temps de la rassurer, car la sonnerie de la porte d’entrée résonne. Avant d’ouvrir, elle prend soin de nouer son peignoir et de passer une main dans ses cheveux. En boxer, les deux pieds bien au sol, je suis prêt à bondir si jamais son père refait surface ici. Mais c’est une tout autre tornade qui envahit l’appartement sitôt la porte ouverte.

Loyd et Tamara font irruption dans la pièce et me sautent littéralement dessus.

- Avion, avion, crie le petit garnement en lâchant sa tétine.
- Moi d’abord, hurle sa grande sœur.

J’avise du coin de l’œil Sasha, qui m’observe, et Avery, qui tente de s’expliquer. Les jérémiades des mouflets m’empêchent de saisir le moindre mot et je sors ma carte joker pour bénéficier d’une trêve auditive.

– Dans le placard de la cuisine, il y a des bonbons. Le premier qui les trouve pourra tous les manger, leur proposé-je.

Le temps qu’ils comprennent que les sucreries n’existent pas, j’ai toute latitude pour analyser la situation. Sasha ne semble ni en pleurs ni en colère, juste étonnée. Quant à ma reine, bras croisés sur la poitrine et menton relevé, elle n’apprécie guère la tournure de la conversation. Choisisant de me mêler à leur discussion, je me lève pour les rejoindre.

- Un problème ? interviens-je alors que le silence se fait.
- Écoute, Carter, je ne comprends pas ce que tu fais ici... commence Sasha sans passer par quatre chemins.

J’apprécie cette sincérité mais pas le jugement qui transparaît dans ses traits.

- En quoi cela te regarde ?

– Ça me concerne, figure-toi, parce que cette femme devant toi, déclare-t-elle en désignant Avery, a assez morflé. J’ai vu vos photos dans la presse et je constate que tu es en petite tenue. Votre liaison ne va pas durer et c’est elle qui va souffrir.

J’aurais aimé avoir un ami qui m’aime suffisamment pour se soucier de moi à ce point. Ce n’est pas le cas. Alors la réaction de Sasha, loin de m’énervé, me rassure.

– Tu as raison, réponds-je simplement. Je risque de la blesser sans le vouloir, même parfois de la décevoir et encore pire de la faire sortir de ses gonds. Mais je vais surtout la faire rire, lui donner du plaisir, la soutenir, l’aider à réaliser ses rêves et toujours la protéger. Et tu sais pourquoi, Sasha ?

Toutes les deux me dévisagent, les yeux écarquillés, attendant la réponse. Sasha secoue négativement la tête.

– Parce que cette femme, je l’aime ! annoncé-je, le sourire aux lèvres.

Son amie me sonde et puis, les larmes aux yeux, prend Avery dans ses bras en lui chuchotant des mots que je n’entends pas.

– Tu as intérêt à l’aimer du mieux que tu peux, sinon je ramène mes gosses à chacun de tes défilés, me menace-t-elle en souriant.

Et puis la tornade disparaît lorsqu’ils repartent aussi vite qu’ils sont venus.

– Elle s’inquiète pour moi, se justifie Avery en haussant les épaules.

– Maintenant nous serons deux, lui certifié-je en embrassant son front.

Je sais que le chemin risque d’être sinueux, parfois même tortueux et encombré ; pourtant, c’est toujours apaisé que je visualise la suite de notre histoire. À tort ou à raison ? Qui sait...

Seuls les prochains jours nous le diront...

OceanofPDF.com

Avery Jones

Assise sur le plan de travail, j'observe Carter alors qu'il fouille dans le frigo. Observer n'est pas le terme le plus adéquat pour ce que je suis en train de faire ; en réalité, je mate son fessier majestueusement sculpté, que son boxer noir met en valeur. Deux fruits parfaitement arrondis que j'ai toutes les raisons du monde de vouloir croquer. D'ailleurs, mon estomac crie famine et réclame d'être nourri.

– Il n'y a rien, absolument rien, grogne Carter, en se retournant vivement dans ma direction.

Il surprend mon regard braqué sur une partie de son anatomie, dont il n'est pas peu fier, et je vois déjà son sourire goguenard flamber sur ses lèvres. Il croise les bras sur son torse. De face, il faut reconnaître qu'il est aussi sexy que de dos : des abdominaux parfaitement sculptés, des muscles saillants, un teint joliment hâlé.

– Le spectacle vous plaît, *boss* ?

Provocante, je lui offre une moue dubitative.

– Ça peut aller, minaudé-je, les lèvres pincées.

Il m'attire à lui, enroule mes jambes autour de sa taille. Ses yeux me parcourent, et réveillent le désir à peine éteint. Je ne peux nier être repue et satisfaite par nos étreintes, mais nos corps, loin de se lasser, semblent incapables de se passer l'un de l'autre très longtemps. Notre journée a donc alterné entre les siestes crapuleuses, les douches torrides et les

conversations à bâtons rompus. L'un comme l'autre, nous évitons scrupuleusement d'aborder la question de son départ pour éviter de faire planer sur nos dernières heures ensemble un voile de tristesse. Engourdie par le plaisir, je parviens à ne pas laisser la partie pessimiste de moi prendre le dessus. La partie qui se demande déjà comment elle fera sans lui. Sans ses taquineries, sans ses réparties douteuses, sans ses rêves immenses.

– Tu ne perds rien pour attendre, souffle Carter.

Il attrape mes mains et les plaque vivement contre son buste, m'incitant à le palper sans retenue pour que j'apprécie la dureté de ses muscles. Une intense chaleur envahit mon corps à proximité du sien.

– Dure comme la pierre, se vante-t-il, je parie que tu n'as jamais tâté un mâle plus vigoureux...

– Ni plus prétentieux, répliqué-je, amusée.

– Ce n'est pas de la vantardise lorsque c'est l'humble vérité, et d'ailleurs ce n'est pas le seul endroit qui mérite l'attention de tes caresses...

Irrésistiblement, il attire mes mains vers son membre durci, que je sens palpiter contre moi ; cependant, les grondements de mon ventre suspendent son geste et le font éclater de rire. Il recule d'un pas, m'arrachant un soupir de frustration.

– Je connais une reine qui a besoin de manger...

– Je te mange, et après, je mange.

– Bien que cette proposition soit des plus alléchantes, avoue-t-il en déposant un tendre baiser sur ma bouche, je préfère que tu sois en forme pour ce que j'imagine...

Mes mains se tendent dans sa direction, tentent de le capturer, mais il ne se laisse pas attraper, et maintient la distance entre nous.

– Je n'ai plus faim, assuré-je avant que les bruits de mon ventre ne démentent dans l'instant mes propos.

Finalement, j'abdique, et me range à son avis si bien qu'une demi-heure plus tard, nous nous retrouvons dans la rue, chaudement couverts de nos écharpes et de nos manteaux. Un vent du nord se faufile sous les épaisseurs de vêtements, et je ne peux que regretter l'agréable chaleur de mon appartement. Naturellement, ma main se glisse dans la sienne, et je me blottis contre lui. Même si nous nous chamaillons sur le restaurant, je me sens bien. Nous finissons néanmoins par porter notre choix sur un établissement japonais et, en l'entendant énoncer la commande, je comprends que je n'étais pas la seule à littéralement mourir de faim. Je roule des yeux lorsqu'il demande qu'on ajoute une grande quantité de gingembre, réputé pour ses vertus aphrodisiaques.

- À emporter, annonce Carter, avant de dégainer sa carte bleue.
- Nous aurions pu tout aussi bien commander et nous faire livrer, lui annoncé-je alors que le restaurateur place nos victuailles dans des sacs en papier.
- C'est mon but, réplique-t-il. Nous resterons enfermés chez toi sans avoir besoin de sortir jusqu'à ce que tu cries grâce...

Notre joute verbale continue sur le chemin du retour, et se poursuit lorsque nous dégustons les sushis sur mon lit ; un pique-nique improvisé, à moitié nus, à la lumière des bougies disposées un peu partout et au son des disques que j'ai sortis... Je me charge de lui faire découvrir mes vinyles préférés et lui de remplir mon verre de saké. Il n'y a plus que Carter et moi, et nous perdons délicieusement la notion du temps.

Le temps ne se rappelle à moi que quand le soleil déjà haut dans le ciel me réveille et me jette hors du lit. Comment ai-je pu être aussi négligente ? Comment ai-je pu oublier de mettre mon réveil ?

Tu sais très bien comment, me dis-je en coulant un regard en direction de Carter, dormant à poings fermés.

Ce que j'avais réussi à mettre de côté me frappe de nouveau : mon père et moi serons de nouveau confrontés, s'il daigne se souvenir de ce rendez-vous et venir... S'il a mis à profit ces quelques jours pour réfléchir et prendre la bonne décision, s'il a enfin conscience du chemin qui lui restait à parcourir pour sortir des ténèbres où il s'est plongé. La peur se répand dans mes veines, dissipe les effets agréables des dernières heures avec Carter. J'ignore si je crains davantage que mon père ne se présente ou l'inverse. Discrètement, j'ouvre les tiroirs de ma commode pour prendre de quoi me changer. Je suis en train de me diriger vers la porte quand la voix de Carter dans mon dos me fait sursauter.

- Tu croyais partir sans moi ?
- Je voulais te laisser dormir... Tu n'es pas obligé...

Ma voix tremble un peu et mon regard refuse de croiser le sien. Il verrait alors à quel point l'angoisse me saisit, fait trembler mes doigts et voile mes prunelles d'inquiétude. Parce que j'ai peur de mon père, de ses réactions, de ses volte-face, de ses promesses qu'il n'a jamais réussi à tenir. Pourquoi cette fois serait-elle différente ? En deux enjambées, Carter me rejoint, et ses mains puissantes se posent sur mes joues. Il relève doucement mon visage dans sa direction pour pouvoir plonger ses yeux sombres dans les miens. Ce que j'y lis me ramène instantanément vers la lumière, tout comme les mots qu'il prononce.

– Tu sembles ne pas encore avoir compris, Jones, donc je vais le répéter. Je suis amoureux de toi, ce qui implique que je t'accompagne, me rassure-t-il, déterminé.

Comme pour sceller cette promesse, il dépose un tendre baiser sur mes lèvres, chargé d'amour et de confiance. Comme Carter reste néanmoins Carter, c'est avec une claque sur les fesses qu'il me pousse vers la salle de bains et referme lui-même la porte derrière moi pour ne pas succomber à la tentation.

Arrivée devant le café solidaire, L'Oasis, je marque un temps d'hésitation, replaçant nerveusement une mèche de cheveux derrière mon

oreille.

– Tout ira bien, me répète inlassablement Carter depuis que nous avons quitté l'appartement.

Carter n'a pas insisté lorsque j'ai refusé la tasse de café qu'il avait préparée, pas plus qu'il ne m'a incitée à rompre le silence dans la voiture.

– J'espère, murmuré-je avant de pousser la porte.

Au milieu des clients de tous âges et de toutes origines, c'est mon père que j'aperçois en premier. Assis, seul à une table, les yeux dans le vague. Sentant peser mon regard sur lui, il lève la tête et nous nous affrontons. L'air déserte mes poumons et, si la main de Carter ne tenait pas la mienne, je crois que je m'effondrerais sous le choc ressenti lorsque je l'observe avec plus d'attention. Rasé de près, dans des vêtements propres, il a rajeuni de dix ans et je peine à le reconnaître. Si c'est un rêve, je ne désire nullement me réveiller. Pourtant c'est bien lui qui se dresse devant moi. Les deux gérants du refuge social, John et Kate, ceux que j'avais trouvés si bienveillants et altruistes lors de notre dernière rencontre, apparaissent à ses côtés. Kate pose une main réconfortante sur son épaule pour le pousser dans ma direction. Tétanisée, je suis incapable d'esquisser le moindre mouvement ni de prononcer le moindre mot alors qu'il se lève difficilement. Mes doigts se resserrent solidement autour de ceux de Carter, je refuse qu'il m'abandonne.

Mon père a fait le premier pas, le plus difficile aussi. Nous restons confusément à nous observer, à nous jauger, à la fois si proches et si distants. Le mur qui se dresse entre nous fait de regrets et de ressentiments est toujours là, mais j'espère désormais qu'il pourra être brisé. La vague qui monte en moi est pleine de bile amère, mon regard se durcit ; je lui en veux tellement que je ne peux m'empêcher de me méfier alors qu'il s'avance vers moi. Instinctivement, mon corps se tend, et je m'agrippe à Carter. Parce que je ne sais que trop de quoi mon père est capable avec la main qui lui reste. Il ne cherche pas à franchir l'ultime distance et je lui en suis

reconnaissante. Il est bien trop tôt pour que j'accepte qu'il me serre contre lui, ou n'embrasse mes joues ; j'ignore même si je serai prête un jour.

– Ma ché... Avery, commence-t-il d'une voix à la fois grave et balbutiante, je suis désolé.

Cet aveu semble lui écorcher la bouche, et je me retiens de lui balancer qu'il a des raisons de l'être. Parce que pour la première fois, il reconnaît le mal qu'il m'a fait, reconnaît qu'il a commis des erreurs avec ce simple mot d'excuse. Des larmes me montent aux yeux, et je les laisse glisser sur mes joues, car elles ne sont pas que tristesse, aujourd'hui, elles sont aussi pleines d'espoir, d'un espoir presque insensé que mon père ait réellement décidé de changer. Je ne réponds rien, accepte silencieusement ses excuses. C'est Kate qui nous propose à tous de nous asseoir pour poursuivre la conversation.

– Carter, tu viendrais me filer un coup de main en cuisine pour leur apporter une collation réconfortante ?

Ce dernier me demande d'un regard si je n'y vois pas d'objection ; j'acquiesce doucement et il retire ses doigts de ma main. Face à moi, mon père continue de me dévisager avec tant d'insistance qu'il me donne l'impression de ne pas m'avoir vue pendant des mois.

Alors que John et Carter s'éloignent en direction des cuisines, mon père s'apprête à s'exprimer, mais sa tête retombe mollement. C'est Kate qui prend finalement la parole.

– Ton père, Avery, a accepté de suivre une cure et nous lui avons trouvé une place. Ce n'est pas à côté mais je crois que c'est mieux ainsi. Pour tous les deux.

Elle jette un regard à mon père, qui ne parvient pas à poursuivre.

– Cela sera difficile, reconnaît-elle, mais j'ai toute confiance en toi, Rob.

D'un hochement de tête, mon père confirme ; s'il ne parvient pas à parler, ses yeux ne me lâchent pas et disent bien des choses à qui veut les entendre. Pour la première fois depuis des années, je lis la sincérité de sa démarche, et une lueur d'espoir qui teinte ses prunelles bleues. Lui aussi croit qu'une rédemption est possible.

Et moi, suis-je prête à y croire aussi ?

John et Carter reviennent avec des mugs remplis de café chaud et des bols de crumble aux pommes à la cannelle. Ma bouche est sèche, et j'avale une gorgée de ma boisson avant de prendre la parole. Les mots trébuchent contre mes lèvres qui peinent à se desserrer ; pourtant, j'avale la boule de rancœur et laisse sortir quelques paroles remplies d'espoir.

– J'espère que tu vas y arriver...

Je marque une hésitation avant d'ajouter le mot que je n'avais pas prononcé depuis de longues années.

– Papa.

Face à moi, mon père tressaute et je vois une larme apparaître au coin de ses yeux.

– Merci, bégaie-t-il.

Alors qu'il plonge de nouveau le nez dans sa tasse, je jette un regard dans ce lieu qui me rappelle tant de souvenirs. Je me revois, enfant, perdue dans ce monde d'adultes. La faim et la peur au ventre, le sourire de façade. Puis mon père qui décide de ne plus venir du jour au lendemain. Jusqu'à aujourd'hui.

– Mais sache que je n'oublie rien, que je ne peux tirer un trait sur le mal que tu m'as fait... Je...

– Je suis désolé, Avery.

Il semble sincère ; toutefois, je ne suis pas encore prête à baisser la garde.

Un pas après l'autre.

On verra bien ce qu'il fera. Je vais déjà essayer de lui laisser une nouvelle chance.

– Ce lieu est vraiment incroyable, lance Carter. Il en faudrait tellement d'autres comme celui-ci...

– Merci, c'est vraiment un crève-cœur de devoir mettre la clé sous la porte, assure Kate, d'une voix emplie de tristesse.

– Quoi ? m'exclamé-je, ne pouvant cacher ma surprise.

L'Oasis va fermer !

D'impuissance, elle hausse les épaules, explique que la mère de John est gravement malade et qu'ils ont l'intention de s'installer auprès d'elle, en Écosse.

– N'y a-t-il vraiment aucune solution ? s'emporte Carter. Ce n'est pas possible !

Je contemple les lieux, les peintures usées et les tables dépareillées, détaille les gens qui ont trouvé refuge entre ses murs, observe le couple bienveillant assis près de moi qui a géré cet endroit avec toute la générosité dont il était capable. Ma poitrine se compresse ; un souffle nouveau envahit mes poumons ; une évidence soudaine s'insère au plus profond de mon être. Ma bouche formule une réponse, celle qui s'est imposée naturellement à moi. Ma raison et mon cœur semblent d'accord en cet instant pour me pousser sur ce chemin.

– Je vais prendre la relève, assuré-je.

Quatre paires d'yeux se braquent dans ma direction, alors qu'un sourire convaincu s'étire sur mes lèvres. Je rencontre le regard de Carter et ce que j'y lis me bouleverse...

OceanofPDF.com

Carter Blanchais

Je dévisage Avery, aussi étonné qu'admiratif ! Cette nana est pourvue d'un courage hors norme et à la limite de la démesure. Elle si professionnelle, si studieuse dans ses vêtements de femme d'affaires, toujours le nez plongé dans un dossier à la recherche de la meilleure solution à apporter à ses clients, la voilà prête à reprendre la gérance d'un café solidaire ! Coup de bluff ou de folie, qu'importe, la lueur qui allume ses prunelles me certifie qu'il s'agit d'un acte désiré. Une envie de changer de quotidien, de replacer l'humain au centre de son existence, de détruire son carcan et d'enfin prendre les rênes de sa destinée.

Elle m'apparaît telle une guerrière se relevant après une bataille, couverte d'hématomes et de coupures mais dominée par la force de se relever. Mon soldat se trémousse dans le boxer, prêt à se mettre au garde-à-vous face à une Avery plus sexy que jamais.

– Ce n'est pas une décision à prendre à la légère, la prévient Kate.

Son mari conserve le silence ; un léger sourire se dessine sur sa fine bouche et il frictionne sa moustache. Il semble observer la réaction d'Avery, juger sa proposition en attendant une réticence quelconque de sa part. Mais rien ne vient, pas même un frémissement d'hésitation. Ma reine agit rarement sur un coup de tête. Lorsqu'elle le fait, comme maintenant, c'est avant tout par instinct. Je ne peux qu'applaudir son élan et me contente d'acquiescer lorsque son regard se pose sur moi.

– J’ai besoin d’aider les autres, annonce-t-elle en ouvrant les bras. Quoi de mieux que de commencer par ici ?

Son père affiche une fierté non contenue et s’empresse de la féliciter avant d’ajouter une phrase emplie d’espoir :

– Lorsque je sortirai du centre de désintoxication, et si tu es d’accord, j’aimerais venir apporter un coup de main ici. Il faudra te contenter de mes cinq doigts.

Rob Jones désigne son bras manquant et ce trait d’humour détend immédiatement l’atmosphère. Alors que John et Kate déclarent qu’il nous faut trinquer à cette bonne nouvelle, Avery se penche vers moi.

- Qu’en penses-tu ?
- Que du bien, lui certifié-je.
- Et si je fais une connerie ?

Le doute s’installe dans son esprit et sa voix baisse de tonalité pour n’être plus qu’un murmure.

- Et si c’était l’inverse ?

En retour, elle m’offre un sourire éblouissant et attrape ma main dans la sienne.

- Merci, murmure-t-elle.

Ses mots regorgent d’un amour sincère et d’une reconnaissance qui me tourneboulent le cerveau. Depuis mes 18 ans, seule ma petite personne comptait, j’occultais toute forme d’intimité et de complicité. Ne surtout pas m’accrocher, ne pas donner de mon temps, faire uniquement en fonction de mon propre intérêt. Dans les yeux d’Avery, je perçois une tout autre image de moi. Et je l’apprécie davantage que celle du mec hautain et nombriliste.

Alors que les propriétaires reviennent, les bras chargés de bouteilles de jus de fruits, Kate tape dans ses mains et intime le silence aux clients de la

brasserie. Une vingtaine de personnes se tournent dans notre direction. Certaines ont les traits tirés, d'autres ridés, mais toutes possèdent le même attrait pour cet endroit. Une femme tient un enfant dans ses bras, une vieille dame s'accoude sur la table pendant qu'un jeune garçon termine son repas. Tous semblent tendus, dans l'attente d'une suite.

– Mesdames et messieurs, L'Oasis ne va pas fermer ses portes !

Pendant une seconde, le calme persiste, puis une salve d'applaudissements retentit soudainement dans la grande pièce. Les aides en cuisine arrivent en sifflant pour marquer leur joie. Des cris de bonheur résonnent, il y a même les larmes de la vieille dame qui parviennent à me toucher.

– Ce lieu va continuer de vivre, grâce à Avery ! claironne Kate d'une voix que l'émotion a rendue rauque.

John débouche les bouteilles de jus de pomme et sert généreusement toute l'assemblée. Les verres s'entrechoquent, les sourires fusent, les encouragements aussi.

– Ça ne sera pas tous les jours facile, mais ça sera toujours pour la bonne cause, annonce Kate en serrant Avery contre elle.

Je trouve cet instant digne d'une fin heureuse et me félicite d'avoir joué un rôle dans ce revirement de situation. Parce que j'avais l'intime conviction qu'Avery signerait le contrat de directrice adjointe de Meetcom. Au lieu de cela, elle tire un trait sur sa carrière prometteuse pour plonger au cœur de la société, dans les tourments d'un quotidien chaotique mais tellement plus humain. Loin des clichés, des bénéfices et de l'image de marque.

Tout ce que tu représentes, mon vieux, me lance ma conscience.

J'avale le jus d'une traite, inspire une longue bouffée d'oxygène pour me gorger les poumons de cet air de liberté qui souffle ici. Et puis, par habitude sûrement, je m'empare de mon téléphone portable pour vérifier mes e-

mails. J'en ai reçu des dizaines et tous vantent mes mérites. Les contrats déferlent, les propositions s'enchaînent et mon agenda se remplit pour les prochaines semaines. Je sais déjà qu'il me faudra honorer ceux déjà signés, notamment pour la maison Giovanni. Mon métier m'amène à parcourir le monde, je dors dans des hôtels, mange au restaurant, et me déplace en avion. Pourtant, jamais il ne m'a conduit vers moi. Il aura fallu une soirée de trop, une chute vertigineuse et un atterrissage forcé à Brighton pour me faire ouvrir les yeux.

Oui, je suis un putain de beau gosse.

Mais je suis aussi amoureux.

C'est étrange de l'admettre et encore plus de devoir partir loin d'Avery. C'est même relativement cruel de devoir choisir entre ma relation naissante et ce pour quoi je suis fait. Défiler, exhiber mon corps et sublimer des vêtements de créateur représentent mon gagne-pain. Sans lui, Dana ne bénéficierait plus des meilleurs soins, mes parents devraient se saigner pour subvenir aux besoins de mes trois sœurs. Il est hors de question pour moi de ne pas les aider.

Tu peux faire les deux, Carter, clame ma raison.

Touché par une idée saugrenue, je parcours l'immense pièce du regard. Elle mériterait des peintures fraîches, des meubles en meilleur état, un peu de rénovation et l'installation dans le fond d'une estrade. Il suffirait de redistribuer l'espace, de supprimer le comptoir et de créer davantage de places assises. Et puis, je porte mon attention sur Avery, qui converse avec des clients de la brasserie. Elle resplendit et son bonheur me contamine.

Mon cerveau fulmine sous les projets qui défilent sur ma rétine, l'excitation s'empare de mon être et l'adrénaline parcourt mes veines. Il me faut respirer, je sors alors de L'Oasis pour prendre l'air. Je ne suis pas déçu, le vent me cingle le visage et la pluie ruisselle sur mes cheveux. Je prends plusieurs inspirations, me gorge de l'air salin et tente de mettre mes pensées au clair. En vain, puisque Rob Jones vient me rejoindre et entame une conversation.

– Tu n’es pas le sale type que tu parais être.

Il allume une cigarette et je distingue ses mains trembler sous l’effet du manque d’alcool.

– Je ne sais pas si je dois le prendre comme un compliment ou un reproche, rétorqué-je, placide.

Un rire gras s’échappe de sa gorge et il tapote mon épaule gauchement. Comme s’il avait perdu l’habitude des relations sociales.

– Les deux. J’aime pas admettre que je me suis trompé, dit-il en recrachant la fumée.

Nous regardons dans la même direction, vers le port toujours en effervescence. Alors que je ne vois qu’un endroit de déchargement, lui semble contempler l’accident qui a fait basculer sa vie.

– Tu sais, je ne mérite pas ma fille. Elle est restée et c’est à elle que j’en ai voulu. Sombrier dans l’alcool, c’était tellement plus facile que d’affronter la vérité.

Rob se confie à moi sans se planquer derrière l’excuse de son handicap.

– Ma femme m’a quitté, elle a eu raison. J’ai perdu mon boulot, pas à cause de mon bras, mais parce que j’ai déconné.

– Et maintenant ?

– Maintenant je vais reprendre ma vie, me faire soigner et surtout, apprendre à connaître ma fille.

La sincérité qui transparaît dans les trémolos de sa voix atteste de sa bonne volonté et me satisfait. Avery pourra enfin compter sur lui.

– Et toi ?

Je tourne la tête pour regarder à travers la grande vitrine de L’Oasis et je rencontre deux iris d’un bleu aussi profond que l’océan. Avery mérite que

l'on se donne à cent pour cent dans une relation. Pour le moment, je ne peux pas lui offrir cette certitude. Nous en avons conscience tous les deux. Le lien qui nous unit ne se rompra jamais ; néanmoins, il me faut retourner à mon existence. Elle perçoit mon trouble et enfile son manteau.

Alors qu'elle sort, son père rentre pour nous laisser seuls. La tension est palpable, tout comme l'instant est primordial. Nous le savons tous les deux, nous sommes à un carrefour, et la destination ne pourra se prendre qu'en nos âmes et consciences.

– Tu pars ? murmure-t-elle.

Ça fait mal de prendre cette direction, et pourtant, mon choix est fait.

– Je pars, réponds-je tendrement.

Je tends la main et caresse son visage froid, elle ferme les yeux pour recevoir mon geste et frissonne. Cette femme fait de moi un homme. Elle m'apporte la paix et la maturité. À moi maintenant de me montrer digne d'elle.

– Mais je reviendrai, Avery.

Mes mots sonnent comme une promesse et, lorsque je l'embrasse, notre baiser a le goût de la passion et de ses larmes...

Avery Jones

Sur le pas de la porte de l'immeuble, je regarde Carter se glisser dans le taxi, après que le chauffeur a rangé ses bagages dans le coffre. Il se tourne une dernière fois dans ma direction, me répète la promesse qu'il n'a eu de cesse de me faire depuis deux jours. Un sourire inattendu, en pareilles circonstances, se faufile sur mon visage marqué par un mélange de joie et de fatigue. La nuit a été aussi courte qu'intense. Comme les mots ne suffisaient pas, il m'a prouvé de toutes les manières possibles à quel point il tenait à moi. Nous nous sommes aimés follement. Nous nous sommes habillés à la hâte mais chaudement, et avons couru jusqu'à la plage pour assister ensemble au lever du soleil. Pas un mot échangé, juste des regards et des baisers emplis d'un mélange de passion et de tendresse. Une certitude s'est ancrée en moi, en ce matin du départ.

Je le crois. Je crois qu'il reviendra, je crois que ses lèvres retrouveront le chemin des miennes et que ses bras encercleront de nouveau mon corps.

Avant que la voiture ne démarre, il ouvre la fenêtre et se penche à la portière. Une dernière fois, il me défie de son petit air arrogant et railleur.

- Au revoir, *boss*.
- Sois sage, client bien trop sexy, répliqué-je, amusée, en lui octroyant un clin d'œil complice.
- Et toi, pas trop, rétorque-t-il. Hors de question de retrouver la reine des glaces à mon retour.
- Ce serait pourtant une bonne excuse pour devoir la réchauffer...

Il s'apprête à répondre quand la voix du chauffeur nous interrompt.

– Si vous ne voulez pas rater votre avion, monsieur Blanchais, il faut partir maintenant.

– Très bien, répond Carter.

Une dernière fois, il me regarde et je vois l'hésitation traverser sa pupille. Je sais exactement ce qu'il voudrait dire, puisque ce sont les mêmes mots que je souhaiterais prononcer. Cependant, il n'est pas nécessaire de rendre la situation encore plus difficile qu'elle n'est déjà.

– À bientôt, Carter, assuré-je d'une voix qui, j'espère, ne tremble pas trop et qui pourrait lui donner l'illusion que j'ai l'intention de fondre en larmes dès que le taxi sera hors de vue.

Il soupire, se passe une main nerveuse dans les cheveux.

– Compte sur moi, Jones.

Dans ces quelques mots, j'entends l'amour qu'il me porte alors que la voiture démarre pour l'emmener à l'aéroport. Ma confiance, je la place aussi en lui. Je ne peux m'empêcher de suivre le taxi du regard, le cœur serré, le souffle court, étouffée par une folle espérance. Mais Carter ne saute pas du véhicule en marche pour courir me rejoindre, me soulever de terre et m'embrasser à perdre haleine en criant qu'il ne peut se résoudre à partir loin de moi.

Il rejoint sa vie d'avant et moi je me prépare à celle d'après.

Dire que Dan saute de joie en apprenant mon départ serait un mensonge ; en revanche, j'en connais au moins un qui va sabler le champagne. Mon patron comprend mon choix et, mieux, m'en félicite, à titre personnel. Il assure qu'il soutiendra cette belle initiative tant sur le plan financier que publicitaire. L'accolade toute paternelle dont il me gratifie avant de me laisser partir me touche au plus haut point.

– Je n’ai jamais douté, Jones, que vous feriez de grandes choses, assure-t-il. Votre place à Meetcom vous sera toujours gardée, si un jour vous souhaitez revenir.

– J’en doute, Dan, mais j’apprécie grandement votre proposition.

En toute honnêteté, j’ai tourné la page dans ma tête et dans mon cœur. En vidant mon bureau, aucune nostalgie ne vient s’installer. C’est étrangement sereine que je rassemble mes effets personnels, les quelques cadres, ma tasse, les photos et la lettre de Declan que j’ai toujours conservés dans un tiroir. Mes yeux tombent sur les mots qu’il m’avait écrits ; la reconnaissance de sa culpabilité après son aventure d’un soir, l’aveu de son amour, sa demande de pardon. Je ne sais pas pourquoi je l’ai gardée, comme si cela me faisait du bien de me rappeler qu’un homme, aussi chouette soit-il, pouvait commettre des erreurs. Doit-on cependant les payer toute sa vie ? Mes pensées dérivent naturellement vers mon père, en route à l’heure qu’il est pour un centre de désintoxication, à l’autre bout du pays. Et vers Carter, lui aussi en route pour Milan.

Trois chemins qui se séparent, songé-je.

Je m’assieds dans mon fauteuil, referme mes dossiers, vois se détacher le nom des O’Malley sur le dernier, me promets de joindre le petit-fils et de prendre de ses nouvelles.

– Tout ira bien, m’encouragé-je, en refermant le dernier tiroir.

– Jones, tu parles toute seule ? questionne Clifford, me faisant sursauter.

Je n’ai même pas quitté les lieux que le charognard vient gratter à ma porte.

C’est toujours plus agréable que de parler avec toi, pensé-je en me levant.

Partir de Meetcom aura au moins le mérite de ne plus me faire voir sa tronche désagréable de parvenu narcissique. S’il croit que j’ai oublié ou pardonné ses paroles blessantes du soir du gala, il se trompe lourdement, cependant je n’ai pas envie de m’appesantir sur le passé alors que je suis sur

le départ. Une nouvelle vie m'attend, très loin des faux-semblants et de la réussite à tout prix. Très loin des gens comme lui. Dans cette existence, il y aura des John et des Kate prêts à aider leurs prochains, des individus qui auront besoin qu'on leur tende la main, qui viendront trouver auprès de moi du réconfort et de l'attention.

– Tu avais quelque chose à me dire ? Me souhaiter bonne chance ? Ou voir si tu pouvais piquer mon bureau peut-être ?

– Oui, oui... Évidemment.

Son hésitation me fait marquer un temps d'arrêt et le dévisager alors que j'ai déjà enfilé mon manteau et noué mon écharpe. Ses joues rougissent, son regard se fait fuyant. Si je ne le connaissais pas, je croirais qu'il est sur le point de me faire un aveu des plus étonnants. Il passe une main sur son visage, semble chercher en lui le meilleur moyen de formuler une phrase.

Il ne va quand même pas me faire une déclaration d'amour ? Je ne suis pas prête pour ça.

Il ose lever la tête dans ma direction.

– Je me demandais... Comme Carter est parti et que vous deux, c'était faux...

Il ne mérite pas que je lui explique qu'il se trompe lourdement sur le mannequin et moi, que tout ce qu'il a pris pour une ridicule mise en scène était au contraire la pure et simple vérité. Clifford me regarde et je perçois son trouble.

– Est-ce que tu penses que Carter pourrait aimer les hommes ?

Ma mâchoire inférieure se décroche ; Clifford, que je prenais pour un coureur de jupons, est gay et est tombé sous le charme de Carter. Lui aussi.

– Tes reproches bien mérités m'ont fait réfléchir... Je ne veux plus être seul et me faire passer pour celui que je ne suis pas. Il est temps que j'assume celui que je suis au grand jour, déclare-t-il.

Incapable de répondre, je me contente de hocher la tête avant de porter mon carton et mon ficus hors de la pièce. À l'accueil, Gwen s'effondre en pleurs lorsqu'elle se rend compte que ma décision est bien prise et que nos déjeuners dans mon bureau sont sur le point de cesser.

– Tu viendras me voir, la rassuré-je.

Des larmes se faufilent au coin de mes yeux, alors que je m'étais promis de ne pas en verser une.

– Je ne vais pas loin, lui assuré-je en lui offrant ma plante verte, qui avait une plus forte probabilité de mourir que de survivre en restant avec moi.

– Ce ne sera pas pareil, gémit-elle.

– Ça ne veut pas dire que ça ne sera pas mieux pour autant, la rassuré-je.

D'un revers de la manche, elle s'essuie le nez et les yeux.

– Tu sais, Avery, pour Carter... je ne t'en veux pas. Ça n'aurait pas marché entre lui et moi... mais je souhaite que ce soit le cas entre vous deux.

Touchée par sa gentillesse, je la serre dans mes bras et espère de tout cœur qu'elle a raison.

– Vous êtes faits l'un pour l'autre, insiste-t-elle. Je l'ai lu dans *Gala*.

Malgré mes larmes, je ne peux retenir un éclat de rire. Soudain le téléphone sonne, interrompant nos embrassades. Je me sauve, me jette dans l'ascenseur et débouche quelques secondes plus tard dans le hall. Pour la dernière fois.

Quelques larmes perlent également au coin des yeux de Donald à l'entrée de l'immeuble.

– Ce n'est pas mon genre d'être aussi ému, vous me connaissez, miss Jones, mais votre départ va faire un grand vide, ici.

Je lui souris tristement avant de sortir dans la rue. Dans ma voiture, je prends une profonde inspiration, allume la radio et détache une à une les épingles retenant mon chignon austère. Alors que je secoue ma chevelure blonde, je songe que c'est vraiment une page qui se tourne, que la Avery que j'étais va pouvoir être rangée au placard. La Avery froide, distante et addict à son boulot laisse la place à une version plus humaine et moins psychorigide, du genre à se lâcher les cheveux et à chanter à tue-tête dans sa voiture, à troquer ses talons hauts contre des baskets et ses tailleurs contre des jeans. Et je dois avouer que cette Avery me plaît plutôt bien. Inconsciemment, je n'ai pas roulé en direction de mon appartement mais dans celle de L'Oasis. Tout est pareil, et pourtant tout est désormais différent. Hier encore, je n'étais pas seule à franchir cette porte, mais aujourd'hui, il n'y a que moi, que moi pour faire le choix de la vie que je veux mener. Alors que je prends conscience de tout le chemin parcouru pour arriver jusqu'à moi, une vieille dame à la peau burinée par le soleil s'approche, me demande dans un anglais hésitant si je veux entrer. Elle a l'air à la fois perdue et confiante, et c'est elle que je vois en moi. Moi, à l'aube de cette nouvelle existence. Pleine de doutes et en même temps débordant d'optimisme. Qu'importe ce que l'avenir me réserve, je me sens prête.

– Je m'appelle Avery, me présenté-je avec un large sourire, je suis la nouvelle responsable de L'Oasis.

En prononçant ces mots, je prends vraiment conscience que ma nouvelle vie commence maintenant...

Épilogue 1

Carter Blanchais

Installé dans la véranda de mes parents, je feuillette distraitement l'album réalisé par ma mère. Il comporte des articles de presse, et les plus récents attirent mon attention.

« À la suite de la Fashion Week, le célèbre mannequin international Carter Blanchais devient l'égérie de la maison Giovanni. Cet homme charismatique au regard de braise a su imposer son style et mettre en lumière des vêtements réservés à l'élite. »

« Carter Blanchais revient sur le devant de la scène et devient le mannequin incontournable de cette saison. Il représente l'exemple parfait d'une rédemption réussie. Abandonner les soirées arrosées pour les galas de charité lui confère une place légitime dans la haute société. »

« À 25 ans, Carter Blanchais devient l'égérie de plusieurs marques de luxe. Ce Français au charme magnétique dévoile des pans de sa vie privée pour notre magazine et notamment l'épreuve qui a fait basculer sa vie. Il déclare que c'est sa petite sœur, plongée dans le coma, qui lui a ouvert les yeux sur la vraie valeur de la vie. »

« Carter Blanchais annonce un changement majeur dans sa carrière. Il ne se contentera plus de défiler sur les podiums ni de prendre la pose pour les plus grands photographes du monde. Ce jeune ambitieux au physique mystérieux dévoile ses projets et il risque fort de vous surprendre... »

Je referme l'album et réserve en ligne mon billet d'avion. Depuis plusieurs mois, j'opère en sous-marin afin de mettre en place une stratégie brillante. L'heure est venue de retourner auprès de celle qui m'a ouvert les yeux et le cœur...

OceanofPDF.com

Épilogue 2

Avery Jones

Six mois plus tard...

Nerveusement, je me frotte les yeux, me pince l'arête du nez en tentant en vain de chasser les pensées sombres qui envahissent mon esprit. À deux doigts de craquer nerveusement, je pousse un profond soupir. C'était tellement prévisible que c'en serait presque risible si je n'étais sur le point de fondre en larmes. Dévastée, démunie. Je m'attendais à quoi, au juste ? Malgré mes journées bien remplies, le manque de Carter se fait ressentir de plus en plus. Nous échangeons des messages, parfois parvenons à nous appeler quelques minutes mais entre les décalages horaires, son planning de star et mon propre travail monstrueux à L'Oasis, notre histoire semble tenir par un unique fil.

– Tu n'es qu'une pauvre fille complètement débile, Avery Jones, me fustigé-je à voix haute.

– Pas si pauvre que ça, rétorque, un brin amusée, Sasha en poussant la porte.

Je lève le regard dans sa direction et l'accueille d'un regard noir pour l'encourager à se taire.

– N'essaie pas de me faire rire, Sasha, grogné-je. Je ne suis pas d'humeur.

Elle lève un sourcil circonspect avant de m'observer avec attention des pieds à la tête. Je suis sûre que j'ai la sale tête de la fille qui travaille trop et

ne dort pas assez.

Et qui a passé une sale journée.

– Tu n’aurais pas un petit peu de maquillage dans le coin ? me demande-t-elle soudain.

Sans attendre ma réponse, ma meilleure amie s’avance dans ma direction et fouille les tiroirs de mon bureau à L’Oasis. Mais hormis des factures, des listes de numéros et d’accueils d’urgence, des cartes d’associations, elle ne trouve pas ce qu’elle est venue chercher. Depuis que je suis seule à la tête de L’Oasis, mon quotidien a très nettement changé.

– Ça te ferait du bien, pourtant, insiste-t-elle, et puis un coup de brosse non plus ne serait pas du luxe.

Je lève les yeux au ciel avant de détacher le regard de mon amie et de tenter de me concentrer sur les chiffres qui dansent sur l’écran de mon ordinateur. Fini les tailleurs, les chignons stricts et le maquillage travaillé, bienvenue au naturel et à la simplicité. Ici tout le monde se moque que je sois élégante ou apprêtée. Pas besoin de faire ma place, j’ai été adoptée dès le début. Kate et John m’ont montré les rouages, m’ont épaulée avant de me laisser voler de mes propres ailes. Et depuis, même si je m’arrache les cheveux pour trouver des bénévoles ou une place dans un hébergement d’urgence pour les familles qui viennent de débarquer sur le sol anglais, je me sens heureuse, heureuse et épanouie. Parce que ce que je fais a du sens, que je me lève le matin avec le sourire jusqu’aux oreilles.

Enfin jusqu’à maintenant.

– Rassure-moi, tu as pris une douche ce matin ?

Mais qu’est-ce qu’elle a ? L’attitude étrange de ma meilleure amie ne m’échappe pas.

– Quoi ? m’exclamé-je, étonnée. Est-ce que tu peux me dire pourquoi tu viens me déranger ?

– Ah, oui !

Elle s’esclaffe, en se tapant le front.

– Il faut racheter de l’huile.

– Mais qu’est-ce qu’ils en font ? Ils la boivent ? râlé-je, en songeant à la prochaine commande pour l’équipe qui officie en cuisine.

Depuis quelques semaines, un nouveau projet a vu le jour pour dynamiser L’Oasis. Différents chefs des environs viennent donner bénévolement des cours à ceux qui le souhaitent. Je suis fière du succès de cette belle initiative.

– Je ne suis que la messagère. Je dois également te prévenir qu’une famille vient d’arriver de Syrie, et un homme qui se dit originaire du Nigeria. Quant à MacKinsley, il a encore fait du grabuge, mais le vieux Jérémiah a réussi à le mettre dehors.

– Très bien, j’arrive, laisse-moi juste quelques minutes, le temps que...

Je n’achève pas ma phrase, préfère ne pas l’inquiéter ; Sasha en a déjà trop fait, et ce n’est pas comme si elle ne m’avait pas prévenue à de nombreuses reprises. Elle consent à se retirer.

– Même pas un rouge à lèvres dans ton sac à main ?

– Pas besoin, assuré-je.

Mon attention se reporte sur les colonnes de chiffres, et je maudis le ciel de ne pas m’avoir offert la bosse des maths. Cela me serait d’une grande utilité, plus que d’avoir du maquillage. Après de longues et vaines minutes de travail, mes poings s’écrasent sur la table et, de dépit, je jetterais bien tout ce qui me tombe sous la main pour me soulager. D’ailleurs, avant que ma raison ne reprenne le dessus, mon agrafeuse puis ma tasse volent et s’écrasent contre le mur. Carter me manque, et ce manque est sur le point de me rendre folle. Tout cela est ridicule. Comment croire que nous allions pouvoir bâtir quelque chose à distance ? Tout ce qu’il y avait entre nous était sans doute aussi fugace et intense qu’un raz de marée et aujourd’hui, je me sens si seule...

– Avery Jones, tu es la plus stupide des stupides, lancé-je en reportant mon attention sur l'écran et en espérant que la réponse à mes questionnements s'y soit affichée entre-temps, comme par magie.

Un cri de frustration s'échappe de ma poitrine. J'entends la porte s'ouvrir, et ne doute pas que ce soit de nouveau Sasha qui revient à la charge, alertée par mon cri et le fracas des objets brisés.

– Qu'est-ce que tu veux, encore ? demandé-je, sarcastique, en pivotant brusquement. Et si tu veux tout savoir, je n'ai pas pris de douche ce matin.

Mon regard est aussitôt happé par des prunelles noires et profondes, et dans ma poitrine, la mer se soulève, les vagues tourbillonnent et m'emportent jusque dans des bras vigoureux où je me jette avec force. Carter est là, en chair et en os. Juste devant moi. Et c'est comme si je respirais de nouveau. Nos lèvres se percutent, se retrouvent et se goûtent avec ardeur. Mes mains s'arriment à sa nuque pour intensifier ce baiser. Il m'a tellement manqué. Nos coups de fil, nos mails, même nos vidéos sexy ne suffisent pas à remplir le vide que creuse son absence dans ma vie quotidienne. Pourtant bien remplie. J'ai besoin de lui, de sa peau, de son odeur musquée, de ses bras qui se referment puissamment autour de mon corps fébrile, comme en cet instant. Je peine à croire qu'il est là, réellement là.

Il se détache de ma bouche, pour que nous puissions reprendre notre souffle.

– Est-ce vrai que tu n'as pas pris de douche ? m'interroge-t-il, amusé. Parce que franchement je ne sais pas si je vais...

– Approche-toi, idiot !

Mes bras se tendent pour l'attirer à moi ; cependant, il se refuse à moi, résiste encore un peu.

– Et en plus, tu oses me traiter d'idiot, je me demande quelle punition je vais pouvoir infliger à cette bouche bien trop insolente.

Son doigt caresse la pulpe de ma lèvre inférieure, la tapote et je ne peux résister très longtemps à la tentation de lui mordre l'index. Carter joue à un jeu dangereux. Je suis heureuse de constater que notre complicité est toujours intacte malgré les semaines qui ont défilé.

– Une vraie petite sauvage...

Ses mains empoignent solidement mes fesses, et il me soulève comme si je ne pesais rien. Sans ménagement, il me dépose sur le bureau, et en pousse l'ordinateur et les papiers qui le jonchent.

– Fais attention, lui demandé-je. Des heures que je travaille sur cette fichue comptabilité, et il n'y a rien à faire, je ne m'en sors pas... C'est absolument désespérant...

Des chiffres, des chiffres, toujours des chiffres. Et moi qui vais m'arracher les cheveux à force de tenter en vain de m'en sortir avec les bilans, les déclarations, les demandes de subvention, la gestion des aides de l'État et des dons des particuliers.

– Raison de plus, *boss*, me provoque-t-il, railleur, en envoyant valser les feuilles qui s'y trouvent.

Il ne me laisse pas le temps de protester, s'empare de mes lèvres pour me contraindre au silence de la plus délicieuse des façons. Comment penser de façon cohérente quand l'homme que vous aimez vous embrasse comme un marin revenant d'un voyage de plusieurs mois ? Ses doigts habiles déboutonnent mon chemisier pendant que les miens se faufilent sous son tee-shirt et reconnaissent ses abdominaux. Carter n'a pas changé. Je frissonne d'excitation, alors qu'il chasse habilement tout reliquat de pensée sombre. Ses lèvres remplacent bientôt ses doigts pour me picorer la peau. Les baisers aussi légers qu'un souffle alternent avec de petites morsures qui me font gémir de plaisir. Ma tête bascule en arrière, et je me tends, impatiente et frémissante, dans sa direction.

– On m'a dit que Carter était de retour mais, franchement, je ne suis pas sûre que ce soit lui, lance Sasha en poussant vivement la porte.

Carter et moi sursautons alors que, tout en pouffant, mon amie couvre ses yeux de sa main, choquée par le spectacle que nous lui offrons.

– Il faut croire que c’était bien Carter en définitive, lâche mon amie. Les enfants avaient raison.

– Tu peux sortir ? grogné-je, le souffle court, en rajustant tant bien que mal mon haut.

– Vous ne savez pas qu’une porte se ferme à clé si on ne veut pas être dérangé ?

– Tu peux sortir ? répété-je.

– Ce n’est pas que je n’en ai pas envie, mais il faut absolument que vous veniez. Maintenant, précise-t-elle en coulant un regard réprobateur sur nous, au cas où nous serions tentés de faire fi de sa demande pour nous concentrer sur ce que nous, nous jugeons de plus urgent.

En tout cas moi, car Carter a déjà remis son tee-shirt et semble tout à fait disposé à la suivre, de son plein gré. Un sourire étire ses lèvres, et tout dans son attitude paraît soudain suspect. Son retour surprise, son empressement à sortir de la pièce, l’expression même de son visage.

– Qu’est-ce que tu me caches, Carter Blanchais ? l’interrogé-je, en cherchant au fond de ses prunelles ce qu’il me dissimule.

Il replace derrière mes oreilles des mèches folles, et m’attrape affectueusement par la taille.

– Tu ne vas pas tarder à le savoir.

Et en effet, à peine avons-nous quitté le cagibi sans fenêtre qui me sert de bureau et traversé le couloir que je perçois l’agitation inhabituelle qui règne dans le café associatif. D’ailleurs je me demande comment j’ai pu faire pour ne pas m’en rendre compte avant, même si je pense que l’arrivée de Carter a occulté ma faculté de jugement, et m’a fait perdre temporairement l’audition. Accueillie par les crépitements des flashes et des éclats de voix, je me cramponne à Carter, légèrement aveuglée. Des voix nous interpellent, des mots jaillissent, que je tente de saisir au vol.

- Avez-vous réellement renoncé ?
- Allez-vous vous installer à Brighton ?
- Avery est-elle enceinte ?
- Est-ce vrai que vous mettez aujourd’hui un terme à votre carrière de mannequin ?

Les rouages de mon cerveau se mettent en marche, et je me tourne vers Carter, impatiente de connaître moi aussi les réponses à ces questions. Ce dernier lève la main, impose le silence. Naturellement, son charisme à lui seul suffit à faire cesser le brouhaha.

– Bonjour à tous. Aujourd’hui, en effet, je quitte les défilés ; cependant, je ne disparaîtrai pas complètement puisque le premier événement caritatif organisé en partenariat avec Vincenzo Giovanni aura lieu dans un mois au Pavillon royal de Brighton et j’ose espérer que vous serez tous là pour le couvrir.

Il m’offre un large sourire, ses yeux pétillent et je sais qu’il est incroyablement fier de l’effet que sa révélation produit sur moi. La surprise mêlée de joie qui marque en cet instant mon visage dénué de maquillage. Je comprends mieux la demande de cette traîtresse de Sasha, qui m’adresse un sourire d’excuse et un clin d’œil quand je tourne la tête dans sa direction, alors que Carter reprend :

– Vos sources sont tout à fait exactes, je m’installe définitivement à Brighton.

Le souffle court, je peine à réaliser ce que j’entends, que bientôt Carter ne partira plus. Est-ce réel ? Comme s’il sentait mon appréhension, Carter resserre son étreinte sur ma taille, et plonge son regard dans le mien. Ce que j’y lis achève de me rassurer. Il déborde de sincérité et de ce qu’on ne peut qualifier que d’un mot, d’amour. En fait, non, je déclare que ma vie commence vraiment maintenant !

Épilogue 3

Carter Blanchais

Six mois plus tard...

Il y a quelques mois, je faisais une erreur monumentale qui a fait basculer ma carrière. Aujourd'hui, avec le recul, je m'aperçois que ça n'en était pas une, bien au contraire, il s'agissait d'une chance. Celle de sortir de la spirale infernale où je m'étais fourré. Le sexe facile, l'alcool parfois même la drogue et l'argent. Tout me brûlait les doigts. J'en voulais toujours plus. Plus de nanas, plus de jouissance, plus de popularité. Jusqu'à en oublier l'essence même de mon être.

C'est en contemplant le soleil se lever sur la tour Eiffel que mon envie de retourner à Brighton m'a saisi. Malgré la beauté du lieu, sans Avery, tout me paraissait moche et sans intérêt. Donc, au lieu d'étudier les comportements des autres, de les décortiquer pour fouiller au plus profond de leur être, j'ai décidé de me tourner vers moi. Vers le Carter Blanchais audacieux, altruiste et authentique. Je conserve mon charme et mon physique avantageux ; néanmoins, je m'en sers autrement.

Alors que les flashes crépitent, que l'euphorie gronde à L'Oasis et qu'une femme me contemple avec une adoration débordante, je sais que ma décision sera la meilleure. Pas celle qui m'apportera des montagnes de dollars, des comptes en banque pleins et des appartements à gogo. Après tout, j'ai suffisamment de matière grise pour être riche intérieurement.

– Il va falloir te trouver un appartement, déclare Avery en me souriant.

Naturelle, les cheveux en pagaille, le visage dénué de maquillage, elle irradie littéralement. Ses iris bleutés m'envoûtent et ses lèvres pulpeuses m'appellent. C'est indéniable, Jones m'a manqué.

– Je l'ai déjà, riposté-je avec sérieux.

– Ah. Et où se trouve-t-il ?

Évidemment, je ne peux m'empêcher de la taquiner.

– Pas loin de chez Gwen.

Je reçois un violent coup de coude dans les côtes et lève les mains pour abdiquer.

– OK, ma reine. En fait, je compte m'installer chez toi.

Un éclair de joie traverse ses prunelles, un sourire se dessine sur sa bouche et elle croise les bras sous sa poitrine.

– Qui te dit que j'ai envie de cohabiter avec toi ?

– Je sais ce dont tu as envie, Jones, susurré-je à son oreille.

Mon souffle dans son cou la fait frissonner et la tension entre nous est palpable. Dans mon boxer, ma troisième jambe ne demande qu'à se mettre en branle. Pourtant, il me faut me contenir encore quelques instants.

– Laisse-moi juste le temps de présenter mon projet à la presse et après je m'occupe personnellement de toi, lui promets-je en me redressant.

Ses joues ont légèrement rosi ; néanmoins, Avery ne se départ pas de son assurance.

– Dépêche-toi, m'ordonne-t-elle.

Voyant que je savoure la situation, elle tape dans ses mains pour intimer le silence de nouveau et prend la parole.

– Mesdames, messieurs, ma collaboration avec Carter Blanchais débutera par une soirée caritative ici même, à L’Oasis. Nous attendons bon nombre de personnalités publiques et du show-business. Vous, membres de la presse, aurez également droit à des accès VIP, mais il n’y en aura pas pour tout le monde. À vous de parler au maximum de ce projet afin que nous définissions lesquels méritent de venir.

Que j’aime son ton autoritaire et professionnel ! De toute évidence, Avery possède un supplément d’intelligence, une manière de se comporter et de rassembler les foules. Cette femme m’excite au plus haut point ! Sans ajouter le moindre mot, j’attrape sa paume dans la mienne et fends la foule pour nous diriger vers la sortie. Elle a tout juste le temps de donner les consignes à son second, un certain Trad, et nous voilà dehors. L’air d’été, loin d’être étouffant, anime mes sens.

– Je ne sais pas si je vais pouvoir me retenir jusque chez toi, grogné-je en sentant l’envie d’elle me submerger.

– Il existe des couches absorbantes de haute qualité, me nargue-t-elle.

– L’impertinence te va tellement bien !

C’est au pas de course que nous retrouvons son appartement et, dès la porte d’entrée fermée, nous jetons l’un sur l’autre. Notre étreinte sauvage est à l’image de notre relation, passionnelle et inattendue. Je lui fais l’amour avec une ardeur décuplée par l’avenir qui nous attend.

Quelques heures plus tard, dans les bras l’un de l’autre, je m’aperçois que malgré tout, nous sommes incroyablement bien ensemble.

Malgré tout. Malgré la différence d’âge, nos métiers différents, les épreuves, notre passé. Malgré les départs, l’alcool, les soucis. Malgré le temps qui passe, les douleurs, les peurs et le quotidien. Malgré l’absence, notre caractère fort et les autres.

Malgré tout, il y a l’amour. Le nôtre. Celui que nous vivons depuis quelques mois déjà en pointillé, qui m’a fait grandir, évoluer et surtout me trouver. L’amour qui fait de nous deux êtres rassemblés par un sentiment commun. Avec Avery, je me sens intouchable.

– Je t’aime, mon roi, murmure-t-elle contre ma bouche.

Un frisson me saisit, bientôt suivi par la paix.

– Moi aussi, lui réponds-je sans détour.

Et alors que nous échangeons des mots gorgés de sincérité, mon téléphone portable sonne. Je râle, décidé à ne pas prendre l’appel, mais, comme à son habitude, Avery m’enjoint de décrocher. Lorsque je découvre le prénom de ma mère s’afficher sur l’écran, je prends l’appel.

– Tout va bien ? lui demandé-je sans préambule.

Et j’entends une respiration saccadée, un reniflement, quelques cris au loin.

– Maman ? Que se passe-t-il ?

Je me redresse vivement, l’inquiétude me saisit la poitrine, l’angoisse ressurgit au galop.

– C’est... Dana, bredouille-t-elle.

La pièce tangué, le sol se dérobe sous mes jambes frémissantes et la main d’Avery attrape la mienne.

– Elle s’est réveillée !

Comme un volcan bouillonnant depuis des décennies, mon bonheur jaillit en un geyser touchant les étoiles. Après les épreuves, voici la réussite. Pas celle éphémère qui comble l’ego et le porte-monnaie. Non, celle éternelle, qui restera toujours dans mon âme pour me prouver qu’il ne faut jamais rien lâcher et que le bonheur se trouve souvent là où on ne l’attend pas...

Épilogue 4

Avery Jones-Blanchais

Un an plus tard...

– Avery, tout va bien ?

Avant de répondre, je prends une profonde inspiration, chargée d’embruns. Face à moi, la mer se déchaîne, et les vagues percutent les galets. Désormais, il me suffit de sortir de L’Oasis pour jouir de cette vue incroyable. Je me retourne, un large sourire étirant mes lèvres. La vérité est facile : je me sens heureuse, si simplement et si profondément heureuse que ma réponse ne peut tenir qu’en un seul mot.

– Oui, affirmé-je pour rassurer Maggie.

Ma belle-mère me couve d’un regard protecteur, rempli de tendresse.

– J’avais juste besoin de prendre un peu l’air, lui expliqué-je alors.

– Je comprends, assure-t-elle, il y a tellement de monde à l’intérieur, c’est de la folie !

Avec tendresse, elle pose une main sur mon épaule ; sa sincérité et sa prévenance ne peuvent que me toucher.

– En tout cas, Avery, tu peux être fière de toi !

Malgré la porte fermée, des bruits festifs nous parviennent et, à travers la baie vitrée, nous apercevons les invités en train de danser et de s’amuser.

– Je ne m’en sors pas trop mal, concédé-je, faussement modeste.

Pour célébrer les 20 ans de L’Oasis, j’ai eu l’idée d’organiser un anniversaire. Cependant, je ne pensais pas que tant de gens répondraient à l’invitation. Kate et John ont traversé le pays pour être présents pour cet anniversaire symbolique, tout comme de nombreux anciens bénéficiaires de L’Oasis, et leurs remerciements chaleureux décuplent mon énergie. Donald, qui est sans surprise en train de dévaliser le buffet, et mes anciens collègues de Meetcom sont venus en nombre pour l’occasion. Je pouffe en apercevant Dan ; il est toujours déroutant de voir son ex-patron se trémousser sur une piste de danse. Ce qui me touche bien plus encore est la présence de la famille Blanchais au grand complet, dont je fais désormais officiellement partie. Mon regard descend sur mon alliance en or et diamant qui orne mon annulaire et que Carter a fait graver « ma reine ». Notre mariage a été plus que réussi, tout en simplicité et en émotions. Nous étions entourés seulement des gens que nous aimons le plus au monde. Du rire, des larmes de joie, et la pluie normande s’abattant sur nous. Bien que je doive reconnaître que Carter continue de m’agacer, je ne céderais ma place à ses côtés pour tout l’or du monde.

Meredith et Lindsay nous rejoignent bientôt.

- Tu vas bien, Avery ?
- Ce sont les bébés qui arrivent ?
- Il faut te conduire à l’hôpital ?

Elles se bousculent, s’empressent auprès de moi. Depuis que je suis enceinte de jumeaux, je suis devenue le centre d’intérêt des femmes de la famille Blanchais, y compris de Dana. Après son réveil, elle a été placée en centre de rééducation, où nous allons la voir aussi souvent que possible. Le frère et la sœur se sont retrouvés et c’est comme s’ils ne s’étaient jamais quittés ; les larmes ont roulé sur toutes les joues ce jour-là et je n’aurais su dire qui en versait le plus. Des larmes de joie qui réchauffaient le cœur, des larmes qui balayaient les remords et le poids de la culpabilité. Et aujourd’hui, elle a obtenu une autorisation pour le week-end, une infirmière l’accompagne, mais elle se trouve ici avec nous, si belle et si pleine de vie.

– Avery, dis à Meredith que c’est moi qui serai la marraine de la petite, lance Lindsay.

– Alors, là, c’est impossible car Carter m’a choisie, rétorque sa sœur, les bras croisés sur la poitrine.

– Mais, ça, c’était avant ou après qu’il t’a surprise à faire le mur pour rejoindre ton nouveau petit copain...

Je pouffe alors que les deux sœurs semblent sur le point d’en venir aux mains ; Dana, dans son fauteuil roulant, n’intervient pas, se demandant parfois où est sa place dans sa fratrie.

– De toute façon, ce sera Dana, la marraine de nos petits, assuré-je en lui adressant un clin d’œil complice.

– Qu’est-ce qui se passe ici ? demande Sasha, étonnée, en sortant à son tour de L’Oasis.

Dans la voix de ma meilleure amie perce également l’inquiétude, et je m’empresse de la rassurer à son tour. Si nous ne rentrons pas bien vite, cela risque d’être un défilé sur le trottoir. Il me reste encore quelques semaines avant que notre famille ne s’agrandisse doublement.

L’ambiance festive se confirme dès que nous franchissons le seuil de L’Oasis. Des banderoles, des décorations colorées suspendues aux murs fraîchement repeints. On parle dans toutes les langues du monde, on rit fort, on entrechoque les verres et on danse sur une salsa. Je me retrouve avec un verre dans la main.

– Rassure-toi, me souffle mon père près de l’oreille, ce n’est que du jus de fruits.

Je tourne mon visage dans sa direction et suis saisie par les changements opérés ces derniers mois. À travers sa barbe taillée, il sourit sincèrement et nous échangeons un regard qui en dit long sur ce que nous ressentons. Un mélange de tendresse, d’amour et de respect. À notre rythme, nous avançons l’un vers l’autre, comblons le fossé qui s’était creusé et rattrapons comme on peut le temps perdu. Bien sûr, il y a des coups de gueule et de

blues, des retours en arrière, des plaies encore à vif, mais il y a surtout un lien qui se reconstruit.

Cette fois, c'est la bonne, me murmure ma conscience.

La première cure a été un véritable échec, la seconde aussi, mais celle-ci semble porter ses fruits et mon père s'accrocher pour ne pas replonger. Depuis presque quatre mois, il n'a pas bu une goutte d'alcool et vient chaque jour à L'Oasis, trouvant du réconfort à aider son prochain, puisant de la force auprès de nous pour ne pas céder à ses démons intérieurs. Mon père attrape un gobelet sur une table voisine et insiste pour que nous trinquions à cette belle journée. Il choisit ses mots, les pèse et nous souhaite d'en avoir encore beaucoup d'autres à partager comme celle-ci.

– Je lève aussi mon verre pour toi, papa, déclaré-je.

Touché, il ne répond rien, mais hoche la tête avec gravité.

– Et pour mes chers petits, lance mon père.

– Tu feras un super grand-père, assuré-je, en plaçant de l'espoir en ces mots.

– Ce qu'Avery ne dit pas, intervient Carter, qui vient d'arriver, c'est qu'elle a prévu de vous confier les deux petits monstres au moins deux fois par semaine pour que nous puissions sortir, tranquilles...

Je donne un coup de coude à Carter et lui fais les gros yeux.

– Mais pas du tout, protesté-je, ce n'est pas pour ça que je dis ça.

– J'espère ! s'exclame mon père en riant.

Il jette un coup d'œil au fond de son verre.

– Je crois que je ferais mieux de m'éloigner de vous avant qu'il ne vous prenne l'idée de me les confier à temps plein.

Nous le suivons des yeux quand il fend la foule de danseurs en direction du buffet dressé au fond de la salle. Avec tendresse, Carter m'enlace, ses

deux mains se posant délicatement sur mon ventre.

- Deux futurs footballeurs, déclare-t-il, aussi agités que leur mère.
- Aussi pénibles que leur père, plutôt !

Alors que je m'apprête à lui taper le bras, il attrape mes doigts et les porte à ses lèvres. Je me retiens de les mordiller, comme nous sommes en public, mais nos regards s'accrochent l'un à l'autre, des regards chargés de fougue, d'amour et de passion. Il me défie, me provoque, me promet l'avenir, un avenir lumineux fait de nous deux. Peu importe la destination et les épreuves, tant que nous sommes ensemble, nous pouvons tout surmonter...

FIN

OceanofPDF.com

Remerciements

Écrire ses remerciements possède un goût particulier. Celui de quitter des personnages pour les retrouver chez vous et, croyez-nous, il s'agit de la plus belle des récompenses.

Il y a des histoires qui s'écrivent au rythme des battements de cœur et des émotions. Celle-ci en fait partie et nous la voulions rigolote, tendre et authentique. Rêvée à deux, elle prend vie sous les traits de la polaire Avery et de l'arrogant Carter. Pourtant, tous deux représentent bien plus que cela. Ils sont à notre image, un peu amochés, portant une armure mais, lorsqu'ils s'ouvrent, c'est avec tout leur cœur, sans se retenir, sans restriction.

Et puis il y a une rencontre... De celles qui parviennent à apaiser les tourments. Nous vous souhaitons de la vivre intensément, cette rencontre.

Nous avons, toutes les deux, la chance de pouvoir compter sur nos maris, Vincent et Nicolas, pour nous épauler, et d'être entourées de nos six merveilleux enfants. Ils représentent notre essentiel à bien des égards. Merci également à nos familles et à nos amis pour leur soutien sans faille !

Merci à toute l'équipe des éditions Addictives de rendre cela possible. Et en particulier à notre pétillante Sophie, notre éditrice qui connaît les messages qui se cachent derrière nos plumes. Merci à Maud, à Carole et à Clara !

Merci à toi de nous lire, de marcher à nos côtés dans cette folle aventure et de venir nous voir en séance de dédicaces. Ta présence, ton sourire, tes avis, nous sommes ravies de pouvoir les savourer.

Merci à toutes les Avery qui ont connu un drame et qui osent ouvrir leur cœur lorsque les sentiments viennent frapper à leur porte.

Merci à tous les Carter d'être agaçants mais tellement attendrissants.

Merci à toutes les rencontres qui parsèment une vie, c'est grâce à elles que nos histoires deviennent réelles.

Merci les chroniqueuses, les blogueuses, les instagrameuses de faire exister nos écrits à travers vos mots, vos partages et vos photos. Vous êtes incroyables !

Et si ce n'était que le début ?

À très bientôt !

Judi Stark alias Ludivine Delaune et Julie-Anne Bastard

OceanofPDF.com

Disponible :

Toxic Hell

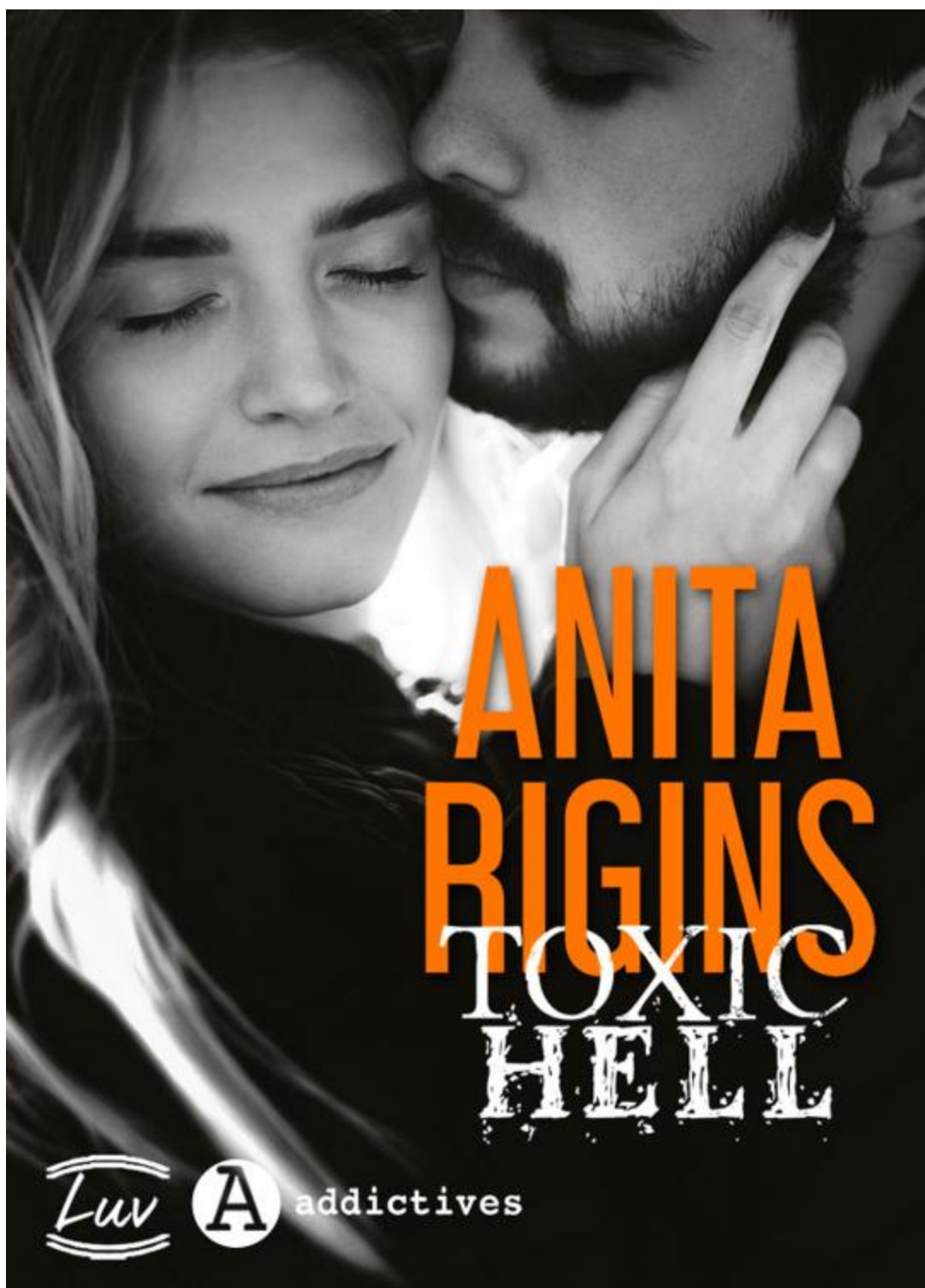
La vie n'a pas toujours été tendre avec Hena. À 19 ans, elle a été séquestrée deux mois dans une secte et les horreurs qu'elle y a subies l'ont marquée au fer rouge.

Pour tenter de se reconstruire, elle déménage à Monroe. Nouvelle vie, nouvelle université, nouveau départ. Mais fuir a un prix. Hena est obligée de voler pour subvenir à ses besoins.

Un soir, elle vole la mauvaise personne lorsqu'elle croise la route de l'implacable Nasser, ex-enfant de la rue, étudiant le jour et amateur de combats clandestins la nuit.

Ses poings sont son outil de travail : il frappe dur et cogne sans retenue. Quand il lui propose un marché pour se racheter, Hena sait qu'elle se jette dans la gueule du loup. Mais impossible de lui dire non.

[Tapotez pour télécharger.](#)



OceanofPDF.com

Découvrez *Un job en or* de Rose Becker

OceanofPDF.com

UN JOB EN OR

Premiers chapitres du roman

ZBAB_001

OceanofPDF.com

1. La chance de ma vie

D'abord un crachotement. Puis une grosse toux. Non, non, dites-moi que ce n'est pas vrai ! Les deux mains agrippées au volant, je vois une fumée blanche s'élever du capot de ma voiture. Pas maintenant ! Pas aujourd'hui ! Une odeur de brûlé chatouille mes narines et mes yeux me piquent. Pas en plein milieu de la circulation ! Avec un gémissement, j'écrase désespérément la pédale de l'accélérateur.

– Avance !

Je suis presque debout sur mon siège.

– Avance, vieux tas de ferraille !

Au prix de gros efforts, mon tacot s'extraît péniblement de la circulation et se traîne le long du trottoir tandis qu'un conducteur me dépasse en klaxonnant. Super. Comme si j'avais besoin de ça ce matin. Pile le jour où je passe l'entretien d'embauche le plus important de ma vie.

– Merde !

Sur le côté, un flot ininterrompu de véhicules frôle ma vieille guimbarde. À 8 heures du matin, les embouteillages paralysent déjà la ville et je ne peux pas rester au milieu du trafic. Je crois que je ne m'habituerai jamais à la circulation new-yorkaise. Quand soudain, mon moteur s'éteint dans un gros gargouillis. Cédant au désespoir, je tourne à dix reprises la clé de contact.

La vache. Qu'est-ce que je suis supposée faire ?

– S'il vous plaît, pas aujourd'hui. Pitié, pitié, pitié. Il me FAUT ce job. J'en ai besoin. Vous comprenez ? Si vous m'entendez là-haut...

Apparemment, il n'y a personne au bout du fil car le nuage de fumée s'épaissit, obstruant ma vue.

– Nooooooon !

Je pousse un cri déchirant – et un poil ridicule, aussi. Puis je pars dans un fou rire nerveux. Un vrai rire de folle. Sur le trottoir, les passants me jettent des regards consternés mais c'est plus fort que moi : je ne peux pas m'arrêter. Mieux vaut rire que pleurer, non ? Car pour la première fois depuis des semaines, je suis convoquée à un entretien d'embauche. Et pas n'importe où ! Au siège de Stevenson Inc., la plus célèbre agence de pub des États-Unis. C'est la chance de ma vie et cette place d'assistante est pour moi.

Allez, c'est le moment de se reprendre. À la volée, j'attrape mon sac à main et mon grand carton à dessins, posés sur le siège passager. Tant pis pour la voiture. La fourrière n'aura qu'à l'embarquer – même si je n'ai pas les moyens de payer l'amende... D'un seul coup, je me jette dans la circulation. Je ne raterais mon rendez-vous pour rien au monde. Et l'air toujours aussi cinglé, je me précipite au milieu des voitures qui foncent sur l'avenue, les bras en V au-dessus de la tête.

– Hep ! Hep !

Un premier taxi me dépasse. Comprendre : il manque de me renverser dans le caniveau. Un peu secouée, je ne renonce pas pour autant et juchée sur les chaussures à talons neuves qui réduisent mes pieds en bouillie, je repère un nouveau *yellow cab*.

Celui-là, il est pour moi !

Quand tout à coup, un grand type blond surgit sur le trottoir d'en face. D'un petit signe de la main, il interpelle MON taxi... qui s'arrête devant LUI. Quoi ?! Je m'agite comme un épouvantail pour attirer l'attention du chauffeur et lui, il n'a qu'à claquer des doigts pour monter ? Je rêve ! Malgré mes orteils tordus, je m'élance vers la voiture en clopinant, mon grand carton à dessins sous le bras.

– Eh !

Déjà, l'inconnu ouvre la portière.

– Eh, vous ! Je...

Je reste sans voix. Parce qu'il vient de relever la tête. Mon voleur de taxi. Dans ma poitrine, mon cœur s'arrête de battre – à moins que ce ne soit le temps qui s'arrête de défiler ? Jamais je n'ai croisé des yeux pareils. Bleu sombre. Bleu tempête. Comme le fond de l'océan quand il est en colère. Je déglutis avec peine, une main sur l'autre portière du taxi, mon carton coincé sous l'aisselle dans mon tailleur gris froissé. Cet homme... il est tellement beau que je ne trouve rien à dire. Je me contente de le fixer, les yeux ronds. Il a la beauté mâle, nordique, presque guerrière. Des cheveux blond foncé qui retombent sur sa nuque. Des lèvres parfaitement dessinées qui s'étirent en un sourire amusé. Un nez fin, avec une mystérieuse petite cicatrice sur l'arête. Une mâchoire virile, carrée. Et des épaules solides sous l'impeccable veste d'un élégant costume de luxe.

– Je...

Je... je... « je » quoi, au fait ?

– Un problème ?

Mes jambes flageolent. Il a une voix chaude et grave... une voix à vous donner la chair de poule. Il me dévisage en silence, son attaché-case en cuir noir dans une main, prêt à s'engouffrer dans la voiture. Et soudain, ça fait « tilt ». Le taxi. L'entretien d'embauche. La chance de ma vie.

Ressaisis-toi, Kate !

– Un gros problème, oui ! Vous êtes en train de monter dans mon taxi.

– Votre taxi ?

Il sourit de plus belle. Je ne vois vraiment pas pourquoi. Puis il se penche pour examiner les ailes du véhicule.

– Je ne vois votre nom écrit nulle part, mademoiselle.

Oh... même sa façon de dire « mademoiselle » est sexy. Même sa pomme d'Adam, à peine proéminente, est sexy.

Non, stop ! Reprends-toi tout de suite !

– Je l'ai vu avant vous.

– Vraiment ? Et vous avez des preuves ?

– Pardon ?

J'en reste coite alors qu'il me sourit, irrésistible. En temps ordinaire, j'aurais sans doute battu en retraite et attendu le taxi suivant... mais pas aujourd'hui. J'ai trop besoin de cette place d'assistante au service communication et marketing.

– C'est mon taxi, point final ! Je n'ai pas le temps de pinailler, dis-je en ouvrant la portière pour m'engouffrer à l'intérieur.

Seul petit hic : il m'imité et se glisse sur la banquette avec une souplesse nonchalante, répandant une bouffée de son parfum. J'en ai la tête qui tourne et au moment où nos genoux se frôlent, je sens une petite étincelle, comme si un courant électrique circulait entre nous. C'est presque douloureux. Interloqué, il relève la tête et nos regards se croisent.

– J'ai besoin de ce taxi. Un besoin vital, fais-je d'une voix blanche.

Il me regarde comme personne ne m'a jamais regardée. Intensément. Réellement. En fait, j'ai l'impression d'être regardée pour la première fois.

– Moi aussi, mademoiselle. J'ai une réunion urgente à 8 h 30, me répond-il avec un calme imperturbable.

Cette tension insupportable. Cette chaleur suffocante. Il se passe quelque chose, quelque chose d'inexplicable. Je le sens au plus profond de moi. Je retiens mon souffle alors qu'il garde le silence, me scrutant de son regard bleu arctique.

– Vous vous décidez ? fait le chauffeur, en nous jetant un coup d’œil torve dans le rétroviseur.

Et la magie se brise. Tirée d’un rêve, je me racle la gorge et mon bel inconnu détourne la tête. Serrant mon carton à dessins contre moi, je relève le menton avant de lâcher, magnanime :

– On n’a qu’à partager ce taxi...

D’un sourire, il dévoile une impeccable rangée de dents blanches qui me rappelle un loup. J’en frissonne.

– Vous m’avez l’air d’une femme qui sait ce qu’elle veut.

– Oui... et je veux ce taxi. Alors soit vous allez dans ma direction et vous restez... soit vous descendez tout de suite.

– Très bien. Je suis votre otage donc.

Je rougis comme une pivoine alors qu’il me dévisage, malicieux. Avalant ma salive de travers, je donne l’adresse de mon rendez-vous au chauffeur.

– Stevenson Inc., sur la neuvième avenue.

À côté de moi, mon mystérieux otage se raidit et me regarde intensément, les sourcils froncés. C’est un regard si lourd, si profond... que je plonge tête la première dans mon sac. J’ai désespérément besoin de m’occuper les mains. Mais mon bel inconnu ne semble pas décider à en rester là.

– Serait-il indiscret de vous demander pourquoi vous teniez tant à monter dans ce taxi ?

– J’ai un entretien super important, dis-je en sortant ma trousse à maquillage. Je dois absolument décrocher ce job d’assistante. Et je suis déjà en retard d’une demi-heure. Ma voiture m’a lâchée en plein milieu du boulevard.

Dégainant mon rouge à lèvres, je l’applique en vitesse en l’aide du minuscule miroir de mon poudrier. Dire que j’étais partie en avance

justement pour éviter les embouteillages et me pomponner sur place. J'applique une dernière touche de rouge... quand le conducteur donne un grand coup de frein.

– C'est pas vrai ! beugle-t-il en klaxonnant un piéton suicidaire. Quel crétin !

Ouais. Je pourrais en dire autant de lui.

Une longue traînée de rouge à lèvres groseille zèbre maintenant ma figure, me donnant des faux airs de clown *serial killer*. J'étouffe un juron alors que mon voisin éclate d'un rire rauque et outrageusement sexy.

– Vous auriez dû attendre d'être arrivée.

Je n'ai pas le temps de répliquer, encore moins de réagir. Déjà, il sort un mouchoir en papier de sa poche et se penche vers moi.

– Vous permettez ?

Je ne prononce pas un mot – je n'en ai plus la force. Prise dans son aura, je sens toute énergie me quitter. Et tandis qu'il essuie délicatement mon barbouillage, je réprime un long frisson au contact de ses doigts. Puis je ferme les paupières, hypnotisée. Pourvu qu'il n'entende pas les battements affolés de mon cœur...

– Voilà. Vous êtes parfaite.

Je rouvre les yeux avec un train de retard. Comme si j'attendais autre chose. Comme si j'espérais plus. Mais il y a déjà longtemps qu'il a repris sa place sur la banquette et qu'il m'observe d'un air amusé. A-t-il lu dans mes pensées ? J'espère que non mais ma peau s'enflamme. Je ne suis plus rouge, je suis cramoisie. Et alors que notre taxi s'arrête à un énième feu rouge, je me maudis.

Mais pourquoi, pourquoi suis-je montée dans cette satanée voiture ?!

Ils sont tous là, entassés en rang d'oignons dans la salle d'attente qui jouxte le bureau de Joan Brookes, la directrice du service communication et marketing de Stevenson Inc. La dernière arrivée, je m'assois dans un coin, encombrée par mon carton à dessins. De toute manière, il ne reste plus qu'une seule place au bout d'une banquette. Je ne pensais pas que nous serions si nombreux. Je compte au moins une quinzaine de candidats et tire sur la veste de mon tailleur-jupe terne et fripé. Tous portent des vêtements de luxe. Du coin de l'œil, je repère le chemisier en soie corail d'une jolie brune et les stilettos Jimmy Choo d'une grande blonde. Rabattant mes jambes en arrière, je tente de planquer mes chaussures en similicuir noir achetées en soldes chez *Macy's*. Il flotte dans l'air une sorte de tension électrique, comme s'ils allaient tous se sauter à la gorge. Et à côté de moi, deux types parlent à mi-voix :

- J'ai suivi mon cursus à Brown.
- Ma petite sœur étudie le droit là-bas. Moi, j'ai préféré goûter au soleil de la Californie et profiter du campus de Berkeley.

Brown. Berkeley. Apparemment, ils viennent tous des plus prestigieuses universités du pays.

- Et vous ? me demande mon voisin. Vous venez d'où ?
- Moi... euh... j'ai été à l'université de New York.

Petit silence gêné. Puis les deux types reprennent leur conversation comme si je n'existais pas.

Mais où suis-je tombée ? En enfer ?!

Désolée par ma réponse, une fille me jette un regard plein de commisération. Une autre me toise avec mépris – la fameuse blonde avec des chaussures de créateur.

- J'ai effectué un stage de six mois chez Publicis à Paris.

N'écoute pas, Kate. Bouche-toi les oreilles.

– Publicis ? Pas mal. Moi, j'ai d'abord travaillé au service publicité d'Apple avant d'être débauchée par Saatchi & Saatchi. Mais je vendrais mon âme au diable pour un poste à Stevenson Inc.

La, la, la, la, la, la, la, la... j'entends rien !

– Tu parles le portugais couramment ? demande un grand échalas roux près de la porte. À cause du marché brésilien, je suppose ?

– Tout à fait. Et j'ai aussi appris le russe et le mandarin dans la foulée. Ce sont les bases.

– À qui le dis-tu ? Tout le monde parle ces langues dans le milieu de la pub. Les Russes et les Chinois sont devenus nos plus importants clients.

– J'ai aussi appris l'hindi et le tamoul ! s'exclame une petite brune à lunettes. Je veux pouvoir traiter avec l'Inde. C'est la grande puissance de demain.

Et pourquoi pas le grec ancien, hein ?

Cachée derrière mon carton et mon sac, je me recroqueville dans un angle. Je ne parle qu'anglais, j'ai décroché mon master dans une université publique payée grâce à mes petits boulots au fast-food et je n'ai pas effectué de stage dans une agence célèbre. J'ai soudain très envie de prendre la fuite. Je n'ai clairement pas le niveau et j'ai peur de me ridiculiser durant l'entretien.

Pile à cet instant, une petite sonnerie retentit au fond ma poche. Posant mon barda, je m'empare de mon téléphone sous les regards réprobateurs des autres. Apparemment, les portables sont interdits. Ce qui ne m'empêche pas de consulter l'écran en catimini.

[Sam dort comme un loir. RAS à la maison. Je ne te dis pas bonne chance : ça porte la poisse. Alors... m**** !]

Je souris. Comment ma meilleure amie a-t-elle deviné que j'avais besoin d'un petit coup de pouce ? Julia sait toujours comment me remonter le

moral. Un instant, je l'imagine en train de veiller Sam près de son petit lit à barreaux. Je n'ai pas le droit d'abandonner. Je dois rester pour lui, pour mon neveu. À la mort de ma demi-sœur, j'ai obtenu sa garde provisoire et j'ai juré de veiller sur lui. Et puis, je dois aussi rester pour une raison nettement plus prosaïque. Comment oublier M. Murphy, le propriétaire de notre appartement qui nous harcèle à cause des loyers impayés ? Depuis trois mois, Julia et moi n'avons plus les moyens de régler les factures de notre colocation.

Je me mords les lèvres. Non, je ne peux pas m'en aller. Ce job, je le veux... et j'en ai plus besoin que cette bande d'Einstein en vestes Armani ! Quand un bourdonnement me tire de mes pensées. Ou plutôt, une rumeur de voix. En face de moi, une fille plaque une main sur sa bouche, surexcitée. Et tous les regards convergent vers le couloir. Imitant les autres, je le vois à mon tour. Lui. Le type du taxi. Le grand blond sexy qui a partagé ma voiture.

- Il est là !
- Je ne pensais pas qu'on le verrait aujourd'hui.
- Il est encore plus impressionnant que dans les journaux.

Mon bel inconnu parle avec une femme d'une cinquantaine d'années qui pianote à toute allure sur un écran tactile en prenant des notes. Moi, je n'entends plus rien ni personne. Soudain, le monde tourne au ralenti... peut-être parce qu'il vient de relever la tête ? Peut-être parce que nos regards se croisent ? Peut-être parce qu'il me sourit ? Et peut-être aussi parce qu'il m'a débarbouillé la figure il n'y a pas une heure ? Je ne suis plus dans cette salle, parmi tous ces concurrents trop intelligents. Il n'y a plus que lui et moi... et ce courant magnétique entre nous. Du moins, jusqu'à ce que mon voisin me ramène à la réalité.

- Vous le connaissez ?
- Qui ça ?

Je ne me suis tournée qu'une seconde... mais mon bel étranger en a profité pour disparaître. Aussitôt, la tension se dissipe dans la pièce et

toutes les filles soupirent en cœur, comme après le passage d'une rock star. L'une d'entre elles s'évente même avec la plaquette de l'agence.

– J'ai bien vu qu'il vous regardait, insiste mon voisin.

– Vous parlez du grand blond ? Oh... on s'est croisés dans la rue. Pourquoi ? Vous le connaissez ?

L'ancien étudiant de Brown me regarde comme si je débarquais d'une autre planète. J'ai la curieuse impression qu'il me prend pour une attardée.

– Vous plaisantez ?

Je secoue la tête. Et mon concurrent lâche dans un rire sec :

– C'est Will Stevenson.

Oh. My. God.

Will Stevenson ? Comme dans... Stevenson Inc. ?

Après trois heures d'attente, une femme entre deux âges s'approche de moi. À midi passé, je suis seule dans la salle et mon estomac crie famine... mais dernière arrivée, je suis la dernière à passer. Tout ça à cause de cette fichue voiture ! La secrétaire me fait signe de la suivre dans le couloir. Bizarre. Tous les autres candidats ont rencontré Joan Brookes dans le bureau situé à gauche. Mon estomac se noue et au moment où la secrétaire ouvre la porte du fond, je glisse sur le parquet... La faute à ces maudites chaussures bon marché !

– Oups, je...

Je me rattrape de justesse à une console en verre tandis qu'un rire s'élève, familier. Désespérément familier. Mon cœur manque une dizaine de battements.

Oh, non ! Dites-moi que je rêve !

Derrière un immense bureau en acajou, un fauteuil à haut dossier de cuir pivote... et Will Stevenson apparaît face à moi. L'homme du taxi. Ou plutôt devrais-je dire le patron et créateur de l'agence de pub Stevenson Inc. ?

– Votre vie est toujours aussi mouvementée ou vous jouez de malchance aujourd'hui ? me demande-t-il de sa voix si particulière, à la fois chaude et grave.

Je me liquéfie sur place. Je voudrais mourir de honte. Tout de suite. Terrassée par la foudre.

- Mademoiselle Marlowe, annonce la secrétaire d'un ton neutre.
- Merci, Linda. Laissez-nous.

Plus discrète qu'une souris, celle-ci disparaît, me laissant seule avec le big boss de l'entreprise. Oh ! Seigneur ! Il est encore plus beau que dans la rue. Assis derrière sa table de travail, il semble dominer New York : la ville s'étend à ses pieds à travers la grande baie vitrée qui couvre toute une cloison de la pièce. J'en ai presque le vertige. À cause de la hauteur. Ou de lui.

- Prenez place, mademoiselle Marlowe.

Je reste figée sur place, plantée comme une idiote.

- Je vous en prie.

Reprenant enfin vie, je m'assois timidement dans l'un des deux fauteuils en face de lui. Je m'accroche si fort à mon carton à dessins que mes jointures blanchissent. Pourquoi ne suis-je pas reçue par Joan Brookes ? Que fais-je dans le bureau de Will Stevenson *himself* ? Normalement, aucun PDG ne s'occupe de l'entretien d'embauche d'une petite assistante. Il me transperce de son regard bleu arctique et je me tasse sur mon siège.

- Nous nous sommes déjà rencontrés, tous les deux.

Je rougis comme une pivoine. Pas la foudre, non. Je préférerais disparaître. Devenir invisible. Right now.

- Vous êtes la voleuse de taxi.
- Quoi ? dis-je, outrée. C’est vous qui avez essayé de...

Et soudain, je m’interromps. Ce n’est pas le moment de monter sur mes grands chevaux. D’autant qu’il me sourit, amusé par ma réaction disproportionnée. Je respire un bon coup. C’est lui le patron, ici. C’est lui qui tient mon avenir entre ses mains.

- Je suis désolée pour ce matin.
- Non, ne gâchez pas tout en vous excusant.

Un ange passe. Et au bout d’une minute, il ajoute :

- Joan a refusé de vous voir.
- Pardon ? fais-je, sous le choc.
- Mme Brookes avait une réunion importante à midi et elle ne supporte pas le manque de ponctualité. Pour elle, une personne incapable d’arriver à l’heure à son entretien d’embauche ne vaut pas la peine d’être reçue.
- Mais... c’est à cause de...
- À vrai dire, je ne lui donne pas tort. Mais j’ai tout de même insisté pour vous laisser une chance de vous rattraper.

Je dois me pincer pour y croire. Will Stevenson, le milliardaire à l’origine des campagnes de pub les plus percutantes et novatrices des dernières années, accepte de me recevoir en tête-à-tête. Je blêmis. Puis, du bout des lèvres :

- Pourquoi ?

Son regard me transperce. Et l’espace d’un instant, j’ai l’impression qu’il me sonde jusqu’à l’âme. Une étrange chaleur se répand au creux de mon ventre. À nouveau, la tension est palpable.

- Parce que vous allez me prouver que vous en valez la peine.

Il se rejette dans son fauteuil, en faisant craquer le cuir de son dossier. Et, croisant tranquillement les mains, il attend.

– Allez-y, mademoiselle Marlowe. Vendez-vous.

Me... me vendre ?

J'écarquille les yeux. Cette fois, on ne plaisante plus. C'est au grand patron que je m'adresse... et plus au mystérieux inconnu du taxi. En une seconde, toute sa physionomie change, comme s'il se figeait, comme si ses traits durcissaient. Son regard océan s'assombrit et il m'observe avec des airs de fauve guettant sa proie.

– Vous voulez réussir dans la publicité, n'est-ce pas ? Alors vendez-vous comme vous vendriez le produit d'un de mes clients. Je vous écoute.

Je suis en nage. En fait, je m'étonne de ne pas voir apparaître une grosse flaque d'eau autour de mon siège. Je suis nulle à ce petit jeu. Durant mes études, j'ai toujours brillé grâce à mon imagination, ma créativité... mais je n'ai jamais été une bonne commerciale. Surtout, je n'ai pas assez confiance en moi pour vanter correctement mes mérites. J'essaie pourtant de garder mon calme.

– Eh bien, je... j'ai obtenu un master pro en marketing, publicité et communication à l'université de New York.

– Tic-tac, tic-tac.

Will Stevenson tapote sa montre du doigt. J'en ai des sueurs froides.

– J'ai décroché la mention très bien pour mon projet de fin d'année. J'avais imaginé une publicité pour une lessive écologique et...

Renversé dans son fauteuil, il simule un bâillement sonore.

– Je suis un consommateur devant ma télévision, Kate. Et en ce moment, je suis en train de m'endormir.

Je me tortille, au comble du malaise. Je voudrais être n'importe où, mais ailleurs !

– Je... je...

Et voilà ! C'est trop tard. Dès que je commence à bafouiller, tout est perdu. Le regard du PDG ne me quitte pas et j'aimerais rentrer sous terre, me cacher au fond d'un terrier.

– J'ai effectué mon stage dans l'agence de pub McConroy où j'ai participé à la création d'une stratégie de marketing viral pour...

– Stop !

La voix rude du PDG résonne dans toute la pièce, imposant le silence. Habitué à donner des ordres et à être obéi, il m'impose sans peine son autorité. D'autant que je suis au bord des larmes. J'ai été pire que tout. Pire que nulle. Et le grand patron pousse un profond soupir en se redressant dans son fauteuil. C'est fou ce qu'il en impose. Je suis obligée de baisser les paupières pour échapper à son regard.

– Votre temps de parole est écoulé. Savez-vous qu'à l'antenne, vous avez moins de vingt secondes pour capter l'attention des spectateurs ? Et j'ai été généreux : je vous ai donné trois minutes.

Je ne réponds rien.

– Je suis désolé, mademoiselle Marlowe. Mais vous n'avez ni le profil ni les nerfs pour ce travail.

Je me lève en silence. C'est fini. Je viens d'échouer lamentablement. Lui m'observe pendant que je rassemble mes affaires. Quand je l'entends marmonner dans sa barbe :

– J'ai du mal à reconnaître la femme du taxi dans cette petite étudiante terrifiée.

Une énorme boule se forme dans ma gorge. Je lui tourne le dos, prête à regagner la sortie... puis je me fige au milieu de l'immense salle décorée avec des tableaux de maître et des bibelots précieux. Non, je ne peux pas partir comme ça. Sam compte sur moi. Julia aussi. Et moi ? Pourrais-je me regarder dans une glace si je ne tente rien de plus ? J'ai conscience d'avoir gaspillé ma seule chance, mais je veux au moins partir en beauté. J'inspire profondément et fais volte-face.

– Vous avez raison, monsieur Stevenson. Sur le papier, je n'ai certainement pas le bon profil. Je n'ai que 23 ans, je ne parle pas le grec ancien, je ne suis pas diplômée d'une grande université et je n'ai pas fait de stage dans une prestigieuse agence. En gros, je n'ai rien pour plaire !

Posant mon carton à dessins, je l'ouvre sur son bureau, recouvrant tous ses dossiers sans la moindre gêne. Will Stevenson me contemple sans un mot tandis que j'étale tous les dessins humoristiques et les story-boards imaginés au fil des années pour diverses publicités.

– Mais j'ai une imagination hors du commun et je suis capable de vous trouver un slogan en moins de trente secondes. Je suis intuitive, créative, ingénieuse... et j'ai aussi un sacré coup de crayon. Je suis différente de tous les candidats que vous rencontrerez, parce que je ressemble à votre public, à tous ces spectateurs pour qui vous créez vos publicités. Je les comprends parce que je les connais. Je n'ai pas non plus peur de travailler et de me mouiller. Alors oui, je suis une débutante, mais je ne demande qu'à apprendre auprès de gens comme vous.

Je le fixe droit dans les yeux.

– Non seulement je veux ce job, mais contrairement à tous les autres concurrents, j'en ai besoin.

Et sur ces mots, je m'en vais en lui abandonnant mes croquis. Je ne lui laisse même pas le temps de répondre. Pas besoin. Je sais déjà ce qu'il va dire. De toute manière, je n'avais aucune chance de décrocher ce job. J'ai été folle d'y croire ! En traversant le corridor, je bouscule deux autres

candidats, encore dans les parages. Et en dévalant les marches de l'escalier, j'entends des bribes de leur conversation :

- ... toutes mes chances de...
- ... marché comme sur des roulettes...

J'accélère le pas, les larmes aux yeux. Je viens de rater l'entretien le plus important de ma vie. J'ai raté le job de mes rêves... et la chance de côtoyer l'homme le plus canon de la planète tous les jours.

Je me présente : Kate Marlowe, chômeuse, célibataire avec un enfant à charge et sans un rond.

OceanofPDF.com

2. Premiers pas

Assise à une table au fond de notre bar préféré, je lève le bras en direction du serveur.

– La même chose, s’il vous plaît !

Le barman acquiesce, saupoudrant notre commande d’un clin d’œil et d’un sourire ravageur. C’est pour cette raison que Julia et moi adorons *The Gate*. En plus de sa décoration confortable – grosses banquettes en velours cosy et comptoir en bois patiné – le personnel est... comment dire ?... *intéressant*. Mais pour une fois, je n’accorde pas un regard à celui qui nous prépare des mojitos à la chaîne. Comment s’intéresser à un mec normal après une rencontre avec Will Stevenson ? À la place, je vide d’une traite le fond de mon cocktail, le moral en berne. Je suis au 36^e dessous.

– Je suis sûre que tu vas trouver un autre travail, ma puce.

Enveloppant mes épaules d’un bras protecteur, Julia passe une main dans mes cheveux acajou tandis que je gémis :

– Tu parles ! J’ai envoyé des centaines de CV à travers toute la côte Est et je n’ai décroché que deux entretiens. Jamais plus je n’aurai une telle opportunité. Travailler pour Stevenson Inc. !

Puis, avec un gros soupir :

– Et avec Will Stevenson.

Julia réprime un sourire. Ce n’est pas la première fois que le nom du PDG revient dans notre conversation, ce soir.

– Au fait, tu ne m’as pas encore dit à quoi ressemble un milliardaire ? Je parie qu’il était chauve et bedonnant.

Je monte aussitôt sur mes grands chevaux.

– Tu plaisantes ? Il était... il est... canonissime.

– Ça existe, ce mot ? s’amuse mon amie.

– Oui. Il vient d’être inventé pour lui. Pour 1,85 mètre de muscles et de perfection.

– Je préfère ça...

Surprise, je la regarde sans comprendre tandis qu’elle m’adresse un clin d’œil malicieux.

– Je préfère te voir fantasmer sur un homme que pleurer sur ton sort !

Et je lui rends son sourire, consciente qu’elle a réussi à me changer les idées au moins une minute. Irremplaçable Julia. Maquillée avec soin, ses beaux cheveux blonds tirés en une haute queue-de-cheval et vêtue d’une petite robe noire et de bottes en cuir assorties, elle est canon. Je la regarde avec admiration. De mon côté, je ne suis pas vraiment à mon avantage. Je porte toujours mon tailleur fripé et mon rimmel a coulé à cause de mes larmes dans le bus. Après mon entretien catastrophique, j’ai directement foncé au bar en demandant à Julia de me rejoindre là-bas pour y noyer ma déception dans l’alcool. Pour une fois, la nounou de Sam a accepté de le garder en urgence.

– Et puis qu’est-ce que tu regrettes le plus ? me demande-t-elle, taquine. Le job ou le patron ?

Je pique un fard.

– Le job, voyons ! Et puis, tu... tu ne peux pas comprendre pour monsieur Stevenson. Il est... pfff...

Nouveau soupir. De frustration, cette fois. Julia tapote gentiment mon dos pendant que le serveur, un brun gominé, dépose nos mojitos devant

nous. Sans attendre, je me jette sur ma coupe et la vide à moitié. Julia n'a même pas eu le temps de toucher à son verre. Déjà, je prends ma tête entre mes deux mains avec désespoir.

– Si tu l'avais vu, Julia... Non seulement c'est le meilleur publicitaire de la planète, mais en plus, il est sublime. Il n'est pas humain, ce type.

– On dirait vraiment qu'il t'a tapé dans l'œil.

– Hein ? fais-je, en relevant le menton. Lui ? Pas du tout ! Tu te trompes complètement.

– Mouais.

– Non, je t'assure. Je l'admire, c'est tout. Et de toute façon, comment pourrais-je éprouver la moindre attirance pour l'homme qui m'a humiliée durant mon entretien ?

Désolée par ce souvenir, j'écrase mon visage sur la table, entre mes bras croisés. Julia ne peut s'empêcher de rire et de mon côté, je remarque à peine qu'elle ne cesse de fixer la porte d'entrée du bar.

– Si tu m'avais vue, Julia... tu serais morte de honte. J'ai été pire que tout. Il m'a laissé trois minutes pour me vendre et j'ai débité un tissu de banalités affligeantes. J'ai même abandonné mon carton à dessins dans son bureau.

– Ne t'en fais pas, tout ira bien.

Un peu étonnée par son optimisme, je me redresse. A-t-elle écouté un traître mot de ma tirade ? Apparemment, non. Pour la dixième fois de la soirée, elle consulte discrètement sa montre.

– Tu t'inquiètes pour Sam ? dis-je.

– Non, pas du tout. Il est entre de bonnes mains avec Erica.

Je fais la moue. Cela dit, je ne peux pas enlever cette qualité à la nounou de mon adorable neveu : elle s'occupe très bien de lui et en plus, ses tarifs ne sont pas exorbitants. Simplement, disons qu'elle est caractérielle. Un peu. Beaucoup. Passionnément. Spécialiste des sautes d'humeur, elle nous en fait voir de toutes les couleurs mais elle aime sincèrement Sam. Et ça, ça n'a pas de prix.

- Et qu'est-ce que je vais dire à Sam ? fais-je, angoissée.
- Rien. Je te rappelle qu'il n'a que 10 mois : il ne comprend rien à nos histoires.
- Mais tu m'as comprise. J'avais absolument besoin de décrocher ce boulot pour lui. Et paf ! Je rencontre Will Stevenson et tous mes espoirs s'écroulent. Je suis certaine que l'entretien se serait mieux passé avec Joan Brookes.

Je n'en crois pas un mot mais je tente de m'en convaincre. Julia, elle, ne répond pas. Sur des charbons ardents, elle fixe obstinément la porte d'entrée.

- Tu attends quelqu'un ?
- Oui... Un ami. J'aimerais te le présenter.

Oh. Ç'a l'air sérieux.

- Un ami ou un petit ami ?
- Kate ! me réprimande-t-elle en se trémoussant, mal à l'aise.

Très bien. Message reçu.

Contrairement à moi, elle ne transporte pas un incroyable fourre-tout en toile digne de Mary Poppins et elle arrive à ranger ses affaires dans un petit bout de cuir noir. Pressée de détourner la conversation, Julia plonge la main dans son sac. Et elle en sort un petit magazine roulé.

- Attends... me dit-elle en le feuilletant à toute allure. J'ai trouvé ça à la librairie. Quand je suis tombée sur l'article, je l'ai tout de suite acheté. Devine qui a été surpris par les paparazzis ?
- Will !

J'ai crié si fort que tous les clients à la table voisine se retournent. Avec un sourire d'excuse, j'arrache ensuite le magazine des mains de mon amie et parcours le papier en diagonale.

- Et c'est qui cette fille ?

Sur un cliché pris au téléobjectif, Will Stevenson, plus blond, mâle et séduisant que jamais, discute avec une grande blonde à forte poitrine dans un restaurant de luxe. Soudain, j'éprouve un petit pincement au cœur inexplicable. Et douloureux.

– Jalouse ? s'amuse Julia.

– Tu rigoles ? Pas de cette fille, en tout cas. Ça se voit tout de suite qu'elle a des faux seins. On dirait des obus.

– Jalouse ET mesquine.

Je m'apprête à répliquer vertement quand Julia pousse un cri étranglé. Tournée vers la porte, elle semble avoir vu le Messie rentrer dans le bar et lui adresse un petit signe de la main. À mon tour, je pivote et découvre un grand garçon maigre et blond, au visage d'un blanc maladif, presque souffreteux. Un paquet de cigarettes dans une main, un briquet dans l'autre, il flotte dans un blouson de cuir trop grand pour lui en jetant des regards à la ronde.

– Hé, Chris ! fait-il au barman.

Celui-ci hoche vaguement la tête. Et au lieu de nous rejoindre, l'ami de Julia donne une poignée de mains à deux gars, assis dans un coin. Apparemment, il connaît tous les gens du milieu de la nuit. Je ressens un léger malaise. Quelque chose me dérange chez lui. Peut-être parce qu'il me rappelle le dernier petit copain de Julia ? Barry, celui qui n'a plus donné signe de vie après lui avoir vidé son compte en banque. Ma meilleure amie n'a jamais eu de chance en amour.

– Steven ! s'écrie Julia, aux anges.

Après avoir salué tous ses copains, il daigne enfin s'approcher. Ou plus exactement, il s'affale sur la banquette à côté de Julia en passant un bras possessif autour de sa taille. Et après m'avoir jeté un regard en coin, il l'embrasse langoureusement. Comme s'il marquait son territoire. Je détourne la tête, gênée. Ne sachant plus où me mettre, je toussoie.

– Mmm... grogne Steven.

– Excuse-nous, Kate.

Le blond me regarde droit dans les yeux.

– Elle en veut peut-être aussi sa part ?

J'en reste bouche bée... mais Julia se met à rire comme s'il s'agissait d'une plaisanterie et enchaîne le plus naturellement du monde :

– Kate, je te présente Steven White. Steven, c'est ma meilleure amie, Kate Marlowe.

– Ouais. Alors c'est toi, Kate. J'ai beaucoup entendu parler de toi.

– Je ne peux pas en dire autant, dis-je entre mes dents.

Je coule un regard appuyé à Julia mais elle se dérobe. Pourquoi ne m'a-t-elle jamais parlé de ce garçon ? Nichant sa tête au creux de l'épaule anguleuse de Steven, elle semble au comble de la félicité, des étoiles plein les yeux. D'où sort cet énergumène ?

– Et... comment vous êtes-vous rencontrés ?

– Dans un bar, me répond Julia, enchantée. Je m'étais perdue et je suis rentrée demander ma route.

– Ouais. J'ai tout de suite flashé sur elle. Grave.

– Grave ? fais-je, les yeux ronds.

Steven serre plus fort Julia. Il doit lui faire mal mais elle ne se plaint pas. À cet instant, j'aperçois le long tatouage qui parcourt son cou et disparaît sous l'encolure de son T-shirt.

– T'étais où, aujourd'hui ? lui demande Steven.

– Je me suis occupée de Sam toute la journée.

– T'es pas sortie ?

– Non. Enfin, si. Une fois. J'ai promené Sam à midi avant de le confier à Erica. Tu sais, c'est sa nounou.

– Et t'as vu personne d'autre ?

– Non, je te promets.

Interdite, j'écoute la conversation entre les deux amoureux avec la curieuse impression de rêver.

– Tu es policier, Steven ?

Raide comme un piquet, il me fusille du regard comme si je venais de l'insulter. Il paraît dégoûté par ma supposition. À croire que les forces de l'ordre sont la lie de l'humanité.

– Je bosse dans un bar. Merde, Kate ! J'ai la tête d'un flic, franchement ?

– Je ne sais pas, fais-je en soutenant son regard. En tous les cas, tu es très doué pour les interrogatoires.

Steven serre les poings mais je ne flanche pas quand nos regards se croisent. Par chance, la sonnerie de mon portable s'élève à cet instant. Sauvée par le gong. Je décroche avec empressement, heureuse d'échapper aux yeux noirs et durs de Steven. Il ne me rassure vraiment pas.

– Allô ?

– Kate Marlowe ? fait une voix enthousiaste. Linda Baker de Stevenson Inc. à l'appareil. Je vous appelle suite à votre entretien. J'ai une bonne nouvelle : vous êtes la nouvelle assistante au service marketing. Toutes mes félicitations. Pourriez-vous commencer dès demain ? Vous n'aurez qu'à passer récupérer votre passe d'accès à l'accueil.

Au terme de la conversation, j'éteins mon portable, hébétée. J'ai besoin d'une bonne minute pour reprendre mes esprits. Engagée. Stevenson Inc. Engagée. Brutalement, je lève les bras en l'air avec un cri de joie strident. Tant pis pour les clients du bar !

– J'ai la place !

– Quoi ?! s'écrie Julia, les yeux écarquillés.

– Je suis prise !

À son tour, elle pousse un hurlement aigu aussi horrible que le mien tandis que Steven interpelle le barman.

– Une bouteille de champagne pour notre table ! On a un truc à fêter.

Pour le coup, il remonte un peu dans mon estime alors que Julia me serre dans ses bras. Enfin... jusqu'à ce qu'il sorte son portefeuille de la poche arrière de son jean et se tourne vers mon amie d'un air embêté.

– Merde, je suis à sec. Tu me dépannes, chérie ?

**À suivre,
dans l'intégrale du roman.**

OceanofPDF.com

Disponible :

Un job en or

Kate est une femme indépendante, mais débordée : elle s'occupe seule de son neveu de 10 mois dont elle a obtenu la garde. En chemin pour un entretien d'embauche, cette dernière se fait voler son taxi : c'en est trop pour elle. Pressée, Kate monte avec l'homme qui l'a doublée.

Elle est loin de se douter qu'il est le PDG de l'entreprise qu'elle souhaite intégrer.

Entre son boss et son bébé, Kate ne sait plus où donner de la tête !

ROSE BECKER

UN JOB *en* OR

 additives

OceanofPDF.com

**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

OceanofPDF.com

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l’article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© Edisource, 100 rue Petit, 75019 Paris

Février 2023

ISBN 9791025758540

© LightField Studios – Shutterstock.com

ZTER_001

OceanofPDF.com